



AVERTISSEMENT

Ce document est le fruit d'un long travail approuvé par le jury de soutenance et mis à disposition de l'ensemble de la communauté universitaire élargie.

Il est soumis à la propriété intellectuelle de l'auteur. Ceci implique une obligation de citation et de référencement lors de l'utilisation de ce document.

D'autre part, toute contrefaçon, plagiat, reproduction illicite encourt une poursuite pénale.

Contact : ddoc-theses-contact@univ-lorraine.fr

LIENS

Code de la Propriété Intellectuelle. articles L 122. 4

Code de la Propriété Intellectuelle. articles L 335.2- L 335.10

http://www.cfcopies.com/V2/leg/leg_droi.php

<http://www.culture.gouv.fr/culture/infos-pratiques/droits/protection.htm>

UNIVERSITÉ DE NANCY 2
UFR LANGUES ET LITTÉRATURES ÉTRANGÈRES
Département SLAVES : RUSSE, POLONAIS

École Doctorale « Langages, Temps, Sociétés »

DOCTORAT LANGUES, LITTÉRATURES ET CIVILISATIONS
C.E.R.C.L.E. (Centre de Recherche sur les Cultures Littéraires Européennes :
France - Europe Centrale - Europe Orientale)

THÈSE

présentée par

Henri GIELEC

<p>LE LYCÉE POLONAIS CYPRIAN NORWID DE VILLARD-DE-LANS (1940-1946) : articulation des liens historiques franco-polonais</p>
--

21 mai 2010

Modifications du 26 janvier 2011, postérieures à la présentation en soutenance :
- réécriture p. 113 à 124
- extensions de textes de bas de pages : p. 279 - 283 - 342 - 375 - 382 - 383 - 384 - 385
- correctifs sur sommaire p. 6 et index des noms propres p. 412

Membres du Jury :

- | | |
|------------------------------|---|
| M. Didier FRANCFORT, | Professeur d'histoire contemporaine à l'Université de Nancy 2 - co-directeur |
| M. Michel MASŁOWSKI, | Professeur de littérature polonaise à l'Université de Paris Sorbonne (Paris IV) - co-directeur |
| M. Andrzej MENCWEL, | Professeur de culture polonaise à l'Université de Varsovie - rapporteur |
| Mme Janine PONTY, | Ancien Professeur d'histoire contemporaine à l'Université de Besançon |
| M. Marek TOMASZEWSKI, | Professeur de polonais à l'INALCO - rapporteur |

à mon père
à mon fils
à mes petits-fils

SOMMAIRE

REMERCIEMENTS	9
LISTE DES ABREVIATIONS	11
INTRODUCTION	13
CHAPITRE I : LE CONTEXTE HISTORIQUE POLONAIS	19
I.1. La première Guerre Mondiale et la renaissance de l'État Polonais : Novembre 1918 - Octobre 1939	23
I.1.1. Les acquis polonais à l'aube de la Première Guerre mondiale	23
I.1.2. Les trois orientations politiques en Pologne d'avant 1918	28
I.1.3. La résurrection de la Pologne et le rôle de la France	30
I.1.3.1. La Pologne et la Conférence de la Pais de Paris : positions	31
I.1.3.2. La question des frontières de la Pologne	32
I.1.3.3. La guerre soviéto-polonaise	33
I.1.3.4. La mission militaire française après le départ de Weygand	38
I.2. L'Etat Polonais de l'entre-deux-guerres	41
I.2.1. L'Etat Polonais restauré	41
I.2.2. La Pologne de l'entre-deux-guerres : la difficile reconstruction d'un Etat	44
I.2.3. L'éducation et la culture dans la Pologne de l'entre-deux-guerres	47
I.2.3.1. La Littérature	48
I.2.3.2. La Musique	52
I.2.3.3. Les Arts Plastiques	53
I.2.3.4. Le Théâtre	55
I.2.3.5. Le Cinéma	58
I.3. L'attaque de septembre 1939 et ses conséquences	61
I.3.1. La politique étrangère polonaise à la veille de la guerre	61
I.3.2. La situation de la Pologne occupée par les Allemands et les Soviétiques	63
I.3.3. Le Gouvernement Polonais en exil et Vichy	67
CHAPITRE II : GENESE DU LYCEE DE VILLARD-DE-LANS	71
II.1. Genèse de l'enseignement polonais en France	73
II.1.1. Les conséquences scolaires de la Grande émigration : la fondation de l'école nationale polonaise de Paris (1832)	73
II.1.2. La relation franco-polonaise au XIX ^e siècle. Le Paris des Polonais	77
II.2. La saga du lycée Norwid	83

II.2.1. Cyprian Norwid (1821-1883) poète et philosophe	83
II.2.1.1. La période polonaise (1821-1842)	83
II.2.1.2. Les années d'errance	84
II.2.1.3. La maturité artistique (1855-1883)	85
II.2.2. La période parisienne du lycée Norwid	86
II.3. La réactivation du lycée Norwid à Villard-de-Lans	91
II.3.1. Le déménagement du lycée à Villard-de-Lans	93
II.3.2. Mise en place du lycée et son inauguration	96
 CHAPITRE III : LES HOMMES ET LA VIE DU LYCEE DE	
VILLARD-DE-LANS	101
III.1. Le contexte isérois	103
III.1.1. Les réfugiés polonais à Grenoble	104
III.1.2. Le site de Villard-de-Lans	108
III.2. Les hommes de la direction du lycée	113
III.2.1. Zygmunt Lubicz-Zaleski, - Premier directeur du lycée 1940-1943	113
III.2.1.1. Lubicz-Zaleski entre Varsovie et la France	113
III.2.1.2. Lubicz-Zaleski s'installe en France	114
III.2.2. Waław Godlewski - Deuxième directeur du lycée 1943-1944	118
III.2.3. Ernest Berger - Troisième directeur du lycée 1944-1946	121
III.3. Infrastructure et organisation du lycée	125
III.3.1. Aspects matériels et légaux	125
III.3.2. Professeurs et élèves	134
III.3.2.1. Les enseignants	134
III.3.2.2. Les élèves	136
III.3.2.3. Les élèves et leur vie au lycée Norwid de Villard-de-Lans ..	138
III.3.2.4. Evolution de l'exception polonaise de Villard-de-Lans entre 1941 et 1946 : le profil des élèves	142
III.3.3. Programmes, cours, examens	143
III.3.4. La vie du lycée - études, sports, loisirs, chorale, messes, travaux, liens avec la population polonaise de Villard-de-Lans	147
III.4. GAPF (Groupement d'Aide aux Polonais de France) et son implication dans le financement du lycée	151
III.4.1. La genèse du GAPF	152
III.4.2. La création du GAPF	153
III.4.3. Fonctions et action du GAPF	154
III.4.4. Origine des fonds étrangers et modalités d'utilisations	160
III.4.5. Montant des fonds étrangers et leur acheminement	162

CHAPITRE IV : LA RESISTANCE POLONAISE ET LA PARTICIPATION DU LYCEE POLONAIS CYPRIAN NORWID	167
IV.1. Statut de témoin et travail d'historien. Les Polonais dans la Résistance	169
IV.1.1. Considération générales sur le cas polonais	169
IV.1.2. L'Armée Polonaise en France, au début de 1940	171
IV.1.3. La dissolution de l'Armée polonaise en France à l'armistice	175
IV.2. Les réseaux de la résistance polonaise organisée en France	179
IV.2.1. Le réseau POWN - MONIKA	179
IV.2.2. Le réseau « F 2 »	182
IV.3. Le maquis du Vercors, la Résistance et le lycée Norwid	185
IV.3.1. Historique du Vercors en tant que bastion de la Résistance - Batailles du Vercors	185
IV.3.1.1. Le Vercors	185
IV.3.1.2. Transformer le Vercors en maquis	186
IV.3.2. Le lycée Norwid et la Résistance	190
IV.3.2.1. Les premières représailles	190
IV.3.2.2. Les Polonais de Villard dans les FFI	192
IV.3.2.3. Les étrangers dans la Résistance	198
IV.4. Relire la participation du lycée Polonais dans les luttes de la Libération. Le travail de T. Łepkowski	199
IV.4.1. États des recherches : informations, erreurs, mystifications	200
IV.4.1.1. La version de Stanisław Cogłuska	202
IV.4.1.2. Transmission et essor des récits mythiques	204
IV.4.1.3. Tentative de bilan tiré des récits	212
IV.4.2. La montée des craintes. Le premier semestre 1944	216
IV.4.2.1. Le renforcement du maquis	217
IV.4.2.2. Le déclenchement des opérations du maquis du Vercors	222
IV.4.2.3. Les « Villardiens » face aux Allemands : le 16 juin 1944	226
IV.4.3. L'entrée des « Villardiens » dans le combat	232
IV.4.3.1. Le « recrutement »	234
IV.4.3.2. Les événements de Vassieux	238
IV.4.3.3. Les « Villardiens » à Vassieux	246
IV.4.4. Retours et nouvelles pertes	249
IV.4.5. Bilan	255
CONCLUSION	259
BIBLIOGRAPHIE	265

ANNEXES	277
Annexe 1.1 : Cartes du VERCORS	279
Annexe 1.2 : Le Vercors - Bref rappel chronologique des principaux événements	281
Annexe 1.3 : Batailles du Vercors	283
Annexe 2 : Hôtel du Parc et du Château	285
Annexe 3 : Station dite "des Polonais" sur le chemin de croix de VALCHEVRIÈRE	287
Annexe 4 : Courbe de croissance des forces armées polonaises du gouvernement de Londres	289
Annexe 5 : Bulletin scolaire annuel	291
Annexe 6 : Fascicule de cours de chimie avec sa table de matières	293
Annexe 7 : Tableau INSEE, Coefficient de transformation du franc d'une année ancienne en franc d'une année courante	301
Annexe 8.1 : Organisation polonaise d'assistance aux Polonais de France - Préfiguration du GAPF	303
Annexe 8.2 : Législation du GAPF	305
Annexe 8.3 : Implication du GAPF dans la gestion des centres d'accueil et de reclassement pour les Polonais réfugiés	306
Annexe 8.4 : Ressources du GAPF	311
Annexe 8.5 : Origines des fonds GAPF	313
Annexe 8.6 : Enquête au sujet du Compte Stanisław ZABIEŁŁO et l'organisation qu'il dirige	315
Annexe 8.7 : Organigramme	329
Annexe 9 : Carte de la France après le 11 novembre 1942	331
Annexe 10 : Phases de démolition de l'Hôtel du Parc et du Château en décembre 2008	333
Annexe 11 : Fascicule de l'exposition du Lycée Polonais de Villard-de-Lans 1940-1946	339
INDEX DES NOMS PROPRES	399

REMERCIEMENTS

Nous remercions vivement toutes les personnes qui, d'une manière ou d'une autre, nous ont apporté leur aide à la réalisation de ce mémoire.

Nous tenons tout particulièrement à exprimer notre reconnaissance à :

- Michel MASŁOWSKI, Professeur de littérature polonaise à l'Université de Nancy 2 et actuellement à Paris Sorbonne (Paris IV) d'avoir bien voulu, de ses précieuses indications, diriger ce mémoire et de m'avoir apporté constamment son aide et ses conseils avisés.

Nos remerciements vont aussi à :

- Lucien OWCZAREK, Président des "Anciens Elèves du Lycée Polonais Cyprian Norwid de Villard-de-Lans"
- Jeannine PONTY, Professeur d'histoire contemporaine à l'Université de Franche-Comté
- Bolesław SZPIEGA, Avocat à Vichy, ancien élève du Lycée
- Leszek TALKO, Directeur de la Société Historique et Littéraire Polonaise de Paris; qui sans être responsables de la direction de notre mémoire, nous ont témoigné leur sympathie et prodigué leurs encouragements. Leurs conseils et suggestions nous ont été précieux pour la conduite de ce mémoire.
- Monsieur Paul GRADVOHL, Maître de Conférence à l'Université Nancy 2, pour son esprit pétillant, son humanisme et ses conseils avisés,
- Monsieur Didier FRANCFORT, Professeur d'Histoire à l'Université Nancy 2, pour son implication,
- aux intervenants du colloque sur la Résistance Polonaise en France au cours de la deuxième guerre mondiale, Paris, 20 - 21 octobre, 1995, qui en tant que témoins ont apporté un éclairage nouveau, voir même inédit sur certains événements.

Nous pensons aussi avec gratitude aux archivistes qui nous ont rendus d'immenses services en facilitant nos investigations dans les services suivants :

- Archives Nationales à Paris
- Bibliothèque Nationale à Paris

- B.D.I.C. à Nanterre
- Archives départementales à Grenoble
- Archives de la Bibliothèque Polonaise à Paris.
- Archives des Actes Nouveaux à Varsovie (*Archiwum Akt Nowych*)
- Archives à l'Institut Polonais et Musée SIKORSKI de Londres
- Archives Diplomatiques du Ministère des Affaires Etrangères à Paris
- Archives de l'Armée de Terre et Service Historique de l'Armée de Terre à Paris

LISTE DES ABREVIATIONS

AAN	Archives des Actes Nouveaux (<i>Archiwum Akt Nowych</i>) à Varsovie
AAT	Archives de l'Armée de Terre du Fort de Vincennes à Paris
AN	Archives Nationales à Paris
BDIC	Bibliothèque de Documentation Internationale Contemporaine à Nanterre
BPP	Bibliothèque Polonaise à Paris
BNF	Bibliothèque Nationale de France
CRP	Croix-Rouge Polonaise (<i>Polski Czerwony Krzyz, PCK</i>)
FFI	Forces Françaises de l'Intérieur
GAPF	Groupement d'Aide aux Polonais en France (TOPF - <i>Towarzystwo Opieki nad Polakami we Francji</i>)
GTE	Groupes de Travailleurs Etrangers
INSEE	Institut National de la Statistique et des Etudes Economiques
MAE	Ministère des Affaires Etrangères ou A.E. Affaires Etrangères à Paris
POWN	<i>Polska Organizacja Walki o Niepodległość</i> (Organisation Polonaise de Lutte pour l'indépendance)
RAF	Royal Air Force
SCSE	Service du Contrôle Social des Etrangers
SHAT	Service Historique de l'Armée de Terre
SHLP	Société Historique et Littéraire Polonaise à Paris
SPK	<i>Stowarzyszenie Polskich Kombatantów</i> (Association des Anciens Combattants Polonais)

INTRODUCTION

Le Lycée Polonais Cyprian Norwid de Villard-de-Lans (1940-1946) est, pendant la Seconde Guerre mondiale, le seul établissement polonais d'enseignement libre en Europe occupée, à l'exception des établissements clandestins en Pologne occupée.

Il héberge pendant six années un peu plus de mille élèves et professeurs qui ont participé activement aux combats du Vercors aux côtés des habitants du plateau et en ont payé un lourd tribut à la libération de la France et de l'Europe : vingt-six morts, dans le Vercors et ailleurs, et une trentaine de déportés.

L'histoire du Lycée Polonais reste néanmoins peu connue du grand public et des historiens, bien que cette école ait joué un rôle important dans l'histoire de la Résistance, dans celle plus générale de l'immigration polonaise en Isère et Rhône-Alpes, et dans celle plus générale encore, des relations franco-polonaises.

Récemment, la découverte d'archives appartenant à d'anciens professeurs et élèves aux Archives des Actes Nouveaux (*Achium Akt Nowych*) de Varsovie, aux « Archives Diplomatiques » du Ministère des Affaires Etrangères à Paris et à celles de la Société Historique et Littéraire Polonaise à Paris, nous ont convaincus de l'urgence de consacrer à cette thèse plus de moyens et d'énergie pour la sauvegarde de la mémoire du Lycée. Urgent, parce que ses acteurs directs – les élèves – sont de moins en moins nombreux. Nous ne voulons pas qu'avec eux disparaisse la mémoire du Lycée. Le « devoir de mémoire » doit, là, avoir sa place.

Villard-de-Lans : une partie de la mémoire collective polonaise du temps de la guerre

L'histoire du collège et du lycée polonais Cyprian Norwid à Villard-de-Lans s'inscrit à plusieurs reprises dans l'histoire de la Pologne.

Premièrement, l'histoire de cet endroit constitue un fragment de l'épopée d'émigration des Polonais qui a commencé après les premières insurrections contre

les envahisseurs étrangers - Russes, Allemands ou Autrichiens.

Deuxièmement, c'est une partie importante d'un énorme travail visant à sauvegarder le caractère conscient de l'identité nationale polonaise.

Troisièmement, l'école s'inscrit dans la longue histoire de l'éducation polonaise ; elle est une manifestation particulière de la vie spirituelle et matérielle polonaise pendant la seconde Guerre mondiale.

Les éléments qui créent l'exception du Lycée Polonais de Villard-de-Lans sont multiples, aussi bien dans une approche détaillée que dans une perspective large. A chaque fois, que ce soit en gros plan ou dans un plan d'ensemble, chaque observation nous dévoile une histoire extraordinaire où se mêlent la résistance et l'apprentissage, la volonté de survivre et la volonté d'être utile à la Pologne.

L'école a poursuivi le système d'éducation de jeunes Polonais au profit de la Pologne, ce qui a toujours constitué le but primordial de l'émigration polonaise. La Pologne libre, démocratique, ne verra pas le jour sans les esprits éclairés de jeunes générations. L'école de Villard-de-Lans a été, dans une certaine mesure, la réplique du phénomène présent dans la Pologne sous l'occupation allemande, à savoir d'un puissant système d'éducation clandestine à tous les niveaux. Ce n'était pas la première expérience des Polonais dans ce domaine, car avant 1918 différentes formes d'éducation clandestine s'étaient organisées afin de sauvegarder l'identité nationale.

Les élèves de Villard, tout comme avant eux, les élèves de l'école polonaise à Paris, ont apporté une contribution considérable et diversifiée à la fois, à la science et à la culture polonaise et au maintien de la pensée indépendante polonaise. Ils ont également été soucieux en permanence, de maintenir l'amitié polono-française.

Aujourd'hui l'histoire de Villard-de-Lans, devenue plus connue grâce à l'un de ses anciens élèves, l'éminent historien polonais, feu le professeur Tadeusz Łepkowski, occupe une place lumineuse dans l'histoire de l'éducation polonaise,

dans l'histoire de l'épopée d'émigration polonaise, dans l'histoire de la résistance polonaise en France et, enfin, dans l'histoire tourmentée de la survie de la Pologne.

L'histoire de l'école constitue également un exemple particulier des liens hors du commun entre la Pologne et la France. Le patron de l'école, un grand poète, lucide à tous les égards, vivant en émigration en France au XIX^e siècle, à l'époque où sa patrie se trouvait sous le joug étranger, écrivait ainsi :

Ô Pologne, de tes frontières je ne vois pas les contours, il ne te reste plus que ta voix - pauvre de toi !¹

Or grâce à ceux qui ont fondé des écoles polonaises et à ceux qui les fréquentaient, la Pologne a toujours été un peu moins déshéritée.

Ceci concerne en grande partie le collège et le lycée polonais de Villard-de-Lans.

Son histoire peut s'insérer dans une longue tradition historique liée aux immigrations successives au cours des XIX^e et XX^e siècles.

La grande affaire polonaise du XIX^e siècle, c'est la lutte pour l'indépendance. Les partisans de la reconstruction d'un État polonais avec l'aide de la France, ont créé, en Italie en 1797, la Légion polonaise au service de la France, sous le commandement de Henri Dąbrowski. Napoléon a reconnu l'injustice des partages et promettait son appui pour la traiter. A partir de ce moment commence la légende napoléonienne ainsi que le mythe de son implication dans la cause polonaise. Cependant Napoléon en tant que stratège utilisait l'affaire polonaise comme instrument et élément de son jeu politique changeant au gré des événements. Engagés à Trebbia (1799), à Marengo (1800), Hohenlinden (1801), les légionnaires polonais étaient persuadés, qu'en servant Napoléon, ils se battaient également pour leur patrie, comme l'exprime le fameux chant :

La Pologne n'est pas morte tant que nous vivons

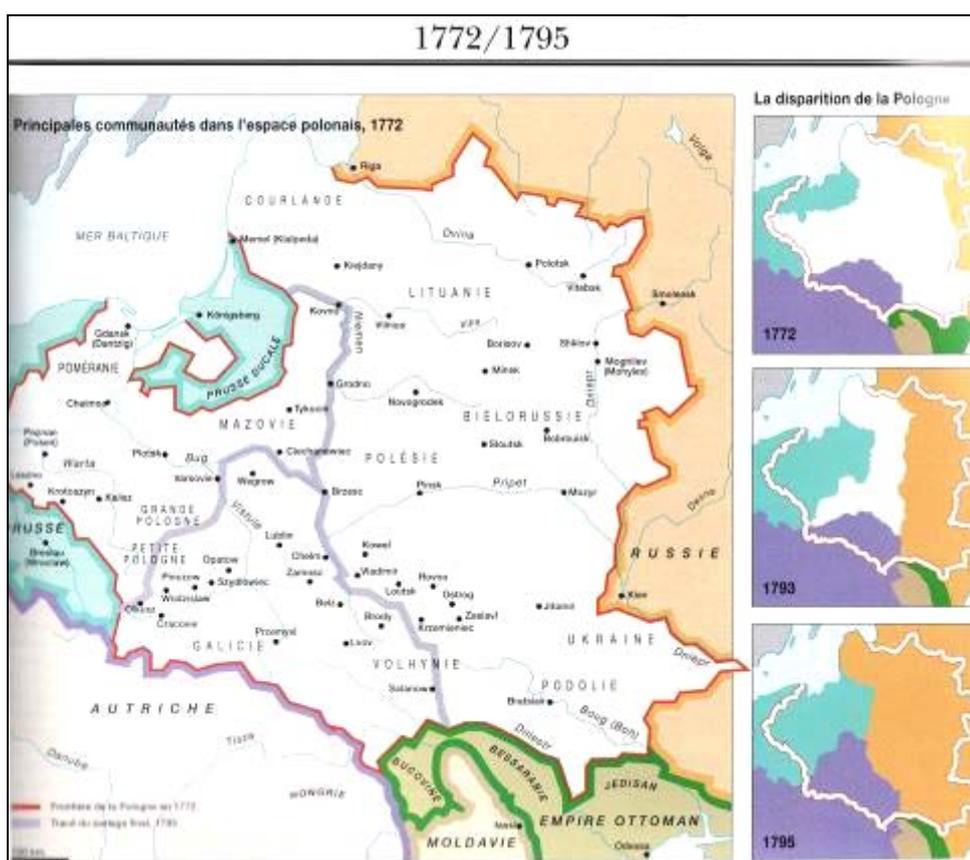
Bonaparte nous a donné l'exemple comment vaincre
(version de l'hymne national officiel)

¹ NORWID C., Do Najświętszej Maryi Panny litania : *Les litanies de la Très Sainte Vierge Marie*. Trad. par Théodore F. DOMARADZKI - *Le symbolisme et l'universalisme de C.K. Norwid* - Québec 1974, p. 10.

En 1926, ce chant est devenu l'hymne national. C'est le seul hymne national où Napoléon est cité. Malheureusement les espoirs des légionnaires ont été déçus. Les légions ne sont jamais parvenues en Pologne.

Néanmoins, le mythe napoléonien a toujours été présent dans l'esprit des Polonais et a permis à la nation polonaise de conserver son identité malgré son effacement de la carte européenne (1795 - 1918), après les partages successifs de 1772 - 1793 - 1795.

Partages successifs de la Pologne



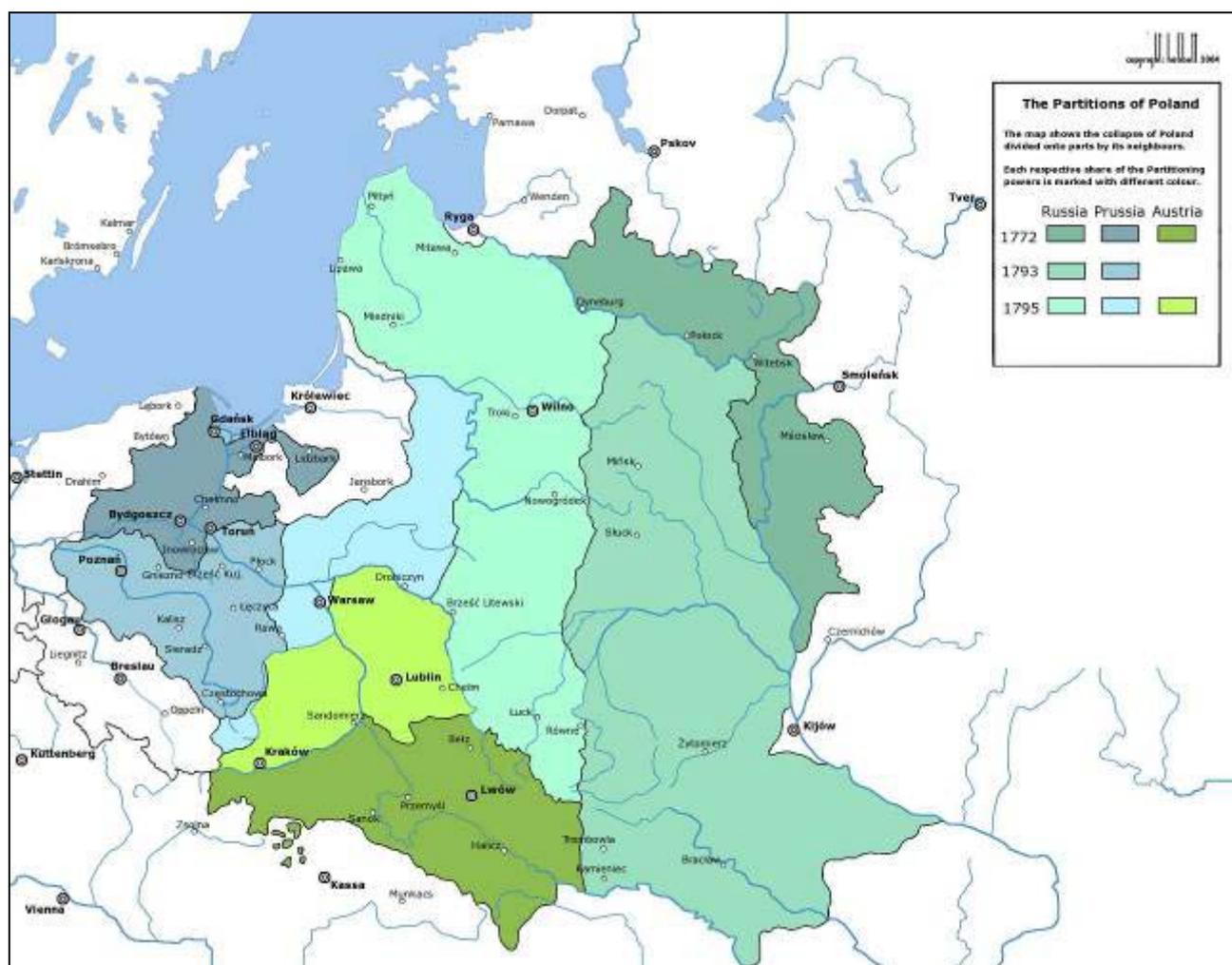
Le premier partage de la Pologne 1772



Le deuxième partage de la Pologne 1793



Le troisième partage de la Pologne 1795



CHAPITRE I

LE CONTEXTE HISTORIQUE POLONAIS

A la fin de l'année 1795, il n'y avait plus de Pologne mais 12,2 millions de Polonais répartis entre trois pays :

- 5,4 millions sous la domination de la Russie,
- 4,2 millions sous la domination de l'Autriche,
- 2,6 millions sous celle de la Prusse².

Les Polonais privés de toute représentation autonome dans les États copartageants, se trouvaient soumis à leurs lois et pouvaient être enrôlés de force dans leurs armées.

Les vagues d'émigrations n'épuisent pas les relations franco-polonaises qui sont antérieures. Pour en rester au XIX^e siècle, le lien franco-polonais peut être évoqué pour la période napoléonienne. Napoléon a utilisé des Polonais à Saint Domingue (Haïti), où 6000 légionnaires sont envoyés en 1802 pour lutter contre les insurgés défendant leur indépendance. Seuls 300 d'entre eux en sont revenus. En Italie, 4 000 à 5 000 légionnaires sous les ordres de Dąbrowski ont été utilisés par Napoléon pour les combats en Italie du Nord où ils subirent de lourdes pertes contre les Autrichiens et les Russes. Démantelés, ils furent incorporés dans l'armée française. Néanmoins, Napoléon couronné empereur de France en 1804, après ses victoires à Austerlitz et Iéna (1806), demande aux Polonais de lever une armée de 30 000 hommes en contrepartie de l'indépendance. Un enthousiasme inouï et un esprit de sacrifice se conjuguèrent avec la mobilisation de l'effectif demandé.

Après la bataille de Friedland (1807), où Napoléon remporta la victoire sur les Russes, fut signé à Tilsit, un traité franco-russe. Sur sa base, au lieu d'une Grande Pologne, fut créé un état polonais limité de 154 000 km² sous la protection de Napoléon, érigé en Duché de Varsovie. Beaucoup furent déçus. Mais on comptait sur une victoire de Napoléon sur la Russie. Lorsque les plans de la campagne commencèrent à se concrétiser, on augmenta l'armée dans le Duché de Varsovie, en la portant à 100 000 hommes, dans l'espoir de retrouver une Pologne libérée. La désastreuse campagne de Russie en 1812 avec l'élimination des trois quarts de l'armée polonaise, sonna le glas des espoirs investis. Il s'en suivit en 1813, un partage du Duché de Varsovie entre les Autrichiens, les Prussiens et les Russes,

² BEAUVOIS D., *La Pologne - Histoire, Société, Culture*, La Martinière, 2004, p. 201.

dqui fut le « quatrième » partage, après le premier en 1772, le deuxième en 1793 et le troisième en 1795. Même si l'épopée napoléonienne se termina pour les Polonais par une défaite, le prix du sacrifice de la nation ne fut pas vain. Le mythe napoléonien profondément ancré dans la nation polonaise, synonyme de lutte pour l'indépendance, fut l'un des facteurs de sa pérennité et d'espoir.

Les années 1795 à 1918 virent l'émergence de plus en plus évidente de l'idée de nationalité polonaise dans le concert des autres nationalités européennes. Assujettis aux trois empires qui se partageaient leur territoire, les Polonais subirent des politiques d'assimilation qui entraînèrent de fréquentes attitudes collaborationnistes, mais le sursaut de minorités actives permit d'entretenir dans le monde l'idée de l'injustice qui leur était infligée. Durer, manifester par tous les moyens la pérennité de la « question polonaise », fut le but de patriotes marqués, à partir de 1820, par l'exaltation romantique. C'est dire combien, au XIX^e siècle, les gestes, le verbe, les symboles et les mythes devinrent consubstantiels à l'action.

Durant ces cent vingt-trois années, plusieurs petits groupes d'éveilleurs de rêves refusèrent la réalité trop massivement grise du pays : les légionnaires de Bonaparte, ceux qui crurent en Napoléon le « sauveur », les « réalistes » qui suivirent tantôt le tsar, tantôt l'un des empereurs, les insurgés de 1830, 1848, 1863, les messianistes et les mystiques.

En l'absence d'État, ce furent les différentes vagues d'émigration qui donnèrent presque toujours l'impulsion. En Occident, surtout en France, la littérature polonaise joua un rôle particulier. Pendant cette longue période, certaines pesanteurs du passé persistèrent, notamment le conservatisme de la noblesse face aux problèmes agraires. Certaines situations ou mentalités avaient à peine évolué lorsqu'en 1918, la Pologne ressuscita.

I.1. La première Guerre Mondiale et la renaissance de l'État Polonais³ : Novembre 1918 - Octobre 1939

I.1.1. Les acquis polonais à l'aube de la Première Guerre mondiale

Pour les Polonais des territoires annexés, le bilan de ce début du XX^e siècle n'était pas entièrement négatif, même s'il fallait distinguer les situations selon les régions et l'État qui les administrait.

Sans doute l'espoir de voir, un jour, leur patrie libérée paraissait-il bien tenu. Plus personne en Europe n'était prêt à courir des risques en faisant pression sur les puissances copartageantes en faveur d'une restauration de la Pologne. La France se bornait à maintenir le statut très libéral accordé depuis longtemps aux émigrés polonais réfugiés sur son sol. Beaucoup de ces derniers avaient d'ailleurs obtenu la nationalité française. Les autres pays avaient plus ou moins accepté le fait accompli des partages.

Mais il y avait, pour les patriotes, des motifs plus sérieux de réconfort. Tout d'abord, la renaissance d'une vie culturelle intense dans les universités des territoires annexés par l'Autriche. À partir de là, des partis politiques se constituèrent, les uns avec la tolérance des autorités de Vienne, les autres clandestinement. Ils rayonnèrent, peu à peu, dans les autres parties de la Pologne. L'Académie des sciences et des lettres de Cracovie fut également l'un des phares de la culture nationale.

Une autre raison d'optimisme était le succès des efforts de modernisation de l'économie entrepris au lendemain de l'insurrection de 1863. Le paysage changea en quelques décennies avec l'apparition de nombreuses usines, le développement des charbonnages et une amélioration du rendement de l'agriculture. L'abolition du servage devint effective pour la partie prussienne en 1807, la partie autrichienne en 1846 et la partie russe en 1864, ce qui eut pour résultat de libérer au profit de l'industrie une part notable de la main d'œuvre agricole. Ainsi se

³ SEKUTOWICZ J., *Les relations franco-polonaises de Hugues Capet à Lech Walesa*, Toscane, Nice, 1995, p. 62-63.

constitua une classe ouvrière sur laquelle prirent appui les tenants du socialisme, regroupés en parti en 1892 à l'initiative de deux hommes nouveaux, dont un futur chef d'État, Józef Pilsudski.

Ce renouveau économique et la création de liaisons ferroviaires ont favorisé les relations industrielles et financières franco-polonaises. Les capitaux français s'investirent assez largement dans l'industrie polonaise, notamment dans les mines et les filatures. Les contacts commerciaux s'intensifièrent entre les chefs d'entreprises des deux nations dont beaucoup apprirent à se connaître lors des expositions internationales de Paris de 1878, 1889 et 1900. Une partie de la noblesse et de la bourgeoisie polonaises, bénéficiaire des succès de l'économie, prit l'habitude de voyages d'agrément en France où ils retrouvaient parfois des parents ou des amis déjà intégrés, souvent depuis longtemps, dans la société française.

Certains de ces derniers y occupaient des positions éminentes : Strowski, professeur à la Sorbonne, Kostrowicki, plus connu sous le nom de Guillaume Apollinaire, le sculpteur Paul Landowski, Marie Curie, née Skłodowska, sont des exemples parmi beaucoup d'autres.

A l'aube du XX^e siècle, la nation polonaise avait donc fait de façon éclatante la preuve de sa vitalité. Privée d'État, partagée entre trois puissances, soumise par elles à des régimes différents, dont deux au moins avaient tout mis en œuvre pour détruire la langue et l'identité nationales, privée d'une partie de ses élites, contrainte à l'exil, elle avait toutes les chances de perdre son unité et de se fondre, le temps aidant, dans la masse des empires qui l'avaient absorbée. Ceci d'autant plus qu'il ne s'agissait pas d'un ensemble homogène mais d'une nation pluriethnique où s'épanouissaient plusieurs cultures et religions.

Mais tout au long de cette période, l'action des Polonais ne se limita pas à la lutte

pour notre liberté et la vôtre.
(Citation de Joachim LELEWEL 1830)

C'est également à cette époque que s'est façonnée, dans des conditions très spécifiques, la notion moderne de la nation polonaise et cela a particulièrement permis aux Polonais de recouvrer, en 1918, l'indépendance de leur État d'abord et de l'organiser ensuite⁴.

L'activité politique menée par les Polonais lors du déclenchement de la Première Guerre mondiale comprenait deux orientations principales : l'une dans le pays même et représentée par Piłsudski, et l'autre liée au nom de Dmowski qui agissait en Europe occidentale. La première devait s'appuyer notamment sur sa propre armée, et la seconde plutôt sur l'activité diplomatique. La question polonaise posée au début du XX^e siècle avait une réponse qui fut donnée par un Français dans la préface du livre de Dmowski :

... La question polonaise est essentiellement une question européenne dont aucun Européen, dont aucun Français surtout, ne peut se désintéresser, car d'elle dépend l'avenir de l'Europe, le maintien ou la ruine de ce qui reste de l'équilibre européen, la balance des pouvoirs et le sort des alliances ...⁵.

L'activité des Polonais en Suisse, en France et en Angleterre a abouti à la création, le 15 août 1917, du Comité national polonais dont le siège fut fixé à Paris. Dmowski fut élu, à l'unanimité, président de ce Comité qui avait ses représentants à Londres, à Rome et à Washington. Le 20 septembre 1917 la France reconnaissait le Comité comme « une organisation officielle polonaise ». La même reconnaissance était proclamée le 15 octobre par la Grande-Bretagne, le 30 octobre par l'Italie et le 10 novembre par les U.S.A. Outre son activité consulaire, la principale tâche du Comité, en tant que seul représentant de la Pologne auprès des gouvernements de la coalition alliée, consistait à unifier tous les territoires polonais et à restaurer l'État polonais.

C'est dans une mesure considérable grâce aux efforts de ce Comité et notamment aux relations personnelles entre Paderewski, compositeur et pianiste polonais, et le président Wilson que ce dernier, formulant le 8 janvier

⁴ WYRWA T., *La Résistance Polonaise et la politique en Europe*, France-Empire 1983, pp. 17 et s.

⁵ LEROY-BEAULIEU A., dans la préface du livre de Roman Dmowski, *La Question polonaise*, Trad. du polonais par V. Gasztowtt, Paris, Librairie Armand Colin, 1909, p. X.

1918, son programme de paix universelle dans les fameux Quatorze Points, parle de la création de l'État polonais. En effet, le treizième point de ce programme stipulait :

Un État polonais indépendant devra être créé, qui comprendra les territoires habités par des populations indiscutablement polonaises auxquelles on devra assurer un libre accès à la mer ; leur indépendance politique et économique aussi bien que leur intégralité territoriale devront être garanties par un accord international⁶.

Le 3 juin 1918, les gouvernements anglais, français et italien déclaraient que

la création d'un État polonais uni et indépendant avec libre accès à la mer est une des conditions d'une paix... durable.

Un facteur important qui facilita l'entrée de la Pologne dans la coalition des États alliés fut la création, en France, d'une armée polonaise. Au début de la guerre, il y avait déjà deux compagnies composées de volontaires polonais et incorporées au 1^{er} Régiment de la Légion étrangère qui luttèrent jusqu'à l'été 1915 date à laquelle elles ont été complètement décimées. Mais ce n'est qu'en 1917 que l'armée polonaise en France fut réellement instituée par décret du président Raymond Poincaré le 4 juin 1917.

Ce décret, publié au *Journal officiel de la République française* du 5 juin 1917, précise le caractère et détermine l'organisation de cette armée dont l'essentiel est ce qui suit : il est créé, en France, pour la durée de la guerre, une armée polonaise autonome, placée sous les ordres du haut commandement français et combattant sous le drapeau polonais. L'armée polonaise se recrute : (1) parmi les Polonais servant actuellement dans l'armée française ; (2) parmi les Polonais d'autres provenances admis à passer dans les rangs de l'armée polonaise en France ou à contracter un engagement volontaire pour la durée de la guerre au titre de l'armée polonaise. L'organisation de cette armée appartenait à la mission militaire franco-polonaise avec le général Archinard à sa tête. Quant aux autres aspects, le Comité national polonais s'en chargeait, ayant ainsi en

⁶ RENOUVIN P., *Le traité de Versailles*, Paris, Flammarion, Collection « Question d'Histoire », 1969, p. 120.

main un atout de plus pour renforcer les démarches politiques.

À l'automne 1918, l'armée polonaise en France comptait 17 000 soldats pour atteindre ensuite le chiffre de 50 000. Parmi les volontaires qui s'y enrôlaient, nombreux étaient les Polonais des États-Unis. Le commandant en chef -de l'armée polonaise en France était le général Joseph Haller, membre du Comité national polonais.

Sans diminuer en rien le rôle important de l'armée polonaise en France, ce n'est cependant pas cette armée mais les Légions créées par Piłsudski sur le territoire polonais qui, tout en donnant lieu à une légende pour de longues années, formèrent aussi le noyau et le cadre de l'armée polonaise lors de l'apparition de l'État indépendant et durant son existence au cours de la période d'entre les deux guerres. Il est impossible de tracer en quelques mots la carrière de Piłsudski et les vicissitudes que subirent les Légions dès leur création au début de la Première Guerre mondiale. Quant à Piłsudski, il était entièrement dévoué à la cause de l'indépendance de la Pologne, tout comme d'ailleurs Dmowski, bien que l'un et l'autre aient eu des idées différentes pour y parvenir, d'où leur antagonisme. Déporté pendant cinq ans en Sibérie en raison de ses activités révolutionnaires (1887-1892) Piłsudski, dès son retour en Pologne, ne cessa un seul instant de lutter contre le régime tsariste.

Comme l'a écrit un auteur français :

La grande idée de Piłsudski, celle qui l'a mené, inspiré tout le long de sa carrière, pendant la période militante de sa vie, est que la Pologne, tout en utilisant pour sa libération les appuis, les concours extérieurs, doit d'abord compter sur elle-même. Il faut de toute nécessité qu'elle se donne une force militaire... La Pologne, à ses yeux, c'est avant tout une armée⁷.

NB

En donnant une juste appréciation au rôle de ses propres forces armées pour recouvrer l'indépendance de l'État polonais d'abord et le maintenir ensuite, Piłsudski prépara dès l'année 1908, en territoire polonais occupé par l'Autriche,

⁷ RECOULY R., *La Pologne de Piłsudski*, Paris, les Editions de France, 1935, p. 17.

des groupes paramilitaires. Quand la guerre éclata, en 1914, Piłsudski consacra tous ses efforts dans l'organisation des Légions polonaises qui luttèrent aux côtés de l'armée austro-hongroise contre la Russie. Il devint le commandant de la Première Brigade, composée de volontaires polonais. Entouré d'hommes politiques, d'écrivains et de patriotes ardents, Piłsudski, forte et fascinante personnalité, commença à jouer en Pologne le rôle principal dans la lutte pour l'indépendance. Avec ses détachements de volontaires il fraya le chemin vers la restauration de l'État polonais.

C'est de cette époque que date la popularité légendaire de Piłsudski et de ses légionnaires. Dans un de ses discours sur « La valeur des légionnaires » prononcé après la guerre, en 1923, Piłsudski précisait :

... Nous sommes arrivés à donner à la Pologne par nos efforts, par notre cœur, par la grandeur de notre travail, par notre volonté, un nouveau trésor culturel - le type du bon soldat polonais⁸.

En attribuant la juste mesure au rôle du soldat polonais et au besoin du pays de posséder des forces armées, Piłsudski savait parfaitement délimiter la force, de quelque nature qu'elle soit, en ces termes :

La force sans la liberté et la justice n'est que violence et tyrannie. La justice et la liberté sans la force ne sont que verbiage et enfantillage⁹.

I.1.2. Les deux orientations politiques en Pologne d'avant 1918¹⁰

Il y avait à l'époque de la Première Guerre mondiale en Pologne, encore partagée, occupée et abandonnée à son sort par les puissances occidentales, deux courants polonais d'idées représentés respectivement par Dmowski et Piłsudski. Tandis que le premier considérait les Allemands comme le principal ennemi et tentait de restaurer la Pologne dans ses frontières ethniques, pour le deuxième, l'ennemi numéro un était la Russie, et afin de s'assurer contre ses agressions il

⁸ VIATTEAU A., « Et si l'Europe avait écouté Józef Piłsudski ? », d'après les notes de l'auteur prises lors de la conférence du 20 mars 2005.

⁹ *Ibidem*

¹⁰ WYRWA T., *La Résistance Polonaise et la politique en Europe, France-Empire* 1983, pp. 27 et s.

fallait créer entre elle et la Pologne trois Etats « tampons » : l'Ukraine, la Biélorussie et la Lituanie qui constitueraient avec la Pologne une fédération.

Ces deux orientations politiques tiraient leur origine du passé, et même d'un passé lointain puisque remontant au Moyen Age. En effet, il s'agit de deux conceptions historiques de l'Etat polonais : l'une identifiée avec l'*idée des Piast* et l'autre avec l'*idée jagellonne*, toutes deux liées à une dynastie : la première à celle des Piast, qui s'éteignit en 1370, et la deuxième à la dynastie des Jagellon qui occupa le trône de Pologne jusqu'en 1572. L'idée jagellonne a une belle tradition de fédération avec la Lituanie, inaugurée par l'acte établi en 1413, à Horodlo, et terminée par l'union de Lublin en 1569. C'est de cette idée, dite jagellonne, que Piłsudski s'inspira en fondant son plan politique de grande envergure.

Par son expérience personnelle dans ses activités clandestines pour la libération de la Pologne, expérience approfondie au cours de sa déportation en Sibérie et complétée par les considérations sur le processus historique de la Russie, Piłsudski n'avait, quant à cette dernière, aucune illusion et cela aussi bien vis-à-vis de la Russie tsariste que communiste. C'est en fonction de sa connaissance, accompagnée d'une rare intuition d'un côté, et de l'autre, du souci de protéger l'Europe orientale et centrale contre le danger moscovite et à travers elle sauvegarder toute l'Europe, que Piłsudski a pris l'initiative d'une fédération, sa grande pensée politique visant beaucoup plus loin que les intérêts immédiats d'un pays.

Par la pensée Piłsudski « est toujours au-delà de son temps, il vit dans l'avenir... d'où l'incompréhension générale qui accueille chacune de ses grandes initiatives ». Tel était aussi, hélas, le cas du fédéralisme qu'il lança et par lequel il a voulu renouer avec une belle tradition de Pologne d'il y a plusieurs siècles mais placée dans un contexte nouveau résultant notamment de la révolution communiste. Si la réalisation du fédéralisme de Piłsudski s'avérait difficile, il était cependant fondé sur des principes simples, et les difficultés venaient d'ailleurs et non pas de la forme même de la fédération proposée ;

Pour Piłsudski, il était clair que les Etats de l'Europe centrale et orientale avaient davantage besoin les uns des autres que de garder chacun son entière souveraineté. Ils devaient donc s'unir en un système fédéral sans que pour autant un programme rigide leur fût imposé. En tentant de réunir la Pologne, l'Ukraine, la Biélorussie et la Lituanie en une fédération, Piłsudski voulait d'abord faire disparaître les antagonismes existant entre ces peuples, puis former ensemble un bloc d'Etats fort pour faire ensuite barrage à l'impérialisme russe. Ce n'est que dans le fédéralisme que Piłsudski voyant l'avenir des pays de l'Europe centrale et orientale car autrement tous ces Etats seraient engloutis par Moscou.

Le projet de Piłsudski excluait une action simple. Il exigeait une pensée et une pratique politiques stratégiques, clairvoyantes, mobiles comme des tactiques militaires. Il fallait aussi une armée polonaise dont Piłsudski fut le créateur avec l'appui des patriotes, au-delà de l'orientation indépendantiste. Ainsi, Piłsudski concilia-t-il politique et stratégie : Il créa avec ses amis comme avec ses adversaires futurs les Légions polonaises à l'intérieur des forces militaires des Puissances centrales. Ce fut l'embryon de l'Armée polonaise. Sur ce plan, Piłsudski réalisa l'unité militaire des Polonais en dépit de divergences, voire de passions politiques opposées.

I.1.3. La résurrection de la Pologne et le rôle de la France¹¹

Sur le plan politique, les prises de position des Alliés occidentaux se succédèrent à partir du milieu de 1917 : le 3 juin 1918, un communiqué du Conseil interallié, réuni à Versailles, déclarait que

la création d'un État polonais uni et indépendant, avec libre accès à la mer, constituait une des conditions d'une paix solide et juste et d'un régime de droit en Europe¹².

Le 27 décembre suivant, Stephen Pichon, Ministre des Affaires étrangères, annonça à l'Assemblée nationale que la France voulait une Pologne

¹¹ SEKUTOWICZ J., *Les relations franco-polonaises de Hugues Capet à Lech Walesa*, Toscane, Nice, 1995, pp. 72 et suivantes.

¹² *Histoire de la Pologne*, ouvrage collectif publié sous la direction de Stefan Kieniewicz, Editions Scientifiques de Pologne, Varsovie, 1972, p. 676.

une, indépendante, indivisible, avec toutes les garanties de son libre développement politique, économique, militaire, et avec toutes les conséquences qui pourront en résulter¹³.

Enfin, le 8 janvier 1918, le président Wilson, ami très proche de Paderewski, rendait publics ses célèbres objectifs de paix en quatorze points parlant de la création de l'Etat polonais.

I.1.3.1. La Pologne et la Conférence de la Paix de Paris : positions

Lorsque, le 19 janvier 1919, la Conférence de la paix s'ouvre à Paris, de sérieuses divergences de vues sur l'avenir de la Pologne ne tardent pas à se manifester entre les trois principaux négociateurs : Clemenceau, Wilson et Lloyd George. Tous étaient d'accord sur le principe d'un nouvel État indépendant, créé en réunissant les trois tronçons de la Pologne d'avant guerre, mais le désaccord était profond lorsqu'il s'agissait d'en fixer les frontières.

Clemenceau appuya les demandes du nouveau gouvernement polonais qui réclamait l'attribution de la Haute-Silésie et de la partie sud de la Prusse orientale, où les Polonais étaient nombreux, le reste de cette province devant constituer un État inclus dans les limites douanières de la Pologne, mais politiquement indépendant. Dantzig, dont la population était, en majorité, de souche allemande, devait être rattaché à la Pologne. La France estimait que ce découpage territorial assurerait la sécurité du nouvel État polonais face à son voisin de l'ouest et lui permettrait de devenir le maillon fort de la chaîne d'alliances projetée autour de l'Allemagne pour garantir la paix.

Mal informé, comme Lloyd George, des problèmes du continent européen, le président Wilson était guidé par une conception très rigide du droit des peuples à disposer d'eux-mêmes. Son programme en quatorze points était tout à fait significatif à cet égard. Il croyait à la vertu des engagements internationaux et était très peu sensible aux impératifs stratégiques. Il doutait du caractère

¹³ D'après Stanislaw FILASIEWICZ, *La question polonaise pendant la Guerre mondiale*. Recueil des actes diplomatiques. Traités et documents concernant la Pologne, tome II, Section d'Études et de Publications Politiques du Comité National Polonais, Paris 1920, p. 309.

«indiscutablement polonais» certains des territoires revendiqués par la Pologne avec l'appui de la France.

Etranger à tout dogmatisme, Lloyd George parvenait souvent aux mêmes conclusions que le président américain, mais pour des raisons différentes. Opposé à toutes les tentatives d'hégémonie sur le continent, il voulait empêcher la France, auréolée par la victoire de ses armées, de dominer l'Europe en s'appuyant, à l'est, sur une Pologne trop forte. L'entente cordiale, destinée à endiguer l'expansion germanique, avait perdu, pour lui, avec la défaite des Empires centraux, une grande partie de son intérêt. D'autre part, il voyait dans le maintien d'une économie allemande suffisamment prospère un facteur favorable au développement du commerce britannique.

I.1.3.2. La question des frontières de la Pologne

Clemenceau, malgré tous ses efforts, ne parvint pas à convaincre Lloyd George, farouchement hostile à tout ce qui pourrait ressembler à un démembrement de l'Allemagne, qu'il s'agisse de la rive gauche du Rhin, de la Haute-Silésie ou de la Prusse orientale. Wilson s'étant rallié à la position britannique, la France fut contrainte d'accepter une très mauvaise solution de compromis consistant à :

- organiser des plébiscites en Haute Silésie et en Mazurie (moitié sud de la Prusse orientale) pour savoir auquel des deux pays voisins la population voulait être rattachée

- fixer le reste de la frontière germano-polonaise en restituant la Posnanie à la Pologne mais en limitant à un « corridor » de 70 km de large son accès à la mer

- compliquer cet accès en dotant Dantzig d'un statut de « ville libre » sous le contrôle de la Société des Nations. Clemenceau et Wilson avaient initialement l'intention de faire attribuer Dantzig à la Pologne, pour laquelle le contrôle du port était une nécessité vitale, mais ils durent y renoncer en raison du veto de Lloyd George. Ils obtinrent seulement l'insertion d'une clause prévoyant qu'une convention polono-dantzigoise régirait les rapports entre la Pologne et la ville libre, étant précisé que cette dernière ferait partie du territoire douanier polonais.

- prévoir un plébiscite dans la petite « Silésie de Teschen » (Cieszyn/Těšín), pour déterminer le sort de ce territoire revendiqué à la fois par la Pologne et par la Tchécoslovaquie.

Telles étaient, pour la Pologne, les dispositions essentielles du traité de Versailles, signé le 28 juin 1919 par les représentants des Alliés occidentaux et de l'Allemagne. Il ne fixait pas les frontières orientales du nouvel État car les Alliés ne pouvaient pas négocier avec la Russie, en proie à la guerre civile et dont le gouvernement se voulait le fer de lance de la révolution mondiale. Piłsudski, qui avait affermi son pouvoir à Varsovie et disposait d'une force armée non négligeable, constituée à partir de ses anciens légionnaires et de l'armée Haller, rapatriée de France après l'armistice du 11 novembre, ne souhaitait d'ailleurs pas s'engager trop rapidement sur les limites orientales de la nouvelle Pologne. Il poursuivait le rêve d'une grande fédération d'États, dont son pays aurait été le maillon fort et qui aurait englobé, autour de lui, la Lituanie, la Biélorussie et l'Ukraine. Il voyait dans une telle fédération le meilleur rempart possible contre l'impérialisme russe qu'il estimait aussi menaçant sous Lénine que sous les tsars. Cette menace n'était pas imaginaire.

I.1.3.3. La guerre soviéto-polonaise

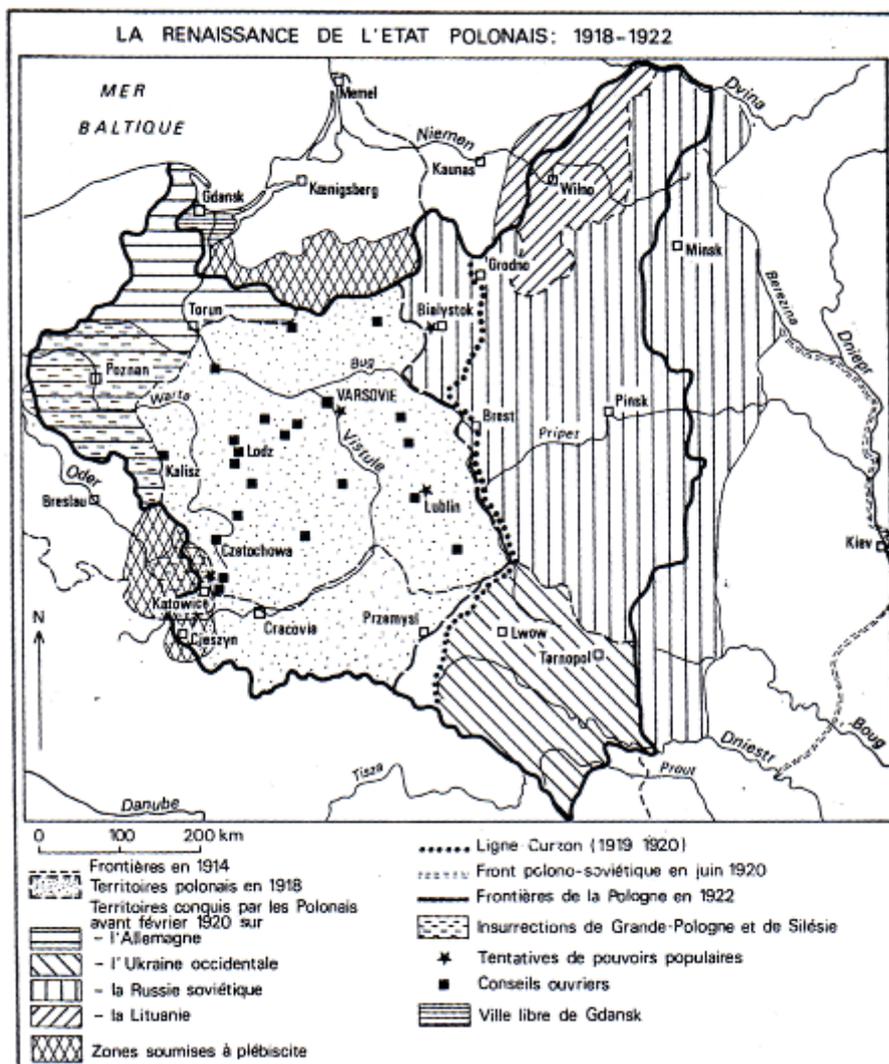
En janvier 1919 en effet, les troupes soviétiques occupaient Pinsk et Brest-Litovsk après le retrait des troupes allemandes. Plus au sud, l'Ukraine avait proclamé son indépendance sur un territoire comprenant, notamment, l'ancienne Galicie autrichienne avec Lwow, ville polonaise avant les partages.

Piłsudski, promu Maréchal, réagit rapidement : son armée reprit Pinsk et Brest-Litovsk aux Soviétiques et a laissé à l'initiative du Général Żeligowski de s'emparer de Wilno que les Litvaniens considéraient comme une ville essentielle de leur pays. D'autre part, des éléments de l'armée, Haller chassèrent les forces ukrainiennes de la Galicie orientale et les Polonais furent autorisés par le Conseil interallié à y installer une Administration civile en dépit des protestations des dirigeants de la République ukrainienne qui prétendaient

constituer un barrage efficace contre les tentatives de pénétration des forces soviétiques en direction de la Hongrie. En fait, dès le 1^{er} février 1919, les troupes soviétiques s'emparaient de Kiev à la faveur d'une révolte des Ukrainiens contre leur principal dirigeant de l'époque, Simon Petloura, qui avait passé des accords avec le commandement français lorsque les Alliés avaient, quelques mois auparavant, débarqué à Odessa. Chassé de Kiev, Petloura se réfugiait à Varsovie et passait avec Piłsudski, en avril 1920, un accord politique par lequel la Pologne reconnaissait le droit de l'Ukraine à constituer un État indépendant, en précisait les limites et posait le principe d'une collaboration amicale entre les deux pays. C'était l'amorce de la grande fédération rêvée par Piłsudski.

Pour cimenter cette alliance, Piłsudski, dont l'armée sur le front oriental atteignait 300.000 hommes, pénétra en Ukraine et s'empara de Kiev sans concertation préalable avec le Conseil interallié. C'était une entreprise aventureuse, mais il n'était pas dans ses intentions d'aller plus loin. Il avait conscience des risques que la Pologne courrait si elle s'aventurait trop loin de ses bases. Occuper Kiev sans l'accord des Alliés était déjà un coup de poker assez audacieux, comme la suite des événements allait le démontrer.

Réorganisée et mieux armée, l'armée rouge franchit la Bérézina et déclencha une puissante offensive en direction de la Vistule en mai-juin 1920. Les progrès de cette offensive en terre polonaise causèrent de vives inquiétudes à Varsovie. Le Premier ministre polonais se rendit à la conférence interalliée de Spa pour obtenir le concours de l'Occident. Lloyd George profita de la position de faiblesse de la Pologne envahie par son adversaire séculaire, pour lui faire accepter une frontière à l'Est que Piłsudski avait vivement critiquée lorsque son inventeur, lord Curzon, l'avait proposée à la fin de 1919. Cette « ligne Curzon » privait la Pologne de la Galicie orientale et des territoires à l'est de Grodno et Brest-Litovsk. La délégation polonaise dut renoncer, en même temps, au plébiscite prévu par le traité de Versailles pour la région de Teschen : un organe interallié, la « Conférence des ambassadeurs », devait arbitrer le litige polono-tchèque sans consultation de la population concernée...



En contrepartie de ces concessions arrachées aux Polonais, il fut convenu à Spa que le gouvernement britannique proposerait aux autorités soviétiques une trêve sur la ligne Curzon, étant précisé que si l'armée rouge ne s'arrêtait pas sur cette ligne, les Alliés fourniraient à la Pologne du matériel de guerre et une assistance technique. Les bolcheviques rejetèrent les offres britanniques. De toute évidence, leur intention était d'occuper la Pologne toute entière et d'y installer un nouveau pouvoir à leur dévotion. Un comité révolutionnaire polonais, avec, à sa tête, Dzierzynski, fondateur et chef de la Tchéka, se tenait prêt à évincer Piłsudski. Après que la cavalerie de Boudienny eût, en juin 1920, repris Kiev et chassé les Polonais d'Ukraine, Toukhatchevski commandant le groupe nord, parvint, en moins de six semaines, aux portes de Varsovie.

¹⁴ Revue de l'Association des professeurs d'Histoire et de Géographie, HISTORIENS et GEOGRAPHES, n° 329 - octobre-novembre 1990, p. 130.

Les Alliés se devaient de réagir rapidement. Pessimistes sur les chances d'un sursaut polonais, les Anglais souhaitent composer avec les Bolcheviks et persuadent le prince Sapieha, ministre des Affaires étrangères à Varsovie, de négocier un armistice avec eux. Il apparaît vite que les exigences soviétiques sont inacceptables. La France décide alors d'envoyer le général Weygand à Varsovie, où est déjà installée, sous les ordres du général Henry, une Mission militaire française d'une centaine d'officiers, chargée de contribuer à la formation des cadres de la nouvelle armée polonaise. Ancien chef d'état-major du maréchal Foch, Weygand jouit d'un grand prestige en Pologne mais il y arrive les mains nues et avec une mission encore mal définie, le 26 juillet, alors que la situation sur le front est inquiétante.

Dès son arrivée, Weygand constate que les méthodes de commandement dans l'armée polonaise sont mauvaises, que des chefs de qualité ont été évincés, victimes de cabales politiques, et que Piłsudski devrait, compte tenu de la gravité de la situation, désigner un commandant en chef à part entière, en cessant de cumuler cette fonction avec celle de Chef de l'État. Piłsudski refuse de renoncer à ce cumul, mais accepte d'améliorer les méthodes et de replacer les généraux Haller et Sikorski à la tête de grandes unités. Il accepte, en outre, que Weygand soit chargé des fonctions de «conseiller du chef d'état-major général», le général Rozwadowski, et s'installe à ses côtés au ministère de la Guerre. Simultanément, les officiers de liaison français de la Mission militaire sont répartis dans les unités de l'armée jusqu'à l'échelon division pour aider les chefs responsables à coordonner leurs actions.

Le 6 août, Rozwadowski présente à Weygand le plan d'une grande contre-offensive, arrêté la veille par Piłsudski. Weygand lui donne un avis très favorable et s'emploie à préciser les conditions à remplir pour lui donner son maximum d'efficacité. Une surprise l'attend le 10 août : inquiet par la tournure des événements, le gouvernement polonais lui propose d'exercer directement les fonctions de chef d'état-major général. Après mûre réflexion et consultation de Foch, Weygand décline cette offre. Il estime qu'à la veille d'une opération importante, il ne faut pas changer de cheval au milieu du gué. C'est en effet le

13 août que l'armée polonaise déclenche sa contre-offensive au centre du front en attaquant de flanc les forces de Toukhatchevski qui approchent de Varsovie. C'est un coup de poker car les Polonais n'ont plus de munitions que pour quelques jours et ne disposent d'aucune réserve générale. Mais ils sont galvanisés par Piłsudski qui, abandonnant temporairement ses fonctions, prend le commandement du groupe d'armées dont le rôle sera décisif. Ils profitent aussi des imprudences de Toukhatchevski qui a avancé trop vite et trop loin de ses bases d'approvisionnement.

En quelques jours, trois armées soviétiques, surprises par l'offensive polonaise, se désintègrent : une partie est encerclée et internée en Prusse orientale ; l'autre partie se replie vers le nord en laissant 50.000 prisonniers entre les mains des Polonais. Le 25 août, ces derniers ont repris tout le terrain perdu et bordent la frontière prussienne. Au sud, l'armée de Boudienny se trouve en porte à faux et évacue la Galicie. Cette victoire, que certains ont qualifié de « miracle de la Vistule », six ans après celui de la Marne, a été obtenue avec des troupes mal ravitaillées et fatiguées par une retraite de près de 600 km. Une force morale exceptionnelle des combattants, une conception stratégique audacieuse et la qualité des chefs sur le terrain, expliquent ce retournement spectaculaire. La part du général Weygand dans cette victoire a donné lieu à de nombreuses controverses. Selon les mémoires du général, c'est avec raison que Piłsudski revendique la paternité du plan. Weygand l'avait immédiatement cautionné, considérant que c'était la seule manœuvre possible et que les réformes qu'il avait fait adopter par le Haut commandement polonais avaient amélioré ses chances de succès. Le général Sikorski, l'un des artisans de ce succès, écrit, dans son ouvrage consacré à « la campagne polono-russe de 1920 », que le général Weygand « dans sa mission peu définie, mais si importante, de conseiller du chef de l'État-major général polonais, ... contribua à l'organisation de la victoire polonaise sur la Vistule ».

Dès le 25 août, Weygand estime son rôle terminé et regagne la France. Si ses derniers contacts avec Piłsudski ne sont guère chaleureux, son départ donne lieu à des manifestations de sympathie et à des cérémonies officielles : premier

étranger à être décoré de la « Virtuti Militari », il est nommé citoyen d'honneur de Varsovie et il lui est fait don du sabre d'Etienne Bathory, vainqueur d'Ivan le Terrible...

I.1.3.4. La mission militaire française après le départ de Weygand

En octobre 1920, la Mission militaire française en Pologne reçoit un nouveau chef, le Général Niessel, avec, comme chef de cabinet, le futur général de Gaulle, alors commandant. Elle est composée d'un peu plus de deux cents officiers. Son rôle est d'aider l'armée polonaise à organiser son recrutement, son instruction et son emploi. Pendant les quatorze mois qu'il a passés à Varsovie, Niessel ne s'est pas seulement occupé des affaires militaires. Il a suivi de très près les affaires de Haute Silésie, de Teschen, de Wilno et de Dantzig, jouant un rôle d'informateur et parfois, en liaison avec l'ambassade de France, de conciliateur officieux. Il fut le premier à dénoncer les infiltrations allemandes dans l'industrie des pétroles et l'aéronautique. Dans certains cas, il prend des initiatives qui heurtent le Quai d'Orsay et irritent le ministre de France à Varsovie. Il n'est pas surprenant, dans ces conditions, que ses relations avec le gouvernement polonais aient été assez souvent difficiles et parfois tendues. Pilsudski, très jaloux de ses prérogatives, supportait mal ce qu'il qualifiait d'ingérence dans les affaires intérieures polonaises. Aussi décida-t-il de traiter directement avec Paris, et non plus avec la Mission, les études relatives à la préparation des plans du Haut Commandement. Mécontent de cette initiative, le général Niessel fait appel au maréchal Foch, mais ce dernier approuve le point de vue polonais. De toute évidence, Pilsudski se méfie de la Mission. Il propose à Paris d'en réduire les effectifs et obtient gain de cause. Niessel reçoit instruction de ramener, à partir de 1922 ou 1923, l'effectif de sa Mission à une centaine d'officiers. Estimant qu'une telle amputation ne lui permettrait pas d'assumer correctement les responsabilités qui lui ont été confiées, il demande son rappel en France. L'annonce de son départ, en décembre 1921, satisfait certains généraux polonais mais en consterne beaucoup d'autres, ceux qui ont apprécié le travail important qu'il a consacré à la réorganisation de l'armée polonaise. Lors de sa visite d'adieu au ministre des Affaires étrangères, il exprime sa déception

d'avoir été souvent desservi par l'entourage du chef de l'État. Il quitte néanmoins la Pologne avec le sentiment que ses efforts n'ont pas été inutiles et que, dans plusieurs domaines dont il avait la charge, de grands progrès ont été réalisés.

I.2. L'État Polonais de l'entre-deux-guerres

I.2.1. L'État Polonais restauré¹⁵

Après cent vingt-trois années de servitude, le sacrifice de milliers de victimes « pour votre liberté et la nôtre », un travail immense, le dévouement total et la foi inébranlable de plusieurs générations en la victoire finale, ainsi qu'une conjoncture extérieure favorable, aboutirent à l'apparition, sur la carte de l'Europe, de l'État polonais. Mais ce ne fut effectivement qu'une apparition car, en ce qui concernait l'État lui-même, il fallait le construire, l'organiser et le créer entièrement de la base, et cela aussi bien dans le domaine politique et économique que dans tout autre.

Les problèmes qui se posèrent alors à la Pologne furent les suivants : tout d'abord défendre ses droits à la conférence de la paix à Paris et aux autres conférences diplomatiques. Ensuite, tout simplement construire son État sur les territoires dévastés pendant plus d'un siècle par les puissances copartageantes. En effet les trois parties de la Pologne que ces dernières s'étaient partagée à la fin du XVIII^e siècle ne formaient pas un organisme homogène d'État. Elles avaient été séparées et isolées politiquement et économiquement. Chacune de ces parties, subissant une domination différente, possédait un système politico-économique distinct, une autre législation et administration, une autre monnaie, un autre réseau de communication, un autre système d'éducation, etc. Cette séparation des Polonais entre trois systèmes tout à fait dissemblables laissa forcément une empreinte sur leur mentalité. Il fallut donc de longues années pour effacer les séquelles de la domination étrangère et pour uniformiser tous ces systèmes.

Ces cent vingt-trois ans d'effacement de l'État polonais de l'Europe avant 1918 ont non seulement une importance en tant que nombre d'années mais aussi une importance par rapport à l'époque. Or le XIX^e siècle, c'est le siècle de la révolution industrielle et la Pologne, dominée par ses

¹⁵ WYRWA T., La Résistance Polonaise et la politique en Europe, France-Empire 1983, p. 25-26.

envahisseurs, fut tenue à l'écart du progrès suscité par cette révolution et ceux-ci ne faisaient qu'exploiter ses territoires selon un système semi-colonial. Il s'agissait donc de rattraper d'abord l'énorme retard creusé par la révolution industrielle pour effacer le système socio-économique et politique qui en avait résulté et s'intégrer dans celui établi à l'issue du traité de Versailles.

Outre les dévastations pendant la longue servitude, la Pologne subit aussi d'immenses dégâts au cours de la guerre qui se prolongea durant encore deux ans et demi après l'armistice général puisque la paix en Pologne date seulement du traité de Riga, le 18 mars 1921. C'est la conclusion du «*miracle de la Vistule*» et de la contre-offensive victorieuse des Polonais, soutenus par la «*mission militaire française*» du général Maxime Weygand. Ce traité reporte loin vers l'Est la frontière orientale de la Pologne avec la Russie bolchevique. Ce traité prévoyait¹⁶ :

- une frontière entre les deux pays qui laisse à la Pologne la Galicie orientale (y compris Tarnopol), la Volhynie, la Polésie et la région à l'ouest de Minsk,

- la reconnaissance mutuelle de l'indépendance de l'Ukraine et de la Biélorussie,

- l'engagement des Soviétiques de ne pas intervenir dans le règlement des litiges territoriaux entre la Pologne et la Lituanie,

- une promesse, par chacune des deux parties, de non ingérence dans les affaires intérieures de l'autre,

- l'engagement par la Russie et l'Ukraine de verser à la Pologne une indemnité de 30 millions de roubles-or, au titre de la participation des territoires polonais à la vie économique de l'ancien empire russe à l'époque où ce dernier avait annexé la Pologne...

C'était un triomphe pour la Pologne qui récupérait de vastes territoires à l'est de la ligne Curzon que, dix-huit mois plus tôt, Lloyd George voulait lui imposer. Le gouvernement français approuve cet accord qui règle le plus grave des problèmes laissés en suspens par le traité de Versailles et ceux qui

¹⁶ SEKUTOWICZ J., *Les relations franco-polonaises de Hugues Capet à Lech Walesa*, Toscane, Nice, 1995, pp. 83 et ss.

l'ont suivi. Mais c'est seulement en 1923 que la Conférence des ambassadeurs entérine les nouvelles frontières de la Pologne, celles de l'est comme les autres. Elle lui accorde Wilno, occupé trois ans auparavant par l'armée polonaise et transformé temporairement en «État indépendant» de Lituanie orientale. Il aura donc fallu cinq ans à la Pologne, après l'armistice du 11 novembre, pour que ses limites soient reconnues par la communauté internationale. S'agissait-il de frontières sûres ? Elles ne correspondaient pas plus qu'autrefois à des lignes de défense naturelles. Nul obstacle ne s'opposait à la marche d'un envahisseur venant de l'est ou de l'ouest. De plus, les rapports de la nouvelle Pologne avec ses voisins n'avaient rien d'amicaux : l'Allemagne supportait mal d'être séparée de la Prusse orientale, tandis que l'Union soviétique n'avait signé la paix de Riga que sous la contrainte d'une défaite infligée par un adversaire détesté. De son côté, la petite Lituanie était humiliée par la perte d'une ville dont elle voulait faire sa capitale. Enfin, l'affaire de Teschen avait créé une pomme de discorde entre la Pologne et la Tchécoslovaquie.

La Pologne ressuscitée, avec ses 388.000 km et ses 27 millions d'habitants (en 1921), arrivait au sixième rang des États européens aussi bien par la taille que par la population. Ses deux points faibles étaient la longueur des frontières à défendre (5.400 km) et l'hétérogénéité de sa population : près d'un tiers d'habitants non polonais d'origine, Ukrainiens, Biélorusses, Juifs, Allemands, principalement. Une grande diversité également sur le plan culturel : 65 % de la population se réclamaient de l'Église catholique, les autres étant orthodoxes uniates ou israélites. La Pologne des Jagellon avait déjà connu une situation semblable. Pour la Pologne de Piłsudski allait-elle être une cause de force ou de faiblesse ?

La date du 18 mars 1921 restera longtemps marquée dans la mémoire des Polonais et de tous ceux qui s'interrogeaient sur l'avenir de leur nouvel État. Car cette date n'est pas seulement celle de la conclusion de la paix de Riga, consécration d'une grande victoire de Piłsudski. Elle est aussi celle de l'adoption à Varsovie, en troisième lecture, de la première Constitution de la nouvelle Pologne. Depuis novembre 1918, les institutions polonaises fonctionnaient sur

une base provisoire, qui laissait ouverte la question des pouvoirs respectifs de la Diète et du Chef de l'État. Józef Piłsudski jouissait d'un grand prestige et ses partisans comptaient bien que la prochaine élection présidentielle lui serait favorable. La Constitution était d'inspiration démocratique, avec deux Chambres élues et un gouvernement responsable devant elles. Mais les partis hostiles à Piłsudski réussirent à y introduire des dispositions réduisant à la portion congrue les attributions du Président de la République.

Le commandement de l'armée lui était notamment retiré en cas de guerre. Piłsudski qui avait une autre conception du rôle du chef de l'Etat, refusa de se présenter à l'élection. L'un de ses amis, Narutowicz, fut élu et assassiné, peu après, en inaugurant une exposition. C'était le premier signal des difficultés du régime parlementaire polonais dont l'impuissance allait créer les conditions du retour de Piłsudski au milieu des années 1920.

I.2.2. La Pologne de l'entre-deux-guerres : la difficile reconstruction d'un État¹⁷

Après la fin de la guerre polono-soviétique, l'annexion de la Lituanie de Wilno et la stabilisation de ses frontières, l'État polonais chercha à créer un véritable organisme national unifié. Un tiers des citoyens polonais étaient allogènes, les systèmes juridiques étaient différents selon les zones, le niveau économique variait d'une région à l'autre. Il n'existait souvent pas de communications entre les divers territoires. Les habitudes et le niveau culturel différaient largement d'un endroit à l'autre. La guerre avait provoqué en plus de fortes destructions, une inflation incontrôlée et une misère généralisée. La Pologne se dota d'un système démocratique donnant au parlement de larges prérogatives. Le morcellement de la vie politique qui reflétait les profondes divisions sociales empêcha la formation de majorités gouvernementales stables. La droite, le centre et la gauche étaient subdivisés en multiples partis. Chaque groupe ethnique possédait ses propres partis. Les problèmes sociaux et ethniques contribuèrent à bloquer toute possibilité de compromis durable. Les gouvernements successifs réussirent toutefois à assainir

¹⁷ Revue de l'Association des professeurs d'Histoire et de Géographie, HISTORIENS et GEOGRAPHES, n° 329 - octobre-novembre 1990, p. 132-133.

graduellement la situation financière et économique. Beaucoup de citoyens attendaient toutefois plus de l'indépendance, ce qui provoqua des réflexes d'impatience. Les nationalistes polonais n'avaient pas réussi à conquérir le pouvoir par le biais des méthodes parlementaires. Ils raidirent leurs comportements à tel point qu'une partie de l'opinion polonaise en vint à craindre un coup d'État de type fasciste. Le maréchal Józef Piłsudski se voulait le défenseur de la raison d'État face à toutes les forces particularistes, obscurantistes ou xénophobes. Il réussit à obtenir l'appui de différents courants lorsqu'il organisa son coup d'État en mai 1926. La gauche et les milieux libéraux appuyèrent alors Józef Piłsudski dans l'espoir d'affaiblir définitivement les tendances nationalistes en Pologne. Une grande partie des milieux conservateurs appuya également le coup d'État car ils craignaient que l'essor des nationalismes, polonais comme allogènes, n'entraîne une dérive populiste pouvant aboutir à remettre en cause la position des élites traditionnelles au sein de la société. Ils étaient en plus favorables à une politique de fermeté envers l'URSS ce qui allait à l'encontre des principes défendus par les nationalistes polonais qui continuaient à voir dans la Russie un allié potentiel devant permettre de contrecarrer l'expansionnisme allemand.

Józef Piłsudski ne supprima pas le Parlement mais chercha à le domestiquer pour assurer une plus grande cohésion à l'État. Il n'avait toutefois élaboré aucun programme précis, en particulier sur les épineuses questions agraires et ethniques. Sa politique d'étatisation et d'intégration de tous les groupes « loyaux » envers l'État polonais fut hésitante et ne put rencontrer vraiment l'adhésion des groupes sociaux ou ethniques qui continuaient à se sentir marginalisés. Le pouvoir fit à la fois preuve de paternalisme et d'autoritarisme.

La rupture des liens commerciaux avec les marchés traditionnels, russes et allemands, et les destructions causées par la guerre rendirent difficile l'essor économique du pays. La prédominance de la grande propriété foncière et le sous-développement économique provoquèrent une frustration grandissante au sein des couches populaires. Le mécontentement rejaillit avec vigueur lorsque la crise de 1929 toucha la Pologne. Les forces de gauche radicalisèrent leurs comportements et les nationalismes, polonais et minoritaires, subirent l'attrait

grandissant des courants fascisants. Les autorités réprimèrent brutalement toute force qui menaçait la pérennité de leur pouvoir. Elles refusèrent toutefois de s'engager résolument dans la formation d'un État totalitaire. Elles renforcèrent l'ingérence de l'État dans la vie socio-économique et utilisèrent à l'occasion les sentiments nationalistes mais elles continuèrent à tolérer l'existence des partis d'opposition et des courants irrédentistes au sein des minorités nationales tant que ceux-ci ne menaçaient pas trop fortement la stabilité du pouvoir. Cette politique incohérente ne réussit pas à rapprocher tous les citoyens de l'État polonais.

Les nationalismes (polonais, allemand-nazi, juif-sioniste, ukrainien, etc.) connurent tous un essor dans les années trente. Seule dans une partie des milieux intellectuels et ouvriers, l'intégration des différentes composantes ethniques de la société s'opéra. Ailleurs, l'isolement, et parfois la méfiance mutuelle, se maintint. Les éléments agressifs restèrent relativement peu nombreux mais ils purent bénéficier de la passivité d'une partie importante de leurs concitoyens.

La mort du maréchal Piłsudski en 1935 créa un vide au sein des instances gouvernementales. Elles essayèrent de le combler par une politique autoritaire qui voulut emprunter aux États totalitaires leur dynamisme apparent sans pour autant renoncer aux principes démocratiques et tolérants qui constituaient la base de la légitimité de la tradition patriotique polonaise et qui étaient ancrés, souvent superficiellement, dans les mentalités polonaises.

Sur le plan international, la situation de la Pologne empira. L'attitude de l'Angleterre et de la France à Locarno puis lors de l'arrivée des nazis au pouvoir en Allemagne avait convaincu les milieux dirigeants polonais que les États occidentaux n'avaient pas vraiment le désir de s'opposer à l'expansion du Reich allemand tant que celle-ci ne se dirigeait que vers l'Est. Comme les dirigeants polonais excluaient toute possibilité de rapprochement avec l'URSS, ils furent amenés à se lancer dans une politique de grande puissance. La Pologne n'avait, en fait, pas les capacités économiques, militaires et

démographiques pour mener une telle politique, ce que la campagne de septembre 1939 démontra.

I.2.3. L'éducation et la culture dans la Pologne de l'entre-deux-guerres

Au début du XX^{ème} siècle, le monde éclaté des Polonais dispose aussi d'un nombreux groupe de savants dans divers domaines. Les universités de Cracovie et Lwów connaissent une expansion considérable et attirent, après la révolution de 1905 et sa libérisation culturelle, de nombreux étudiants du tronçon russe. Cracovie passe alors de 1 700 à 3 000 étudiants, et Lwów de 2 000 à 5 000.

L'Académie de Cracovie fait figure d'institution scientifique pilote pour les trois tronçons, et ses abondantes publications sont très recherchées. A Varsovie, il n'y a pas d'institut délivrant de grades universitaires polonais, de nombreuses formations y sont néanmoins dispensées, à partir de 1906, de manière publique par le TKN (*Towarzystwo Kursów Naukowych* - Association des Cours Scientifiques), héritier de l'Université volante clandestine.

A la veille de la guerre de 1914, quelques milliers d'étudiants polonais de la zone russe étudient en Occident. Leur plus illustre représentante est Marie Skłodowska qui, avec son mari Pierre Curie, isole à Paris, en 1898, le polonium et le radium, ce qui lui vaut deux prix Nobel successifs en 1903 et 1908. Des mathématiciens, des chimistes, des paléontologues, des cartographes, des chirurgiens, des ingénieurs de très haut niveau développent leurs talents dans de nombreux pays du monde, et beaucoup reviendront constituer les cadres de la future Pologne. Gabriel Narutowicz, premier président de la République, était, avant 1914, spécialiste des installations hydrauliques en Suisse¹⁸.

Après l'indépendance le polonais devenu langue obligatoire, permet à la profession enseignante, compétente et énergique, de mettre rapidement sur pied un système scolaire unifié, qui comprenait des écoles élémentaires, des gymnases (les élèves en sortaient au bout de huit ans et passaient un baccalauréat

¹⁸ BEAUVOIS D., *La Pologne - Histoire, Société, Culture*, La Martinière, 2004, p. 298.

organisé à l'échelon national), et des universités. Alors que la lutte contre l'analphabétisme dans le pays marquait des points rapides, les difficultés économiques, en pratique, interdisaient l'accès des gymnases aux jeunes d'origine paysanne et ouvrière.

Aux efforts des enseignants faisaient écho ceux de groupes professionnels perpétuant dans les différents domaines les acquis en les développant en fonction des nécessités et tendances du moment, dans les domaines de la littérature, de la musique, des arts plastiques, du théâtre, du cinéma.

Cette pérennisation culturelle a forgé le sentiment de conscience national soudant les Polonais dans l'adversité.

Les sous-chapitres suivants en développent les différentes facettes dans le cadre de la continuité¹⁹.

I.2.3.1. La Littérature²⁰

L'année 1918, année du recouvrement de l'indépendance et de la proclamation de la IIe République marque un tournant aussi bien dans l'histoire que dans la littérature. Celle-ci accueillit ce fait comme une réalisation des espoirs qu'elle avait nourris pendant de longues années et comme une libération des problèmes nationaux. La génération des écrivains plus âgés avec Żeromski en tête (*l'Avant-printemps*) présenta de nouvelles œuvres : Berent - *Pierres vivantes*, Strug - *la Croix jaune*, Bolesław Leśmian (1878-1937) *la Prairie*, Staff *les Sentiers champêtres*. Mais c'est la génération suivante qui entra dans la vie dans une Pologne désormais indépendante qui décida du caractère de la littérature de l'entre-deux-guerres. C'était avant tout une génération de poètes. Les futuristes saluèrent l'indépendance en reniant bruyamment la tradition, en approuvant la civilisation moderne et en épatant la bourgeoisie en frayant la voie à l'Avant-garde Cracovienne. Ce groupe fasciné par la Ville, la Masse et la Machine, effectua un tournant important dans la poésie polonaise tant en ce qui concerne le choix des

¹⁹ POLOGNE manuel, Ouvrage collectif, *La Littérature*, Editions Interpress, Varsovie, 1974.

²⁰ ROHOZIŃSKI J., *Op. cit.* - *La Littérature*, pp. 370-372.

thèmes que l'application des nouvelles formes d'expression artistique, qui consista le plus généralement à discipliner intellectuellement la parole et l'illustration poétique. Son représentant le plus remarquable et le porte-parole le plus persévérant de l'avant-garde poétique fut Julian Przyboś (1901-1971), et son principal idéologue, Tadeusz Peiper (1891-1969). Mais c'est le groupe poétique Skamander (Scamandre) fondé en 1920 et qui comprenait : Julian Tuwim (1894-1953), Antoni Słonimski (né en 1895), Jan Lechoń (1899-1956), Kazimierz Wierzyński (1894-1969) et Jarosław Iwaszkiewicz (né en 1894) qui exprima le plus pleinement les états d'esprit libertaires. Chacun d'eux fut une individualité poétique à part, mais le même respect de l'homme « du commun », le culte du quotidien, la relance de la tradition antique et l'aspiration à la simplicité artistique de la langue poétique les unissaient. L'œuvre de deux brillantes poétesses : Maria Jasnorzewska-Pawlikowska (1893-1945) et Kazimiera Iłakowiczówna (née en 1892), est proche des principes du groupe Scamandre, mais originale dans ses conceptions. La protestation la plus précoce contre les injustices de la réalité sociale, politique et économique d'alors - dans l'esprit du marxisme révolutionnaire - fut également l'œuvre de poètes. Parmi les poètes révolutionnaires, le plus remarquable fut Władysław Broniewski (1897-1962), prestigieux poète lyrique, profondément lié aux plus grandes traditions de la poésie sociale et patriotique polonaise.

Les prosateurs exprimèrent dès les premières années de l'après-guerre une déception semblable qui découlait de la confrontation des actes avec l'idée de l'indépendance. Le roman de Stefan Żeromski *l'Avant printemps* qui démasquait le conservatisme des classes possédantes et l'hypocrisie de l'appareil de l'Etat et qui révélait la montée de la vague révolutionnaire, fut un bouleversement moral pour la société. On trouve également une critique sévère de l'élite gouvernementale et des mécanismes de la lutte pour le pouvoir dans les romans : *le Roman de Thérèse Hennert* de Zofia Nałkowska (1884-1954), une des principales représentantes de la prose psychologico-sociale et morale, réaliste, ainsi que dans *le Général Barcz* de Juliusz Kaden-Bandrowski (1885-1944), auteur de romans politiques et sociaux expressionnistes (*les Ailes noires*).

Ce courant de critique engagée sur le plan politique et social eut ses continuateurs parmi les prosateurs des années trente. Il se manifeste dans *la Frontière* de Nałkowska, indirectement dans *Kordian et le Rustre* de Leon Kruczkowski (1900-1962), dans l'œuvre du groupe *Przedmieście* (Faubourg) qui rassemblait les écrivains pratiquant le reportage social et de mœurs, et le roman documentaire sur la vie des travailleurs. Il marqua aussi de son empreinte des œuvres épiques plus vastes, tournées vers un passé récent, œuvres dans le genre de l'excellent roman social et de mœurs de Maria Dąbrowska (1889-1965) *les Nuits et les jours* ainsi que la prose extrêmement intéressante où prédominent des éléments psychologiques, de Jarosław Iwaszkiewicz ou de Maria Kuncewiczowa (née en 1899). Witold Gombrowicz enfin (1904-1969), l'un des plus remarquables novateurs dans la prose polonaise du XXe siècle, fait le procès des stéréotypes moraux, sociaux et des mœurs, dans son roman ironique et grotesque intitulé *Ferdydurke*. Cette aspiration à l'expérimentation formelle liée à la nécessité d'exprimer de nouveaux contenus intellectuels et émotionnels inspira également Bruno Schulz (1892-1942), proche de la poésie surréaliste dans ses visions du milieu juif provincial (*les Vendeurs de cannelle, le Sanatorium à la Clepsydre*). Pour ce qui est des recherches artistiques novatrices, il nous faut citer avant tout Stanisław Ignacy Witkiewicz (1885-1939) qui, dès les années vingt, créa des romans dans lesquels il brossait un univers annonciateur de catastrophes, tragique dans son grotesque (*Adieu de l'automne, Insatiablement*) pour s'exprimer pleinement dans les formes dramatiques (*Dans le petit manoir, les Cordonniers, etc...*), au caractère nettement précurseur par rapport aux courants ultérieurs du développement du théâtre européen, du théâtre de l'absurde et du grotesque.

Les écrivains qui débutèrent au cours des années trente furent eux aussi marqués par le sentiment du catastrophisme, de la menace totale pesant sur la civilisation. Ils abordèrent donc avant tout les problèmes moraux et idéologiques sous diverses formes. La poésie fut marquée par les poèmes lyriques catastrophistes de Józef Czechowicz (1903-1939), par le lyrisme philosophique de Mieczysław Jastrun (né en 1903) ou par le lyrisme mêlé de grotesque de Konstanty Ildefons Gałczyński (1905-1953). La jeune prose des années trente fut représentée par Jerzy Andrzejewski (né en 1909), auteur de romans traitant de problèmes

sociaux et par Adolf Rudnicki (né en 1912), auteur d'esquisses psychologiques et morales romancées et de récits. Les articles littéraires de Tadeusz Boj-Żeleński (1874-1941), écrivain et traducteur inlassable des classiques français, ainsi que la littérature dite du fait, et surtout les grands reportages de Melchior Wańkowicz (né en 1892) et de Ksawery Pruszyński (1907-1950) jouèrent également un grand rôle au cours de l'entre-deux-guerres. La littérature de cette époque fut nettement différenciée au point de vue idéologique et artistique, elle fut caractérisée par la passion de connaître et la recherche de nouvelles formes d'expression et elle doit à ces valeurs de s'être prononcée, dans ses réalisations fondamentales, pour le progrès dans la vie sociale et dans la culture.

Durant l'entre-deux-guerres, les historiens de la littérature les plus remarquables furent, à côté d'Aleksander Brückner et de Juliusz Kleiner cités plus haut, Julian Krzyżanowski (né en 1892), auteur d'ouvrages sur l'ancienne littérature polonaise et sur le folklore littéraire, ainsi que *de l'Histoire de la littérature polonaise* (« Dzieje literatury polskiej ») et Kazimierz Czachowski (1890-1948), auteur d'un tableau synthétique de la littérature de son temps dans l'œuvre *Tableau de la littérature polonaise contemporaine 1884-1933* (« Obraz współczesnej literatury polskiej ») avec un complément *La création littéraire polonaise la plus récente 1935-1937* (« Najnowsza polska twórczość literacka »).

Le processus du développement de la littérature, qui se poursuivait de façon naturelle à partir de 1918, fut brutalement interrompu par le déclenchement de la Seconde Guerre mondiale. L'occupation hitlérienne infligea également à la culture des pertes irréparables. L'extermination de nombreux créateurs et écrivains, la suppression de toutes les formes de la vie littéraire, la terreur intellectuelle, la destruction planifiée des biens culturels - telles furent les déterminantes fondamentales de la situation d'alors. La littérature ne se soumit cependant pas. Elle entra dans la clandestinité et donna ainsi un témoignage du « temps du mépris ». Les écrivains de la génération aînée (Iwaszkiewicz, Andrzejewski, Jastrun, etc...) et surtout les jeunes débutants des années de la guerre, cherchèrent à généraliser leurs tragiques expériences dans les catégories historiosophiques. La saisissante poésie lyrique du désespoir s'accompagnait

d'une poésie de l'ardeur patriotique et de la volonté de lutter sans merci contre l'ennemi. De grands talents poétiques se révélèrent, tels que Krzysztof Kamil Baczyński (1921-1944) qui fut comparé à Juliusz Słowacki, Tadeusz Gajcy (1924-1944), Andrzej Trzebiński (1922-1943), Tadeusz Borowski (1922-1951) s'exprimant en vers et en prose, Roman Bratny (né en 1921), Witold Zalewski (né en 1921). Baczyński, Gajcy et Trzebiński, ~~ont~~ ~~des~~ ~~plus~~ ~~prometteurs~~ et soldats des organisations clandestines, périrent dans la lutte contre l'ennemi (l'aîné des trois, Baczyński avait 23 ans). En dehors des frontières de la Pologne où se trouvaient de nombreux écrivains, se formèrent des centres de vie littéraire polonaise (U.R.S.S., Etats-Unis et Angleterre).

I.2.3.2. La Musique²¹

Après la guerre de 1918, la Pologne recouvra son indépendance comme État et entreprit, tâche peu facile, d'organiser sa propre existence sociale. Cependant, dans bien des cas, les possibilités réelles n'étaient pas à la mesure de l'enthousiasme de toute la nation. Aussi le développement impétueux de la création et de la vie musicales, l'activité dans le domaine de l'édition, l'enseignement artistique connurent-ils de fréquentes crises. Malgré une pléiade de grands artistes (les pianistes : Józef Hofmann (1876-1957), Artur Schnabel (né en 1886), les violonistes : Bronisław Huberman (1882-1947), Paweł Kochański (1887-1934) ; la cantatrice Ada Sari (1886-1968) et les chanteurs : Adam Didur (1874-1946) ; Jan Kiepura (1902-1966) parmi beaucoup d'autres), on ne parvint pas à surmonter l'atmosphère de provincialisme, séquelle de la période d'asservissement, ni à créer en Pologne un centre actif d'art musical.

L'activité de Szymanowski exerça une forte influence sur les jeunes compositeurs. Son individualisme démasquait le particularisme de la vie musicale d'alors, ce qui fit que les jeunes musiciens commencèrent à quitter en masse la Pologne pour se perfectionner et compléter à Paris leurs études de musique contemporaine. L'histoire et l'activité de l'Association des Jeunes Musiciens Polonais à Paris fondée en 1926 et qui groupait de nombreux compositeurs, élèves

²¹ ERHARDT L., *Op. cit.* - *La Musique*, pp. 377-378.

de Nadia Boulanger, de Paul Dukas et de Vincent d'Indy ainsi que de jeunes pianistes, violonistes et chanteurs, constituent une page riche et à part de l'histoire de la musique polonaise. Parmi les compositeurs de cette période, il convient de citer Jan Maklakiewicz (1899-1954). Tadeusz Szeligowski (1896-1963), Michal Kondracki (né en 1902) ainsi que deux pédagogues éminents : Stanisław Wiechowicz (1893-1963), Kazimierz Sikorski (1895-1986) et Aleksander Tansman (1897-1986).

L'entre-deux-guerres fut court, il ne dura que 20 ans, juste assez pour créer les fondements du futur développement dans divers domaines de la vie. La Seconde Guerre mondiale et l'occupation hitlérienne de la Pologne démolirent ces fondements tout juste édifiés et dévastèrent tout ce qui pouvait l'être et qui constituait le patrimoine spirituel et matériel de nombreux siècles. En 1945, une Pologne nouvelle naissait et avec elle commençait à se créer une nouvelle vie musicale, toute différente de ce qu'elle fut jusqu'alors.

I.2.3.3. Les Arts Plastiques²²

La fin du XIXe siècle fut une période de grand ferment dans l'art polonais. Les influences de l'impressionnisme français ainsi que des symbolistes français, allemands, scandinaves se font sentir. Un courant artistique qui entra dans l'histoire sous le nom de *Jeune Pologne*, se fit jour alors, extrêmement riche et différencié. Les inquiétudes intellectuelles de la période à cheval sur les XIXe et le XXe siècles se mêlèrent aux problèmes nationaux : Stanisław Wyspiański (1869 - 1907), dramaturge, poète, peintre, réformateur du théâtre, artiste universel de l'envergure des créateurs de la Renaissance, ardent propagateur de la cause nationale, créa des cartons expressifs pour les vitraux de la cathédrale du Wawel où le spectre de Casimir le Grand était devenu le symbole de la splendeur de la nation ; dans le monde compliqué de la peinture symbolique de Jacek Malczewski (1854-1929), les chimères et les faunes se mêlent à des éléments de mythes nationaux, et se promènent dans un paysage polonais. Witold Wojtkiewicz (1879-1909) crée un conte pictural intellectuel, empreint de délicatesse : l'enfant et la poupée y sont des

²² OSEKA A., *Op. cit.* - *Les Arts Plastiques*, pp. 395-396.

symboles de l'hypersensibilité. Xawery Dunikowski (1875-1964) sculpte des compositions symboliques : *la Maternité, le Fatum, le Soupir* ; l'élan monumental de la forme découle de l'idée de l'unité du monde, du drame de la naissance et de la mort.

Dans le même temps, des tentatives sont faites pour créer un style national dans les arts polonais appliqués, principalement en s'appuyant sur les modèles de l'art populaire et les traditions historiques, en cultivant les formes intégralement liées au matériau. S'inspirant de l'art populaire du Podhale, Stanisław Witkiewicz (1851-1915) crée le fameux style de Zakopane. Fondées en 1901 à Cracovie, l'Association des Arts polonais appliqués, les Ateliers de Cracovie (1913) et la coopérative varsoivienne *Ład* (1926) se fixent pour objectif de rénover l'artisanat artistique polonais. Ce mouvement est à l'origine de nouvelles traditions nationales dans le domaine du tissage, de la céramique, du modelage métallique et des objets artistiques en papier.

A partir de la seconde moitié du XIXe siècle, la peinture polonaise noue des liens de plus en plus étroits avec l'art français. Józef Pankiewicz (1866-1940) s'inspire des réalisations de l'impressionnisme, en 1925 il organise à Paris une filiale permanente de l'Académie des Beaux-Arts de Cracovie. C'est là que se forma le « colorisme » polonais qui décida du Caractère de la peinture polonaise de l'entre-deux-guerres.

Indépendamment de cela, à Paris, Olga Boznańska (1865 -1940) ainsi que Tadeusz Makowski (1882-1932), l'un des plus remarquables peintres polonais du XXe siècle, peignent de subtils portraits, Makowski parvient à créer son propre style qui unit l'amour post-cubiste de la synthèse à une vision lyrique profonde du monde. L'enfant devient dans sa peinture le principal héros et un symbole.

A la veille du recouvrement de l'indépendance, se forme en 1917, le premier groupe avant-gardiste, « les Formistes » (Tytus Czyżewski, 1880-1945, Andrzej et Zbigniew Pronaszko, 1888-1961 et 1885--1958, Stanisław Ignacy Witkiewicz, 1885-1939). Les idées du cubisme, du futurisme et de l'expressionnisme ainsi que les formes de l'art populaire polonais reposaient à la base du mouvement qui devait

bientôt, mais pour peu de temps, influencer de nombreux centres artistiques.

Les années vingt voient se constituer de nouveaux groupes d'avant-garde (*Blok* - 1924, transformé par la suite en *Praesens* ; le *Groupe Cracovien* - 1931 ; *Artes* (1929) au programme déjà plus mûr). Les représentants de *Blok* et de *Praesens* (Władysław Strzemiński 1893-1952, Mieczysław Szczuka 1898-1927) aspiraient à un art discipliné, proche du constructivisme, ils essayaient de coopérer avec l'architecture et l'industrie. Les autres groupes avant-gardistes penchaient vers le surréalisme ou vers un art abstrait romantique spécifique (le chef du *Groupe cracovien* était Henryk Wiciński 1908-1943, sculpteur et dessinateur).

Au cours des 20 années de l'entre-deux-guerres, se forment aussi de nombreux groupes qui polémiquent avec l'avant-garde au nom des « traditions nationales » conçues en général d'une manière doctrinale. Ce sont notamment *Rythme* (1922), *La Confrérie de saint-Luc* (1925), *Ryt* (1925) dont le représentant le plus marquant fut le créateur de la conception de la « gravure polonaise sur bois » Władysław Skoczyła (1883-1934).

I.2.3.4. Le Théâtre²³

Ces faits présentés en bref ne peuvent certes montrer toute la richesse des manifestations ni les conditions difficiles du développement du théâtre polonais. Son trait caractéristique c'est que dès ses débuts, il ne s'est pas contenté d'être un théâtre récréatif et de façonner les mœurs, mais il a assumé une fonction idéologique, s'est lié durablement aux aspirations patriotiques et progressistes qui animaient la société. Les principaux penseurs et poètes ont exprimé éloquemment cette tendance. Cyprian Norwid qualifia l'artiste d'« organisateur de l'imagination nationale » ; Adam Mickiewicz demandait « qu'il présente des scènes de la vie orageuse des héros et que l'on y introduise les masses qui, aujourd'hui, signifient beaucoup dans la vie sociale » ; Stanisław Brzozowski attribuait de vastes tâches à l'art, désirant qu'il devienne une « scène de la lutte historique », ce qui donnait aux créateurs une profonde responsabilité personnelle dans les catégories non

²³ MARCZAK-OBORSKI S., *Op. cit.* - *Le Théâtre*, pp. 405.-407

seulement esthétiques mais surtout éthiques. Ce qui fait que le théâtre devint une institution de premier ordre qui suscita le respect et l'admiration de tous, qui enregistra aux moments heureux de son développement de remarquables réalisations de la pensée et de l'art polonais. Il en fut ainsi par exemple pendant la période d'asservissement politique, à l'époque romantique à laquelle furent écrites en exil les œuvres les plus grandioses : les drames d'Adam Mickiewicz (*Les Aïeux*), de Juliusz Słowacki (*Kordian*), de Zygmunt Krasiński (*La Comédie non divine*). C'est alors aussi que se manifesta l'amour caractéristique que la société polonaise porte à la formule du théâtre poétique, compris comme abandon du vérisme et du reflet simple des événements de la vie, comme recherche d'une métaphore condensée et généralisée, rehaussant les situations scéniques aux dimensions du *theatruin mundi* caldéronien. Le maintien de liens vivaces avec l'art populaire est une autre tradition qui exista depuis le début du vieux théâtre polonais. C'est ainsi par exemple que la construction (plastique et littéraire) de la « szopka » de Noël (sorte de mystère du Moyen Age, de scènes de la Nativité) inspire aujourd'hui encore les artistes dans les mises en scène les plus diverses. Le goût si caractéristique du théâtre grotesque et satirique, de la façon bien spécifique de voir et de caricaturer les mécanismes qui régissent le monde, tire son origine de l'humour du peuple. Une fantaisie débridée donne un souffle de merveilleux poétique à cette raillerie, imprégnée de passion satirique mais non pas brutale à l'égard de l'homme, et qui s'exprime dans une langue artistique proche du burlesque, de l'absurde, de l'allusion. Ce courant, lié au théâtre de l'idée et au théâtre de la poésie, anima les plus anciennes œuvres du théâtre populaire, se manifesta dans la création des comédiens ambulants du moyen âge, dans la comédie du Siècle des Lumières, apparut dans les visions des romantiques, s'épanouit dans les pièces de Stanisław Ignacy Witkiewicz et de Witold Gombrowicz jusqu'aux auteurs d'aujourd'hui tels que Tadeusz Różewicz.

Le plus grand metteur en scène du théâtre polonais du XXe siècle fut Leon Schiller (1887-1954) qui exerça son activité dès 1920. Il sut extraire tout les rudiments valables de l'ancien art national et leur donner une forme scénique contemporaine correspondant aux réalisations actuelles du théâtre mondial. Avec la collaboration du décorateur Andrzej Pronaszko (1888-1961), il forma le style du

« théâtre monumental polonais », tiré des principales œuvres de Mickiewicz, de Słowacki, de Krasiński et de Wyspiański. Selon le théâtrologue Bohdan Korzeniowski (né en 1905), cette présentation de la dramaturgie des romantiques dans les catégories du constructivisme moderne est devenue une contribution polonaise originale à la réforme européenne du théâtre. Schiller porta également à son actif de célèbres mises en scène de pièces shakespeariennes, il fut à part cela le promoteur du montage scénique de faits, il se passionna pour le théâtre de propagande dans les représentations des pièces de Brecht, de Tretiakov, de Bruckner et d'autres auteurs, il stylisa d'anciens textes polonais et populaires. Le rôle qu'il a joué est comparable à celui de Meyerhold ou de Taïrov en Union Soviétique, de Piscator en Allemagne, de Burian en Tchécoslovaquie.

Schiller eut le grand mérite d'avoir organisé en 1933 des études systématiques de mise en scène au niveau de l'université, ce qui devançait notablement les initiatives semblables dans d'autres pays. Les anciens élèves de Schiller se virent confier en Pologne populaire d'importants postes. Erwin Axer (né en 1917) s'est fait connaître comme chef d'une troupe harmonieuse et durable ; dans son travail de metteur en scène, il a pour principe d'être loyal à l'égard de l'œuvre de l'auteur et de nuancer adroitement tous les sous-textes et les subtilités, Jerzy Kreczmar (né en 1902) a modifié le « style monumental » de Schiller, mettant en scène les œuvres des poètes romantiques avec moins de souci pour le grand effet spectaculaire, mais par contre en extrayant avec plus de précision leur contenu intellectuel. Il a porté sur les scènes polonaises les principales pièces de Sartre, de Beckett, de Montherlant, d'Albé et d'autres. Kazimierz Dejmek (né en 1924) est celui qui continue avec le plus d'esprit de suite l'œuvre de son maître ; ses spectacles de drames classiques polonais, entre autres son spectacle basé sur des textes très anciens : un mystère du bas moyen âge *L'Histoire de la Glorieuse Résurrection du Seigneur* de Mikołaj de Wiłkowiecko ainsi que de la *Vie de Joseph* de Mikołaj Rej du XVI^e siècle, ont remporté de grands succès en Pologne et à l'étranger. Les travaux de Ludwik René (né en 1914) se distinguent par l'instrumentation des éléments plastiques, musicaux et dramatiques. Krystyna Skuszanka (née en 1924) a su retrouver des valeurs théâtrales inconnues jusqu'alors dans le répertoire poétique, surtout de Słowacki et de Shakespeare, elle

a essayé avec succès de donner des représentations originales des comédies de Gozzi et de Goldoni. Son collaborateur, qui est son mari, Jerzy Krasowski (né en 1924) a enregistré des succès dans le domaine du théâtre politique en présentant les problèmes d'aujourd'hui sur des textes anciens et nouveaux. Les spectacles de Lidia Zamkow (née en 1918) sont caractérisés par un esprit inventif dans le maniement des scènes collectives, par un grand dynamisme d'imagination et une intelligence malicieuse.

En dehors du cercle des anciens élèves de Schiller, il convient de citer particulièrement Adam Hanuszkiewicz (né en 1924). Il a opté pour les mises en scène d'œuvres d'anciens écrivains, à l'aide de tout un arsenal de moyens d'expression les plus modernes, ce qui maintes fois choque mais aussi captive le public. Jerzy Jarocki (né en 1929) a su choisir la clé qui convenait le mieux aux plus intéressantes œuvres des écrivains polonais contemporains.

Grâce à ses représentations, les œuvres de Stanisław I. Witkiewicz, de Brunon Jasioński, de Sławomir Mrożek, purent paraître dans tout l'éclat de leurs valeurs théâtrales. Konrad Świnarski (né en 1929), disciple du *Berliner Ensemble*, est passé maître en suggestivité et en expression, sa méthode disciplinée de mise en scène convient tout autant à Shakespeare, à Krasiński, à Wyspiański qu'à des auteurs plus proches de nous : Maïakovsky, Brecht, Weiss, et, de la jeune génération polonaise, Ireneusz Iredyński. Świnarski s'est fait applaudir aussi sur de nombreuses scènes étrangères, tout comme la plupart des metteurs en scène précités.

I.2.3.5. Le Cinéma²⁴

Le cinématographe est apparu en Pologne vers la fin du XIXe siècle ; la première projection des films des frères Lumière eut lieu le 14 novembre 1896 au Théâtre Municipal de Cracovie. L'ingénieur Kazimierz Prószyński (1875-1945), se servant du pléographe - appareil de son invention - réalisa en 1898 plusieurs petits films d'une quinzaine de mètres. La comédie en un acte, *Antoine est pour la première*

²⁴ TOEPLITZ J., *Op. cit.* - *Le Cinéma*, pp. 411-412.

fois à Varsovie, produite en 1908 à Varsovie, avec Antoni Fertner (1874-1959) dans le rôle principal, fut probablement le premier film polonais de fiction.

Le cinéma polonais, aussi bien avant la Première Guerre mondiale qu'au cours des deux décennies de l'entre-deux-guerres, ne parvint pas à se faire une place dans le monde. Ne possédant pas la base technique nécessaire, ne trouvant pas d'appui auprès des autorités d'Etat, disposant d'un maigre réseau de cinémas (800 salles pour 35 millions d'habitants !), la cinématographie polonaise végéta, produisant exclusivement pour ses besoins intérieurs une quinzaine de films de fiction par an (dans les meilleures années - une vingtaine), primitifs au point de vue artistique et technique.

Ne trouvant pas de débouchés en Pologne, de nombreux cinéastes polonais, mirent leur talent au service des cinématographies étrangères. L'actrice Pola Negri (née en 1899) devint une « étoile du cinéma » en Allemagne et en Amérique, Ryszard Bolesławski (1889-1937) faisait partie dans les années trente des principaux metteurs en scène de Hollywood, Władysław Starewicz (1899-1965) fut un pionnier du dessin animé en Russie tsariste, puis l'auteur d'excellents films de marionnettes en France.

Vers la fin des années vingt et au début des années trente, le groupe d'avant-garde « Start » préconise le film socialement utile. Les adeptes de « Start » interviennent contre le caractère commercial de la cinématographie polonaise et s'essayent avec succès, dans la production des films documentaires. Au cours de la seconde moitié des années trente, le niveau artistique des films polonais de fiction s'élève tant soit peu, des adaptations réussies d'œuvres littéraires paraissent sur les écrans, notamment *la Rose* (1936) d'après Stefan Żeromski ; *les Filles de Nowolipki* (1937) d'après le roman de Pola Gojawiczyńska et *la Frontière* (1938) d'après Zofia Nałkowska ; ces trois films eurent pour metteur en scène Józef Lejtes (né en 1901).

Au cours de l'entre-deux-guerres, la critique cinématographique polonaise peut se prévaloir d'importantes réalisations. Karol Irzykowski (1873-1944) publie en 1944 *la Dixième Muse*, une des premières œuvres dans le monde consacrées à la théorie de l'art cinématographique.

I.3. L'attaque de septembre 1939 et ses conséquences

I.3.1. La politique étrangère polonaise à la veille de la guerre²⁵

A partir de 1935 on voit l'Allemagne violer les décisions du traité de Versailles, à savoir reconstruire sa puissance militaire.

De nombreux documents confirment explicitement que depuis 1935 Hitler préparait la guerre et l'assujettissement de l'Europe. Quant à son invasion de l'Est, c'est d'abord la Russie qui était visée. Dans ce but, il tenta de s'allier à la Pologne. C'est ainsi qu'au cours de la visite à Berlin de Beck, ministre polonais des Affaires étrangères, et celle du ministre allemand Ribbentrop, effectuée à Varsovie, en janvier 1939, on insista pour que la Pologne adhérât au pacte antikomintern, c'est-à-dire le pacte signé en 1936 entre l'Allemagne et le Japon et que l'Italie rejoignit en 1937.

Malgré les pressions, la Pologne refusa catégoriquement d'adhérer à ce pacte tout comme de prendre parti dans les hostilités, quelles qu'elles fussent, contre la Russie soviétique, et ce conformément à sa politique d'équilibre entre cette dernière et l'Allemagne. Cette attitude de la Pologne a également été confirmée par Daladier.

Il semble que le refus de la Pologne et son attitude intransigeante quant à l'affaire de Dantzig incitèrent Hitler à se tourner vers la Tchécoslovaquie, prochaine cible à l'Est. Entre-temps les Allemands intensifiaient contre la Pologne leur campagne d'intimidation fondée notamment sur les revendications concernant Dantzig et la liaison routière et ferroviaire, par le territoire de la Pologne, entre la Prusse orientale et le reste du Reich. Voulant attaquer la Russie, Hitler ne pouvait le faire qu'avec l'appui de la Pologne ou après l'avoir conquise. Comme le gouvernement polonais refusait de participer à l'invasion de la Russie, Hitler préféra encercler la Pologne du sud, en occupant d'abord la

²⁵ WYRWA T., *La Résistance Polonaise et la politique en Europe*, France-Empire 1983, pp. 66 et s.

Tchécoslovaquie pour se tourner ensuite vers la Pologne et préparer ainsi le chemin vers Moscou.

Le 15 mars 1939 les troupes allemandes entraient à Prague. L'Etat tchécoslovaque cessa alors d'exister. Cet événement commença enfin de réveiller l'Occident où, dans les cercles diplomatiques, circulait confidentiellement la nouvelle que les pays occidentaux seraient à leur tour envahis, et que ce ne serait qu'après qu'Hitler se tournerait vers l'Est. Tout cela causa de grandes déceptions au clan munichois et notamment à Chamberlain, l'artisan des accords de Munich et de la politique pacifiste.

Au mois de mars 1939, Chamberlain se rendit compte qu'il avait été dupé et que son pays risquait d'être attaqué par Hitler.

La démarche d'une nouvelle politique à l'égard de la Pologne fut entreprise par le Premier ministre britannique Neville Chamberlain qui, après avoir consulté le ministre Beck, fit, le 31 mars 1939, une déclaration à la Chambre des communes où il stipula : « Dans l'éventualité d'une action qui menacerait l'indépendance de la Pologne, action à laquelle le gouvernement polonais déciderait de résister... Le gouvernement de Sa Majesté s'estimerait tenu d'apporter aussitôt au gouvernement polonais toute l'aide en son pouvoir ».

A la suite de la déclaration de Chamberlain, Beck se rendit, au début d'avril, à Londres, où après plusieurs jours de négociations, un communiqué polono-anglais d'aide mutuelle fut signé le 6 avril. Ce fut une alliance de fait, conclue d'une manière non encore formelle et qui ne donna lieu à la signature d'un accord que le 25 août 1939.

En Pologne, l'alliance avec la Grande-Bretagne fut accueillie favorablement. Beck, qui avait beaucoup de sympathie pour l'Angleterre, considérait cette alliance comme *son* succès politique. Elle exerça aussi une influence sur les rapports franco-polonais qui, depuis un certain temps, continuaient d'être au point mort. Le revirement de la politique anglaise vis-à-vis de la Pologne fut pour la France une surprise, et c'est sous l'influence de la Grande-Bretagne que la

France décida de rejoindre cette dernière dans sa garantie envers la Pologne. Mais aussitôt le communiqué polono-anglais publié le 6 avril 1939, la Pologne entama des négociations avec le gouvernement français afin d'équilibrer les obligations franco-polonaises avec celles qui résultaient de l'alliance anglo-polonaise.

I.3.2. La situation de la Pologne occupée par les Allemands et les Soviétiques

Le 1^{er} septembre, à l'aube, les Allemands envahissaient la Pologne.

La Pologne, mal préparée à la guerre en général et pas du tout à la guerre éclair, ne pouvait pas, seule, résister longtemps, attaquée sans déclaration de guerre c'est-à-dire par surprise.

Malgré la supériorité de l'armée allemande et la brutalité avec laquelle elle attaqua par surprise la Pologne, les Polonais croyaient pouvoir tenir jusqu'au déclenchement de l'offensive de la France et de la Grande-Bretagne qui aurait forcé Hitler à envoyer sur le front occidental une partie de ses troupes engagées sur le territoire polonais. Ensuite, on comptait beaucoup sur les bombardements des objectifs militaires en Allemagne par les alliées.

Les ambassadeurs polonais à Paris et à Londres transmettaient aux gouvernements français et britannique les demandes du gouvernement polonais d'intervenir pour soulager l'armée polonaise, ce qui était prévu par les traités d'alliance, mais les alliées, mis à part quelques gestes, ne faisaient rien.

L'armée polonaise succomba après cinq semaines de combats acharnés.

L'aide massive que la société polonaise et certaines nationalités minoritaires (Juifs, Biélorussiens) apportèrent aux armées polonaises prouve que la Pologne de l'entre-deux-guerres avait, malgré ses faiblesses, réussi à créer chez ses citoyens un sentiment général d'appartenance. Elle avait réussi à bâtir un véritable organisme social et économique unifié. Elle n'était par contre pas parvenue à former en vingt ans une société véritablement moderne, ce qui ne pouvait étonner vu l'ampleur de la tâche et la durée qu'un tel processus avait exigé dans les États d'Occident.

Les troupes soviétiques attendirent le 17 septembre 1939 pour franchir la frontière polonaise. La désagrégation de l'État polonais semblait alors irréversible, l'inaction des Anglo-français assurée et la ligne prévue par les accords secrets germano-soviétiques d'août 1939 et délimitant les sphères d'intérêts soviétiques et allemandes avait été dépassée par les armées nazies. L'Allemagne occupa le bassin de la Vistule et l'URSS annexa les territoires où les populations polonaises étaient en général minoritaires. Chaque État allait mettre en place de 1939 à 1941 une politique différente.

Les nazis avaient élaboré le *Generalplan Ost* : qui prévoyait de germaniser les Polonais présentant des « caractéristiques raciales » germaniques, de transformer en esclaves ceux qui pouvaient être utiles à l'économie du Reich et de liquider par l'extermination ou la déportation la masse restante. Cette politique connut un début d'application dès septembre 1939. La terreur fut généralisée, l'intelligentsia polonaise fut pourchassée et une politique de famine instaurée (les rations alimentaires prévoyaient entre 600 et 900 calories par jour pour les Polonais et entre 200 et 400 calories par jour pour les Juifs).

Les Soviétiques s'attaquèrent à tous les milieux sociaux, politiques et religieux qui pouvaient présenter un danger potentiel pour le régime politique stalinien (propriétaires fonciers, industriels, officiers, policiers, clergé, fonctionnaires, militants politiques et syndicaux, colons, etc.). Le massacre des officiers polonais à Katyń en 1940²⁶, découvert tardivement, allait devenir l'un des épisodes les plus connus de cette politique. Les autorités soviétiques ne s'attaquèrent généralement à aucune nationalité en tant que telle, mais les Polonais étaient plus souvent liés aux couches possédantes, ce qui explique pourquoi ils furent proportionnellement plus nombreux à subir les répressions, les arrestations et les déportations massives. A la différence des nazis qui avaient interdit en Pologne toute activité politique, culturelle ou scientifique, les Soviétiques laissèrent se développer une certaine vie culturelle et politique polonaise, étroitement surveillée.

²⁶ MONFORT H. (de), *Le massacre de Katyn*, éd. La Table Ronde, Paris, 1966.

L'ensemble de la société polonaise manifesta son désir de voir renaître un État polonais indépendant. Tout au long de la guerre, des Polonais participèrent, aux efforts de guerre des alliés dans toute l'Europe. Des réseaux de résistance se constituèrent en Pologne dès le début de l'occupation. La fermeté manifestée par la société polonaise envers l'Allemagne nazie en août et septembre 1939 et les principes raciaux adoptés par les nazis envers les Polonais expliquent pourquoi, hormis certains cas individuels, il n'y eut pas en Pologne pendant la guerre de phénomène de collaboration. Cette situation permit de renforcer la cohésion et l'efficacité de la résistance polonaise. L'unité nationale dans la lutte empêcha par contre les structures politiques clandestines d'élaborer des projets précis de réformes sociales répondant aux exigences des couches populaires polonaises.

Après le début du conflit germano-soviétique, les nazis renforcèrent leur politique de terreur massive et de génocide. La peine de mort fut généralisée. Les rafles, les internements dans les camps et les exécutions publiques devinrent quasi quotidiennes.

Aux exécutions massives, aussi bien d'adultes que de jeunes, il faut ajouter les déportations dans les camps de concentration. Les persécutions des Juifs commencèrent également dès l'entrée des Allemands en Pologne. Ceux-ci enfermaient les Juifs dans des ghettos dont le plus grand se trouvait à Varsovie, et de là, ils étaient transportés vers des camps de concentration pour y périr. La barbarie hitlérienne allait encore plus loin car elle tuait aussi les enfants. En effet, les enfants polonais étaient également victimes des exécutions, des expulsions et périssaient dans les camps de concentration.

La proportion de Polonais qui s'engagea dans l'aide active aux Juifs fut équivalente, voire supérieure, à la moyenne des pays occupés d'Europe. Les éléments les plus réactionnaires de la résistance polonaise bloquèrent par contre parfois certaines initiatives visant à aider la population juive. L'extermination de la population juive fit prendre conscience à l'ensemble de la société polonaise du caractère implacable de la politique nazie. Lorsqu'à la fin de 1942, les nazis voulurent déporter la population polonaise de la région de Zamość, tous les groupes de

résistance se lancèrent dans des actions d'envergure qui contribuèrent à paralyser l'administration nazie et la poussèrent à diminuer sa politique de terreur.

La mobilisation de la société dans la lutte contribua à renforcer l'importance des courants démocratiques et radicaux en Pologne. La désillusion devant les formes de gouvernement en vigueur avant 1939 et la prolétarisation générale de la société provoquée par la politique des occupants renforcèrent ce processus. Les milieux communistes cherchèrent à profiter de cette évolution mais ils se heurtèrent à la méfiance qu'une partie importante de la société polonaise éprouvait envers l'URSS, surtout depuis 1939. Peu de communistes polonais avaient survécu aux répressions en Pologne avant 1939 et aux purges de 1936 en URSS. Les survivants fondèrent en 1942 le parti ouvrier polonais qui chercha à garder une autonomie de décision ce qui poussa les dirigeants soviétiques à créer une autre structure communiste parmi les exilés polonais d'URSS.

L'attitude de l'URSS envers la Pologne entre 1939 et 1941, la radicalisation de la société polonaise et le renforcement de la position de l'URSS au cours de la guerre contribuèrent à raidir les comportements des milieux traditionalistes polonais. Ils refusèrent d'envisager toute réforme sociale en Pologne, toute participation communiste aux structures de la résistance et toute concession territoriale en faveur de l'URSS. Ni le gouvernement polonais en exil, ni les Soviétiques ne cherchèrent sérieusement à conclure un compromis avant l'irruption des armées soviétiques sur le territoire polonais en 1944. Les Soviétiques purent alors mener une politique de faits accomplis. Ils installèrent en Pologne une nouvelle structure politique formée par les communistes et certains groupes agrariens, socialistes ou libéraux qui voulaient faire preuve de réalisme et qui étaient déçus par la politique du gouvernement polonais en exil, à la fois irréaliste sur le plan militaire et immobiliste sur le plan social. Ce gouvernement poussa l'armée clandestine polonaise à prendre le contrôle du territoire polonais juste avant l'arrivée des troupes soviétiques ce qui s'avéra irréalisable et provoqua la tragédie de l'insurrection de Varsovie et la désorganisation des forces politiques et militaires non communistes.

Au sortir de la guerre, la Pologne vit ses frontières largement modifiées. Elle perdit les territoires de l'Est qui avaient représenté son terrain d'expansion naturel depuis des siècles. Elle récupéra les terres qui avaient été germanisées au cours des siècles précédents.

En 1945, la Pologne était un pays totalement détruit, sans tissu social et sans structures autonomes, ce qui permit aux communistes de prendre en main la reconstitution de l'État polonais, de mettre en œuvre les réformes sociales indispensables (réforme agraire, avancement social et culturel) et de former une structure sociale moderne et diversifiée. Les communistes étaient relativement peu nombreux et durent faire appel à une masse de nouvelles recrues sans grandes motivations idéologiques mais attirées par les possibilités d'ascension sociale. Pour reconstruire l'État polonais et acquérir une légitimité nationale, le parti ouvrier polonais fut amené à négliger ses principes internationalistes ce qui contribua à affaiblir idéologiquement le mouvement communiste polonais après 1945. Le parti ouvrier polonais put conquérir le pouvoir car il reçut l'appui des autorités soviétiques qui s'attaquèrent à toute opposition, réelle ou potentielle. Il put également bénéficier d'un appui plus ou moins fort au sein des couches traditionnellement marginalisées de la société auxquelles il offrait des possibilités concrètes d'avancement social, économique et culturel. Les autres forces politiques polonaises avaient longtemps hésité à prôner un programme de grandes réformes sociales ce qui explique pourquoi elles perdirent progressivement leur implantation en milieu populaire et ne purent s'opposer à l'hégémonie du camp communiste.

I.3.3. Le Gouvernement Polonais en exil et Vichy

Le 1^{er} septembre 1939, les Allemands envahissaient la Pologne. La rapidité de la conquête de la Pologne illustra la supériorité absolue des Allemands. La « campagne de septembre » dura à peine plus d'un mois (1^{er} septembre - 5 octobre 1939).

Les Allemands occupèrent la Haute-Silésie le 3 septembre, Cracovie le 6. Varsovie tomba le 27 septembre, suivi, le 29, par la forteresse de Modlin, le 2 octobre par la garnison, de Hel, sur la Baltique, le poste de Westerplatte et, le 5, par l'ultime bataille de Kock.

Entre-temps, les Soviétiques intervinrent le 17 septembre. Officiellement comme ils le diront pendant 50 ans, leur but était de « protéger les populations biélorussiennes et ukrainiennes contre l'invasion hitlérienne ».

En fait, ils mettaient en œuvre le protocole annexe au pacte de non-agression du 23 août dit « Ribbentrop-Molotov ». Une partie secrète de ce traité portait sur la liquidation totale de l'État Polonais et sur le partage de son territoire.

Pendant que les Soviétiques et les Allemands organisaient leur occupation, la Grande-Bretagne et la France, théoriquement en guerre, ne bougèrent pas, malgré leur potentiel militaire largement supérieur à celui des Allemands sur le Rhin. A cet immobilisme militaire de la « drôle de guerre » s'opposait cependant une activité diplomatique et verbale, surtout du côté français, qui permit très vite d'affirmer la pérennité de l'État polonais.

L'attitude française favorisa l'élimination de l'ancienne équipe, notamment celle de Beck, que Léon Noël, ambassadeur de France à Varsovie, considérait depuis longtemps comme le responsable de la longue complicité germano-polonaise. Réfugié avec le gouvernement polonais à Bucarest, Noël suggéra à Paris de n'accorder une autorisation d'entrée en France qu'à des hommes comme le général W. Sikorski, dont la francophilie ne s'était jamais démentie. Moscicki, interné en Roumanie, devait, d'après la constitution de 1935, désigner son remplaçant. La France, sans craindre de faire une entorse au droit, refusa celui qu'il avait choisi et exigea qu'il désignât une personnalité moins marquée par la *Sanacja*²⁷, W. Raczkiwicz, qui avait naguère été président du sénat. Il ne restait à ce nouveau président de la République qu'à appeler W. Sikorski pour former un gouvernement acceptable par la France²⁸.

²⁷ "Sanacja" – système de dictature modérée de centre-gauche technocratico-militaire au pouvoir en Pologne après le coup d'État de Sikorski en 1926. Ses auteurs avaient promis d'assainir ("sanatio") la vie politique polonaise. Le régime de la "sanacja" resta au pouvoir jusqu'au déclenchement de la guerre.

²⁸ BEAUVOIS D., *La Pologne - Histoire, Société, Culture*, La Martinière, 2004, pp. 357 et ss.

Le président et le Gouvernement Polonais résidèrent d'abord à Paris et furent ensuite transférés à Angers le 22 novembre.

Sikorski s'attacha surtout à reconstituer une armée polonaise en France. Grâce aux émigrés déjà sur place et aux nombreux officiers échappés de Roumanie, ou passés par la Hongrie, qui purent se retrouver à Coëtquidan, 80 000 hommes (quatre divisions d'infanterie) furent bientôt sur pied. Une brigade participa à l'expédition de Narvik, en Norvège, avec les Alliés, du 28 mai au 4 juin 1940. Deux divisions et une brigade de blindés, à peine formée, prirent part à la défense de la France, en mai-juin 1940, croyant, au-delà de toute raison, à la volonté de se battre des anciens vainqueurs de Verdun ; les cimetières lorrains de Dieuze et Lagarde portent le triste témoignage de cette illusion. Parmi ceux qui survécurent, 21 000 furent faits prisonniers, 13 000 furent désarmés en Suisse et 28 000 refluèrent vers les côtes de l'Atlantique avec les foules de la débâcle.

Le gouvernement Sikorski et le Conseil national, qui s'étaient repliés à Libourne, embarquèrent avec ces troupes désorientées, entre Royan et Hendaye, à bord d'une flotte que l'Angleterre leur envoya, afin de les sauver de la honte définitive que leur eût préparée Pétain. De rares militaires français, comme le général Faury, se préoccupèrent d'aider ces rescapés à rejoindre Londres. Cinq mille aviateurs et 1 200 officiers de l'air gagnèrent la Grande-Bretagne, par Toulouse et le Maroc. Ils devaient piloter des avions anglais et abattre, en septembre et octobre 1940, 13 % des appareils allemands détruits au-dessus de l'Angleterre.

S'il était important pour Sikorski de disposer d'une armée moderne, il lui fallait aussi veiller à sauvegarder les autres attributs de la souveraineté de l'État dont il était le successeur légitime. Un minimum d'autonomie financière était l'une des conditions de l'indépendance. Le gouvernement d'Angers eut, à cet égard, la chance de pouvoir disposer du stock d'or que la Banque de Pologne détenait à Varsovie au début de la guerre. Dès le 9 septembre, ce stock de 74 tonnes avait été mis en lieu sûr, près de la frontière roumaine et le concours de l'ambassadeur de France à Bucarest avait été sollicité pour faciliter son transfert en France. Cinq jours plus tard, l'or traversait le territoire roumain, était embarqué sur un bateau

américain, puis débarqué à Istanbul et acheminé vers Beyrouth où des navires de guerre français le transportaient à Marseille. Il fut entreposé, pour le compte des autorités polonaises, dans les caves de l'agence de Nevers de la Banque de France²⁹.

L'enthousiasme avec lequel les Polonais créèrent leur armée en France, fut remplacé par la déception lors de sa désintégration en juin 1940, après une courte période de combat entre mai et juin 1940.

Lorsque le gouvernement de Paul Reynaud révélait le 15 juin 1940 que la guerre était perdue et qu'il fallait négocier un armistice, Sikorski demande l'aide de la France pour le transfert en Angleterre des autorités civiles et des forces armées polonaises.

L'armistice est signé le 22 juin, mais la lutte contre le III^e Reich va se poursuivre, Français libres et Polonais en exil se retrouvant dans le même camp.

Selon « L'histoire de l'armée polonaise en France, 1939-1945 »³⁰, le sort des 80.000 militaires polonais engagés sur le sol français aurait été, en définitive, le suivant :

- prisonniers en Allemagne	20 283
- internés en Suisse	13 022
- restés en zone occupée	6 500
- restés en zone non occupée	13 438
- embarqués en Angleterre	27 083

Pour les polonais restés en zone occupée et non occupée, les relations avec le gouvernement de Vichy sont développées dans les chapitres qui suivent.

²⁹ SEKUTOWICZ J., *Les relations franco-polonaises de Hugues Capet à Lech Walesa*, Toscane, Nice, 1995, p. 137

³⁰ D'après SEKUTOWICZ J. - *op. cit.*, p. 139.

CHAPITRE II

GENÈSE DU LYCÉE DE VILLARD-DE-LANS

II.1. Genèse de l'enseignement polonais en France

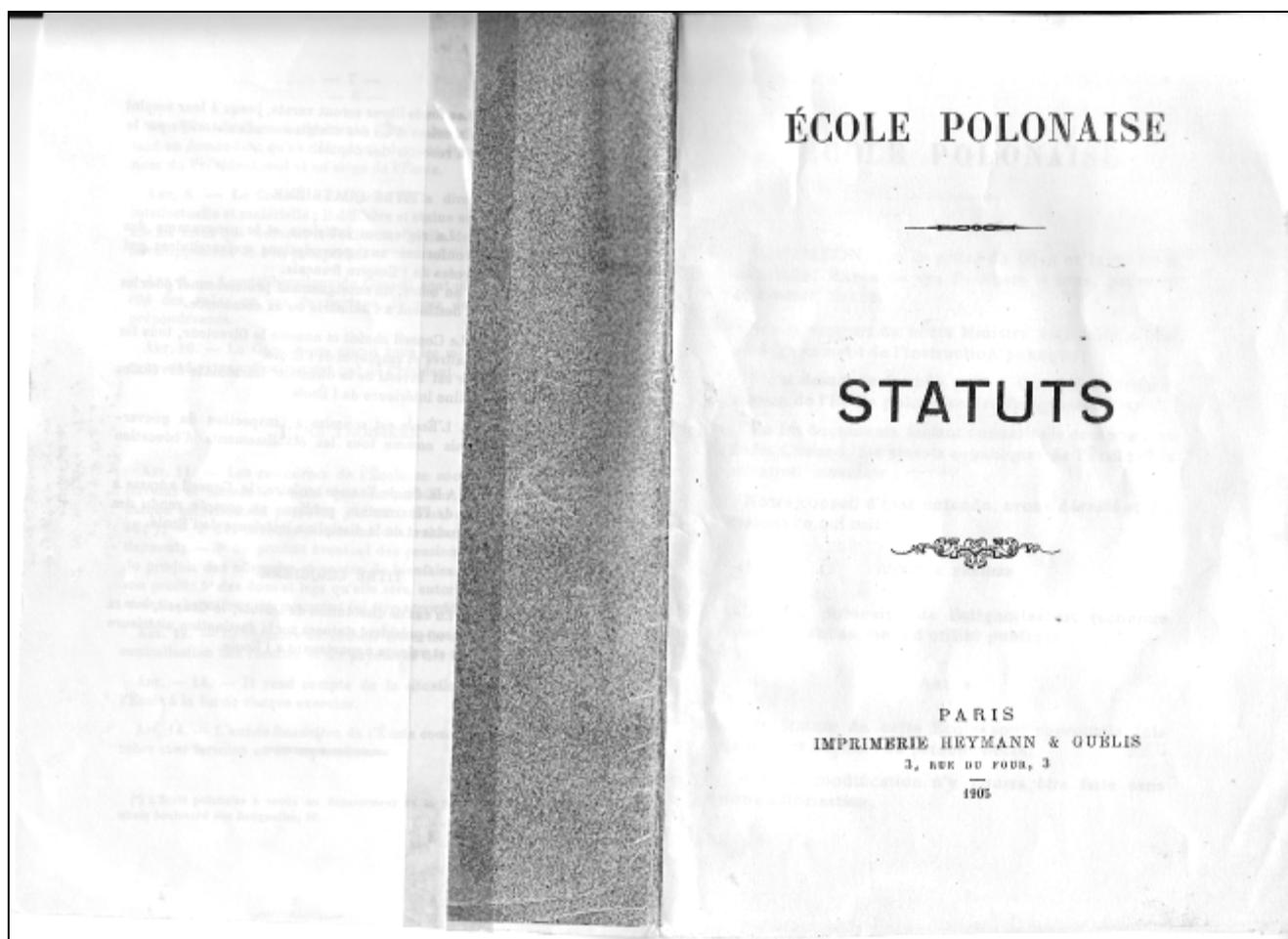
Au cours des XIX^e et XX^e siècles, la France a accueilli deux vagues relativement importantes d'immigrés en provenance des territoires de la Pologne rayée de la carte de l'Europe depuis le troisième partage de 1795. La première vague, celle de la Grande Emigration, comprenait environ 8 000 personnes fuyant les répressions de la Russie tsariste après l'échec de l'insurrection de novembre 1830. Il s'agissait par conséquent d'une émigration politique. La seconde vague, celle qui commença à déferler sur la France après la Première Guerre mondiale, présentait un caractère économique, elle était constituée de personnes en quête d'un travail qu'elles ne pouvaient espérer trouver dans leur pays renaissant. Les anciens insurgés de 1830 arrivèrent généralement accompagnés des membres de leur famille, les célibataires ne tardèrent pas à fonder des foyers en France. Cette situation se reproduisit sur une plus grande échelle près d'un siècle plus tard avec les gens de l'immigration ouvrière. Tous ces immigrés se soucièrent, à divers degrés, des études de leurs enfants. Leurs sentiments patriotiques leur dictaient de les élever dans l'esprit polonais pour en faire de bons citoyens qui regagneraient leur patrie lorsque les circonstances le permettraient.

L'enseignement du polonais en France remonte de ce fait aux années 1830.

II.1.1. Les conséquences scolaires de la Grande émigration : la fondation de l'école nationale polonaise de Paris (1832)

Le mouvement insurrectionnel de novembre 1830, cruellement réprimé par les Russes, provoqua une émigration de plus de 10 000 Polonais, dont une partie se réfugia en France. Cette première vague d'émigrés politiques, dite celle de la « Grande Émigration », était composée en majorité d'intellectuels, de fonctionnaires, d'officiers, d'écrivains, de journalistes. Leur accueil par la France a nécessité la mise en place de conditions de séjour permettant de les maintenir, prêts à combattre pour la liberté de leur patrie. L'amitié franco-polonaise séculaire, consolidée par l'épopée napoléonienne permis de créer des structures adaptées.

L'une d'elles, fut la fondation d'une "École Nationale Polonaise" qui avait pour but de donner aux enfants d'immigrés une instruction liée à la culture de leur pays tout en intégrant l'enseignement français. L'évolution de cette école dans le temps et ses déplacements dans la région parisienne la fixèrent durablement au boulevard des Batignolles, d'où son appellation "École des Batignolles" à partir de 1844. Cette école polonaise, fut reconnue établissement d'utilité publique par un décret de Napoléon III du 8 avril 1865³¹. Ce décret ouvre la voie à l'extension de l'enseignement polonais en France supervisé par le gouvernement français, pour les enfants polonais d'âge scolaire. Le but principal était de conserver l'héritage culturel, la conscience nationale, pour reconquérir, défendre son indépendance, face à l'arbitraire des grandes puissances.



³¹ GOGOLEWSKI E., *La langue polonaise dans l'enseignement élémentaire et secondaire en France (1833 - 1990)*, Centre d'Etudes de la culture polonaise de l'Université Charles de Gaulle, Lille III, A.R.N.T., 1994, p.19.

ÉCOLE POLONAISE

NAPOLÉON, par la grâce de Dieu et la volonté nationale, EMPEREUR DES FRANÇAIS, à tous, présents et à venir, SALUT.

Sur le rapport de notre Ministre secrétaire d'État au département de l'Instruction publique;

Vu la demande formée par le Conseil d'administration de l'École polonaise des Batignolles (Paris);

Vu les documents faisant connaître la composition dudit Conseil, les statuts organiques de l'École et la situation financière;

Notre conseil d'État entendu, avons décrété et décrétons ce qui suit :

ARTICLE PREMIER.

L'École polonaise de Batignolles est reconnue comme établissement d'utilité publique.

ART. 2

Les Statuts de cette École sont approuvés tels qu'ils sont annexés au présent décret.

Aucune modification n'y pourra être faite sans notre autorisation.

— 4 —

ART. 3

Notre Ministre secrétaire d'État au département de l'Instruction publique est chargé de l'exécution du présent décret.

Fait au Palais des Tuileries, le 8 Avril 1865.

NAPOLÉON

Par l'Empereur :

*Le Ministre secrétaire d'État
au département de l'Instruction publique,*

V. DURUY.

STATUTS

TITRE PREMIER

ARTICLE PREMIER. — L'École polonaise établie à Paris, boulevard des Batignolles, 56 (*), a pour but l'éducation morale et intellectuelle des enfants et orphelins des réfugiés polonais.

ART. 2. — L'enseignement y a un double objet :

1° Les programmes universitaires en vigueur dans les lycées de l'Empire français ; — 2° l'étude de la langue, de l'histoire et de la littérature polonaises.

TITRE DEUXIÈME

ART. 3. — L'École est administrée par un Conseil composé de douze membres.

ART. 4. — Il choisit dans son sein : un Président, un Vice-Président, un Trésorier, un Secrétaire.

Les fonctions de membre du Conseil sont gratuites.

ART. 5. — En cas de vacance survenue dans son sein, le Conseil choisit le titulaire appelé à remplacer le membre décédé ou démissionnaire.

ART. 6. — Le Conseil peut nommer des membres honoraires parmi les Polonais et les étrangers que leur position met à même de prêter un concours utile aux intérêts de l'École.

(*) L'École polonaise a été transférée, le 1^{er} octobre 1874, dans un immeuble lui appartenant, situé rue Lamartine, n^o 15 (17^e arrondissement).

ART. 7. — Le Conseil représente l'École; les actions judiciaires tant en demandant qu'en défendant, devront être poursuivies au nom du Président seul et au siège de l'École.

ART. 8. — Le Conseil est chargé de la direction normale, intellectuelle et matérielle; il délibère et statue sur les dépenses, sur les actes qui tiennent à l'existence civile de l'École, à son développement et à sa prospérité.

ART. 9. — Les délibérations du Conseil sont prises à la majorité des voix; en cas de partage, la voix du Président est prépondérante.

ART. 10. — Le Conseil se réunit tous les mois; il peut être convoqué extraordinairement par le Président.

TITRE TROISIÈME

ART. 11. — Les ressources de l'École se composent: 1° des terrains et immeubles ainsi que du mobilier et de la bibliothèque actuellement possédés par elle, boul. des Batignolles, 36 (*); — 2° des revenus provenant des valeurs qui lui appartiennent; — 3° du produit éventuel des pensions des élèves; 4° du produit des offrandes et ventes de bienfaisances autorisées à son profit; 5° des dons et legs qu'elle sera autorisée à accepter, et des subventions qui pourront lui être accordées.

ART. 12. — Le membre du conseil trésorier est chargé de la centralisation des recettes et du paiement des dépenses.

ART. 13. — Il rend compte de la situation financière de l'École à la fin de chaque exercice.

ART. 14. — L'année financière de l'École commence au 1^{er} octobre et se termine au 30 septembre.

(*) L'École polonaise a vendu au département de la Seine ses immeubles situés boulevard des Batignolles, 36.

ART. 15. — Les fonds libres seront versés, jusqu'à leur emploi définitif, dans la caisse d'un des établissements autorisés par le gouvernement à recevoir des dépôts.

TITRE QUATRIÈME

ART. 16. — Le règlement intérieur et le programme des études sont conformes aux prescriptions universitaires qui régissent les lycées de l'Empire français.

Il est établi, en outre, un enseignement professionnel pour les enfants qui se destinent à l'industrie ou au commerce.

ART. 17. — Le Conseil choisit et nomme le Directeur, tous les professeurs, maîtres et employés de l'École.

Le Directeur est investi de la direction immédiate des études et de la discipline intérieure de l'École.

ART. 18. — L'École est soumise à l'inspection du gouvernement français comme tous les établissements d'éducation publique.

ART. 19. — A la fin de l'année scolaire, le Conseil adresse à M. le Ministre de l'Instruction publique un compte rendu des résultats des études et de la discipline intérieure de l'École.

TITRE CINQUIÈME

ART. 20. — En cas de dissolution de l'École, le Conseil, sur la proposition de son président statuera sur la destination ultérieure des immeubles et valeurs appartenant à l'École.

Les luttes contre l'opresseur menées sur tous les fronts au nom *de notre liberté et la vôtre*³² ont été le leitmotiv de la diaspora polonaise qui y a inclus la notion: *de deux patries et de deux loyautés*, ce qui consolida vivement et durablement l'amitié franco-polonaise. Il existe une longue tradition d'accueil en France des réfugiés polonais lors des périodes sombres de l'histoire du pays.

Pour en rester au XIX^e siècle, Paris a été un lieu de repli des insurgés³³. C'est là que s'entassèrent les archives, là que vit le jour l'essentiel de la production littéraire pendant plusieurs décennies. Adam Mickiewicz publia en 1834 à Paris chez A. Pinard *Pan Tadeusz*, que les Polonais considèrent comme l'oeuvre majeure de leur plus grand poète. Avant d'évoquer la nature particulière de la présence polonaise sur le territoire français, nous revenons ici sur cette histoire franco-polonaise.

³² CYGLER B., *Działalność polityczno-społeczna Joachima Lelewela na emigracji w latach 1831-1861 (L'activité politico-sociale de Joachim Lelewel à l'émigration dans les années 1831-1861)*, Gdańskie Towarzystwo Naukowe, Gdańsk, 1969, p. 21.

³³ PONTY J., *L'Immigration dans les textes, 1789-2002*, Belin, 2004, 416 p. (Un recueil de 200 textes présentés par l'auteur), pp. 31-33.

II.1.2. La relation franco-polonaise au XIX^e siècle. Le Paris des Polonais

La Grande Émigration a mis en place un réseau complet de structures. En premier lieu, l'église de l'Assomption et la Mission catholique polonaise située dans un petit bâtiment de deux étages accolé à l'édifice religieux, 263 bis, rue Saint-Honoré. La Mission fut créée en 1836 et l'église confiée aux Polonais en 1844 par Mgr Affre, archevêque de Paris. Elle portait déjà ce nom parce que construite au XVII^e siècle pour abriter un couvent des Filles de l'Assomption. Tout Polonais nouvellement arrivé, du XIX^e siècle à nos jours, commence par s'y rendre, tant pour la cérémonie elle-même que pour les conversations qui se nouent après, sur le parvis. C'est un des centres essentiels de la vie de l'émigration.

L'institution scolaire date de la même époque. Comme nous l'avons déjà mentionné, elle prit racine dans le quartier des Batignolles, d'abord sur le boulevard des Batignolles même, occupant un ancien couvent, puis, à partir de 1872 à quelques centaines de mètres de là, rue Lamandé. La France traitait alors fort bien l'enseignement polonais, attitude qu'explique l'estime dans laquelle elle tenait les milieux de l'aristocratie et de l'intelligentsia qui composaient l'essentiel de la colonie. L'« école des Batignolles » enseignait aux jeunes garçons la langue, la littérature, l'histoire de la Pologne et associait le culte de la patrie à des sentiments très francophiles.

Le centre politico-culturel a pris place au cœur de l'île Saint-Louis avec l'hôtel Lambert et la Bibliothèque polonaise. Ni l'un ni l'autre n'ont été construits pour les Polonais qui rachetèrent des édifices préexistants. Le très bel hôtel Lambert du 2, rue Saint-Louis-en-l'Île, date du XVII^e siècle. Il est bâti sur les plans de Louis Le Vau pour Lambert de Thorigny, président de la Chambre des comptes. C'est là que s'installa, en 1843, le prince Adam Czartoryski obligé de s'exiler après avoir dirigé le gouvernement de Varsovie pendant l'insurrection. Il y vécut jusqu'à sa mort en 1861 et fit restaurer les peintures par Delacroix, la façade par Viollet-le-Duc. Il y accueillit la fine fleur de la société polonaise en des réceptions brillantes, des réunions-conférences, des débats. Frédéric Chopin y donna des concerts. Plus tard, les fils et petits-fils du prince Adam ont assuré la relève, si bien que l'esprit de l'hôtel Lambert régna sur le Paris des Polonais jusqu'à

l'aube de ce siècle. Les Czartoryski, depuis, se sont dispersés à travers le monde. En 1976, les héritiers vendirent le bâtiment.

Les collections ont alors été transférées 6, quai d'Orléans à la Bibliothèque polonaise, autre vecteur culturel de l'île Saint-Louis, logée elle aussi dans un hôtel du XVII^e siècle dont les immigrés polonais avaient fait l'acquisition en 1853 pour y conserver les livres de quatre institutions : la Société littéraire, le Bureau historique, le Bureau statistique et la Société d'aide scientifique, tous créés entre 1832 et 1838. De leur fusion naquit en 1854 la Société historique et littéraire qui existe toujours et dont le nom figure sur le fronton de l'immeuble. La Bibliothèque, abritée sous le même toit, comptait beaucoup pour le prince Adam Czartoryski qui en fut le premier président et pour Adam Mickiewicz, son premier administrateur. Enfin, une librairie polonaise, longtemps la seule, est créée en 1838. Sise 123, boulevard Saint-Germain, elle existe encore à la même adresse.

L'église, l'école, les lieux de conférences, la bibliothèque et les librairies formeraient un environnement insuffisant, si personne ne s'occupait des déshérités. C'est précisément à cette préoccupation que répond l'Institut Saint-Casimir. Il occupe une position excentrée dans le XIII^e arrondissement, au 119, rue du Chevaleret, une ancienne voie de la commune d'Ivry rattachée à Paris pendant le règne de Napoléon III. En 1861, l'établissement, ouvert dès 1846, emménagea en ses murs actuels. Il porte le nom du saint patron de la Pologne et de la Lituanie, ce prince Casimir, fils du roi Casimir Jagellon, qui vécut à la fin du XV^e siècle et consacra son existence très brève - 26 ans - à servir l'Église et à secourir les pauvres. C'est également la vocation de l'institut. Depuis plus d'un siècle, les sans-abri, les personnes âgées, les orphelins y ont trouvé refuge, dans une ambiance toute polonaise entretenue par la présence de religieuses de la Charité envoyées de Pologne.

Une immigration polonaise qui évolue.

Dans la période d'entre les deux guerres, l'immigration polonaise, qui comptait en France près d'un demi-million de personnes, présentait un caractère économique avec une spécificité ouvrière marquée. Tous ces immigrés se

soucièrent, à divers degrés, des études de leurs enfants. Leurs sentiments patriotiques leur dictaient de les élever dans l'esprit polonais pour en faire de bons citoyens qui regagneraient leur patrie lorsque les circonstances le permettraient.

On créa et développa des associations polonaises : culturelles, religieuses, sportives. Les Polonais réclamèrent auprès des directions des mines, des fonderies, des usines des aumôniers et des écoles polonaises et leurs revendications furent en grande partie réalisées. Au début l'organisation des structures scolaires polonaises avait pour but d'éviter que les enfants ne s'intègrent trop vite à la vie française et ne perdent immédiatement leur polonité. Il en allait de même dans le domaine de la participation au processus culturel. La société polonaise en France entre les deux guerres était isolée de la culture française. De nombreux ensembles d'amateurs - chœurs, théâtres, orchestres - présentaient des textes, des mélodies et des pièces en polonais, des équipes sportives jouaient entre elles, dans le cadre d'un quartier ou d'une région.

On constate une évolution dans les 1930 lorsque l'émigration, provisoire jusqu'alors, est devenue permanente. Une intégration progressive s'amorce, surtout pour tous ceux qui étudiaient dans les écoles françaises. Le groupe polonais commençait à s'adapter graduellement à ses nouvelles conditions de vie. On se dirigeait alors lentement vers l'adoption des éléments de la culture et de la civilisation française. Ce processus n'empêche pas la conservation des divers éléments de la culture polonaise. Le déroulement de ce processus pourrait être défini de la manière suivante : il permet le passage du statut d'émigrés à celui de citoyens français. Français d'origine polonaise (les naturalisations s'accrochèrent après la libération).

Observation :

Grande Émigration (*Wielka Emigracja*) est le nom que les Polonais donnèrent à ce flux de réfugiés : « émigration » et non pas immigration, puisque considérée du point de vue du pays de départ, « grande » en raison de la notoriété de ses chefs qui appartenaient à la haute noblesse et à l'élite artistique et culturel. La Bibliothèque polonaise de Paris conserve le manuscrit original de l'acte de

destitution du tsar Nicolas Ier, décrété par les insurgés varsoviens qui l'emportèrent avec eux dans leur fuite.

Contrairement au modèle supposé d'une communauté regroupée dans un espace restreint, les Polonais dispersèrent leurs installations à travers plusieurs quartiers de la capitale, sans que cela induise une assimilation aux valeurs françaises, bien au contraire. Les réfugiés aimaient d'autant plus Paris que cette ville leur permit de cultiver les valeurs polonaises, au premier rang desquelles le sentiment national et religieux.

Ni le poète Adam Mickiewicz, ni Frédéric Chopin n'ont pris part à l'insurrection de novembre 1830. Ils n'en rejoignirent pas moins les patriotes dès leur arrivée à Paris. Chopin qui enseignait la musique à des comtesses polonaises, leur dédia plusieurs de ses œuvres pianistiques. C'est à Paris, dans une chaire du Collège de France créée par le gouvernement français, que Mickiewicz présenta un ensemble de leçons éditées plus tard sous le titre « *Les Slaves* ». Son public, composé pour partie de jeunes Français, pour partie de compatriotes francophones, fit poser une plaque dans la cour du dit collège : « À Michelet, Quinet, Mickiewicz, leurs élèves reconnaissants ». C'est dire, d'une part, le bon accueil officiel réservé aux exilés polonais sous la monarchie de Juillet à condition qu'ils appartiennent à l'aristocratie ou à l'intelligentsia, de l'autre, le haut niveau de connaissance de la langue française en Europe centrale pour rendre possibles de tels cours. Mickiewicz y développait sa théorie messianique slave³⁴, selon laquelle les souffrances endurées par la Pologne partagée allaient contribuer à la rédemption du reste de l'Europe. Parallèlement, il composa et publia, en polonais, la plus grande part de son œuvre poétique qui reste fort peu lue en France, même dans ses traductions.

La saga du Lycée Polonais Cyprian Norwid de Villard-de-Lans durant la seconde guerre mondiale est liée directement aux événements tragiques qui lancèrent sur le chemin de l'exil des centaines de milliers de Polonais dispersés de par le monde.

³⁴ MASŁOWSKI M., *Gest, symbol i rytuały polskiego teatru romantycznego*, Wydawnictwo Naukowe PWN, Warszawa 1998.

Lutter pour l'indépendance passait par la création d'écoles polonaises, dans des conditions souvent très difficiles, en Hongrie, Iran, Roumanie, Mexique, Grande Bretagne, Suisse et autres pays avec applications de préceptes fondamentaux liés et adaptés aux circonstances du moment avec la devise :

La Patrie se trouve là, où la situation est mauvaise, car où que ce soit en Europe, où il y a oppression de la liberté et où il y a lutte contre elle il y a lutte pour la Patrie et pour cette liberté tout le monde devrait se battre³⁵;

en somme se battre pour la liberté de par le monde, ce qui ne signifiait pas forcément l'utilisation de forces armées, mais aussi d'une action en profondeur sur l'opinion.

³⁵ PIGOŃ S., Citation de A. Mickiewicz, *Księgi narodu i pielgrzymstwa polskiego*, Krakowska Spółka Wydaw., Kraków, 1924, p. 127.

II.2. La saga du lycée Norwid³⁶

II.2.1. Cyprian Norwid (1821-1883) poète et philosophe

Car le beau est pour émerveiller

*Au travail - le travail pour ressusciter.*³⁷

À la fois poète lyrique, dramaturge, philosophe, graveur, peintre et sculpteur, Cyprian NORWID fut incompris par ses contemporains et méconnu du grand public. Après sa mort, il est complètement oublié pendant de longues années. Il doit sa réhabilitation au début du XX^e siècle aux recherches et aux travaux du poète Zenon Przesmycki qui rassembla et publia une bonne part de son œuvre, complétée par Julian Gomulicki après la deuxième guerre mondiale.

II.2.1.1. La période polonaise (1821-1842)

De sang royal par sa mère, une Sobieska, descendante du vainqueur de Vienne, Jean Sobieski, qui en 1683 avait victorieusement défendu Vienne et rompu l'encerclement ottoman, NORWID est né le 24 septembre 1821. Il est né dans la métairie de ses pères, près de Varsovie, « *sur cette terre simple, sans poésie, monotone comme les sables du district mazovien de Stanisławów*³⁸ ».

Il passe les vingt premières années de sa vie en Pologne et le reste à l'étranger, surtout en France. On acclamait l'enfant prodige dans les salons de Varsovie. L'étonnante variété de ses talents artistiques éveillait déjà à l'époque les plus beaux espoirs. Dès cette étape varsovienne, on relève chez Norwid un penchant naturel pour les escapades, les randonnées. Tout le printemps 1842 il parcourut une bonne moitié de la Pologne, s'intéressant aux monuments historiques, à l'architecture des Eglises, des monastères, aux chants et aux danses populaires.

³⁶ GARÇON G. - Thèse 2003 - Les catholiques polonais en France (1919-1949). Rayonnement culturel polonais, janvier 2004.

³⁷ NORWID C., *Promethidion* - Bogumił, vers 185 - 186.

³⁸ MAREK, E., Cyprian Kamil Norwid, *Clochard de Dieu et Grand poète (1821 - 1883)*. Collection bilingue des classiques polonais, Lille, 1990, p. 5.

Mais bientôt les « frontières » de la Pologne ne lui suffisent plus. Comme toute sa génération élevée après l'échec de l'insurrection de 1830, il se sent mal à l'aise au milieu des répressions et de la terreur imposée par l'administration russe. Norwid restera toujours farouchement indépendant ; il n'admet aucune servitude, pas plus celle de l'argent, que celle de la politique, il rejette toute compromission quant aux droits de son art et à sa liberté. Aussi aspire-t-il à rejoindre les immigrés, ces insurgés de 1830, qui ont trouvé refuge et liberté en Occident, en particulier en France. Il réussit à quitter la Pologne en 1842. Il n'y reviendra pas.

II.2.1.2. Les années d'errance

Commence alors la deuxième étape de sa vie, les années 1842-1855, que l'on peut appeler « années d'errance » où on le croise successivement à Rome, à Berlin, à Bruxelles, à Athènes, à Paris, à New York, à Londres puis de nouveau à Paris. Sans compter les autres villes grandes ou petites, qu'il visite et étudie en observateur attentif et en artiste. Treize années d'errance, mais aussi de travail intensif, d'études très poussées et de réflexions.

Il était amoureux malheureux avec Marie Nesserlrode connue sous le nom de Kalergis, ainsi qu'avec son amie Marie Trembicka. Ses rencontres avec des poètes romantiques, ses aînés Zygmunt Krasiński et surtout Adam Mickiewicz le déçoivent également. De profonds dissentiments idéologiques le séparent de Mickiewicz. Norwid se tient à l'écart de ses aînés romantiques dont le verbalisme et le pathétique l'irritent. Il veut suivre sa propre voie. A mesure que sa personnalité s'affirme et que son art mûrit, Norwid prend conscience de son isolement parmi ses compagnons. Il en est profondément marqué et attristé. En outre, la critique littéraire juge sa poésie trop intellectuelle, trop savante, trop maniérée dans la forme, et ne trouve pas d'écho parmi ses contemporains. Mais il reste convaincu que sa poésie, « *crucifiée par son siècle* », ressuscitera un jour.

Au milieu de cette activité fiévreuse, Norwid poursuit inlassablement ses travaux de peintre, sculpteur et de poète. Ses peintures ne lui apportent ni gloire, ni argent. Les éditeurs refusent ses manuscrits. Pour comble de malchance, sa situation financière s'aggrave à partir du moment où le gouvernement russe met la

main sur ses biens de famille qui lui permettaient de subsister tant bien que mal. Il est alors réduit à chercher un travail d'ouvrier dans une fabrique de Montmartre puis s'embaucher comme bûcheron dans la forêt de Fontainebleau. Il croit pouvoir monnayer quelques dessins et peintures en les présentant à l'exposition de 1852. Le jury les refuse. L'obsession du pain quotidien et l'injustice de la critique le pousse à fuir Paris et la France. En 1852 il traverse l'océan pour New York où il compte trouver du travail à l'exposition de New York. À peine débarqué, il tombe malade. Après des mois de vaines recherches, il trouve un travail, juste pour vivoter. En 1854 il revient en France.

II.2.1.3. La maturité artistique (1855-1883)

C'est la dernière étape de sa vie, étape de maturité artistique, de 1855 à 1883. Ces vingt-huit années, comme les deux étapes précédentes, sont une succession de malchances. Norwid touche le fond de la misère, sans jamais renoncer à la dignité de son travail d'artiste. Norwid meurt le 23 mai 1883 à Paris à l'hospice des pauvres de Saint Casimir d'Ivry, aussi seul qu'il a vécu. Il repose au cimetière de Montmorency. Son épitaphe dit en français :

*Ci-gît l'artiste religieux
Qui s'était bien crotté
A la recherche d'un atelier
Dans un lieu athée*

Le testament littéraire et spirituel de Norwid, c'est la philosophie du travail au quotidien. Il défend l'idée d'une *union nécessaire* entre l'art et le métier utilitaire, entre la beauté et le travail. Son idéal était l'artisan artiste qui liait l'effort physique, productif avec la formation du beau. « Tout comme Michel Ange qui seul martelait le marbre³⁹. » Il souhaite que l'art pénètre et féconde tout travail humain. C'est la philosophie optimiste du travail quel qu'il soit, intellectuel, artistique ou manuel, qu'il considère comme *unique espoir de résurrection*⁴⁰ pour l'individu, comme pour les nations.

³⁹ NORWID C., *Promethidion* - Bogumił, vers 195.

⁴⁰ PERARD J., *Cyprian Norwid, Prométhidion-Introduction et traduction*, Paris Bibliothèque, 1939, p. 14.

En conclusion, Norwid est la conscience, le prophète de la Pologne, de son sol, de son peuple, de son élite, de sa foi, de sa loi.

Sa philosophie basée sur l'effort collectif est en opposition avec l'individualisme du romantique, où le Héros

s'élève au dessus des peuples et des rois

sa vie est peine des peines

Et son titre, peuple des peuples

Et son nom est quarante quatre⁴¹

Cyprian Norwid est le patron spirituel du Lycée Polonais de Villard-de-Lans. Nous pensons que ce choix n'est pas un hasard, mais la volonté de canaliser l'ardeur romantique *des lanciers contre les chars* en l'associant avec une préparation d'un futur national, basé sur l'ordre et la discipline, sur le travail en commun, labeur des labeurs.

II.2.2. La période parisienne du lycée Norwid

Si les écoles élémentaires polonaises purent jouer leurs rôles à des degrés divers, l'enseignement secondaire polonais a souffert d'une absence fortement ressentie par une partie de l'immigration polonaise, pendant l'entre-deux-guerres. Déjà en 1937 sur l'initiative des Pères Pallottins à la tête de la Mission catholique polonaise de Paris fut conçu le projet de création d'un établissement d'enseignement secondaire à Amiens, dont l'ouverture était destinée aux enfants de l'immigration ouvrière. Il ne vit pas le jour, suite à la déclaration de guerre entre l'Allemagne et la Pologne⁴².

Mais, peu de temps après le déclenchement de la Seconde Guerre mondiale, toujours à l'initiative de la Mission catholique polonaise de Paris et du gouvernement polonais en exil de Władystaw Sikorski, le projet fut reconduit avec la création à Paris du second établissement d'enseignement secondaire polonais en France, après l'École

⁴¹ MICKIEWICZ A., *Les Aïeux, III^e partie - Vision du Père Pierre*, traduit par Jacques Donguy et Michel Masłowski, Ed. L'Age d'Homme, 1992, p. 235.

⁴² ŁEPKOWSKI J., *Wolna Szkoła w okupowanej Francji (L'École Libre Polonaise dans la France occupée)*, PWN, Warszawa, 1990, p. 22.

polonaise des Batignolles, ce fut le collège-lycée mixte Cyprian Norwid, ouvert à Paris en novembre 1939.

Peu après la fin de la campagne de septembre 1939 en Pologne, de nouveaux Polonais commencèrent à arriver en France en passant par la Hongrie et la Roumanie. Il y avait aussi de nombreux enfants dont les études avaient été interrompues par la guerre et qui, trop jeunes pour participer à la lutte, posèrent très rapidement un problème à tous ceux qui auraient voulu les voir scolarisés.

Les autorités polonaises en exil ayant des problèmes plus urgents à résoudre, les familles de ces jeunes s'adressèrent à la Mission catholique polonaise qui s'était engagée dans l'aide aux réfugiés de Pologne, et se préoccupait également de cette situation. Ceux-ci ne pouvaient évidemment pas s'inscrire dans les établissements d'enseignement secondaire français, parce qu'ils ne connaissaient pas la langue française.

C'est ainsi que, sous l'égide du Père Pallottin Franciszek Cegiełka, recteur de la Mission catholique polonaise de Paris, s'effectua l'ouverture du collège-lycée Cyprian Norwid. Installé d'abord rue de Fleurus à l'Institut du Panthéon, puis dans l'annexe du Lycée Fénelon rue Ségur, avec internat pour les garçons au Lycée St Louis, ce collège-lycée regroupa environ 400 élèves que la guerre avait rejetés sur le sol de France et qui fonctionna grâce à l'organisation conçue par le Recteur Cegiełka avec l'aide de personnes privées. Mme Lipska, épouse du dernier ambassadeur de Pologne à Berlin, joua un rôle important au sein du Comité d'organisation de l'école. C'est notamment elle qui se chargea des contacts avec les autorités scolaires françaises et du règlement de tous les problèmes connexes liés au fonctionnement de la nouvelle école. Elle fut aidée dans sa tâche par Aline Melandre, épouse du directeur du Lycée Fénelon qui assura les fonctions de secrétaire et de comptable du collège-lycée.

Le baccalauréat polonais était préparé avec beaucoup de sérieux dans cet établissement qui ne reçut que des enfants de l'immigration de guerre. Les autorités polonaises étaient directement intéressées par leur niveau de la préparation, car ce groupe de futurs bacheliers représentait un vivier de recrutement potentiel pour les écoles d'officiers.

Au moment de l'offensive allemande à l'Ouest et dès les premiers jours de juin 1940, le lycée fut évacué vers le château d'Agnos, près d'Oloron-Sainte-Marie dans les Basses-Pyrénées, mais les cinquante élèves des classes terminales demeurèrent à Paris pour passer le baccalauréat qui eu lieu en pleine tourmente. Les élèves eurent le temps de subir toutes les épreuves, juste avant l'entrée des troupes allemandes à Paris, le 14 juin 1940. Ils purent ensuite rejoindre Angers puis la Grande-Bretagne.

Après deux semaines de séjour dans le petit château d'Agnos, devant l'offensive allemande, les élèves et le personnel du Lycée Cyprian Norwid, furent évacués sur Saint-Jean-de-Luz, d'où ils furent dirigés sur l'Angleterre. Une quarantaine de pensionnaires du collège-lycée Cyprian Norwid se retrouvèrent à Londres où fut créée une nouvelle école avec un internat, qui se développa. C'est ainsi qu'à l'automne 1940, après une intervention du Service de l'Éducation Nationale (Urząd Wychowania Narodowego), commença l'enseignement dans le premier établissement scolaire secondaire polonais en Grande-Bretagne qui prit le nom de collège-lycée Juliusz Słowacki⁴³.

Parmi les réfugiés polonais ayant pu gagner la France par la Hongrie ou la Roumanie, on trouve un certain nombre de jeunes, dont les études secondaires en Pologne ont été interrompues par la guerre. Les autorités polonaises étant trop accaparées par la reconstitution d'un gouvernement et d'une armée, c'est le recteur Cegiełka qui prend l'initiative de créer une école à leur intention : le *collège et lycée Cyprian Norwid (gimnazjum i liceum im. Cypriana Norwida)*. La mise en place d'un comité d'organisation, au sein duquel sont particulièrement actives Halina Mélandre - épouse du directeur d'une école privée, l'Institut du Panthéon, à Paris - et la femme du dernier ambassadeur de Pologne à Berlin - Lipski, permet d'obtenir le soutien du Premier ministre Sikorski, l'aide financière du ministère polonais du Travail et de la Protection sociale, ainsi que les autorisations nécessaires du ministère français de l'Éducation nationale et de l'Académie de Paris.

⁴³ GOGOLEWSKI E., *op. cit.*, p. 80.

L'école débute ses cours dans les locaux de l'Institut du Panthéon fermé à cause de l'entrée en guerre de la France, au 14 de la rue de Fleurus, et accueille 70 élèves à la fin du mois de novembre 1939. Ils sont 180 au début de janvier 1940. Les filles qui n'habitent pas avec leurs parents, sont reçues à l'internat tenu, rue de Vaugirard, par les sœurs de la *Sainte Famille de Nazareth*. Au début de 1940, une partie des garçons est placée dans les refuges de Charenton et de Neuilly, où les conditions matérielles sont très rudes. Une convention, signée le 14 mars 1940 entre les recteurs de l'Académie de Paris et de la *Mission catholique polonaise*, met à la disposition de l'école, dès le mois de février 1940 en fait, des nouveaux locaux : les cours ont désormais lieu dans une annexe du lycée Fénelon, au 13 de la rue Suger. Enfin, l'obtention d'une partie de l'internat du lycée Saint Louis permet de loger les garçons dans de meilleures conditions. Le nombre d'élèves augmente alors rapidement : 250 en mars, entre 350 et 400 à la mi - mai 1940, sans qu'il soit possible de déterminer avec précision la part respective des élèves issus de l'immigration ouvrière de l'entre-deux-guerres et des élèves arrivés en France du fait de la guerre.

Le programme des études basé sur le modèle polonais est reconnu par les autorités scolaires françaises. Cela confère à l'établissement aussi bien le statut et les droits d'une école polonaise que ceux d'une école française. Il se décompose en quatre classes de collège et deux classes de lycée. La direction du *collège - lycée Norwid* est assurée au début par le recteur Cegiełka en personne, bien que, formellement, un Français, J. Cottaz, ait été nommé. Puis, au milieu de décembre 1939, le gouvernement polonais nomme Kazimierz Fabierkiewicz, ancien professeur de mathématiques de la circonscription scolaire de Poznań, à la tête de l'école. Il y restera jusqu'à la fin de l'existence du collège - lycée. L'abbé Cegiełka demeure cependant le protecteur de l'école, son guide moral. C'est lui qui procède à la nomination du corps professoral.

Un jury, présidé par le professeur Paweł Skwarczyński de l'*Université catholique de Lublin*, prépare une session de baccalauréat pour la clôture de l'année scolaire. Celle-ci se déroule du 5 au 8 juin 1940 pour les examens écrits, avec beaucoup de sérieux malgré la gravité du moment ; les derniers examens oraux

ont lieu le 13 juin, à la veille de l'entrée des troupes allemandes dans Paris, et les bacheliers du lycée polonais se dispersent aussitôt.

Auparavant, au début de juin 1940, les élèves des classes de collège et de la première classe de lycée ont été déjà dispersés. Une quarantaine d'entre eux est regroupée dans les Pyrénées, au château d'Agos, près d'Oloron-Sainte-Marie. Cette localité devant se retrouver en zone occupée aux termes de l'armistice franco-allemand, ils embarquent à Saint-Jean-de-Luz pour former en Angleterre les premiers éléments du nouveau *collège – lycée Slowacki*.

II.3. La réactivation du lycée Norwid à Villard-de-Lans

À l'automne 1940, le collège – lycée *Norwid* est réactivé à Villard-de-Lans près de Grenoble, grâce aux efforts du professeur Zygmunt Lubicz Zaleski, représentant en France du ministère polonais de l'Instruction publique pendant l'entre-deux-guerres, et du professeur Waclaw Godlewski, ancien lecteur de polonais à l'*Université de Lille*. Se pose la question de la filiation entre l'établissement de Paris et celui de Villard-de-Lans. Dans son rapport sur l'activité de la *Mission catholique polonaise* pendant la guerre, l'abbé Wedzioch mentionne la création du *lycée Norwid* à Paris et le transfert en Angleterre d'un groupe d'élèves après la défaite française, mais ne fait aucun état du lycée de Villard-de-Lans. Certaines études affirment que l'école de Villard-de-Lans a été créée et gérée par la *Croix-Rouge polonaise* (*Polski Czerwony Krzyz, P.C.K.*) ; d'autres indiquent également la contribution du P.C.K. mais insistent sur le fait que l'établissement de Villard-de-Lans est la continuation de celui de Paris. La *Croix-Rouge polonaise* dote effectivement le lycée d'un budget de fonctionnement, et gère les internats où sont logés les étudiants. Il est également établi que la *Mission catholique* et son recteur ne sont plus du tout actifs dans la création de l'école à Villard-de-Lans, comme ils l'ont été dans celle de Paris. Mais, incontestablement, la fondation de Paris a servi d'exemple à celle de Villard-de-Lans : les fonctions exercées par le professeur Zaleski l'ont vraisemblablement amené à émettre un avis sur la formation du lycée de Paris, et à en connaître parfaitement le fonctionnement. Du reste, le fait que les deux établissements portent la même dénomination de lycée Cyprian Norwid indique certainement un lien de parenté entre eux. La question est tranchée par Tadeusz Łepkowski dans son ouvrage sur l'école de Villard-de-Lans, dont il fut l'élève pendant les années scolaires 1943–1944 et 1944–1945. Pour T. Łepkowski, le lycée de Villard ne résulte certes pas du transfert du lycée de Paris –celui-ci termine en quelque sorte son existence officielle en juin 1940–, mais il en constitue la continuation. Au rôle joué par le professeur Zaleski et à la dénomination commune des deux établissements, l'auteur ajoute d'autres arguments dont l'un paraît essentiel : pour les autorités françaises, Villard-de-Lans est le successeur institutionnel et juridique de Paris ; sans référence au précédent formé par l'école de Paris, à l'autorisation déjà accordée pour son ouverture, Villard n'aurait pu voir

le jour. Cette analyse est plausible. Le co-directeur du lycée de Villard, le Professeur Waclaw Godlewski, à qui j'ai posé la question, ne se souvient pas des tenants et aboutissants de cette appellation (ci-après sa lettre du 24 février 1996).

Amélie les Bains 24.02.96.

Szanowny Panie,

Pan Mieczyslaw Szpiega podał mi pański adres chodząc Panu do placu naruszył licencję polskiego "Hilardu".

Padędywałem o tym prof. Zaleski wraz z Rektorem Polonii Miłki Rakielczyk, ks. Cegielski, Plutego, Skarżysko Nowy? tego, ja nie pamiętam.

Jeśli program przypisania czołge m. w. Panu Panu Szpiega o Villardzie, gdzie wdrożeniu czołge m. w. z życia.

W. Godlewski.

Amélie-les-Bains, 24.02.96

Traduction :

Cher Monsieur,
Maître Szpiega m'a communiqué votre adresse, vous voulez savoir qui a donné le nom au Lycée Polonais de Villard.
C'est le Prof. Zaleski avec le Recteur de la Mission Catholique Polonaise Cegielski.
Pourquoi Norwid ? Je ne m'en souviens pas.
Bien amicalement, je suis heureux de savoir que vous écrivez un livre sur Villard où j'ai investi une partie de ma vie.

W. Godlewski

W. Godlewski 8, rue de la Rivière
66110 Amélie les Bains

II.3.1. Le déménagement du lycée à Villard-de-Lans

Les activités du collège-lycée Cyprian Norwid n'avaient duré que 6 mois à Paris. En automne 1940, quelques mois après la signature de l'armistice entre la France et l'Allemagne l'établissement repris ses activités à Villard-de-Lans, près de Grenoble, grâce aux démarches de Zygmunt Lubicz-Zaleski et de Waław Jan Godlewski. Après guerre, une controverse est apparue entre le lien qui existait entre le lycée parisien et celui de Villard-de-Lans : était-ce une continuité, transfert ou création indépendante ?

Si le lycée parisien avait pour concepteur le recteur Franciszek Cegiełka, celui de Villard-de-Lans était créé par deux personnalités marquantes, complémentaires, MM. Zygmunt Lubicz-Zaleski et Godlewski. A la suite de cheminements imprévus de démarches tâtonnantes et d'initiatives géographiques hésitantes dans le Sud de la France, en zone libre, faisant jouer leurs relations, utilisant toutes les opportunités et complicités, appuis de circonstances tenant compte des structures administratives existantes, ils ont obtenu l'accord de création, mise en place et organisation du Lycée Polonais. Il faut mettre en lumière le rôle joué par les responsables officiels français, ministres, recteurs, inspecteurs d'Académie, délégués, qui ont toujours été en accord avec les responsables polonais et n'ont pas mesuré leurs efforts pour aboutir.

Début septembre, le choix semble se fixer sur Toulouse pour y implanter le Lycée. Toulouse est près de la frontière espagnole et l'Espagne frontalière avec le Portugal, c'est la fenêtre ouverte sur l'Atlantique vers l'Angleterre et les États Unis, mais l'Espagne c'est aussi le général Franco... Le 7 septembre 1940, Lubicz-Zaleski était à Toulouse, dans le cadre de ses activités concernant les lectorats polonais en France. Il télégraphie à Godlewski de venir le rejoindre à Toulouse, afin d'envisager la création d'un lycée polonais. En réponse le 8 septembre, Godlewski qui se trouve alors à Robiac (près d'Alès) chez des amis de longue date, demande à Zygmunt Lubicz-Zaleski de venir le rejoindre, ce qu'il fit le 11 septembre. Durant son séjour d'une semaine, à Robiac, on peut penser que les discussions ont porté sur le profil du lycée à créer, destiné principalement aux jeunes soldats polonais ayant rejoint la France sans pouvoir rallier l'Angleterre.

Dans l'extrait de son journal du 11 septembre à Robiac se dégage cet amour de la vie et cet attachement pour la France qui subsistent malgré l'armistice, état d'esprit caractéristique des Polonais de l'époque. Toujours et encore tous, s'attachaient à faire revivre un espoir, celui de la liberté future ainsi qu'en témoignent ces quelques mots, selon lesquels l'armistice ne serait *qu'un effondrement passager, qui n'engage en rien l'avenir*⁴⁴. La démarche même de Zygmunt Lubicz-Zaleski pour la création du Lycée, sera la preuve concrète de cette résistance de longue haleine à l'envahisseur: contre vents et marées, continuer le combat où que ce soit *pour votre liberté et la nôtre*.

L'idée fait son chemin. Le laps de temps pour aboutir était très limité. Le professeur Zygmunt Lubicz-Zaleski qui a des relations parmi les hauts fonctionnaires du milieu universitaire s'est trouvé à VICHY, le 18 septembre. En l'absence de M. Ferrachet, qu'il connaît, l'affaire est évoquée avec M. Bruhat Inspecteur Général. L'argumentation est basée sur le fait d'un précédent, lié à l'ouverture du lycée polonais à Paris. Le Prof. Zygmunt Lubicz-Zaleski confiant sur le principe d'un accord, s'est rendu le 22 septembre à Clermont-Ferrand pour discuter avec M. Kawalkowski (Consul Général à Lille) au sujet du futur corps professoral. Le 24 septembre, le Prof. Zygmunt Lubicz-Zaleski a rejoint Grenoble où il a eu des discussions importantes, voir même décisives, avec le recteur de l'Université de Grenoble M. Sarrailh, sur la structure du lycée et son rattachement à l'Académie de Grenoble, avec M. Czesław Korolko-Bobrowski responsable de la Croix-Rouge Polonaise régionale, sur le fonctionnement administratif. A partir du 25 septembre, pratiquement toutes les formalités administratives avec les Autorités françaises étaient réglées.

Le samedi, 28 septembre à Vichy, au cours d'une session extraordinaire, s'est décidé la création du Lycée Polonais, dans les Alpes, dans le Dauphiné, près de Grenoble, par un Comité décideur composé de messieurs Zabiełło (délégué du gouvernement polonais en exil Londres) , Kawalkowski

⁴⁴ Cité d'après TERREL, V. *Le Lycée Cyprian Norwid de Villard-de-Lans. Acte de résistance pendant la seconde guerre mondiale et consécration d'une tradition d'émigration polonaise*, Mémoires I.E.P, Grenoble, 1987, p. 61.

(consul général de Pologne à Lille), Bobrowski (délégué régional de la Croix-Rouge Polonaise dans l'Isère), Zygmunt Lubicz-Zaleski (délégué en France du ministère polonais de l'Éducation nationale) et Godlewski (lecteur polonais à la Faculté de Lettres de l'Université de Lille). Lors de cette réunion, le principe est acquis de la création d'un lycée qui prendra le nom de Cyprian Norwid et de son implantation géographique dans les Alpes, dans le Dauphiné, près de Grenoble, à proximité de la Suisse, neutre, bienveillante, accueillante ⁴⁵. Grenoble c'est aussi une ville universitaire, où une forte structure organisée de l'émigration polonaise était déjà en place. Le choix de Villard-de-Lans n'était donc pas le fait du hasard. Il s'agissait d'implanter le lycée dans une localité à la fois « modeste » pour ne pas être trop en vue, et possédant en même temps un équipement hôtelier convenant pour des internats.

Nous pensons que la notion de continuité peut être retenue, même s'il y a indépendance d'actions. Aussi bien le lycée parisien que celui de Villard-de-Lans, ont accueilli les élèves venus d'horizons divers, même s'il s'agissait au départ de jeunes civils polonais et de très jeunes soldats polonais qui avaient payé leur tribut à la guerre en Pologne et avaient réussi à rejoindre la France, sans pouvoir, après sa capitulation, rallier l'Angleterre. De ce fait, après la Campagne de France, la Croix-Rouge polonaise installée en zone libre et chargée par le général Sikorski, Premier ministre en exil, d'aider les Polonais à rester en France, a été confrontée au problème de scolarisation de tous ces jeunes.

L'amitié et la collaboration entre Zaleski et Godlewski, compte tenu de leurs compétences, de leurs connaissances du milieu universitaire français et de leur déjà longue et étroite collaboration dans le domaine culturel et administratif, furent, donc, essentielles pour la création, la mise sur pied, puis l'organisation et la direction du lycée. Les deux hommes se connaissaient depuis 1926. En effet, Godlewski avait commencé, cette année-là, des études de lettres françaises et histoire à Montpellier, études d'histoire qu'il continua à Paris en même temps que sa licence de philosophie. C'est dans cette ville que les deux hommes se rencontrèrent. Lorsque Godlewski fut

⁴⁵ MALBOS, M. Prof. de Français du Lycée - Extrait de son discours du 07/09/86 à l'occasion du 40ème anniversaire du départ du Lycée Polonais de Villard-de-Lans. cit d'après FANJAS-CLARET, C. *Le Lycée Polonais Cyprian Norwid de Villard-de-Lans*, Mémoire I.E.P., Grenoble, 1987, p. 26.

nommé en 1939 lecteur de polonais à Lille (où il resta jusqu'en 1940), ce fut par Zaleski, alors chargé de tous les lectorats de polonais en France. Lille était alors un centre parmi les plus importants pour l'enseignement du polonais en France, que ce soit par le nombre d'étudiants ou par la qualité de l'enseignement qui y était dispensé. L'amitié entre ces deux hommes était aussi bien intellectuelle que morale ou philosophique. Leur collaboration dépassait l'enseignement du polonais en France : elle concernait également les échanges réguliers d'étudiants entre la France et la Pologne.

Le professeur Zygmunt Lubicz-Zaleski né en 1882 en Pologne était un homme qui avait une culture pluridisciplinaire en particulier dans le domaine littéraire, musicale (piano). Poète, écrivain, publiciste, critique littéraire, il s'est installé en France dès 1918. Il est enseignant à l'Institut d'Études Slaves, chargé de cours à la Sorbonne, lecteur de langue polonaise, il est également délégué à Paris du gouvernement polonais pour l'instruction publique. Du fait de ses activités et de son long séjour à Paris, ses relations dans les milieux intellectuels et politiques français étaient particulièrement nombreuses. Reconnu par les milieux universitaires français en tant qu'humaniste et homme de grande culture, il remplissait parfaitement sa mission de rapprochement entre la civilisation française et polonaise.

Le professeur Waclaw Jan Godlewski né en 1906 en Pologne, après les études secondaires, quitte la Pologne pour la France en 1926. Son cursus universitaire, déjà cité, l'amène après sa nomination en tant que lecteur de polonais à Lille, à s'intéresser à la jeunesse polonaise ouvrière des mines du Nord. Dans les années 1939-1940, il coordonne, à la demande du professeur Zygmunt Lubicz-Zaleski, l'activité des lectorats de polonais dans les universités françaises, pour s'impliquer par la suite dans la création du lycée de Villard-de-Lans.

II.3.2. Mise en place du lycée et son inauguration

Pendant que MM. Zaleski et Godlewski complétaient le groupe des enseignants et mettaient une dernière main à l'infrastructure administrative et juridique, la Croix-Rouge Polonaise s'occupait du recrutement des élèves. Le temps pressait. Le président de la Croix-Rouge polonaise dès le 5 octobre envoie une

circulaire dans les différents centres d'hébergement de réfugiés, comportant diverses informations concernant le lycée et les conditions d'admissions.

Le Lycée Cyprian Norwid avait été prévu comme une unité d'éducation pouvant accueillir environ 200 élèves dans les quatre dernières classes de l'enseignement secondaire et les deux terminales qui étaient divisées en sections mathématique et humaniste (philosophie). Les inscriptions se faisaient sur la base de bulletins scolaires ou passages d'examens.

Entre le 10 et le 15 octobre, professeurs et élèves arrivent sur place, se retrouvent à l'Hôtel du Parc et de Château, les professeurs Zygmunt Lubicz-Zaleski, Godlewski, Malbos, Budrewicz, Łukasiewicz, Aleksandrowicz, Berger, Gerhardt.

Nommé premier directeur du Lycée, le professeur Zaleski n'accepta ce poste qu'après avoir obtenu l'accord du professeur Godlewski de l'assister dans les tâches directoriales. Par la suite, Zaleski fut désigné comme président du Groupement d'Aide au Polonais en France en novembre 1941, qui remplaça la Croix-Rouge polonaise dont la dissolution avait été exigée par l'occupant. Il était évident et dans ses notes il le soulignait constamment qu'il n'aurait pas pu faire place à ses obligations, et tout particulièrement à la direction du lycée, sans la participation efficace du professeur Godlewski, ainsi qu'à la compétence et le dévouement d'un corps professoral de qualité.

Si Zygmunt Lubicz-Zaleski fut avec Godlewski l'animateur initial et le cerveau, il fut aussi jusqu'à son arrestation, celui qui trouva dans les ministères compétents, les chemins adéquats vers des hommes qui lui permirent de maintenir le Lycée libre et indépendant, de l'installer à Villard-de-Lans dans les meilleures conditions, dans un environnement qui s'avéra favorable et amical, et de l'aider lui et ses successeurs, à garder en France, après l'avoir mis au monde, le seul lycée polonais dans l'Europe occupée. Il ne s'agit pas de faire une distinction subtile entre un régime et des hommes, mais force est de constater que Zygmunt Lubicz-Zaleski a trouvé des interlocuteurs qui, dans la mesure de leurs possibilités, et même après sa déportation, ont pris leurs responsabilités et lui ont facilité la tâche.

L'aide des personnalités, telles que Jacques Chevallier, les recteurs de l'Académie de Grenoble et de l'Université, messieurs Sarrailh et Blanchard, les professeurs Jobert, Hamel et beaucoup d'autres dont certains ont lourdement payé cette amitié, a permis, malgré toutes les difficultés, l'existence sans interruption du Lycée Cyprian Norwid.

Le Lycée Polonais a ouvert officiellement ses portes le 18 octobre 1940, dans la salle à manger de l'Hôtel du Parc de Château. Pour l'inauguration Zygmunt Lubicz-Zaleski a invité Ambroise Jobert. En tant que directeur du lycée, il décrit, dans ses mémoires, cette inauguration comme suit :

« Parmi les Français ont prononcé un discours Monsieur le Maire de Villard-de-Lans, ainsi que le professeur Jobert, représentant le préfet et le recteur. Jobert a ému tout le monde, il a prononcé, ou plutôt lu son discours en polonais avec simplicité où ressortait l'espoir dans l'avenir. Parmi les Polonais ont pris la parole, le consul Domański ; Bobrowski-Korolko délégué de la Croix-Rouge polonaise et naturellement moi-même, plus longuement en français qu'en polonais. Pour terminer Dygat nous a joué au piano une Étude, deux mazurkas et la polonaise As-dur de Chopin. Le tout s'est déroulé dans une ambiance chaleureuse⁴⁶ ».

Nous pourrions en rester là, si ce n'est le fait que quelques années plus tard, en 1945, le professeur Zygmunt Lubicz-Zaleski n'ait retenu de cette inauguration que l'allocution d'Ambroise Jobert ait été prononcée en polonais.

La mise en place du Lycée suscite de la part des autorités françaises une surveillance de ses activités. C'est ce dont témoigne le compte-rendu n° 495 du 6 décembre 1940 de la Direction générale de la sûreté nationale, que nous reproduisons ici :

⁴⁶ Łepkowski T., *op. cit.*, p. 47, cité d'après ZALESKI, *Zeszyt Buchenwald*, p. 158-159.

LE MINISTRE, SECRÉTAIRE D'ÉTAT à L'INTÉRIEUR

Direction Générale de la Sûreté Nationale

Direction de la Police du Territoire et des Étrangères

7ème Bureau

Par dépêche du 4 Novembre dernier, vous avez bien voulu me demander de vérifier si l'activité de la Croix-Rouge Polonaise, installée dans les centres d'accueil du Département, ne s'accompagnait pas d'agissements secrets ayant pour objet de recruter leur départ en Angleterre.

J'ai l'honneur de vous faire connaître que de l'enquête à laquelle j'ai fait procéder, il résulte que les organisations polonaises viennent de prendre en location, l'immeuble de l'Hôtel du Parc à VILLARD-DE-LANS (Isère) où est installé depuis le 18 octobre 1940 un Lycée et Gymnase, à l'usage des étudiants polonais n'ayant pu terminer leurs études.

Il s'agit, en l'occurrence, du transfert du collège "Cyprian Norwid ", lequel, après la retraite des années polonaises, s'était installé à Paris. D'abord sous le contrôle de la Mission Catholique polonaise, ce Collège subsiste actuellement, grâce à l'œuvre de la Croix-Rouge dont le siège central est à Vichy et qui s'occupe de l'installation en zone libre, d'une partie des anciennes organisations polonaises.

Le Lycée VILLARD-DE-LANS a fait son ouverture officielle en présence de M. le Professeur JOBERT, de la Faculté de [non indiqué]

Il compte actuellement environ 125 élèves de 10 à 19 ans, 12 Professeurs, ainsi que la domesticité, au total près de 150 personnes de nationalité polonaise et deux professeurs français.

La Direction et l'Administration sont assurées par M. Godlewski Wincelaw, ancien lecteur de littérature polonaise à la faculté de Lille qui remplirait également les mêmes fonctions à la Faculté de Grenoble.

Les organisations polonaises en zone libre ont un Comité installé à l'Hôtel Terminus ainsi qu'au Grand Hôtel à Grenoble où sont hébergés des étudiants en médecine et pharmacie. D'autres groupements fonctionnent à Voiron, Lans, Bourg-d'Oisans et Uriage, localité situées dans le département de l'Isère.

A Voiron notamment, depuis le 17 octobre 1940, se sont fixés à l'Hôtel de la Poste une centaine de réfugiés polonais ; cet immeuble a été loué par les Services de la Croix-Rouge polonaise au nom de son Directeur départemental, M. BOBROWSKI, demeurant à Grenoble, au Grand Hôtel.

Une surveillance discrète continue à être exercée à l'égard des dirigeants et des pensionnaires des centres d'accueil organisés par la Croix-Rouge Polonaise en vue de déceler si le caractère de bienfaisance ne se double pas d'agissements pour le service de l'étranger⁴⁷.

⁴⁷ Cité d'après TERREL V., *op. cit.* p. 72 et 73.

CHAPITRE III

LES HOMMES ET LA VIE DU LYCÉE DE VILLARD-DE-LANS

L'inauguration du lycée a lieu à Villard-de-Lans le 18 octobre 1940 en présence du maire de la commune et d'Ambroise Jobert, jeune historien de l'Université de Grenoble, qui achève sa recherche sur la Commission d'Éducation nationale en Pologne.

III.1. Le contexte isérois

Arrivés de Pologne en France en 1939 après l'invasion de leur pays, ceux qui n'ont pu rejoindre l'Angleterre, après l'armistice, ont trouvé refuge en zone libre. Ils vont mener une existence loin de leur pays, sans jamais désespérer de le retrouver un jour libre. Malgré l'occupation de la Pologne par l'armée allemande et l'armée russe, la continuité de l'État Polonais est assurée. Le nouveau gouvernement formé à Paris le 30 septembre 1939, est reconnu par les alliés. Le nouveau président de la République Władysław Radkiewicz, nomme Władysław Sikorski Premier ministre. Celui-ci a formé un nouveau gouvernement. Une société polonaise se reforme un peu autour de ce gouvernement. C'est une partie de celle-ci qui constituera la population des réfugiés.

Quand le gouvernement polonais, après avoir séjourné à Angers, puis à Libourne, part pour l'Angleterre, tout son personnel ne peut regagner avec lui Londres et se réfugie en zone libre au moment de l'armistice en juin 1940. Ainsi se retrouvent en zone non occupée et sont orientés par la Croix-Rouge Polonaise, les civils avec leurs familles et militaires, dans les lieux d'accueil qui se créent.

Les militaires démobilisés faisaient partie de l'armée polonaise qui s'était reconstituée en France après l'invasion de la Pologne par les troupes ennemies en septembre 1939. A l'armistice la défaite française a entraîné la dispersion des troupes polonaises formées en France. Au moins 15 000 soldats et officiers, après des tentatives ratées de départ en Angleterre, sont restées en France et ont gagné la zone libre (voir détails au chapitre 4.2 et 4.3). C'est un petit nombre de ces derniers, dont un fort pourcentage est composé d'officiers, de sous-officiers et de spécialistes, qui va trouver refuge à Grenoble après de multiples péripéties. Les militaires démobilisés affectés à Grenoble et sa banlieue deviennent des étudiants et résident en majorité à l'Hôtel Terminus, mais aussi au Grand Hôtel, à l'Hôtel Basset à

Uriage-les-Bains, à l'Hôtel de la Poste à Voiron⁴⁸. Une vie d'exilés va commencer dans un pays soumis à l'autorité du gouvernement de Vichy qui collabore avec l'Allemagne. Cette situation de soumission et de collaboration, ils ne l'approuvent pas et ils le démontrent soit par leur attitude en ne cautionnant pas le gouvernement français, soit pour certains en s'engageant dans des activités de résistance. Civils ou militaires, ils participeront à la libération de la France.

III.1.1. Les réfugiés polonais à Grenoble

A partir de juin 1940, la Croix-Rouge Polonaise doit prendre en charge les ressortissants polonais qui se trouvent sur le sol français. Ce sont des civils avec leurs familles et des militaires démobilisés qui n'ont aucun moyen de subsistance et qui affluaient en zone libre. L'acte de création de la Croix-Rouge Polonaise date du 17 juin 1940. Le gouvernement polonais, avant de partir pour Londres, réuni à Libourne lors d'un conseil des ministres, institue cet organisme. Il reçoit pour mission officielle d'aider les Polonais en France déplacés par les faits de guerre, à survivre, à garder leur langue et leur culture, à leur trouver un emploi et un logis. Le gouvernement polonais lui remet une importante somme d'argent et durant toute la guerre elle reçoit des fonds provenant du gouvernement polonais exilé à Londres. La Croix-Rouge Polonaise s'installe le 1^{er} septembre 1940 à Vichy, crée des délégations à Toulouse, à Marseille, à Lyon, à Grenoble et dans plusieurs autres villes.

Des délégués régionaux sont nommés. Á Grenoble, il s'agit de Czesław Korolko-Bobrowski. Afin d'éviter toute ingérence de la part des Allemands, la Croix-Rouge Polonaise est officiellement dissoute au 1^{er} novembre 1941 et est transformée en association privée, le GAPF (« Groupement d'Assistance aux Polonais en France », en polonais « Towarzystwo Opieki nad Polakami we Francji » (TOPF), contrôlée en théorie par les Ministères de l'Intérieur et celui du Travail. De Vichy son siège se déplace fin 1941 à Romans puis à Grenoble (La Tronche). Ce sont des Polonais qui administrent effectivement le groupement d'Assistance aux Polonais en France. M. Zygmunt Zaleski en est le président et M. Joseph Jakubowski le secrétaire général.

⁴⁸ Cité d'après DEMOULIN-CLOT, R., *Les réfugiés polonais à Grenoble et ses environs pendant la seconde guerre mondiale*, Mémoire I.E.P. Grenoble, 1985, p. 30.

Cette organisation représente une sorte de gouvernement pour les Polonais en France. En effet par les liens étroits qu'elle maintiendra avec le gouvernement de Londres pendant la guerre, nous pouvons penser qu'elle en fut son représentant.

Dès juin 1940, la Croix-Rouge Polonaise, puis l'association lui succédant se sont employés à louer des hôtels pour accueillir les Polonais réfugiés. Le délégué régional du Dauphiné, de la Savoie et de la Provence, M. Czesław Korolko-Bobrowski, charge Jan Głębocki de cette mission pour Grenoble et ses environs. Mais la Croix-Rouge Polonaise est aussitôt suspectée de conduire une autre action que celle d'aider les réfugiés. Elle est suspectée d'acheminer clandestinement d'anciens militaires polonais vers la Grande Bretagne. Grenoble et les localités avoisinantes sont choisies, ainsi que d'autres villes pour servir de refuge aux ressortissants polonais.

Grenoble est une ville importante, située en zone libre proche de la Suisse. Son université entretient de solides relations avec les universités étrangères. Le comité de patronage des étudiants étrangers existe depuis le 2 juillet 1896⁴⁹ et les Polonais connaissent bien l'Université de Grenoble. De nombreux atouts sont ainsi réunis pour que Grenoble et sa région deviennent lieu d'accueil. De plus, Grenoble à partir de novembre 1942, subira l'occupation italienne beaucoup moins dure que l'occupation allemande, ce qui permettra aux Polonais de continuer sans trop de difficultés leurs activités officielles et clandestines.

Après l'armistice de juin 1940, il n'est guère facile de trouver des hôtels susceptibles d'accueillir cette population de réfugiés polonais. En effet la zone libre et Grenoble en particulier reçoivent de nombreux réfugiés autres. Cependant dès octobre 1940, les Polonais occupent différents hôtels de Grenoble. Un rapport de l'inspecteur Aventure au commissaire central du 7 décembre 1940 l'informe que le Grand Hôtel (5, rue de la République) abrite 135 personnes, que 90 étudiants logent à l'Hôtel Terminus (Place de la Gare) et que 75 à 80 personnes logent ailleurs⁵⁰.

Il est nécessaire de remplir certaines conditions pour être affecté dans ce centre : posséder un diplôme d'études supérieures et accomplir des travaux

⁴⁹ DEMOULIN-CLOT, R., *op. cit.*, p. 12.

⁵⁰ *Ibidem*, p. 12.

scientifiques ou artistiques. Exceptionnellement sont admis quelques étudiants, quelques familles ayant des enfants à l'université, au lycée ou au collège de Grenoble. Ces conditions particulières d'admission vont faire de ce centre un lieu particulier, singulièrement différent des autres foyers d'accueil tant sur le plan de sa composition que sur le plan des activités sportives.

D'autres hôtels vont héberger des Polonais, comme l'hôtel Majestic, avec un foyer franco-polonais et un mess d'officiers polonais. Des réfugiés polonais sont aussi installés en dehors de Grenoble. A l'hôtel Basset à Uriage-les-Bains, vivent 72 Polonais qui sont des anciens officiers de l'armée polonaise, des intellectuels, des étudiants et quelques travailleurs manuels. Une centaine logent à l'Hôtel de la Poste de Voiron et un nombre équivalent à l'Hôtel de Milan de Bourg d'Oisans.

Grenoble constitue un peu une exception en ce qui concerne la nature des Polonais qu'elle reçoit. Au Grand Hôtel loge une partie de l'intelligentsia polonaise d'avant-guerre, l'élite varsovienne. Des anciens ministres, des ambassadeurs, des hauts fonctionnaires, des magistrats, des militaires de haut rang, des artistes (musiciens, sculpteurs, poètes) se retrouvent, regroupés pour une vie en collectivité à laquelle ils n'étaient guère préparés. Quant aux militaires démobilisés qui sont acceptés à Grenoble, ils se retrouvent à l'Hôtel Terminus et inscrits à l'université.

C'est le Grand Hôtel qui a reçu le plus grand nombre de "hauts personnages" et il est intéressant de citer certains de ses occupants. Parmi les membres de l'ancien gouvernement et de son administration, nous y trouvons un ancien ministre des Finances M. KOŻUCHOWSKI, ~~un~~ haut fonctionnaire du ministère des Affaires étrangères M. Szepietowski, un diplomate, le dernier ambassadeur de Pologne à Moscou M. Grzybowski, quelques hauts magistrats dont M. Fraudel ex-membre de la haute cour de justice de Pologne, M. Walfisz, président de la cour. Un des militaires de haut rang du Grand Hôtel, jouera un rôle considérable dans l'évacuation des militaires polonais vers Londres via l'Espagne, il s'agit du colonel Jaklicz. Le conservateur de la Bibliothèque de Paris Czesław Chowaniec, contraint de l'abandonner, habite l'hôtel ainsi que ses collaboratrices Irène Gałęzowska et Wanda Borkowska. Il a pris soin de confier les manuscrits de la bibliothèque à des personnes sûres. Heureuse initiative, la

bibliothèque sera réquisitionnée par les Allemands et quelque peu dégradée. Les artistes et les intellectuels sont représentés au grand Hôtel par: le pianiste Zygmunt Dygat qui est un élève d'Ignacy Paderewski (célèbre pianiste et compositeur polonais, ancien président du conseil), Léopold Binenthal, musicologue et violoniste, l'historien Władystaw Pobóg-Malinowski, auteur d'une histoire de la Pologne, le poète Jerzy Paczkowski qui s'illustrera en participant à la résistance polonaise en France. Tous ces personnages et leurs familles composent un monde à part, bien distinct des autres réfugiés.

Les réfugiés polonais, civils et leurs familles, militaires démobilisés, réduits à l'exil pour la durée de la guerre, s'installent dans une nouvelle vie qu'ils n'ont pas choisie. Ils vont s'accoutumer à cette vie en communauté que leur imposent les circonstances. Une partie des militaires deviennent des étudiants, à la faculté de droit et de lettres, à la faculté de médecine-pharmacie, à la faculté des sciences, à l'institut polytechnique.

Seules des statistiques générales complètes permettent de bénéficier d'états numériques des étudiants étrangers par nationalités et par facultés pour les années scolaires 1939/1940 et 1940/1941. Les statistiques suivantes n'indiquent que le nombre total d'étrangers sans distinguer les nationalités.

Au cours de l'année universitaire 1939/1940, on ne compte que 13 étudiants polonais sur un total de 249 étrangers soit 5% (3 en droit, 7 en sciences, 1 en lettres, 2 en médecine-pharmacie) En 1940/1941, 311 étudiants polonais sont recensés sur un total de 506 étrangers, soit 61% des étudiants étrangers (65 en droit, 110 en sciences, 123 en lettres, 13 en médecine-pharmacie). Leur nombre a considérablement augmenté par rapport à l'année précédente ainsi que leur proportion par rapport aux autres étrangers. Cette variation résulte clairement de l'arrivée des réfugiés polonais à partir de septembre 1940. En 1940/1941 sur les 311 étudiants polonais, 281 sont des hommes, ce qui correspond pour la plus grande part sans doute aux militaires démobilisés.

Au cours des années suivantes, on recense 426 (1941-1942), 447 (1942-1943), 49 étrangers (1943-1944).

Pour les années considérées, le nombre d'étudiants polonais n'a pu être établi. La faiblesse du chiffre de l'année 1943/1944, tient sans aucun doute au fait que de nombreux jeunes gens étrangers sont partis se battre. C'est le cas en particulier des jeunes Polonais dont beaucoup ont rejoint l'Angleterre. Ce ne sont que des hypothèses, ne connaissant pas la répartition par nationalités des étudiants étrangers. Il est fort probable que les Polonais soient restés majoritaires⁵¹.

Les réfugiés polonais résidant à Grenoble et ses environs, qu'ils soient étudiants ou non, connaissent une vie communautaire intense. C'est une vie en vase clos qui leur est imposée, ils s'en accommodent. Toutefois des contacts avec l'extérieur sont obligatoires, c'est le cas des rapports avec l'administration afin d'être en règle et de pouvoir séjourner à Grenoble ou dans une autre ville de l'Isère. D'autres contacts sont plus amicaux et permettent de rencontrer des Français dans un cadre de détente et de loisirs. Ils ne perdent pas de vue et sont persuadés, qu'ils retrouveront à plus ou moins long terme une Pologne libre. C'est la raison pour laquelle cette communauté en exil reste fermement unie et ne souhaite en aucun cas rompre avec les traditions polonaises. Les Polonais de Grenoble sont déterminés à combattre de quelque manière que ce soit pour retrouver leur liberté, même au péril de leur vie. Nombreux sont ceux qui tentent de gagner Londres pour rejoindre l'armée polonaise ou qui appartiendront à des réseaux de résistance.

Grenoble est donc un lieu-clé, importante dans l'organisation de la vie des réfugiés polonais et de leurs espoirs. Comment ne pas la relier au choix d'établir le lycée polonais Cyprian Norwid à Villard-de-Lans. Ce n'est pas le fait du hasard, mais d'une analyse basée sur la forte structure organisée immigrante polonaise, en place à Grenoble et ses environs.

III.1.2. Le site de Villard-de-Lans

Le site de Villard-de-Lans se situe dans le massif du Vercors, d'un périmètre d'environ 140 kilomètres, d'une superficie d'environ 950 kilomètres carrés⁵² et

⁵¹ DEMOULIN-CLOT, R., *op. cit.*, p. 43.

⁵² NOARO J., *Découverte du Vercors*, Impr. Eymond Grenoble, 1967, p. 9.

d'une traversée de 50 kilomètres sur son plus grand axe, Saint-Nizier - col du Rousset. Le Vercors *dresse sa masse plafonnant dans le ciel. Ses contreforts à pic d'une hauteur moyenne de 1500 mètres, chevauchent les départements de l'Isère et de la Drôme. De belles routes taillées dans le roc empruntent un parcours sinueux et accidenté, aboutissant à huit poternes périphériques qui constituent les voies d'échange avec la plaine. Les gorges de la Boume, canyons tout bruyants de sources et de cascades, au fond desquelles une rivière torrentueuse, guère profonde, contourne d'énormes blocs détachés des parois verticales, scindent le Vercors en deux parties distinctes géographiquement et militairement parlant: les zones nord et sud.*

« Ce n'est qu'au XIX^e siècle que les routes ont été faites et ce fut là une passionnante bataille et par trop ignorée. On dut alors trouver des entrées ou en ouvrir. Aujourd'hui on pénètre dans le Vercors par huit portes: en venant du nord par celles de la Tour Sans Venin, de Sassenage et de Saint-Gervais, en venant de l'ouest par celle de Cognin de Saint-Pierre-de-Chérennes et de Pont-en-Royans - en venant du sud par celle de Plan de Baix - Léoncel et du col ou plutôt du tunnel de Rousset (voir carte en annexe)⁵³ .

« Toutes ces routes s'insinuent dans des vallées étroites, montant à flanc de pente, serpentent, se tordent en un nombre infini de tournants dont l'un domine l'autre à la verticale, se perdent dans des gorges d'où ne se voient ni le soleil, ni les étoiles, traversent des tunnels, passent sous des encorbellements qui font penser à des balcons ou des loggias d'où la vue devient sans cesse plus aérienne, plus émouvante, qu'elle plonge sur l'agglomération grenobloise et ses communes suburbaines, sur la chartreuse découpée du diamant , sur les chaînes alpines, sur la plaine de Valence quadrillée de cultures, sur les terres desséchées et blanchies du Diois.

« Mais il faut dire que les deux entrées (comme les deux sorties) les plus remarquables du Vercors sont bien celles de Sassenage et de Seyssinet (la Tour Sans Venin)⁵⁴. On part de deux cents mètres d'altitude et en quelques vingt kilomètres de montée zigzagante et riche en points de vue extraordinaires, on arrive sur le plateau de Lans et de Villard-de-Lans: on respire l'air des milles mètres. Ce sont peut-être là, les deux routes les plus intéressantes du Vercors. On ne se lasse pas de les parcourir. Chaque fois

⁵³ NOARO J., *Découverte du Vercors*, Impr. Eymond Grenoble, 1967, p. 14.

⁵⁴ *Ibidem*, p. 175.

l'œil est surpris et l'on se trouve à nouveau ému et satisfait devant un spectacle dont les éléments sont pourtant invariablement les mêmes. Les deux routes ont le même intérêt, mais seulement tant qu'on peut regarder vers l'extérieur. Comme elles grimpent l'une et l'autre à la conquête du haut pays, les vues qu'elles offrent sur la plaine et sur la ville même de Grenoble, sur l'Isère et sur le Drac, sur la chaîne de Belledonne et le massif de la Chartreuse, exigent que l'on aille doucement et que l'on s'arrête souvent.

Dès qu'elles entrent dans le plein du pays, celle de Sassenage. Engins - Lans - Villard a grand caractère. Elle est la plus ancienne du massif: elle a été construite en 1825 et a emprunté le tracé du sentier millénaire; la route de Sassenage, quand les gorges d'Engins sont passés, permet de sentir qu'on est arrivé au bout de la montée. Passé un tournant, la vue s'ouvre tout d'un coup sur le plateau de Lans et de Villard-de-Lans avec la multitude de verts ou son éclatante blancheur selon les saisons. La vue saisit aussi du même regard l'imposante et familière architecture des crêtes de l'est proches de deux kilomètres environ, surélevés de mille mètres et plus, au-dessus du plateau. Ils sont là comme se suivant à la file, blanc de neige ou verdoyants l'un ne ressemblant guère à l'autre, le Moucherolle, la Grande Roche, le Pic Saint-Michel, le Col de l'Arc, le Coniafion, le Col Vert, la crête du Gerbier, la Grande et la Petite Moucherolle. Plus loin vers le sud il y a la grande forêt du Vercors dominée par le Veymont.

« Autour de Villard-de-Lans et de Lans, les hameaux désenclavés car ils ont route et téléphone, sont plus nombreux qu'ailleurs. Dans l'un d'eux les Geymonds, le lycée avait sa ferme avec 12 hectares de terre cultivable.

« Pour expliquer l'heureux développement de ces hameaux, il y a les forêts sûres, nourricières, remises en ordre, renouvelées, replantées, entretenues.

« 12 649 hectares de propriété communale ou particulière⁵⁵, cela fait pour l'ensemble du canton de Villard-de-Lans des possibilités de promenades illimitées, une fête sans fin pour les yeux, les oreilles, l'odorat et même pour le goût. Les résineux l'emportent et l'on saura distinguer, le sapin ambreux et frais, l'épicéa au fût allongé, régulier et sans nœud et se prêtant à la menuiserie fine, le pin sylvestre des terres vaines dont il prépare les sols à la venue d'essences plus précieuses, le pin à crochets des sols secs et stériles, résistant

⁵⁵ Ibidem p. 185.

aux froids les plus durs des altitudes et sachant profiter des moindre fissures de rochers pour pousser en isolé ou en bouquet épars. Il va de soi que, parmi la masse des résineux se distinguent d'autres essences minoritaires comme: le hêtre, le frêne, l'orme, le tilleul, le bouleau, l'érable, le peuplier, le merisier, le sorbier, l'aulne et le saule. Il ne faut pas manquer la papeterie.

« Il y a aussi les prairies et les champs de culture.

« Il y a aussi le climat avec ses neiges et ses pluies abondantes et une humidité favorable aussi bien au développement de l'arbre de rendement qu'à la croissance d'une herbe riche.

« A ces possibilités de richesses naturelles vinrent s'en ajouter d'autres la beauté du site, l'air pur et régénérateur et aussi cet heureux mariage entre les crêtes souvent dures à gravir et même dangereuses et un plateau aisé pour quiconque à parcourir à pied. Il y aura aussi l'intérêt que présente le voisinage d'une grande ville de plaine et de carrefour, commerçante, industrielle, universitaire.

« C'est Villard-de-Lans qui fut le premier à l'intérieur des frontières nationales à pratiquer le sport du ski (la piste des Bains qui n'existe plus et la piste des Cochettes qui fonctionne toujours, elle est supplantée actuellement par le complexe de ski de la Côte 2000). Il y avait trois hôtels à la fin du XIX^e siècle. Il y en avait sept en 1922, neuf en 1930, une trentaine en 1939⁵⁶ et pour la plus grande part tenus par des gens du pays.

« Villard-de-Lans est à la fois station du mouvement et du silence. On peut y faire de belles promenades, pratiquer le ski, le patin sur glace et autres loisirs en fonction des saisons.

« Villard-de-Lans c'est aussi l'adoption difficile de l'étranger de par la psychologie montagnarde de la population⁵⁷. De l'étranger on accepte les services, la participation efficace à la prospérité de tous, mais quant à lui reconnaître une pleine citoyenneté, c'est une autre paire de manche ! Pour faire un villardien acceptable, il faut trois ou quatre générations d'ascendants enterrés dans le cimetière communal.

⁵⁶ NOARO J., *Découverte du Vercors*, Impr. Eymond Grenoble, 1967, p. 192 ; *ibidem*, p. 196

⁵⁷ *Ibidem*, p.196.

Nous pensons qu'il y a peut-être une exception pour le Lycée Polonais Cyprian Norwid qui a su se faire adopter progressivement au vu des liens constants avec la population par le sport, les loisirs, échanges culturels, raffermis par sa participation aux luttes du maquis du Vercors et de la libération. Parmi les tués quelques-uns reposent au cimetière de Villard-de-Lans. Sur le chemin de Valchevrière, il y a un Chemin de Croix dédié à la Résistance du Vercors. Parmi les stations, la septième est consacrée aux morts du Lycée Polonais Cyprian Norwid.

En l'absence du consentement d'un auteur précédemment cité, les pages 113 à 124 ont été réécrites à la date du 26 janvier 2011 dans le respect des droits moraux et patrimoniaux attachés aux sources utilisées.

III.2. Les hommes de la direction du lycée

III.2.1. Zygmunt Lubicz-Zaleski - Premier directeur du lycée 1940-1943⁵⁸

Zygmunt LUBICZ-ZALESKI, fils de Pierre et de Zofia née Arkuszewska, né le 29 septembre 1882 dans la propriété familiale Klonowiec près de Radom est un homme de lettres, un poète et un critique littéraire. Représentant de la science et de la culture polonaise en France, il est membre de la Résistance, organisateur et premier directeur de l'Ecole polonaise libre en Europe occupée pendant la Seconde guerre mondiale. Dans une trajectoire particulière, cette partie de sa vie s'inscrit dans une relation particulière entretenue avec la France et qui plonge ses racines dans une jeunesse militante varsovienne.

III.2.1.1. Lubicz-Zaleski entre Varsovie et la France⁵⁹

C'était un homme de culture universelle qui s'est intéressé à de nombreux domaines.

A Varsovie, russe à l'époque, il avait étudié, entre 1903-1905, l'architecture à l'Ecole Polytechnique et la musique de piano du Conservatoire. Sensible à la forme et à la couleur, doté d'une excellente ouïe, il jouait brillamment du piano.

Quand la Pologne est secouée au début du XXe siècle par une agitation révolutionnaire, qui s'étend aussi en Russie, Zaleski en tant que membre d'une organisation clandestine d'étudiants patriotes, y prend part, ce qui lui vaut six mois de détention, à la Citadelle de Varsovie.



60

Zygmunt Lubicz-Zaleski

⁵⁸ LUBICZ-ZALESKI Z., *Dziennik Nieciągły (1904-1925)* - Oprac. Małgorzata Willaume, Akademickie Centrum Graficzno-Marketingowe Lodart S.A., Paryż - Łódź, 1998.

⁵⁹ ŁEPKOWSKI T., *Wolna Szkoła w okupowanej Francji (L'Ecole Libre Polonaise dans la France occupée)*, PWN, Warszawa, 1990, p. 62-63.

⁶⁰ Bulletin SHLP n° 10 Hiver 2008, p. 9-10.

A peine sorti de prison, il s'engage dans l'organisation de la grève à l'Ecole Polytechnique, qui s'inscrit dans un mouvement de milliers de lycéens et étudiants rejetant la russification de l'éducation.

A la suite de ces événements, il doit partir à l'étranger et il opte pour des études de philosophie à Munich et à Paris, à partir de 1905.

Il revient en Pologne en 1908 avec un premier diplôme français et enseignera l'histoire de la littérature polonaise pendant deux ans, dans des écoles privées, autorisées désormais à dispenser des cours en polonais.

III.2.1.2. Lubicz-Zaleski s'installe en France

En 1910, il doit partir à nouveau à cause de la pression policière tsariste.

Après un bref séjour à Munich, il rejoint Paris en décembre 1910.

Il fait des études à l'Ecole des Hautes Etudes Sociales, qu'il termine après avoir soutenu un mémoire sur « La lutte pour l'école polonaise ».

D'abord conservateur adjoint à la Bibliothèque Polonaise à Paris, il inaugure en janvier 1917 les premiers cours de polonais à l'Ecole Nationale des Langues Orientales vivantes, où une chaire de polonais, la première en France, est créée en 1921, et par la suite à la Sorbonne.

Lubicz-Zaleski, dont la nomination fait suite à un accord conclu entre la France et les autorités de l'Etat polonais nouvellement indépendant, y enseigne la langue et la littérature polonaises. A partir de 1925, il obtient le statut de délégué du Ministre polonais de l'Education Nationale et des Cultes en France et le conserve jusqu'au conflit de la Deuxième Guerre



Zygmunt Lubicz-Zaleski

mondiale. Parallèlement, nommé professeur à la Faculté des lettres de l'Université de Varsovie, il développe les relations entre cette Université et l'Ecole des Langues orientales. En outre, il continue à assurer les fonctions de secrétaire de la section polonaise à l'Institut d'Etudes Slaves, poste auquel il avait été nommé en 1920.

⁶¹ Bulletin SHLP n° 10 Hiver 2008, p. 11.

Estimé et bien connu dans les milieux universitaires français comme humaniste et homme de grande culture, il remplit remarquablement dans les années trente sa vocation et sa mission de lien entre la civilisation française et polonaise comme délégué en France du Ministère de l'Instruction Publique Polonaise.

De 1925 à 1939, il crée dix lectorats de polonais dans les universités françaises et obtient la création d'une chaire de polonais à l'Université de Lille en 1927.

Il obtient son doctorat de littérature à l'Université Jagellonne en 1927 et son doctorat d'Etat à l'Université de Varsovie en 1929. En 1937, il devient professeur dans cette Université. La même année, il obtient le titre de Docteur *honoris causa* des Universités de Montpellier et de Lille.

Pour sa contribution au développement des relations culturelles franco-polonaises, il reçoit le titre de chevalier, puis officier de la Légion d'honneur⁶².

Surpris par le début de la guerre, alors qu'il est en congé d'été en Pologne, dans le domaine de Grotowice, il réagit à l'attaque nazie en rejoignant à Varsovie le service de défense anti-aérienne.

Puis vient la capitulation de Varsovie et, quelques semaines plus tard, un message du gouvernement en exil en France lui demande de rejoindre son poste à Paris.

Il décide de partir clandestinement avec un de ses fils. C'est l'aîné Andrzej, qui partage avec lui la traversée hasardeuse à pieds et en traîneau des Carpates enneigées, pour gagner la Slovaquie, puis la Hongrie et enfin la France.

Il revient alors à sa tâche de protecteur des étudiants polonais en France⁶³.

C'est à l'initiative de Zygmunt Lubicz-Zaleski qu'est créé à Paris en 1939 le Lycée Cyprian Norwid, qui est transféré en 1940 à Villard-de-Lans, en zone libre. C'est à lui que la direction en est confiée et l'établissement ouvre ses portes le 14 octobre 1940⁶⁴.

⁶² www.academie-polonaise.org - 90 ans de polonais à l'INALCO, p. 40-42.

⁶³ Bulletin SHLP n° 10 Hiver 2008, p. 10-11.

⁶⁴ - LUBICZ-ZALESKI Z., *Dziennik Nieciągły (1904-1925)* - Oprac. Małgorzata Willaume, Akademickie Centrum Graficzno-Marketingowe Lodart S.A., Paryż - Łódź, 1998.

- www.academie-polonaise.org - op. cit., p. 43.

- ŁEPKOWSKI T., op. cit., p. 49.



Le Professeur Zygmunt Lubicz-Zaleski sur la Grand-Place de Villard-de-Lans.

Les professeurs Zaleski et Godlewski, en tant que créateurs du Lycée Cyprian Norwid, ainsi que les personnes de la direction de la Croix Rouge Polonaise et du Groupement d'Aide aux Polonais de France (Zabiełło, Korolko-Bobrowski, Jabłoński et d'autres) étaient d'accord sur un point, à savoir que l'école secondaire polonaise libre, dans le sud de la France, contrôlée, puis occupée par l'envahisseur, était pour les jeunes Polonais réfugiés et pour ceux de la « vieille émigration » une valeur, sinon un trésor. Il fallait protéger avec sagesse et sollicitude cette institution polonaise, et par conséquent éviter tout risque et toute bravade. La seule existence de l'Ecole était déjà un acte de résistance envers l'Allemagne hitlérienne. Après avoir achevé leur éducation et obtenu le diplôme de maturité (baccalauréat), les jeunes pouvaient, chose compréhensible, essayer de gagner l'Angleterre pour lutter les armes à la main sous les drapeaux polonais, mais ils ne devaient pas se presser et interrompre leurs études avant d'avoir obtenu leur diplôme de fin d'études⁶⁶.

Par ailleurs, lorsque, pressé par les Allemands, le régime de Vichy remplace la Croix Rouge Polonaise en France par un Groupement d'Assistance aux Polonais, Zygmunt Lubicz-Zaleski en devient président en mars 1941.

⁶⁵ ŁEPKOWSKI T., *op. cit.*, photo n° 5.

⁶⁶ Ibidem, p. 75.

A ses yeux, l'éducation prime pour le moment sur la lutte armée, ce qui lui vaut quelques tensions avec le chef des forces armées polonaises clandestines en France, le colonel Józef Jaklicz.

Mais en même temps, il s'engage au sein du réseau Monika de la POWN (Organisation polonaise de lutte pour l'indépendance) et se charge, notamment, de distribuer des fonds acheminés clandestinement de Londres via Lisbonne et distribués entre les différents organismes d'éducation et foyers d'aide aux réfugiés polonais, mais destinés aussi en partie à aider des jeune Polonais à rejoindre soit l'Afrique du Nord, soit la Grande-Bretagne.

C'est un tel transfert de fonds, semble-t-il, qui est à l'origine de son arrestation par la police politique italienne à Grenoble, dans la nuit du 18 au 19 mars 1943. Transféré d'abord en Italie, puis à la prison de Fresnes - interrogé et torturé pendant trois jours par la Gestapo à Paris, il n'a pas parlé - il est déporté au camp de Buchenwald. Son fils Andrzej meurt de tuberculose pendant sa détention, le 6 juillet 1943, et il ne l'apprend que quatre mois plus tard, de la bouche d'un officier de la Gestapo. Sa femme, médecin de la Résistance AK, arrêtée à Varsovie, est déportée à Ravensbrück en 1944.

Zaleski est en mauvaise santé - les coups infligés par les tortionnaires allemands lui ont durablement endommagé un œil et une oreille.

Il se rétablit, survit et rentre en France à la mi-mai 1945⁶⁷.

Il est difficile de dresser un portrait complet d'une personnalité telle que Zygmunt Lubicz-Zaleski, car il eut également une autorité littéraire intense.

Plusieurs de ses recueils furent publiés en Pologne dans la période de l'entre-deux-guerres, et de l'après guerre, entre autres :

« *Des choses futiles et éternelles* » [O rzeczach błachych i wiecznych]. Paris, 1929 : *Attitudes et destinées* (Faces et profils d'écrivains polonais). 1932, en français : *Un génie imaginaire* [Geniusz z urojenia]. « *Le statut moral de l'émigré* » in *Revue des travaux de l'Académie des Sciences Morales et Politiques*. Paris, 1949 : « *Mickiewicz entre l'est et l'ouest* ». *Revue de la littérature comparée*. Paris. 1955.

Il meurt le 15 décembre 1967 à Paris et a été inhumé au cimetière de Montmorency.

⁶⁷ Bulletin SHLP n° 10 Hiver 2008, p. 11.

III.2.2. Wacław Godlewski - Deuxième directeur du lycée 1943-1944



⁶⁸ Wacław GODLEWSKI est né en 1906, Upita près de Poniewieze non loin de Wilno.

Il fit tout d'abord ses études dans une école russe, puis termina le lycée polonais de Poniewieze en Lituanie.

Il séjourna brièvement en Pologne pour se trouver, en 1926, en France. Il y étudia à Montpellier et à Paris, les langues, l'histoire et la littérature.

Après un bref séjour dans sa propriété familiale, il revint en 1929 en France où il y resta définitivement.

Il termina ses études de philologie, puis de philosophie.

A partir de 1931 - grâce à Zaleski - il s'installa à Lille et y occupa le poste de lecteur universitaire de langue polonaise.

Enseignant, il eut désormais constamment à faire avec la jeunesse ouvrière du Nord minier. Au cours de l'année universitaire 1939-1940 - à la demande de Zaleski - il établit une liaison permanente entre les rectorats polonais dans les universités françaises et coordonna leurs activités.

En automne 1940, il contribua, dans une large mesure, à la fondation de l'Ecole de Villard-de-Lans⁶⁹.

En août 1940, il reçoit la visite de Zaleski venu lui demander de l'aide pour organiser à Grenoble un centre d'études polonais. Il s'agissait de créer un lycée polonais et un autre d'étudiants dont le but, en plus de l'éducation, serait de camoufler de jeunes polonais, presque tous d'âge, mobilisables ou anciens mobilisés. Au cours d'une réunion à Vichy avec Zaleski, Kawalkowski ancien consul à Lille, il est décidé de créer un centre d'études, et les pleins pouvoirs sont donnés à Godlewski pour l'organisation matérielle.

Godlewski arrive à Grenoble le 1^{er} octobre 1940 accompagné d'un représentant de la Croix Rouge Polonaise, et dénicher à Villard-de-Lans un hôtel vide qu'il loue et qui sera capable de loger un internat de Lycée.

Après les démarches administratives auprès des autorités françaises de l'organisation du centre d'étudiants, son ouverture se fait le 18 octobre 1940.

⁶⁸ www.lycee-polonais.com

⁶⁹ ŁEPKOWSKI T., *Wolna Szkoła w okupowanej Francji (L'Ecole Libre Polonaise dans la France occupée)*, PWN, Warszawa, 1990, p. 65.

Le Lycée polonais de Villard-de-Lans, lycée mixte accueillant dans les grandes classes, entres autres, des jeunes de l'armée polonaise.

Le Lycée fut organisé très officiellement grâce à l'appui de Jacques Chevalier, Ministre de l'Education Nationale, du Gouvernement de Vichy, qui avait des relations personnelles avec Zaleski, permettant, de ce fait, d'avoir des facilités dans le fonctionnement organisationnel. Une circulaire aux recteurs leur indiqua que le Lycée polonais devrait être assimilé à un lycée français et placé sous le contrôle de l'Académie de Grenoble. Godlewski eut donc des rapports fréquents avec l'inspecteur d'Académie Jacques Langlade, lui aussi polonisant et qui se montra coopérant.



Les professeurs (à partir de la gauche) : Ernest Berger, Włodzimierz Tarło-Mazinski, Waclaw Godlewski.

⁷⁰ Godlewski était un homme consciencieux, intègre et extrêmement travailleur, dévoué corps et âme à l'Ecole. Il enseignait l'histoire de la littérature polonaise (comme Zaleski, il était fasciné par le romantisme politique et littéraire polonais).

Après l'arrestation de Zaleski en mars 1943, Godlewski est nommé directeur et occupe parallèlement les fonctions de président du comité de patronage des étudiants. Il travaille en collaboration avec Joseph Jakubowski, délégué général du gouvernement polonais pour la zone Sud, qui prend la direction du TOPF.

La situation à Grenoble devient de plus en plus tendue, et il apparaît à l'automne 1943 (suite à l'occupation allemande) que les actions de harcèlement des Allemands sont de nature à inquiéter la direction du Lycée, du sort de l'Ecole, et surtout des jeunes. La surveillance policière allemande se resserrait de plus en plus sur le Lycée avec l'arrestation le 2 mars de Godlewski par la Gestapo.

Il est déporté à Mauthausen.

A son retour, après la guerre, il reprend son activité interrompue à l'Université de Lille. Il enseigne aussi à l'Ecole Supérieure du Journalisme. Ses

⁷⁰ ŁEPKOWSKI T., *Op. cit.*, photo n° 7.

cours sur le symbolisme et l'esthétique ont un grand succès auprès d'un auditoire nombreux.

Il publie un recueil de poèmes *Błyski losu* et en français, les ouvrages *Lucifer* et *Le Chemin de la Croix* - publiés à Lublin à titre posthume.

Il a été un travailleur infatigable du rapprochement franco-polonais. Il a consacré sa vie à tisser des liens entre les deux nations.

Il a fait quelques voyages : à Rome, il a rencontré le Pape Jean-Paul II. Il est venu plusieurs fois en Pologne, où il a noué des contacts scientifiques avec l'Université de Wrocław.

La Radio Polonaise lui a consacré, dans les années 1970, une émission poétique.

Il a été décoré de nombreuses médailles polonaises et françaises.

En 1972, il a pris sa retraite et s'est installé, à partir de 1973, dans les Pyrénées, à Amélie-les-Bains. Malgré l'invalidité qui a assombri ses dernières années, il est resté actif jusqu'à son dernier souffle.

Il est mort subitement à son domicile, le 31 août 1996, à l'âge de 90 ans. Selon son vœu, il a été inhumé au cimetière de Villard-de-Lans.

En septembre 1996, on devait commémorer le 50^e anniversaire de la fermeture du Lycée Cyprian Norwid. Les Villardiens de toutes les parties du monde ont afflué à l'Assemblée organisée pour cette occasion. Le samedi 7 septembre, après la grand'messe à l'église de Villard-de-Lans a eu lieu l'enterrement du professeur Godlewski, où les élèves réunis, les habitants de la ville, les représentants des autorités municipales et de l'Université, ont dit adieu à leur professeur, mentor et ami.

Le Professeur Edmond Gogolewski de l'Université de Lille, dans son allocution, lui a rendu un vibrant hommage.

J'y étais.

Témoignage de M. GODLEWSKI

Lecteur de Polonais à la Faculté des Lettres de Lille.

Recueilli par E. Perroy le 28 février 1947. CARAN 72AJ/73

SOURCES :

1. Tadeusz Łepkowski : « Wolna Szkoła polska w okupowanej Francji ».
2. Zygmunt Lubicz-Zaleski « Journal ».
3. Articles de presse dans les revues polonaises : « Przekrój », « Głos Katolicki n° 32 »(1947) et en France « le Petit Dauphiné » et « Tygodnik Polskiej Emigracji »(hebdomadaire d'émigration polonaise).

III.2.3. Ernest Berger - Troisième directeur du lycée 1944-1946

Sauvetage du lycée de la fermeture envisagée par les Allemands en juin 1944



Ernest Berger

⁷¹ A partir du printemps 1944, la fonction de directeur du Lycée, le troisième, fut assumée par Ernest BERGER.

Il est né le 28 janvier 1904 à Dąbrowa-Śląska.

Dans la période qui nous intéresse, c'était avant tout un remarquable et talentueux professeur de mathématiques, ainsi que le directeur et l'excellent chef de la chorale de l'école. A partir de 1941, il remplissait aussi la fonction de vice-directeur du Lycée.

C'était un Silésien de Zaolzie, et déjà avant la guerre, il enseigna et dirigea un chœur de jeunes qui se produisait dans diverses villes de Silésie - ce qui était très typique dans les milieux musicaux polonais de cette région. Extrêmement travailleur, il savait parfaitement organiser son temps et celui de ses collaborateurs et, durant ses rares moments de loisirs, il composait et arrangeait de nombreux chants populaires, patriotiques et religieux⁷².

Après l'arrestation de Waclaw Godlewski le 2 mars 1944 par la Gestapo, il assume la fonction de directeur jusqu'à la fermeture du Lycée en 1946.

Outre les mathématiques remarquablement enseignées par Ernest Berger, qui dépassait le niveau des programmes du moment, le chœur scolaire était toujours présent et actif sur le plan artistique.

Les Villardiens dans la vie quotidienne attachaient une énorme importance au chant. L'art choral de maître Berger les enthousiasmait.

Tout ce qui, à Villard, était lié à la musique, demeurait en quelque sorte dans le sillage des réalisations du chœur scolaire.

L'École tout entière était fière de cet enfant chéri d'Ernest Berger, « Maître de chœur » déjà expérimenté avant la guerre.

Le chœur se créa spontanément en automne 1940 et son chef le forma sur le plan organisationnel et artistique. Il comptait 30 à 35 choristes, mixte au début

⁷¹ www.lycee-polonais.com

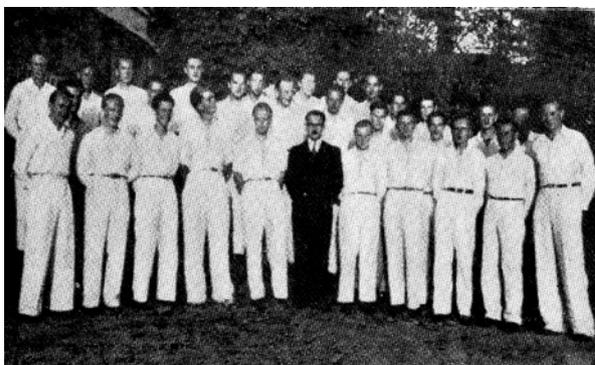
⁷² ŁEPKOWSKI T., *Wolna Szkoła w okupowanej Francji (L'École Libre Polonaise dans la France occupée)*, PWN, Warszawa, 1990, p. 68-69.

(plusieurs jeunes fille), puis, à partir de 1941/42 jusqu'à la fin, il ne se composait que de jeunes hommes.

Les répétitions avaient lieu régulièrement deux fois par semaine, le soir, sans compter les répétitions supplémentaires à la veille d'un concert, parfois aussi le matin avant la messe chantée du dimanche à l'église.

La messe polonaise de 11h15, c'était avant tout pour les Français, le concert du chœur polonais. Une assemblée dense remplissait l'église, obligeant certaines personnes à rester à l'extérieur.

Le répertoire du chœur était très diversifié. En plus des hymnes polonais et français, dont suivant l'avis des Français, l'exaltante marseillaise, on exécutait des chants artistiques (extraits d'opéras), des chants populaires (surtout montagnards), militaires et religieux (chants de Noël merveilleusement interprétés).



⁷³ Au bout d'un an, le chœur était déjà connu, non seulement à Villard, mais aussi dans la région.

Les Français appréciaient l'Ecole « Le Lycée chantant »⁷⁴.

La chorale scolaire. Au milieu le professeur Berger, dirigeant de la chorale.

La prise de la direction de l'Ecole par Ernest Berger se fit dans un contexte événementiel lié à la tragédie du Vercors, de l'été 1944, avec son descriptif dans le chapitre IV.

Bref récapitulatif :

Le renforcement des maquisards dans l'important point stratégique du Vercors et leur équipement (un premier parachutage d'armes a été effectué le 13 novembre 1943⁷⁵) inquiètent dès le début de 1944 aussi bien les unités de répression au service de Vichy (la police, la milice) que le commandement allemand à Grenoble.

⁷³ LEPKOWSKI T., *Op. Cit.*, photo n° 16.

⁷⁴ LEPKOWSKI T., *Op. Cit.*, p. 117-118.

⁷⁵ DALLOZ P., *Vérités sur le drame du Vercors*, Paris, 1979, p. 210.

A la mi-avril 1944, des détachements de la milice attaquèrent les maquisards. Le Directeur du Lycée s'inquiète de plus en plus du sort de l'École et surtout des jeunes.

Presque un an après la déportation de Zygmunt Lubicz-Zaleski en mars 1943 et l'arrestation du Professeur Waław Godlewski en mars 1944, fit une impression accablante sur les enseignants et les élèves.

Depuis le début de 1944, les Allemands procèdent à des perquisitions dans les locaux du G.A.P.F., dans les refuges polonais et effectuent des arrestations. On pouvait imaginer que le sort du G.A.P.F. et des réfugiés polonais et, par la même, celui de l'École en était jeté.

C'est à ce moment pénible qu'Ernest Berger fut nommé suppléant du directeur⁷⁶.

Les autorités allemandes (militaires) faisaient irruption à Villard pour effectuer des « contrôles » dans les bureaux de la municipalité française ainsi qu'au secrétariat de l'École. Il convient de noter que les Français amicaux avertissaient le directeur de l'imminence de ces visites de reconnaissances.

De ce fait, les épreuves de baccalauréat se déroulèrent du 2 au 30 mars 1944.

Mais le 16 juin 1944, un groupe de soldats allemands avec un officier en tête entra dans le bâtiment pour perquisitions, contrôles et interrogatoires.

Les explications d'Ernest Berger, qui parlait couramment l'allemand, ont permis de convaincre les Allemands de la non implication du Lycée dans la subversion, et leur départ.

Un article écrit par Gustaw Morcinek (écrivain) suite aux obsèques du professeur-directeur Ernest Berger, dans le journal ORKA n° 30 du 27 juillet 1958 :

« Evocation de Ernest Berger »

« Wspomnienia o Ernestie Bergerze »)

mentionne, que l'officier allemand qui avait pour mission d'envisager la fermeture du lycée, ne l'applique pas.

Des affinités communes, dont les mathématiques, ont modulé l'attitude de l'officier, qui autorise la poursuite des activités du lycée.

Quelques jours plus tard, il est condamné à mort par les Allemands pour son indulgence et fusillé⁷⁷.

⁷⁶ ŁEPKOWSKI T., *Op. Cit.*, p. 157.

⁷⁷ MORCINEK G., « Evocation d'Ernest Berger » (« Wspomnienia o Ernestie Bergerze »), ORKA, n° 30 du 27 juillet 1958.

Par la suite, en juillet, une série d'événements liés au renforcement de la défense du Vercors par la Résistance et du côté de l'occupant de la préparation d'une action de ratissage et de purification eurent pour effet une mobilisation des F.F.I. qui, malgré les explications du directeur Berger, sur les objectifs de longue haleine de l'Ecole, ne purent convaincre le commandement du maquis et dut accepter la mobilisation en se mettant lui-même à la tête du détachement, qui comprenait 12 élèves, 6 éducateurs et professeurs, et 9 autres personnes⁷⁸.

Les affectations des mobilisés aux diverses tâches se soldèrent lors de l'attaque du 21 juillet 1944 à Vassieux, par les détachements allemands, par la perte de 10 Villardiens.

Par la suite, le Professeur Ernest Berger, à partir de l'automne 1944, se trouva confronté, durant les deux dernières années, par la prise en charge de l'Ecole, par la Croix Rouge Polonaise, qui jusqu'à l'été 1945 dépendait de « Londres », et, par la suite, de « Varsovie »⁷⁹ jusqu'à sa fermeture en 1946.

Après son retour en Pologne, le Professeur Ernest Berger est décédé le 28 mai 1998 à Raciborz.

Nota : Pendant les six années du Lycée Cyprian Norwid, plus d'une demi-centaine d'enseignants et éducateurs y ont travaillé. Il a été plus difficile de réunir des données sur le corps pédagogique que sur les élèves, d'où des lacunes. Seuls les documents de certains, peu nombreux, sont restés dans les chemises du Recueil des Archives des Actes Anciens.

La chemise d'Ernest Berger a disparu du fascicule correspondant dans les Archives des Actes Nouveaux (AAN).

Les informations proviennent des enquêtes de la presse et des archives privées⁸⁰.

⁷⁸ ŁEPKOWSKI T., *Op. Cit.*, p. 105.

⁷⁹ ŁEPKOWSKI T., *Op. Cit.*, p. 194.

⁸⁰ ŁEPKOWSKI T., *Op. Cit.*, p. 105.

III.3. Infrastructure et organisation du lycée

III.3.1. Aspects matériels et légaux

L'Hôtel du Parc et du Château devenu le centre n° 56 bis du SCSE (Service de contrôle social des étrangers), telle était la première dénomination de l'établissement assimilé à un centre d'hébergement pour réfugiés polonais et changé en établissement d'enseignement secondaire, est le seul lycée polonais dans l'Europe occupée. Au point de vue des études, il dépend du secrétariat d'État à l'Éducation nationale.

La situation géographique de Villard-de-Lans était fort propice au développement du lycée. Placé dans le massif du Vercors, le village fait partie intégrante de la « citadelle de Liberté » et avait cet avantage, non négligeable, d'être isolé de la zone urbaine grenobloise par plusieurs dizaines de kilomètres d'une petite route tortueuse, et plus d'un bon mètre de neige d'hiver. C'était à l'époque un lieu touristique et une modeste station de sports d'hiver. Nombreux étaient les hôtels, qui ne se remplissaient plus depuis le début de la guerre et étaient autant de bâtiments disponibles pour d'autres activités. C'est ainsi que plusieurs hôtels devinrent des dortoirs pour les jeunes filles et des salles de classe. Ce fut le cas de l'Hôtel de la Poste, de l'Hôtel Beau Site, de l'Hôtel des Loisirs (actuellement Hôtel du Centre), de l'Hôtel Fleur des Alpes, du Rocher (maison d'enfants).

L'Administration du Lycée, au vu de son statut juridique et d'interdépendance vis à vis des autorités françaises et polonaises, devait assurer la gestion des locaux du budget du personnel, des conditions d'hébergement et de nourriture, la réglementation de l'école et des internats. Le financement du lycée était assuré d'octobre 1940 à décembre 1942 par le GAPF (Groupement d'Assistance aux Polonais en France).

Les autorités polonaises considéraient le lycée de Villard-de-Lans, comme un établissement scolaire d'État. Les fonds pour le financement de lycée, provenaient du gouvernement polonais en exil à Londres, le plus souvent acheminé via la Suisse. Les Polonais du GAPF tenaient à cette forme

d'indépendance financière, de certains centres en fonction de leur « profil social ». Pendant plus de deux ans, ils n'ont pas souhaité recevoir d'allocations de la part des autorités françaises. Il s'agissait du lycée polonais de Villard-de-Lans et de quelques internats dans plusieurs villes universitaires. Un compte-rendu du GAPF de début 1942, précise qu'elle renonce aux fonds français « *dans le but d'éviter une ingérence extérieure dans le domaine de l'éducation de la jeunesse*⁸¹ ».

Cette attitude d'indépendance s'est avérée irréaliste après l'occupation de la zone libre par les armées allemande et italienne en novembre 1942. Les contacts avec Londres et la Suisse sont devenus moins réguliers et difficiles. De plus, le GAPF s'est rendu compte que le fait de dépendre des autorités françaises, lui servait de parapluie contre les actions à prévoir de la part de l'occupant au vu de la situation nouvellement créée. Le GAPF a donc demandé à Vichy de prendre le lycée sous sa tutelle en tant qu'un de ses centres d'hébergement. Cette décision était dictée par les difficultés financières liées au changement de situation.

Dès lors le lycée devait dépendre administrativement du SCSE (Service du contrôle social des étrangers) et au point de vue études, le lycée dépend du secrétariat d'État à l'Éducation nationale. Pratiquement c'est l'Académie de Grenoble qui en a la charge. Par lettre du 21 décembre 1942, le directeur du SCSE, accepte la prise en charge du lycée à partir du 1^{er} janvier 1943. Les contrôles étaient effectués en général par les représentants de l'université de Grenoble, les professeurs Raoul Blanchard, Jacques Chevallier, Ambroise Jobert, Jacques Langlade et Jean Sarrailh, qui étaient liés d'amitiés avec Zygmunt Lubicz-Zaleski et Waław Jan Godlewski.

Indépendamment de la réalité « juridico-administrative », nous avons à faire avec la « réalité du terrain ». Tout d'abord les locaux pour les enseignants et les locaux pour les classes. Au départ pour les autorités françaises, l'école était officiellement un centre d'hébergement n° 56 bis, parmi le réseau des centres pour les Polonais ; puis elle a été considérée comme internat scolaire de la Croix-Rouge polonaise et par la suite du GAPF.

⁸¹ Cité d'après Łepkowski T., *op. cit.*, p. 54.
AAN - Dossier 734-1, p. 17.

En octobre 1940, les premiers hôtels avec leur équipement ont été loués, puis en fonction des besoins, les autres. La base principale du lycée, siège de la Direction et du secrétariat avec ses deux classes et son internat pour les garçons, le plus important de 161 places, était installée à l'Hôtel du Parc et du Château, seul bâtiment disponible de cette taille, bien qu'il soit insuffisant. Les autres internats avec locaux pour classes, ce sont entre autres: Hôtel de la Poste (16 places), Loisir (actuellement Hôtel du Centre) (47 places), Hôtel Fleur des Alpes. Á Lans, ce sont l'Hôtel Vodiska, l'Hôtel Col-de-l'Arc, l'Hôtel des Tilleuls, l'Hôtel Roseraie. Tous ces hôtels étaient loués sur la base d'accord avec les propriétaires.

Le principal bâtiment, l'Hôtel du Parc et du Château, à la suite d'un désaccord avec son propriétaire Joseph Guichard, a failli faire l'objet d'un refus de prorogation de bail expirant en juin 1943. Il y a eu réquisition par le préfet de l'Isère pour permettre de poursuivre les activités de l'établissement.

Il est intéressant d'en relater les faits⁸².

L'Hôtel du Parc et du Château avait été loué dès le début du mois d'octobre, aux gérants de la société à responsabilité limitée au capital de 555 000 de francs⁸³, M. et Mme Guichard, par la Croix-Rouge polonaise et mis à la disposition du Service du contrôle social des étrangers. Mais l'immeuble lui-même, le matériel et les terrains qui en dépendaient furent réquisitionnés officiellement par le préfet de l'Isère délégué du ministre, secrétaire d'État au Travail, dès le mois de juin 1943. Á cette date, les autorités compétentes ont procédé à la réquisition de cet immeuble, sauf des terrains et des pièces exclus du bail, afin de conserver au centre n° 56 bis (Lycée polonais Cyprian Norwid) la jouissance de l'Hôtel du Parc et du Château, de son matériel et des terrains attenants, pour pouvoir maintenir ce centre.

En effet, les propriétaires s'étaient refusé à proroger le bail passé entre eux et le Groupement d'assistance aux Polonais en France. Plus d'un mois avant l'expiration du bail (25 juin 1943), le Groupement d'assistance aux Polonais de France s'était mis en rapport avec la société bailleuse, il s'était heurté à des

⁸² TERREL V., V. *op. cit.*, p. 71.

⁸³ INSEE, Coefficient de transformation du franc de 1942, en Euros 2007 (voir tableau en annexe).

exigences absolument « inadmissibles » aux yeux du Service du contrôle social des étrangers.

Suivant un acte reçu par M. Barlet (notaire à Villard-de-Lans) le 18 juin 1942, la société à responsabilité limitée « Hôtel du Parc et du Château » de Villard-de-Lans, avait donné ce bail au Groupement d'aide aux Polonais en France, divers bâtiments faisant partie de l'Hôtel du Parc et du Château ainsi que le matériel, le mobilier et la lingerie garnissant les lieux loués, ces lieux étant donc destinés à l'installation d'un collège et pensionnat d'élèves polonais. Le bail était consenti pour une durée d'une année, du 25 juin 1942 au 25 juin 1943. Le loyer annuel était fixé à 290 000 francs, payable par tiers égaux d'avance le premier jour de la signature du bail et les deux autres le 1^{er} novembre 1942 et 1^{er} mars 1943. En outre, le Groupement d'assistance aux Polonais de France s'engageait verser à titre de cautionnement en garantie du paiement des dégâts autres que l'usure normale causées aux lieux loués, et de l'exécution des conditions du bail, une somme de 90 000 F.

Toutes ces conditions furent très exactement remplies par le Groupement d'assistance aux Polonais de France, qui, plus d'un mois avant la date prévue pour l'expiration du bail, se mit en rapport avec la société, afin de tenter d'obtenir à l'amiable le renouvellement du bail. Mais alors que le GAPF faisait preuve d'un large esprit de conciliation, puisqu'il alla jusqu'à admettre que le loyer annuel soit porté de 290.000 à 350.000 francs, il s'est heurté de la part de la société bailleuse à des exigences qu'il estima inacceptables.

Effectivement, si depuis 1940, la location et les conditions du bail semblaient avoir été fixées à l'amiable, et apparemment dans les meilleurs termes entre les deux parties, le gérant de la société se plaignait cependant au maire de Villard-de-Lans dans une lettre adressée du 18 juin 1943, que depuis l'année 1940, les élèves du lycée polonais jouissaient des locaux « d'une manière détestable » et que les sommes prévues sur le bail pour compenser l'usure anormale des lieux et matériels, ne permettaient en aucune façon de couvrir les frais occasionnés par les réparations.

En conséquence, le gérant de la société (dont la responsabilité était lourdement engagée) demanda le paiement immédiat de la location annuelle et que la caution soit portée de 90 000 à 200 000 francs.

D'autre part le gérant avait déclaré dans sa dernière lettre qu'il était disposé à faire une seule concession, à savoir de louer son hôtel pour neuf mois... Ce qui signifiait la résiliation du bail en plein cours de l'année scolaire, à la date du 25 mars 1944.

On comprend donc, dans ce contexte, que toutes les tentatives de conciliation à l'amiable soient restées vaines. L'expiration du bail étant imminente, une réquisition immédiate s'avérait la seule voie ouverte, afin de maintenir sur place le collège d'élèves polonais ; procédure juridiquement possible et amplement légitimée par l'intérêt qui était attaché du point de vue de l'ordre public et de l'utilité nationale, au fonctionnement du Lycée polonais de Villard-de-Lans. On pouvait donc, envisager cette procédure du fait de la situation juridique de l'organisme occupant les lieux. Il s'agissait bien d'un organisme d'État, centre n° 56 bis du SCSE (Service du contrôle social des étrangers), qui était lui-même placé sous l'autorité de la Direction de la Main d'oeuvre du ministère du Travail. Par la suite, la vie administrative du centre se trouvait réglée par les instructions générales concernant tous les centres d'accueil et du reclassement des étrangers réfugiés en France, organisés et contrôlés par le SCSE.

La réquisition se trouvait donc expressément prévue par les règlements en vigueur. La circulaire interministérielle du chef de gouvernement, ministre secrétaire d'État à l'Intérieur et du secrétaire d'État au Travail, n° 337, adressée aux Préfets le 26 mai 1942, mentionne :

Organisation du centre

En raison de l'intérêt qui s'attache à l'hébergement et au reclassement des étrangers en cause dans les centres organisés par le Service Social des Étrangers, je vous invite à faciliter dans toute la mesure du possible l'organisation de ces centres : il y aura lieu, notamment de faire application à cet égard, des mesures prescrites pour les réfugiés en ce qui concerne la fourniture de matériel et de matières premières⁸⁴.

⁸⁴ Cité d'après TERREL V., *op. cit.*, p. 149.

Il convient en outre de souligner, qu'en raison de sa nature particulière (établissement d'enseignement), le centre de Villard-de-Lans était également soumis au contrôle du ministère de l'Éducation nationale qui en surveillait le fonctionnement sur le plan technique.

Les motifs justifiant l'emploi de la réquisition, quant à eux, étaient les suivants, en dehors de ceux intéressant les hébergés eux-mêmes, dont les études auraient risqué d'être définitivement compromises si le centre avait dû être déplacé, il en était d'autres touchant directement à l'ordre public et à l'intérêt national.

D'une part, les inconvénients qui auraient résulté, dans les circonstances d'un transfert précipité d'une collectivité importante d'étrangers, n'étaient que trop évidents, d'autant que la recherche d'un autre emplacement présentant les mêmes avantages (proximité d'un centre universitaire, etc. ...) et les mêmes garanties pour l'ordre public, se serait avérée très délicate. En outre on relevait un manque total d'autres locaux se prêtant à l'organisation du centre de Villard-de-Lans, et le fait que la préfecture de l'Isère n'ait jamais élevé d'objections contre le maintien du centre n°56 bis à Villard-de-Lans, en témoigne.

D'autre part, il convient de rappeler l'intérêt national qui s'attachait à ce que les jeunes Polonais réfugiés en France, continuent à recevoir leurs instructions sous le contrôle des mêmes autorités publiques que par le passé (celles-ci surveillaient le fonctionnement de l'établissement depuis sa création). Précisément, cette situation avait été soulignée par de hauts fonctionnaires, et notamment par le Recteur de l'Académie de Grenoble, qui avait exprimé son très vif désir de voir se poursuivre à Villard-de-Lans, l'activité du lycée polonais.

Enfin, il y a lieu d'observer que la réquisition n'entraînait finalement aucune charge nouvelle pour le budget de l'État français. Le financement du lycée ainsi que l'entretien des 200 élèves inscrits chaque année, était assuré à l'origine par la Croix-Rouge polonaise qui s'occupait aussi de recruter le personnel (professeurs et personnel de service) et de répartir les élèves. Après la dissolution de la Croix-Rouge polonaise, ce même financement fut à la charge du Groupement

d'assistance aux Polonais en France (GAPF) qui avait repris les fonds de la Croix-Rouge polonaise, alimentés par le gouvernement polonais en exil à Londres. Après la réquisition, le GAPF s'engagea à régler en totalité le montant de l'indemnité de réquisition qui était fixée par l'administration.

La réquisition des locaux ainsi demandée, a été satisfaite en date du 23 juin 1943 (soit deux jours avant l'expiration du bail). Le lycée polonais a donc pu être maintenu dans son cadre initial et dans des conditions similaires aux premières années.

Cette parenthèse est significative des problèmes concrets et administratifs auxquels la direction de l'école était confrontée ainsi que de l'attitude des autorités françaises.

Il y a lieu de mentionner, que grâce aux interventions personnelles de Zygmunt Lubicz-Zaleski, le lycée de Villard-de-Lans s'est vu accorder des subventions de divers organismes. En décembre 1941 l'Académie des sciences morales et politiques versa une subvention de 5 000 francs pour l'achat de livres. En février 1942, le pape fit verser une somme de 100 000 francs comme l'indique une lettre du 25 février 1942 envoyée à l'évêque de Grenoble par la Nonciature apostolique de France⁸⁵.

⁸⁵ BBP SHLP - Archives Professeur Zygmunt Lubicz-Zaleski - Akc. 3 880.

COPIE

NONCIATURE APOSTOLIQUE
DE FRANCE

Vichy, le 25 Février 1942.

No 4520

Excellence Révérendissime,

Je me permets de vous envoyer, par un chèque ci-joint sur le Crédit Lyonnais, la somme de francs 100.000 que le Saint Père a daigné destiner aux réfugiés polonais.

+ Sec
+ 210
Votre Excellence aura la bonté de la faire remettre à M. Zaleski, Président du Groupement d'Aide aux Polonais, villa "Belles Alpes", LA TRANCHE, en lui faisant savoir que cette somme doit servir à améliorer la nourriture des étudiants polonais, en particulier de ceux qui se trouvent au Gymnase-Lycée à Villard-de-Lans.

En remerciant d'avance Votre Excellence de cette oeuvre de charité, à laquelle Elle voudra bien prêter Son aimable concours, je La prie d'agréer l'expression de mes sentiments de sincère et respectueux dévouement en Notre Seigneur.

Son Excellence
Monsieur Caillet
Evêque de Grenoble

signé: Valerio Valeri

Par sa lettre du 9 mars 1942, Monsieur le Directeur Zygmunt Lubicz-Zaleski remercie son Eminence Monseigneur VALERIO-VALERI Nonce Apostolique de Vichy.

655/3

Villard de Lens; le 9.3.1942

Eminence Révérendissime,

Son Excellence Monseigneur Caillet a bien voulu me remettre la somme de francs 100.000 que le Saint Père a daigné destiner aux étudiants polonais et en particulier à ceux qui se trouvent au Gymnase-Lycée à Villard de Lens.

En ma qualité de Président du Groupement d'Assistance aux Polonais en France j'ai l'honneur de prier Son Eminence de bien vouloir déposer aux pieds de Sa Sainteté nos très respectueux sentiments de gratitude pour ce don généreux et l'expression de notre très profond attachement filial.

En remerciant Son Eminence du précieux et efficace concours qu'Elle a bien voulu prêter à cette oeuvre de charité, je La prie d'Aggréer l'expression de ma haute considération et de très profond respect.

Z.L.Zaleski

Son Eminence
Monseigneur Valerio Valeri
Nonce Apostolique
V i c h y

III.3.2. Professeurs et élèves

III.3.2.1. Les enseignants

Zygmunt Lubicz-Zaleski, directeur du collège-lycée Cyprian Norwid de Villard-de-Lans, avait été servi par les événements pour le choix de ses collaborateurs. Il avait pu faire appel à des professeurs et des chargés de cours d'universités polonaises que la guerre avait chassés dans la zone libre en France. Parmi les premiers arrivés et créateurs de l'école figuraient Waław Jan Godlewski, qui enseigna l'histoire et la littérature polonaises, Ernest Berger, qui créa avec les élèves de l'établissement une chorale qui chantait à la messe du dimanche. Witold Budrewicz, ingénieur de formation, champion de boxe, était responsable de l'éducation physique et des sports. Il créa des équipes de volley, basket, hockey sur glace, ski, luge, boxe et football. Les sciences étaient enseignées par des enseignants chevronnés, universitaires pour la plupart. Outre Zofia Łukasiewicz, professeur de biologie, le lycée accueillait Kazimierz Gerhardt, de l'université de Lwów, professeur de chimie et de physique et Tarlo-Maziński, de l'université de Vilno, professeur d'astronomie et de mathématiques. L'enseignement du latin était assuré par Jan Harwas, ancien chef du service culturel du consulat de Pologne à Lille, qui connaissait également l'allemand, le français, l'anglais, le grec. L'enseignement des langues était assuré par Marcel Malbos et Philippe blanc, professeurs de français, Mme Keller, professeur d'anglais qui assurait également le secrétariat personnel du directeur. Mme Jadwiga Gostyńska, devenue plus tard Mme Steffen, nièce du président de la République Polonaise Micki de 1928 à 1939 était l'économe de l'école, Jadwiga Aleksandrowicz, la surveillante générale, mesdames Berger et Harwas, les secrétaires. L'école comptait également deux aumôniers, les pères Chechelski et Bozowski⁸⁶.

L'équipe initiale formée par le professeur Zygmunt Lubicz-Zaleski, fut modifiée et complétée au fur et à mesure des arrestations et des départs. Nous notons les noms de Wiera Anisimow (français, latin, spécialiste du Moyen Age), Œwikliński (anglais et géographie), Dusza et Komar (histoire), Mul

⁸⁶ GOGOLEWSKI E., *op. cit.*, p. 81.

(mathématiques), Wasiak (Éducation physique), Gogłuska, Osuchowski, Słupnicka, Stupkiewicz (polonais), Steffen (physique). Madame Stefanowicz (polonais) dit *Rebeka* avec ses origines de la noblesse terrienne avait un franc parler qui mettait beaucoup d'animation dans ses cours. Cette liste n'est pas exhaustive et regroupe des professeurs qui ont enseigné soit en même temps soit successivement⁸⁷.

Ces professeurs avec leurs brillantes personnalités et, pour certains chargés de cours d'universités polonaises, obtinrent dans leur spécialité des résultats spectaculaires. De fait, le corps professoral était d'une qualité exceptionnelle.

Le Lycée connut successivement quatre aumôniers, tous nommés par le Cardinal Hlond (Primat de Pologne) alors retiré à l'abbaye de Haute-Combe. Il s'agissait des pères Chechelski d'abord, ensuite Bozowski (ses sermons imagés, puissamment réalistes, étaient d'une rare sublimité), puis Mróz et Czajka. On peut signaler que M. Godlewski se rendit fin 1943/ début 1944, à Haute-Combe, pour s'entretenir avec le cardinal Hlond des problèmes d'aumônerie liés au Lycée.

Les professeurs avaient des origines diverses. On distinguait, ceux qui étaient déjà en France avant-guerre de par leur profession comme Zygmunt Lubicz-Zaleski et Godlewski, Mme Gostyńska et ceux qui sont restés "bloqués" en France, après l'armistice de juin 1940 et qui n'ont pas pu rejoindre l'Angleterre. Il s'agissait de personnes ayant des postes de responsabilités politiques, diplomates, officiers, chefs d'armée.

Ils se sont retrouvés en zone libre, reparties dans différents centres d'hébergements (voir chap. 3.1 et 3.3).

Une classification des différents personnages entre les diverses catégories d'origine ne représenterait, dans ce contexte, qu'un intérêt restreint. Tous avaient pour but de participer au combat, dans l'espoir de retrouver un jour leur patrie, après l'avoir libérée.

⁸⁷ ŁEPKOWSKI T., *Wolna Szkoła w okupowanej Francji (L'Ecole Libre Polonaise dans la France occupée)*, PWN, Warszawa, 1990, p. 61-62.

Le corps professoral était polonais, à l'exception de deux professeurs qui étaient français et qui ne connaissaient pas le polonais : MM. Marcel Malbos et Philippe Blanc.

M. Malbos a d'ailleurs été très tôt impliqué dans l'histoire du Lycée Polonais, grâce à l'amitié réciproque qui l'unissait à Godlewski. Cette amitié était bien antérieure à la création du Lycée. Les deux hommes s'étaient connus à Lille, dans les années 1930. Malbos faisait alors ses études de lettres à la faculté catholique où Godlewski était lecteur de littérature polonaise, professeur d'histoire du Moyen Age (en plus de ses fonctions de professeur d'esthétique à l'école du journalisme de Lille) ainsi que « directeur intellectuel » des étudiants. Les deux hommes logeaient à l'époque dans le même foyer d'étudiants. Ils sympathisèrent et échangèrent très vite. Godlewski rendait régulièrement visite à Malbos à Robiac, lequel allait à son tour en Pologne en 1938. Et c'est tout naturellement, lors de la débâcle, alors que M. Godlewski est venu se réfugier à Robiac.

Quelques temps plus tard Zygmunt Lubicz-Zaleski allait le contacter afin de lui soumettre ses projets concernant la création d'un lycée polonais⁸⁸.

III.3.2.2. Les élèves

Dans les premières années de son existence, le lycée accueillit des élèves venant d'horizons divers, dont l'âge, l'origine sociale, la formation, le passé étaient différents. Ils étaient enfants de réfugiés polonais militaires ou fonctionnaires, manuels ou intellectuels ayant rejoint la France en 1939. Ils étaient jeunes soldats démobilisés ayant participé le plus souvent comme volontaires aux campagnes de Pologne, de Norvège et de France, arrivés en franchissant clandestinement toutes les frontières ; hommes d'un certain âge ayant eu une situation ou un métier, qui mettaient à profit leur inaction forcée, pour terminer leurs études ; enfants d'émigrations polonaises antérieures, fixés ici avant-guerre, s'exprimant parfois difficilement en polonais, et qui, minoritaires au début, verront leur nombre grandir au fil des ans, et enfin, peu nombreux mais néanmoins présents, descendants de la Grande émigration du siècle dernier.

⁸⁸ TERREL V., *Le Lycée Cyprian Norwid de Villard-de-Lans. Acte de résistance pendant la seconde guerre mondiale et consécration d'une tradition d'émigration polonaise*, Mémoires I.E.P, Grenoble, 1987, p. 83.

Notons qu'un nombre relativement restreint d'élèves se sont retrouvés à Villard-de-Lans, plus ou moins par hasard, tels ceux qui provenaient de familles aisées, étaient en vacances lors de la déclaration de guerre, sur la Riviera italienne ou sur la Côte d'Azur. Étant isolés de leur patrie, ils ont alors rallié la zone libre française, puis le Lycée polonais lors de sa création.

Ainsi, durant toutes les premières années, jour après jour, le Lycée se peuplait de nouveaux arrivants, réunis et répartis par la Croix-Rouge polonaise, puis par le GAPF, entre les différents centres de Service de contrôle social des étrangers (SCSE)⁸⁹.

Arrivés en force dès la première année, beaucoup parmi les militaires n'étaient venus au lycée que pour passer le baccalauréat. Ensuite avec ce diplôme, ils gagnaient l'Angleterre par l'Espagne pour être officiers. Les années suivantes (1941/42, 1942/43, 1943/44) les passages en Espagne continuèrent avec, pour la plupart d'entre eux en « stage » au camp de Miranda. Quoi qu'il en soit, ils introduisirent au lycée, un esprit spécifique qui n'était ni celui de la caserne, ni celui du scoutisme, encore moins d'un patronage, ou d'un lycée, mais celui d'une communauté solidaire qui, dans une période difficile, se sert les coudes, prend en charge les plus jeunes, et qui trouve un dérivatif aux problèmes du moment ainsi qu'un oubli des soucis quotidiens, tout en contribuant à les résoudre à terme, dans l'étude, la musique et le sport. Cet étrange amalgame en vase clos, dans un internat où la vie communautaire était intense, durant une période où les événements ne pouvaient laisser personne indifférent, a engendré un lycée exceptionnel, différent de tous les lycées classiques de l'époque et d'aujourd'hui et a donc aussi donné naissance à cet esprit particulier qui s'est maintenu jusqu'au dernier jour du lycée⁹⁰.

Les rapports professeurs-élèves étaient bons. Il y eut des mouvements de contestations liés aux difficultés du quotidien, mais vite aplanies. Il fallait s'adapter et surmonter les difficultés passagères et éviter la fermeture de l'établissement.

⁸⁹ TERREL V., *op. cit.*, p. 82.

⁹⁰ *Ibidem*, p. 87 et FANJAS-CLARET, C. *op. cit.*, p. 35.

Le respect mutuel qui dominait les relations, malgré cette distance de statut des uns par rapport aux autres, n'empêcha nullement une réelle communion d'esprit et du travail entre professeurs et élèves, qui n'avaient qu'une idée en tête, pouvoir participer à la lutte pour l'indépendance de la Pologne.

Ainsi la majorité des élèves étaient venus à Villard-de-Lans pour travailler sérieusement. Les résultats scolaires furent donc corrects, et ce dès la première année, que ce soit au baccalauréat polonais (qu'ils passaient dans leur propre lycée, corrigés par leurs propres professeurs - avec un système de double correction systématique - sous contrôle de l'Académie de Grenoble) ou à l'épreuve de la *Mata Matura* similaire au BEPC français (voir tableau des résultats ch. 3.7).

III.3.2.3. Les élèves et leur vie au lycée Norwid de Villard-de-Lans

L'école est mixte, compte au cours de la première année de son existence 159 élèves répartis en 4 classes : les deux dernières du collège et les deux du lycée. Avec la mise en place progressive du système complet de classes selon le modèle polonais (4 classes de collège, et 2 de lycée), le nombre d'élèves augmente avant de se stabiliser :

Tableau : les effectifs du lycée Cyprien Norwid entre 1940 et 1946⁹¹

Année scolaire	Nombre d'élèves inscrits
1940-1941	159
1941-1942	226
1942-1943	185
1943-1944	211
1944-1945	200
1945-1946	220

Les filles sont de plus en plus nombreuses. À partir de 1942, des hôtels sont loués à leur intention dans Lans pour servir de salles de classe et d'internats. Peu à peu, la base de recrutement des élèves se modifie aussi : dans un premier temps, les jeunes issus de la nouvelle immigration provoquée par la guerre constituent la

⁹¹ ŁEPKOWSKI T., *op.cit.*, p. 251.

majorité des élèves. À la fin de la guerre, ce sont les enfants de l'immigration ouvrière de l'entre-deux-guerres qui prédominent.

Malgré les conditions particulières et les difficultés de tous ordres, l'école atteint et maintient un bon niveau. Chaque année, les étudiants de dernière année subissent les épreuves du baccalauréat polonais qui leur permet, grâce à l'accord des autorités scolaires françaises, d'accéder aux universités françaises ; le nombre de bacheliers selon les années scolaires se présente de la manière suivante :

Tableau : les bacheliers du lycée Cyprien Norwid (1941-1946)⁹²

Année d'obtention du baccalauréat	Nombre de bacheliers
1941	38
1942	55
1943	53
1944	18
1945	27
1946	19

La notoriété de l'école est encore rehaussée par des activités qui dépassent le strict cadre scolaire et pédagogique. La chorale organisée par le professeur Ernest Berger, et les équipes sportives dirigées par l'ingénieur Budrewicz sont reconnues pour leur qualité.

L'atmosphère patriotique au sein du lycée, son statut particulier d'école étrangère en France, la personnalité de son directeur, attirent évidemment l'attention des autorités allemandes d'occupation. Egalement président du *Groupement d'Assistance pour les Polonais en France*, organisme qui a pris en 1941 la succession de la *Croix-Rouge polonaise* dissoute, le professeur Zaleski est arrêté en mars 1942 et déporté au camp de concentration de Buchenwald. Son successeur à la tête du lycée, le professeur Władysław Godlewski, est arrêté à son tour en mars 1944 et déporté au camp de Mauthausen. C'est le professeur Berger qui prend alors la direction du lycée. De leur côté, une fois leur baccalauréat en poche, beaucoup d'anciens élèves, surtout les militaires des premières promotions, s'efforcent de rejoindre les rangs des forces polonaises en Angleterre, via l'Espagne le plus souvent, ou la résistance.

⁹² ŁEPKOWSKI T., *op.cit.*, p. 268.

Le lycée dans les derniers mois de l'Occupation : le Maquis du Vercors

En juin et juillet 1944, la région du Vercors est embrasée par les luttes menées par le maquis contre l'occupant allemand. Dans l'établissement polonais, il ne reste que très peu d'élèves : le centre de Lans est presque vide, dans celui de Villard ne résident plus que quelques filles et une trentaine de garçons. En effet, la répression qui s'abat depuis le début de l'année 1944 sur les différents centres de regroupement des Polonais, incite la direction du lycée à avancer la date des sessions du baccalauréat : la première session a lieu fin mars, la session de rattrapage s'étale sur la fin du mois de mai et le début de juin. Aussitôt après, les bacheliers retournent dans leurs familles, sauf Zdzisław Hernik qui rejoint le maquis, incité sans doute par un employé de l'école, Ludwik Wilk, entré dans la résistance en janvier ou février déjà.

Pour les autres classes, la fin de l'année scolaire se déroule de manière un peu chaotique. Du 19 au 25 juin, la majorité des élèves repartent chez eux. Ne restent que des élèves sans famille en France ou ceux pour lesquels le trajet de retour comporte trop de risques, des professeurs et quelques employés. La direction du maquis du Vercors ayant décrété la mobilisation générale, un détachement arrive à Villard-de-Lans le 16 juillet et procède à l'enrôlement obligatoire des jeunes, y compris des pensionnaires du *collège - lycée Norwid*. Les protestations du directeur Berger ne peuvent modifier l'attitude des maquisards : 12 élèves de plus de seize ans (11 de l'école *Norwid* et Eugeniusz Łukomski, frère de Zygmunt - élève du collège, étudiant dans une école technique à Nîmes venu rejoindre son frère à Villard), 9 employés et 6 professeurs et éducateurs sont mobilisés. Au total, en comptant L. Wilk et Z. Hernik, ce sont donc 29 personnes liées au *collège - lycée Norwid* qui se trouvent au cœur du Vercors au moment de l'attaque allemande.

Le sort des Villardiens dans l'attaque du maquis du Vercors

Le professeur Berger n'abandonne pas ses élèves et ses personnels aux dangers d'une vie de maquisard à laquelle ils ne sont pas préparés. Ses tractations avec les chefs du maquis ont donc pour conséquence que presque tout le groupe polonais est affecté non pas à des bataillons de combat mais à un bataillon de travailleurs chargé d'aménager un terrain d'atterrissage à Vassieux-en-Vercors pour les renforts espérés. Malheureusement, ce terrain est précisément la cible principale de l'attaque aéroportée allemande au petit matin du 21 juillet, prélude à l'action « de pacification » de la région par la Wehrmacht. Cinq élèves tombent dès les premières minutes de l'engagement, sans même avoir eu la possibilité de se défendre : Henryk Czarnecki, Jerzy Delingier, Witold Nowak, Leon Pawłowski, Józef Zglinicki (et probablement Eugeniusz Łukomski). Pour leur part, les deux combattants, Zdzisław Hernik et Ludwik Wilk, ont réussi à gagner le Nord du Vercors : L. Wilk meurt près d'Autrans vers la fin du mois de juillet. Z. Hernik, fait prisonnier à la fin du mois d'août près d'Autrans également, est fusillé comme otage fin août ou début septembre. Les professeurs de latin, Jan Harwas, et de physique, Kazimierz Gerhardt, ainsi que le médecin scolaire Tadeusz Welfle, qui ont pu quitter le Vercors, sont capturés par les Allemands et fusillés vers le 20 août sur l'aéroport de Lyon-Bron. Tous les autres membres du groupe mobilisé le 16 juillet parviennent à regagner l'établissement de Villard sains et saufs.

Le lycée Norwid dans la France libérée

En octobre 1944, l'école reprend ses activités dans des conditions plus normales, dans une région libérée. Un an plus tard, elle passe sous le contrôle des délégués de Varsovie. En juin 1946, après la dernière cérémonie de remise des diplômes aux bacheliers, l'école est définitivement fermée. À la rentrée de l'année scolaire 1946-1947, un nouveau lycée polonais est ouvert à Paris, au siège historique de la rue Lamandé.

Le lycée polonais « Cyprian Norwid » installé à Villard-de-Lans, près de Grenoble, en 1940, durant la Seconde Guerre mondiale, a été une exception en tant qu'établissement polonais secondaire dans l'Europe occupée.

III.3.2.4. Évolution de l'exception polonaise de Villard-de-Lans entre 1940 et 1946 : le profil des élèves

Le Lycée, dont les effectifs grandissaient de jour en jour, voulut être un refuge pour les jeunes combattants exilés et sans avenir immédiat, un peu leur propre maison où ils pouvaient se sentir en sécurité, en même temps qu'une école où l'on pouvait - en attendant la reprise des hostilités - faire des études dans de bonnes conditions et préparer le baccalauréat. Il était reconnu par le gouvernement français comme l'équivalent des diplômes français analogues, donnant accès aux établissements d'enseignement supérieur. Pour les élèves, il s'agissait de mettre à profit leur inactivité forcée, pour prolonger leurs études et de continuer envers et contre tout leur scolarité que la guerre et l'occupation de la Pologne avaient interrompue.

Mais le Lycée Cyprian Norwid fit davantage. Dans les limites de ses possibilités humaines, il voulut être une réponse aux événements historiques qui continuaient à se dérouler dans le monde, tant sur le plan militaire que culturel.

Les projets stratégiques allemands et russes prévoyaient la destruction totale de la nation polonaise, de sa culture, de son entité en tant que peuple libre et civilisé (voir ch. 4.2). On brûlait les bibliothèques, les musées, on démolissait les œuvres d'art et de sciences. On a considérablement restreint et contrôlé le niveau de l'école primaire. Les élites intellectuelles étaient anéanties. La Pologne, saignée à blanc et décapitée, devait être ramenée au rang des peuples serviles.

C'est à cet état de fait tragique que le lycée de Villard-de-Lans a voulu répondre, dans la mesure de ses moyens et possibilités, tendus à l'extrême dans un acte de foi et d'espérance, ne s'abandonnant pas au désespoir, considéré comme lâcheté. D'où ce caractère de résistance morale, intellectuelle et spirituelle patriotique et hautement humaniste. Il était un but auquel tous, quel que soit leur âge et leur situation, se raccrochaient : garder leur identité polonaise, conserver et faire vivre leur identité culturelle, combattre sur tous les fronts pour pouvoir rebâtir cette patrie qu'ils espéraient pouvoir retrouver un jour, après l'avoir libérée.

Ainsi, le lycée Cyprian Norwid fut un creuset et une expérience dont nous ne connaissons pas d'équivalent, où se créa avec tous les apports, un esprit particulier.

Et si tous les participants y contribuèrent, l'apport le plus important et le plus décisif fut cependant celui des militaires arrivés dès octobre 1940, plus âgés, plus mûrs et plus indépendants. Ils venaient de perdre une nouvelle bataille après s'être comportés brillamment en Pologne, en Norvège ou sur la Meuse. Ils en ressentaient une vive déception, mais en aucun cas un découragement. Si parfois quelques-uns étaient malgré tout déprimés, jamais ils ne se plaignaient et la solidarité jouait. Expatriés ensemble dans ce coin de France, tous ces élèves et ces professeurs formaient un noyau dur et solide où chacun savait épauler l'autre quand la nécessité s'en faisait sentir. Une unité profonde, spirituelle et morale, régnait entre eux, malgré leurs différences d'âge, de classe et d'origine et tous en respectaient les règles⁹³.

Le profil des élèves, au fil des années s'établissait comme suit :

1940 - 1941 : 159 dont 139 garçons

1941 - 1942 : 226 dont 186 garçons

1942 - 1943 : 185 dont 121 garçons

1943 - 1944 : 211 dont 98 jeunes filles

1944 - 1945 : 200 dont 103 jeunes filles

1945 - 1946 : 220 dont 147 jeunes filles⁹⁴

III.3.3. Programmes, cours, examens

Le Lycée Cyprian Norwid avait été prévu comme une unité d'éducation pouvant accueillir environ 200 élèves, répartis dans les quatre dernières classes de l'enseignement secondaire (gimnazjum), et deux années terminales (liceum). Le passage d'une classe à une autre était entériné par un bulletin scolaire (voir en annexe). Au terme des quatre années d'étude, les élèves passent un examen, une sorte de petit baccalauréat (mała matura) équivalent à notre BEPC.

⁹³ TERREL V., *op. cit.*, p. 86.

⁹⁴ ŁEPKOWSKI T., *op. cit.*, p. 251.

Quant au lycée, il comprenait deux années terminales : la première (pierwsza licealna) et la deuxième (druga licealna), divisées en deux sections, Mathématiques et Humaniste (Philosophie), avec passage, à la fin de cette deuxième année, du baccalauréat polonais (matura). Le programme des cours était basé sur celui des écoles d'enseignement secondaire en Pologne.

Les cours se déroulaient en langue polonaise. À ces cours s'ajoutait un enseignement approfondi de la langue et de la littérature française (5 heures par semaine), qui était une base pour obtenir l'équivalence du baccalauréat.

Une fois le baccalauréat obtenu, une équivalence délivrée par le ministère de l'Éducation nationale permettait d'accéder, d'intégrer des études d'enseignement supérieur.

Dans les cours d'histoire et de géographie, on mettait l'accent sur les affaires françaises. Dans l'ensemble, nous pouvons dire que le « gimnazjum-liceum » Cyprian Norwid s'appuyait sur les programmes polonais, avec adaptations liées à la localisation de l'école.

Au départ l'année scolaire était divisée en deux semestres comme en Pologne. À partir de 1941/42 on a adopté le système trimestriel français.

Le système de notation différait :

- de 0 à 5 dans les écoles polonaises
- de 0 à 20 dans les écoles françaises
- de 0 à 10 adopté pour le lycée Cyprian Norwid.

La notation de 0 à 5 des écoles polonaises permettait néanmoins d'affiner les notes limites entre satisfaisant et non satisfaisant 3 - ou 3 = pour éviter la note éliminatoire 2. 3 - *trzy z minusem* (3 avec un moins)

3 *trzy z dwoma minusami* (3 avec deux moins).

En argot :

3 - *trzy z dylem* (3 avec un "mandrin")

3 = *trzy z dwoma dylami* (3 avec deux "mandrins").

L'heure de cours durait 50 minutes. Ce choix correspond à un compromis entre « l'heure de cours » polonaise classique de 45 minutes et « l'heure » française de 60 minutes. Les cours étaient mixtes.

Il y avait cinq cours par jour le matin. Le battement de 10 minutes, outre qu'il permettait aux élèves de se reposer, avait pour fonction de laisser le temps aux professeurs qui en avaient besoin de changer de lieu, de se rendre dans un autre hôtel pour y dispenser d'autres cours. Pour beaucoup, ces 10 minutes n'étaient pas de trop. Les cours commençaient dès 8 heures du matin et se poursuivaient jusqu'à 13 heures 30. Il y avait une pause de 15 à 20 minutes à 10 heures, avec une collation offerte par le lycée. Comme nous l'avons indiqué précédemment, l'Hôtel du Parc et du Château était destiné aux seuls professeurs et élèves garçons, dont la majorité étaient internes. Ces salles de classe sont vite devenues insuffisantes et, pour suppléer à ce nombre trop restreint, on en créa d'autres dans les hôtels devenus dortoirs pour les jeunes filles, comme les hôtels Fleur-des-Alpes et celui de la Poste, qui comptaient chacun deux classes, ou l'Hôtel du Beau-Site qui accueillait une classe.

L'après-midi était libre jusqu'à 16 heures, heure à laquelle commençait l'étude obligatoire du soir qui se poursuivait jusqu'à 18 heures. L'heure du repas était fixée à 19 heures.

En réalité, la journée commençait bien plus tôt, avec le réveil, chaque matin organisé par une personne désignée pour le service et le rassemblement à 7h30. Par beau temps, le rassemblement se faisait dans la cour de l'Hôtel du Parc, là les élèves devaient être rangés deux par deux, au garde à vous pour réciter *Notre Père* et entonner un cantique typiquement polonais⁹⁵. Par mauvais temps, le rassemblement se déroulait à l'intérieur d'un ancien bâtiment de l'hôtel. Et c'est le soir, après le dîner et avant la chorale qui répétait 3 fois par semaine, que l'on procédait à un nouvel appel, avant d'entamer à nouveau le chant du soir.

⁹⁵ FANJAS-CLARET C., *op. cit.*, p. 10.

La réalisation du programme scolaire se heurtait à de nombreuses difficultés. Il y avait un manque de supports écrits, de livres, de matériel, de laboratoires pour certains cours comme la physique, la chimie, l'astronomie, la biologie, la géographie. Cette situation a amené à effectuer les cours dans un style universitaire, les élèves devaient apprendre les techniques de prise de notes. Les cahiers les mieux tenus étaient transmis de la classe « *ânée* » à la classe « *cadette* ». Mais dès le début de l'année scolaire 1941/42, les premiers manuels scolaires ont été constitués et concernaient les différentes matières enseignées (voir en annexe le cours de chimie avec sa table de matières).

La première session de baccalauréat effectuée sans le contrôle de l'Académie de Grenoble, a eu lieu en juin 1941. 51 candidats se présentèrent aux épreuves, 38 furent reçus, ce qui représentait un pourcentage encourageant de 74 %. Le nombre de bacheliers, filles et garçons, sortis du collège-lycée polonais de Villard-de-Lans fut le suivant⁹⁶ :

Diplômes du baccalauréat 1941 - 1946

ANNEE session printemps et automne Examens passés individuellement	NOMBRE DE DIPLOMES DU BACCALAUREAT Elèves et externes		
	Filles	Garçons	Total
1941	7 (18%)	31 (82%)	38 (100%)
1942	5 (9%)	50 (91%)	55 (100%)
1943	9 (17%)	44 (83%)	53 (100%)
1944	7 (39%)	11 (61%)	18 (100%)
1945	7 (26%)	20 (74%)	27 (100%)
1946	10 (53%)	9 (47%)	19 (100%)
Total 1941-46	45 (21%)	165 (79%)	210 (100 %)

Diplômes du baccalauréat selon les types

Années	Types				Manque de données
	Général	Math.-Phys.	Hum.	Classique	
1941	38	-	-	-	-
1942	-	34	20	-	1
1943	-	32	19	1	1
1944	-	11	7	-	-
1945	-	13	13	-	1
1946	-	7	11	-	1
Total 1941-46	38	97	70	1	4

⁹⁶ ŁEPKOWSKI T., *op. cit.*, p. 268 et GOGOLEWSKI E., *op. cit.*, p. 81.

Les autorités scolaires françaises accordèrent au baccalauréat polonais délivré par cet établissement l'équivalence du baccalauréat français, de sorte que les bacheliers de Villard-de-Lans pouvaient poursuivre leurs études dans des établissements d'enseignement supérieurs français. Le jury des examens, auquel participaient des professeurs français, avait obtenu l'approbation du recteur de l'académie de Grenoble. Chargé par le ministère de l'Éducation nationale de traiter avec toutes les autorités académiques de la zone libre des questions relatives aux étudiants et élèves de nationalité polonaise, Zygmunt Lubicz-Zaleski rendait compte de sa mission au secrétaire général du ministère français de l'Instruction publique et il était en relation avec les directeurs des départements compétents⁹⁷.

Le lycée pouvait, comme nous l'avons vu, accueillir environ 200 élèves dans les quatre dernières classes du secondaire, et les deux terminales divisées en sections, mathématique et humaniste. Il était régi par le programme polonais, avec un enseignement de la langue et de la culture française. Le Lycée était polonais, c'est-à-dire que toutes les études et le cursus normal se déroulaient en polonais, selon des programmes aménagés et des horaires polonais. Une place remarquable était néanmoins réservée à l'enseignement du français à tous les niveaux ainsi qu'à la littérature française dans les classes supérieures. Dans les programmes des groupes les plus avancés, l'enseignement du français avait d'ailleurs un rôle particulièrement important. L'enseignement du français devait être considéré comme l'égal des cours de la langue et littérature polonaises. Nombreux étaient les élèves, qui arrivant sans savoir parler un mot de français, étaient bientôt capables de passer leur bac de Français en obtenant des notes tout à fait honorables.

III.3.4. La vie du lycée - études, sports, loisirs, chorale, messes, travaux, liens avec la population polonaise de Villard-de-Lans.

D'une manière générale, on ne saurait qualifier l'atmosphère du lycée de "militaire" comme certains l'ont fait. Il n'y a pas eu, à proprement parler

⁹⁷ GOGOLEWSKI E., *La langue polonaise dans l'enseignement élémentaire et secondaire en France (1833 - 1990)*, Centre d'Études de la Culture Polonaise de l'Université Charles de Gaulle, Lille III, A.N.R.T., 1994, p.81.

"d'instruction militaire". Les rassemblements du matin et du soir (zbiórki), de même que les règles de vie et d'emploi du temps stricts, et les défilés de l'Hôtel du Parc à l'Église pour la messe, au pas cadencé n'étaient en fait que l'expression d'une discipline à laquelle chacun participait, pour ne pas perdre de vue qu'il fallait être prêt à participer activement aux événements en cas de besoin. C'était une forme de résistance à son échelle.

Nous avons parlé de l'emploi du temps des études dans le chapitre III.3.3.

Beaucoup d'activités sportives étaient organisées sous l'impulsion de Witold Budrewicz. Dès octobre 1940 furent créées des équipes de volley-ball et de basket-ball, puis celles de hockey sur glace (à la patinoire de Villard-de-Lans), de ski (à la piste des Bains et aux Cochettes), de bobsleigh, de boxe et de football. Les résultats obtenus étaient partout spectaculaires: les équipes de volley et de basket remportaient des victoires dans tous les tournois auxquels elles participaient avec ou contre les villardiens (Villard-de-Lans regroupait alors, nombre d'écoles privées françaises - écoles primaires ou collèges) dont les équipes luttait souvent avec ou contre celles du lycée polonais. Cette situation contribuait considérablement à renforcer les liens avec la population locale.

Les équipes de ski et de boxe conquièrent la quasi-totalité des titres universitaires nationaux français. Le mérite en revient à la présence de skieurs chevronnés de Zakopane et aux qualités d'entraîneur de M. Budrewicz. L'équipe de hockey a souvent battu les équipes françaises de première division et ne s'est inclinée qu'en match retour devant Briançon, champion de France à l'époque. Quant aux footballeurs, qui jouaient au sein de l'équipe locale de Villard-de-Lans, certains parmi eux devinrent temporairement professionnels dans des équipes de première division⁹⁸.

En ce qui concerne la musique, le professeur Berger fit rapidement partager sa passion à tous ses élèves et créa une chorale dont le souvenir et les chants sont encore dans la mémoire de beaucoup de témoins de l'époque. Masculine à l'origine elle devint rapidement mixte et fut accompagnée ensuite par un mini-orchestre à

⁹⁸ TERREL V., *op. cit.*, p. 106.

cordes. La chorale se produisait chaque semaine à la messe de 11h15 le dimanche, et bientôt la messe française de 10h fut délaissée par la plupart des paroissiens qui rejoignirent les Polonais dans une église régulièrement bondée. Très rapidement la réputation de la chorale dépassa le cadre local et elle dut répondre à des invitations extérieures, parfois fort difficiles à refuser, et qui furent toujours des manifestations de sympathie envers la Pologne.

Toutes ces activités permirent rapidement de trouver un langage commun avec la population locale. La curiosité d'abord, la sympathie, puis le respect, entourèrent bientôt le lycée. C'est donc dans un climat de collaboration et d'amitié qui allait en s'amplifiant que purent vivre les jeunes Polonais.

Naturellement, l'amitié et la compréhension villardienne se sont ajoutées à cette impression d'indépendance et de liberté dans un monde en guerre, créant ainsi pour ces jeunes un oasis de paix temporaire où ils ont pu apprécier l'amitié de la France et des Français.

Le contact entre la population villardienne et le Lycée fut grandement facilité par la présence de professeurs de français qui jouèrent surtout au début, le rôle d'intermédiaire. Nombreux furent par exemple, les Villardiens conviés au « Château » pour les fêtes qui y étaient célébrées: folklore, chant, coutumes polonaises qui contribuaient à la conservation de la culture polonaise, mais aussi à la partager et la répandre. D'une manière générale, il y avait entre les deux communautés une certaine communion à deux niveaux. D'une part, les Polonais souhaitaient faire partager aux Français leur culture, leurs idées et leurs coutumes. D'autre part, la vie matérielle des Polonais se confondait avec celle des Français : ils étaient soumis aux mêmes restrictions dans la vie quotidienne. Concernant la nourriture, pomme de terre, topinambours, rutabagas, orge perlé, choux, constituaient le fond solide de leur nourriture⁹⁹.

Le centre n° 56 bis de Villard-de-Lans exploitait une ferme de 12 hectares¹⁰⁰, la ferme des Gemonds, dite *ferme des Polonais*, où dès les vacances de Pâques en

⁹⁹ TERREL V., *op. cit.*, p. 109 39 FANJAS-CLARET, C., *op. cit.*, p. 15.

¹⁰⁰ FANJAS-CLARET C., *op. cit.*, p. 15.

plus des activités sportives et artistiques, des équipes d'élèves étaient constituées, travaillant par roulement, pour la mise en culture des champs et des jardins collectifs. Dans le cours d'eau qui longeait les terres cultivées, les élèves avaient aménagé un endroit pour se baigner et connu sous le nom *piscine des Polonais*. Ces mêmes équipes d'élèves en assuraient la récolte. De plus, ils participaient aux travaux d'aide aux cuisines, aux corvées de pluches.

Mme Jadwiga Gostyńska, devenue plus tard Mme Steffen, était vétérinaire dans le civil, travaillait dans un centre de sérum et était en stage à Garches, lorsque la guerre fut déclarée. Au lycée, elle exerçait le rôle - combien difficile à l'époque - d'économe et d'intendante. L'appoint par les récoltes lui permettait d'assurer le ravitaillement. Considérée comme un peu la mère adoptive de tous ces élèves elle était prénommée "maman".

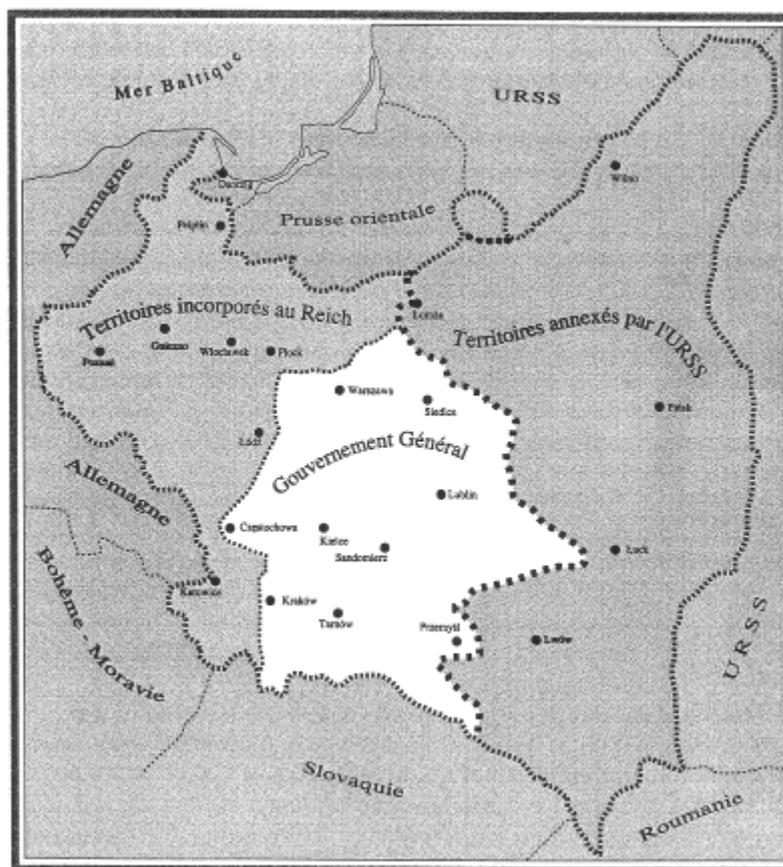
III.4. GAPF (Groupement d'Aide aux Polonais de France) et son implication dans le financement du lycée¹⁰¹

Après la défaite de l'armée polonaise en septembre 1939, environ 40.000 soldats ont réussi à rejoindre la France à travers la Roumanie et la Hongrie.

Le 28 septembre 1939, l'Allemagne et l'Union Soviétique se partagent la Pologne en fixant de nouvelles frontières dans le cadre d'un traité russo-allemand.

C'est le quatrième partage de la Pologne.

Carte du partage de la Pologne en 1939-1941¹⁰²



Leurs intentions visaient la destruction de la nation polonaise.

¹⁰¹ GARÇON G., *Les catholiques polonais en France (1919-1949)* - Thèse 2003, Rayonnement culturel polonais, janvier 2004, pp. 148-149.

¹⁰² ZAHORSKI W. - Thèse 2000 - *L'exil du Primat de Pologne le Cardinal Auguste HLOND (1939-1945)*, annexe 29, p. 799.

III.4.1. La genèse du GAPF

A l'armistice en juin 1940, la défaite de l'armée française a entraîné la dispersion des troupes polonaises formées en France, qui se composaient de 84 500 soldats polonais dont 40 000 venant de Pologne et 44 500 venant de l'immigration.

À l'annonce de la demande d'armistice du 17 juin 1940 déposée par le maréchal Pétain, le général W. Sikorski refusa l'idée de la défaite. Malgré ses liens étroits avec l'état-major français, il désobéit aux ordres de son supérieur, le général d'Armée Denain, responsable de la mission franco-polonaise, qui lui enjoignait de replier ses unités sur Libourne. Il passa l'ordre aux troupes polonaises présentes sur l'hexagone, de tenter de passer en Angleterre pour continuer le combat. Le général Sikorski lui-même gagna Londres le 18 juin 1940 avec son gouvernement, accompagné de Raczkiewicz, président de la République polonaise. Raczkiewicz fut accueilli par le roi George VI le 19 juin 1940. Pour la Pologne, la légitimité nationale survivait ainsi une deuxième fois à l'étranger, en moins d'un an... Une nouvelle armée polonaise se reconstitua aussitôt sur le sol britannique avec un gouvernement polonais en exil à Londres¹⁰³.

Toutes les forces polonaises capables de poursuivre la guerre n'ont pu être transférées en Angleterre au moment de l'armistice de juin 1940. Les personnes restées en France se réfugient pour la plupart en zone libre où des institutions polonaises reconnues par le régime de Vichy les prennent en charge. Déjà, au moment de l'évacuation vers l'Angleterre, le gouvernement polonais décide, le 17 juin 1940 à Libourne, la création de la Croix-Rouge polonaise munie de fonds adéquats pour assurer la protection des nombreux Polonais qui inévitablement ne pourront pas quitter la France. Le 20 janvier 1941, la Croix-Rouge polonaise est officiellement reconnue ; la centrale, dirigée par Feliks Chiczewski, a son siège à Vichy même, et le territoire de la zone Sud est divisé en six districts : Périgueux, Lyon, Grenoble, Marseille, Perpignan et Toulouse. Les responsables de la Croix-Rouge polonaise sont principalement des fonctionnaires de la haute administration publique polonaise ou des consulats restés en France dans cette

¹⁰³ www.beskid.com/medrala6.html (consulté le 01/04/2008).

intention. L'Union des Polonais en France collabore très tôt avec la Croix-Rouge polonaise dont le secrétaire général de l'Union – Piotr Kalinowski – assure la vice-présidence. La tâche principale de la Croix-Rouge polonaise en France est d'aider les civils privés de ressources, les enfants, les femmes avec des enfants à charge et séparées de leurs maris, les familles avec des enfants en bas âge, la jeunesse, les étudiants, les anciens combattants. À cet effet, la location d'hôtels et de pensions permet d'ouvrir des refuges baptisés « maisons du PCK en France (*domy PCK we Francji*) ». Par contre, les familles de l'immigration ouvrière sont souvent regroupées dans des camps constitués de baraquements en bois insalubres ; la préoccupation majeure de l'Union des Polonais est donc de procéder, le plus rapidement possible, à la liquidation de ces camps, en procurant du travail à leurs pensionnaires dans l'industrie ou l'agriculture.

III.4.2. La création du GAPF

Dès l'été de la même année 1941, le PCK est dissout par les autorités françaises. Cette liquidation se résume toutefois en un simple changement de dénomination – l'institution s'appelle désormais *Groupement d'assistance aux Polonais en France* (*Towarzystwo Opieki nad Polakami we Francji* – TOPF). Le GAPF a été fondé à Vichy le 12 juin 1941¹⁰⁴. Son statut a été confirmé par le Ministère de l'Intérieur le 17 août 1941. Il est sous le contrôle permanent d'un délégué désigné par arrêté du ministre secrétaire d'État à l'Intérieur –, et en le remplacement de Chiczewski par le professeur Zaleski puis, après l'arrestation de celui-ci, par Józef Jakubowski. Pour le reste, rien ne change : la structure reste analogue à celle de la Croix-Rouge polonaise. Le siège se situe non plus à Vichy mais à Lyon, puis, du 1^{er} septembre au 31 décembre 1941 à Romans, et enfin à La Tronche près de Grenoble. Le territoire reste couvert d'un réseau de délégations régionales. La structure TOPF (GAPF) a été confirmée Le 8 novembre 1941 Au cours d'une Assemblée générale représentée par 24 membres, le TOPF se dote d'une Commission de Révision, d'un Comité Exécutif, d'une Direction se composant d'un président – le Professeur Zygmunt Lubicz-Zaleski –, un secrétaire général et un directeur des centres d'accueils, une Section de l'Assistance à la

¹⁰⁴ AAN - Dossier 734 - « Inventaire », p. 1 à 3, regroupement des actes sur le GAPF des années 1942-1945 et compte-rendu p. 20.

Jeunesse académique, et aux Prisonniers de guerre, neuf délégations régionales réparties en zone non occupée à Grenoble, Marseille, Perpignan, Nîmes, Toulouse, Bagnères-de-Bigorre, Lyon, Périgueux ainsi qu'une délégation pour l'Afrique du Nord, à Alger, qui ont subi, fin 1942, des suppressions liées aux événements politiques, à avoir : Marseille, Toulouse, Bagnères-de-Bigorre, Périgueux et Alger. Le TOPF assure donc la succession pleine et entière de la Croix-Rouge polonaise. Au 1^{er} septembre 1941, les travaux de la Direction du GAPF ont débuté en reprenant les agences de la Commission de Liquidation de la Croix-Rouge polonaise. À partir du 1^{er} octobre 1941, les activités des délégations régionales de la Croix-Rouge polonaise et leurs fonctions ont été transférées aux délégations GAPF.

III.4.3. Fonctions et action du GAPF

Les militaires polonais non évacués vers l'Angleterre bénéficient aussi de la protection sociale assurée par la Croix-Rouge polonaise puis par le GAPF, mais sont regroupés dans des compagnies de travail appelées *Groupes de Travailleurs Etrangers* (GTE). Cette façon de régler le sort de quelques milliers de militaires satisfait à la fois l'administration de Vichy et le gouvernement polonais. Ce dernier y voit notamment une couverture légale pour regrouper des militaires polonais dans des centres officiellement organisés par les autorités françaises afin soit de les garder en disponibilité pour la future armée polonaise, soit de les faire passer en Angleterre – tout au moins les spécialistes indispensables aux unités des Forces polonaises en Occident. Pendant la durée de la guerre, le nombre de ces compagnies s'élève en moyenne à 15. Le commandement du côté polonais en est assuré par un officier nommé « interprète général » : le général Juliusz Kleeberg jusqu'à son évacuation vers Londres en mai 1943, puis le colonel Józef Jaklicz et enfin, à partir de mai 1944, le colonel Kazimierz Gaberle.

Ces organisations, la Croix-Rouge polonaise puis GAPF, et GTE bénéficient encore du soutien d'un réseau administratif mis en place par les autorités de Vichy à l'intention des Polonais. Dès le mois de juillet 1940, le gouvernement français réclame le retour des postes diplomatiques et consulaires polonais réfugiés au Portugal. La Pologne dispose ainsi, sur le territoire de la zone libre, de

représentations officielles. Cette situation dure jusqu'en octobre 1940, lorsque la pression allemande oblige Vichy à liquider les postes diplomatiques des pays en guerre avec le Reich. Un accord entre Français et Polonais aboutit alors à la création de bureaux polonais en remplacement des consulats, le rôle d'ambassade étant dévolu à la Direction générale des bureaux polonais, dirigée par Stanisław Zabięłło. Une nouvelle fois, en octobre 1941, une intervention allemande provoque la liquidation de ces Bureaux, en fait leur intégration dans la structure du ministère français des Affaires étrangères, sous la dénomination d'Offices polonais dirigés par des fonctionnaires français, mais dont le personnel reste polonais. Stanisław Zabięłło, chassé de Vichy, ouvre à Châtelguyon une Direction des Offices polonais, cette fois non reconnue officiellement. Le rôle principal de S. Zabięłło puis de son successeur, Tytus Komarnicki, consiste en réalité à gérer et partager les fonds en provenance de Londres entre les différentes institutions polonaises, civiles ou militaires, légales ou secrètes, opérant en France.

Les archives GAPF des années 1942-1945 ont été transférées à Varsovie le 31 mars 1976 via les Archives du Ministère des Affaires Etrangères. Disponibles aux archives des Actes nouveaux de Varsovie¹⁰⁵, ces archives sont lacunaires. Le volume disponible à Varsovie ne représente qu'environ 10% du total de document ayant existé. Par ailleurs, les archives ont été livrées dans un état de délabrement et de totale dispersion, ce qui a demandé une classification par éléments et thèmes en se basant sur le contenu regroupant les comptes-rendus des activités générales du GAPF, puis les actes traitant des affaires similaires et enfin les documents comptables, ce qui a permis de reconstituer une cohérence chronologique de la structure.

Budget annuel pour les activités diverses du GAPF, pour la période du 1^{er} octobre 1942 au 30 septembre 1943¹⁰⁶

- Dépenses prévues 51 000 000 F environ 13 000 000 €¹⁰⁷
- Dépenses réelles 57 675 000 F environ 14 765 000 €

Sources : Archives des Actes Nouveaux de Varsovie voir tableau A et B pages suivantes.

¹⁰⁵ AAN - Dossier 734-1, p. 79-81.

¹⁰⁶ AAE : Inventaire dans dossier 734-1, p. 4 à 6.

¹⁰⁷ Suivant le tableau INSEE - Le coefficient de transformation du Franc d'une année en Euro d'une autre année, est le suivant : 1 000 F de 1942 équivalent au pouvoir d'achat à 256 € de 2007.

Projet du budget pour la période du 1 octobre 1942 au 30 septembre 1943

/II année de l'activité/

A. Dépenses à effectuer directement par le Groupement:

Chapitre:	T r i m e s t r e				Total
	I 1.X-31.XII 1942	II 1.I-31.III 1943	III 1.IV-30.VI 1943	IV 1.VII-30.IX 1943	
I-Frais de fonctionnement du Comité Directeur	84.100	79.700	96.000	60.000	319.800
II-Frais de fonctionnement administratif du GAPP	837.380	734.810	749.300	481.650	2.803.140
a Bureau de la Direction à Grenoble	462.000	390.500	426.000	234.000	1.512.500
1. Personnel	147.000	129.000	108.000	87.000	471.000
2. Frais généraux	93.500	76.500	69.000	54.000	293.000
3. Frais de voyages	49.500	50.000	72.000	60.000	231.500
4. Frais d'entretien et d'exploitation du matériel	154.000	105.000	141.000	30.000	430.000
5. Frais de la première installation	9.000	15.000	24.000	-	48.000
6. Popote, hôtel et magasin	-	-	-	-	-
7. Divers	9.000	15.000	12.000	3.000	39.000
b Bureaux des Délégués Régionaux	375.380	344.310	323.300	247.650	1.290.640
1. Lyon /transféré de St.Etienne, act.a L'Hôpital	51.900	69.980	97.400	73.200	292.480
2. Grenoble	60.450	59.900	56.900	46.200	223.450
3. Marseille /liquidé au mois de décembre 42/	53.000	38.600	-	-	91.600
4. Langogne /actuellement Auroux/	67.000	94.500	169.000	128.250	458.850
5. Toulouse /liquidé au mois de décembre 1942/	86.300	81.330	-	-	167.630
6. Périgueux /liquidé au mois d'octobre 1942/	56.630	-	-	-	56.630
III-Assistance directe	3.684.150	3.540.725	4.376.112	2.647.585	14.248.572
1. Secours individuels	2.040.450	2.036.050	2.441.200	1.667.805	8.185.505
2. Assistance à la jeunesse	947.950	944.750	1.023.912	396.480	3.313.092
3. Assistance aux anciens combattants	145.250	40.525	-	-	185.775
4. Action sanitaire	295.700	303.400	487.400	434.700	1.521.200
5. Vestiaire	-	-	-	-	-
6. Encouragement au travail	68.000	69.000	325.000	108.750	570.750
7. Cours, conférences, bibl. formation profes.	172.800	130.500	79.100	35.350	417.750
8. Divers	14.000	16.500	19.500	4.500	54.500

B. Dépenses à effectuer par l'intermédiaire des organismes français :

Chapitre :	T r i m e s t r e				Total
	I 1.X-31.XII	II 1.I-31.III	III 1.IV-30.VI	IV 1.VII-30.IX	
IV - Colis aux prisonniers de guerre /C.F.R./	1.200.000	1.200.000	1.800.000	1.800.000	6.000.000
V - Assistance dans la zone occupée /S.S.A.E./	1.210.000	1.380.000	1.350.000	1.350.000	5.290.000
VIII- Assistance aux Hébergés des Centre d'Accueil et de Réclassement des Polonais réfugiés en France /SCSE/	3.242.989	4.941.785	4.544.700	3.097.026	15.826.500
1.Frais du Bureau d'Administration des Centres à Grenoble/Bureau Technique SCSE/	138.300	143.230	167.080	137.580	591.190
2.Loyers et participation aux frais génér.	1.074.929	1.296.912	1.680.273	1.389.196	5.441.310
3.Participation aux frais d'hébergement	850.650	1.500.150	145.500	299.750	2.796.050
4. Secours individuels	739.560	834.125	877.000	423.440	2.874.125
5. Action sanitaire	203.050	190.000	147.900	139.300	680.250
6. Foyers	124.250	99.668	89.668	22.860	336.446
7. Divers	112.250	372.700	600.000	69.900	1.144.850
8. Frais de liquidation et de réouverture de Centres	-	500.000	837.279	625.000	1.962.279
T o t a l "B"	5.652.989	7.521.785	7.694.700	6.247.026	27.116.500
R O L E V E G E N E R A L					
T o t a l "A"	8.055.400	5.693.485	6.311.492	3.865.435	23.925.812
T o t a l "B"	5.652.989	7.521.785	7.694.700	6.247.026	27.116.500
	13.708.389	13.215.270	14.006.192	10.112.461	51.042.311

La Tronche, le 2 août 1943.

Dépenses réelles pour la période pré-citée 57.675.641 F
(compte rendu joint, en polonais).

¹⁰⁸ AAN - Dossier 734-1, p. 79-81.

¹⁰⁹ Suivant le tableau INSEE - Le coefficient de transformation du Franc d'une année en Euro d'une autre année, est le suivant : 1 000 F de 1942 équivalent au pouvoir d'achat à 256 € de 2007.

PROTOKÓŁ

kontroli gospodarki Zarządu T.O.P.F. za okres
od dnia 1 października 1942 do dnia 30 września 1943 r.

Protokół niniejszy obejmuje:

- I. Porównanie budżetu z jego wykonaniem
- II. Analizę wydatków budżetowych w/g działów opieki i świadczeń.

Komisarze Rewizyjni przedłożyli Nadzwyczajnemu Walnemu Zgromadzeniu w dniu 26 sierpnia 1943 r. protokół z gospodarki Zarządu T.O.P.F. za okres od dn.1 października 1942 do dnia 31 marca 1943 r. wraz z wnioskiem o udzielenie Zarządowi absolutorium za jego działalność finansowo-gospodarczą w tym okresie czasu. Walne Zgromadzenie wniosek ten przyjęło i zatwierdziło. Komisarze Rewizyjni mogliby obecnie przedłożyć Walnemu Zgromadzeniu sprawozdanie z gospodarki Zarządu za 2-gie półrocze roku gospodarczego 42/43 i w ten sposób, zgodnie ze statutem, strona formalna byłaby załatwiona. Wychodząc jednak z założenia, że pierwsze półrocze wiąże się organicznie z okresem drugiego półrocza i tworzy gospodarczo jedną całość i wobec tego, iż sprawozdanie za I-sze półrocze ma charakter oderwany, t.j. nie odzwierciedla pełnej działalności gospodarczej Zarządu w tym krótkim okresie czasu - Komisarze Rewizyjni uznali za celowe przedłożenie Walnemu Zgromadzeniu sprawozdania za okres od 1 października 42 r. do 30 września 43 r., aby w ten sposób dać całkowity obraz działalności gospodarczo-finansowej Zarządu za pełny okres gospodarczy r.1942/43.

(Comparaison du budget avec sa réalisation pour la période du 01.10.42 au 30.09.43)

- I. Porównanie budżetu z jego wykonaniem za czas od 1.X.42 do 30.IX.43 r.

Przedłożone przez Zarząd sprawozdanie z wykonania budżetu obejmuje okres od 1 października 1942 do dn.30 września 1943 r., t.j. za pełny okres gospodarczy. W tym okresie sprawozdawczym wydatki budżetowe brutto wynosiły 58.062.723,02 frs. Po potrąceniu dochodów za świadczenia i innych w wysokości 387.081,27 frs. wydatki netto Towarzystwa wyniosły w okresie sprawozdawczym w/g zapisów na R-ku sum budżetowych

57.675.641,75 frs.

Powyższa suma nie jest rzeczywistą sumą wydatków za okres sprawozdawczy, gdyż na dn.30.IX.43 saldo na R-ku "Zakłady T.O.P.F." wynosi 863.575,76 frs., a R-ku "Sumy do wyliczenia" wykazuje saldo w wysokości 6.662.094,37 frs., przyczem w tej sumie mieści się zadłużenie Biura Technicznego S.C...E. w wysokości 4.602.738,47 frs., Delegatury T.O.P.F. w Algierze - 1.264.304,55 i różne. W powyższych saldach niewątpliwie mieszczą się sumy rozchodowane w okresie sprawozdawczym, lecz jeszcze nierozliczone i dlatego nie zapisane na R-ku sum budżetowych. Należy zaznaczyć, że powyższe salda wybitnie się zmniejszyły w porównaniu ze stanem na dzień 31.III.43, w którym to dniu saldo R-ku "placówki" wynosiło 3.784.743,45 frs. saldo R-ku "Zakłady T.O.P.F." - 2.158.467,09, a R-ku "Sumy do wyliczenia" - 18.299.337,46 frs., w tym zadłużenie Biura Doradczego 15.434.921,16 frs. Sprawa ta zostanie omówiona w dalszej części protokołu.

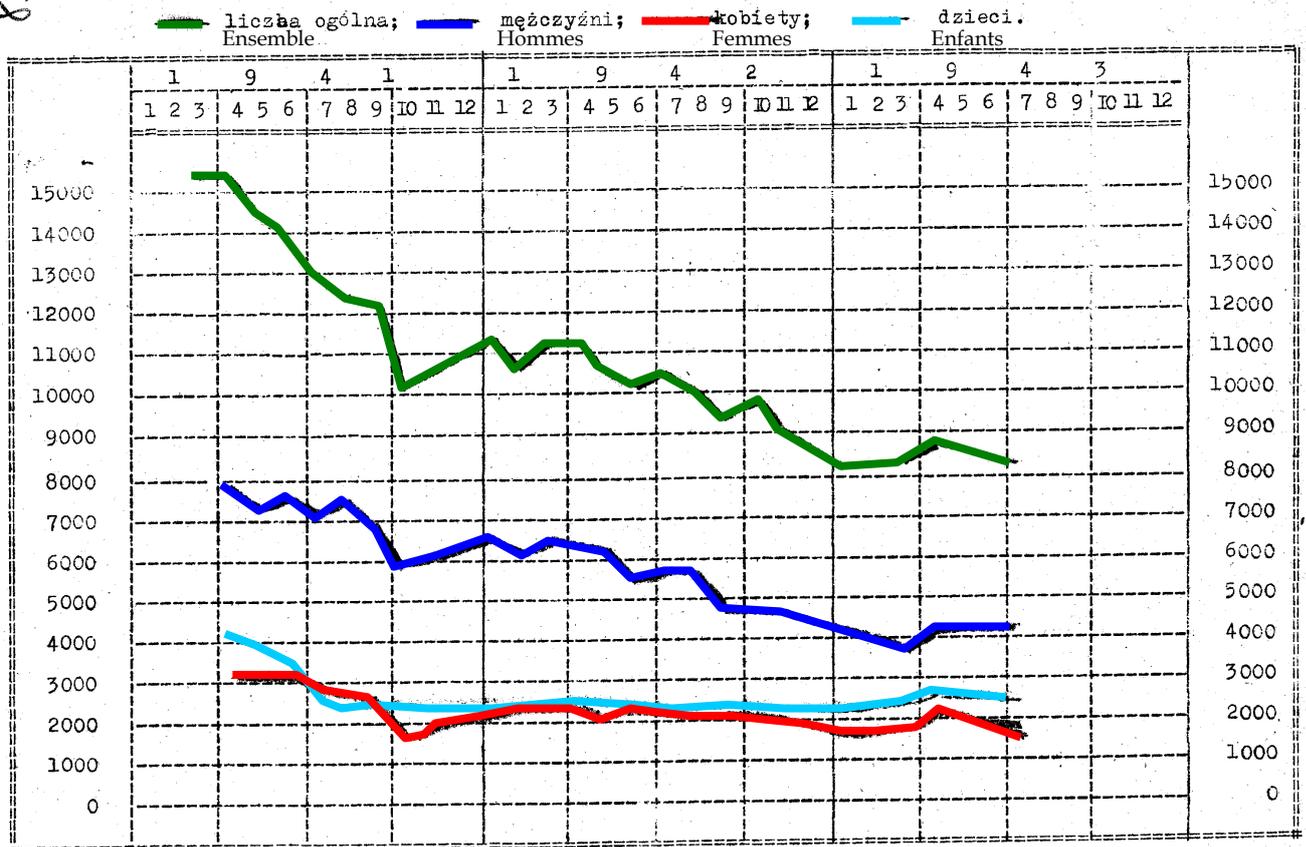
Au fil des années, le nombre de personnes assistées par le GAPF passe d'environ 15 000 (1941) à près de 8 000 (1943). La répartition par genre et par âge est indiquée dans le graphique ci-après¹¹¹.

¹¹⁰ AAN - Dossier 734-4, p. 115.

¹¹¹ Source : AAN - Dossier 734-1, p. 89.

(État comptable général des personnes assistées dans les années 1941 - 1942 - 1943)

Ogólny stan liczbowy osób pod opieką w latach 1941, 1942 i 1943



Le GAPF finance le lycée polonais. Cette assistance directe du GAPF dans le financement du lycée polonais de Villard-de-Lans a pour objectif d'avoir une indépendance et « d'éviter une ingérence extérieure dans le domaine de l'éducation de la jeunesse¹¹² ». Le GAPF avait à gérer, entre autres, les bourses académiques d'environ 300 étudiants, à Grenoble, Lyon, Clermont-Ferrand, Toulouse et Montpellier, le lycée de Villard-de-Lans avec ses 200 élèves et 25 enseignants et l'Hôpital de Marseille avec ses 200 patients.

Les dépenses de financement s'élevaient à 14,7 %¹¹³ du total des dépenses GAPF, soit environ 7 350 000 francs par an. Cette somme englobait les frais d'administration, de personnel, d'entretien, d'éducation, de soins, de nourriture et diverses charges annexes.

La nourriture représentait une des dépenses majeures. Le coût journalier d'une personne, en tenant compte des critères énumérés, était variable selon les structures financées (voir tableau).

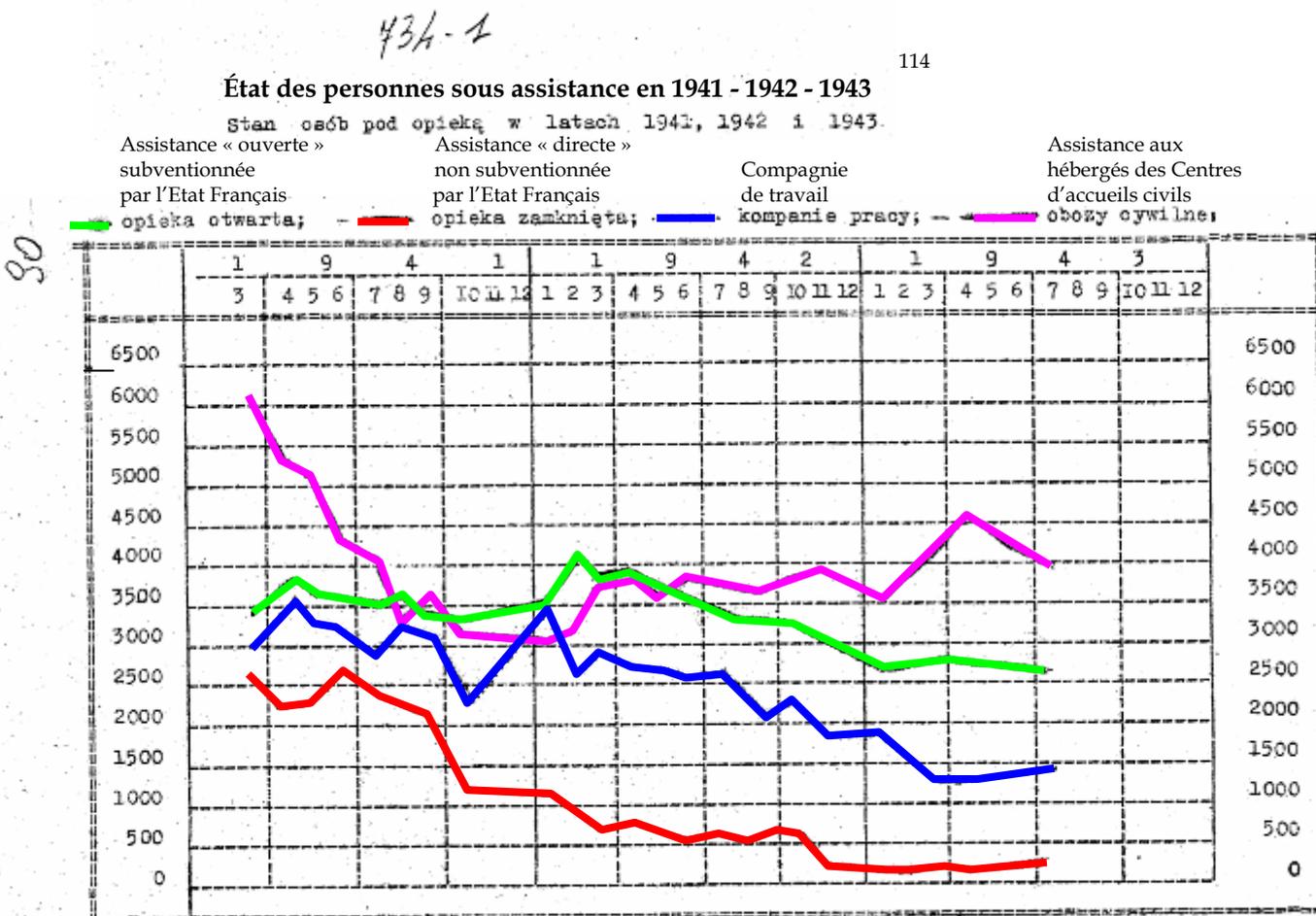
¹¹² AAN - Dossier 734.1, p. 17.

¹¹³ AAN - Dossier 734-1, p. 27.

Le coût journalier d'une personne dans les établissements soutenus par le GAPF était le suivant : pour les bourses académiques de Grenoble, 39,55 F., pour celle de Montpellier 32,00 F., pour celle de Toulouse, 31,66 F. Le coût quotidien de l'Hôpital de Marseille à 27,20 F. Pour le Lycée « villardien » le coût basé sur l'indépendance financière du GAPF s'élevait à 34 F. par jour, soit, pour les 225 personnes qui composaient l'établissement, une somme totale de 229.500 F. par mois.

Au 21 décembre 1942, la prise en charge partielle des frais par les Autorités Françaises ont fait baisser l'apport propre du GAPF.

En se basant sur l'aide allouée, pour la nourriture de 11 F. par jour et par personne, l'apport GAPF s'élevait à **155 250 F./mois**. Comme la nourriture représentait une dépense majeure, le Lycée « villardien » avait sa ferme, où les élèves travaillaient la terre pour le complément de nourriture.



114 AAN - Dossier 734-1, p. 90.

L'occupation de la zone libre par l'armée allemande en novembre 1942 modifie radicalement la situation de toutes ces organisations. Travaillant dans la légalité ou, pour le moins, grâce à la tolérance des autorités de Vichy, leurs chefs sont des proies faciles, et tombent sous le coup d'arrestations ou sont contraints de se réfugier en Angleterre ou en Suisse. Néanmoins, des successeurs sont désignés, les réseaux reformés. Les activités se poursuivent, plus prudemment et parfois dans le plus grand secret. C'est le 1^{er} mai 1944 que le TOPF (GAPF) entre dans une phase de liquidation. Le Comité de Liquidation met un terme à l'activité du TOPF (GAPF) le 31 octobre 1945.

III.4.4. Origine des fonds étrangers et modalités d'utilisation

C'est le Ministère des Affaires étrangères à Paris qui m'a procuré les dossiers les plus intéressants par rapport à ceux des Archives des Actes Nouveaux de Varsovie, qui ne disposent que de 10 % de la totalité ayant existé.

Les ressources du GAPF sont fournies par Monsieur ZABIEŁŁO qui touche des sommes importantes qui lui proviennent de l'étranger.

Aucun contrôle n'est exercé par la Police sur l'origine de ces fonds et leur emploi, sauf la partie qui est réservée au GAPF.

Les fonds sont perçus de l'étranger par le truchement de « virements privés de compensation bancaire » (mode de virement de fonds qui n'est l'objet d'aucun contrôle du Ministère des Finances).

Par une lettre du 13 mars 1942, le Ministère des Finances indique que Monsieur ZABIEŁŁO a vu Monsieur GUINDEL de la Direction du Mouvement Général des Fonds, pour l'entretenir de questions relatives à des transferts de fonds destinés au GAPF. Monsieur GUINDEL se serait déclaré disposé à remettre à Monsieur ZABIEŁŁO des Francs en échange de Livres Sterling dont dispose à

Londres le gouvernement polonais. Ces Livres Sterling serait remises à la « caisse française de compensation » à Londres¹¹⁵.

Ministère ÉTAT FRANÇAIS

Des 207

Affaires Étrangères

VICHY, le 13 mars 1942

SERVICE DES ÉTRANGERS.

AV/SB

DIRECTION POLITIQUE
ET COMMERCIALE
S. Z. C. 3464

NOTE POUR Monsieur BRESSY

partie de notre compensation en livres sterling - Angles
M. Zabiello demande qu'on lui verse le montant au milieu de chaque mois à Paris

avec M. Zabiello

Le Service des Étrangers a l'honneur de faire connaître à Monsieur Bressy que M. Zabiello a récemment vu, au Ministère des Finances, M. Guindel, de la Direction du Mouvement Général des Fonds, pour l'entretenir de questions relatives à des transferts de fonds destinés au G.A.P.F. M. Guindel se serait déclaré disposé à remettre à M. Zabiello des francs en échange de livres sterling dont dispose à Londres le Gouvernement polonais. Ces livres sterling seraient remises à la ~~caisse~~ française de compensation à Londres. Pour que cet accord puisse devenir définitif, il n'y aurait plus qu'à obtenir l'assentiment du Département.

S'il en était ainsi, le G.A.P.F. pourrait recevoir mensuellement environ 5.000.000 de francs et également se constituer, en France, une réserve d'une quinzaine de millions.

La combinaison proposée serait donc, d'une part, avantageuse

¹¹⁵ Archives diplomatiques du Ministère des Affaires Étrangères à Paris, dossier 905 série Z346-4, p. 207

III.4.5. Montant des fonds « étrangers » et leur acheminement¹¹⁶

En juillet 1941, le gouvernement allemand signale, que le pseudo-gouvernement à Londres, pour continuer à soutenir les immigrants polonais en France, aurait fait parvenir début mai à Lisbonne des sommes de 5 et 20 millions.

Dans sa réponse de juillet 1941, le Ministère des Affaires étrangères le confirme puis en octobre 1941 donne son aval pour réimporter une somme de 15 millions de Francs en prélevant une somme de 1 million de Francs en règlement de diverses dettes.

*Transmis par Nelly le 9 juillet
et Z 3561*

DELEGATION GENERALE DU GOUVERNEMENT FRANÇAIS DANS LES TERRITOIRES OCCUPES	Paris, le 9 juillet 1941	Z 3464	154
--	--------------------------	--------	-----

CABINET
DE L'AMBASSADEUR DE FRANCE

L'Ambassade d'Allemagne à Paris (8.7.41)
à Son Excellence M. de Brinon, Ambassadeur
de France

Trad: A.L. 155

Le Gouvernement Allemand dispose d'informations de bonne source d'après lesquelles le pseudo-gouvernement polonais à Londres a donné à la "représentation diplomatique polonaise à Vichy" l'ordre de continuer son activité pour soutenir les émigrants polonais en France. Les fonds nécessaires seraient envoyés par les moyens appropriés. Il s'agit de sommes de 5 et de 20 millions que le "ministre des finances" polonais aurait fait d'abord parvenir à Lisbonne au début de mai. La "représentation diplomatique polonaise" à Berne a été chargée de se mettre en rapport avec la "Représentation Polonaise" à Lisbonne afin de trouver les moyens de transmettre ces fonds.

L'Ambassade d'Allemagne serait reconnaissante que l'on fit une enquête et qu'on veuille bien lui en communiquer les résultats.

signé: Schleier

¹¹⁶ M.A.E., *op. cit.*, dossier 905 série Z346-4, pp. 154 ; 166-167 ; 190 ; 197.

N O T E.

1) Ainsi que le Ministère des Affaires Etrangères a eu l'occasion de l'affirmer à plusieurs reprises, il n'y a pas à Vichy, comme en zone libre, de "représentation diplomatique polonaise".

2) Il est exact que le Gouvernement français a eu connaissance qu'une somme de quinze millions de francs français se trouvait à Lisbonne.

Cette somme, en billets de banque, qui appartenait aux

Le Comité d'Action Polonaise de l'Armée Polonaise en France avait
 nements du mois de juin 1940, transportée de
 l.
 Le Gouvernement français a autorisé la réintroduction en
 France qui lui permettra d'alléger les charges
 subvenir aux besoins des ressortissants polo-
 et qui sera distribuée sous son contrôle.
 renseignements contenus dans la note de l'Ambassade

services de la Cr
 été, lors des évé
 France au Portuga
 Le Gouverne
 France de cette s
 qu'il assume pour
 mais nécessaires
 3) Les ren

envoyés à Lisbonne par les personnalités polonaises de Londres, au
 lors que la somme de 15 millions en question est réintroduite de
 Lisbonne en France en vertu d'une autorisation régulière de
 l'Office des Changes.

4) Enfin le Gouvernement français ne possède aucune infor-
 mation au sujet des autres indications visées par la note de
 l'Ambassade, notamment sur les tentatives d'introduction clandestine en France de fonds polonais et sur les tractations qui auraient eu lieu à cet effet entre les agents polonais à Berne et à Lisbonne./,

DIRECTION POLITIQUE
ET COMMERCIALE
S. L. C. 346¹⁴

Vichy, le 28 OCT 1941 190

Direction Politique.

Europe

22.013.108

L'AMIRAL DE LA FLOTTE, MINISTRE SECRETAIRE D'ETAT AUX
AFFAIRES ETRANGERES

A MONSIEUR FRANCOIS GENTIL, MINISTRE DE FRANCE A
LISBONNE.

Groupement d'assistance
aux Polonais en France.

Me référant à votre lettre n° 83 du 25 avril dernier,
j'ai l'honneur de vous faire savoir que M. le Ministre Se-
crétaire d'Etat à l'Economie Nationale et aux Finances, d'ac-
cord avec mon Département, a autorisé la réimportation en
France d'une somme de quinze millions de francs appartenant
à des organismes polonais et qui avait été transportée de
France au Portugal au mois de juin 1940.

Cette somme sera utilisée, sous notre contrôle, par
le "Groupement d'assistance aux Polonais en France".

Je précise en outre que le Groupement devra effectuer
la réimportation en question par l'entremise d'une banque
ayant la qualité d'intermédiaire agréé, auprès de l'Office
des Changes./.

12 NOV 1941 197

N° : R/18.926

LE MINISTRE
SECRETARIE D'ETAT A L'ECONOMIE NATIONALE
ET AUX FINANCES,

à
Monsieur le DIRECTEUR de l'OFFICE des
CHANCES
- Service des Changes -

Objet : Importation de billets de banque français.

L.P.J.

✓ à sa date

J'ai l'honneur de vous faire savoir que, par lettre R/14.572 du 9 juin 1941, ci jointe en copie, j'ai donné mon accord pour l'importation en France d'une somme de 15 millions de francs en billets de banque, destinée à la Croix-Rouge Polonaise.

D'après les renseignements qui m'ont été communiqués, cette opération sera réalisée prochainement par l'intermédiaire de la Société Générale, au bénéfice du "Groupement d'Assistance aux Polonais en France" dont le Président est M. Zaleski, demeurant à l'Hôtel d'Europe à Romans-sur-Isère (Drôme). Il appartiendra à ce dernier de vous adresser une demande régulière en vue d'obtenir l'autorisation de verser cette somme au crédit du compte ouvert à ce Groupement.

A la demande du Département des Affaires Etrangères, je vous prie de n'accorder provisoirement cette autorisation qu'à concurrence de 14 millions, une somme de 1 million devant rester bloquée pour garantir le règlement de diverses dettes./.

En annexe sont reportés des documents illustrant le positionnement du GAPF à savoir¹¹⁷ :

- Annexe 8.1 : Organisation polonaise d'assistance aux Polonais de France
Préfiguration du GAPF
- Annexe 8.2 : Légalisation du GAPF
- Annexe 8.3 : Implication du GAPF dans la gestion des centres d'accueil et de reclassement pour les Polonais réfugiés
- Annexe 8.4 : Ressources du GAPF
- Annexe 8.5 : Origines des fonds GAPF
- Annexe 8.6 : Enquête au sujet du Comte Stanislas ZABIELLO et l'organisation qu'il dirige
- Annexe 8.7 : Organigramme

¹¹⁷ M.A.E., *op. cit.*, dossier 905 série Z346-4, pp. 129-130 ; 172 ; 179-183 ; 212-213 ; 229 ; 240-253.

CHAPITRE IV

LA RÉSISTANCE POLONAISE ET LA PARTICIPATION DU LYCÉE POLONAIS CYPRIAN NORWID

IV.1. Statut de témoin et travail d'historien. Les Polonais dans la Résistance

IV.1.1. Considérations générales sur le cas polonais

Si les grands thèmes de la Résistance en France ont été largement traités, que sait-on de la Résistance polonaise en France ?

Longtemps occultée, méconnue, ce n'est qu'à partir d'environ 1975 que la Résistance polonaise en France commence à être connue, quant à sa création, les moyens, ses actions, en collaboration avec les gouvernements français et polonais en exil et alliés.

Pour écrire l'histoire de cette Résistance polonaise, nous nous sommes basés sur les quelques rares auteurs la relatant, comme J. Zamojski, M. Juchniewicz, P. Kalinowski, Mme J. Ponty, et principalement sur le colloque des 20 et 21 octobre 1995 qui s'est tenu à la Société historique et littéraire polonaise à Paris sur le thème *La Résistance polonaise en France au cours de la Deuxième Guerre mondiale*.

Les témoignages des intervenants en tant que témoins actifs, nous permettent de gagner en authenticité et en réalisme, d'éclairer et tenter d'expliquer certains aspects de cette Résistance méconnue, car le secret et le cloisonnement d'alors étaient d'une absolue nécessité.

D'une manière générale dans la plupart des pays, les historiens qui s'intéressent à la Résistance durant la Deuxième Guerre mondiale s'attachent principalement à déterminer la contribution de leur propre nation à la lutte contre l'occupation hitlérienne. La participation des autres nations à cette lutte demeure en marge de leurs travaux de recherche. Nous nous efforcerons de donner les informations qui permettront de comprendre le développement progressif de l'organisation de la Résistance polonaise pendant la clandestinité et jusqu'à la Libération, avec le considérable appui de la Résistance française et des alliés. Dans la plupart des cas, nous dirons ce que nous savons et ce que nous pensons aujourd'hui. Dans d'autres, qui restent encore délicats et contradictoires, nous

approcherons au plus près de ce que nous pensons être la vérité, mais en nous gardant de tirer des conclusions qui sont du ressort de l'historien. L'historien et le témoin s'opposent. Le témoin est passionné, l'historien est froid. Le témoin veut narrer, l'historien veut comprendre. Le témoin croit être objectif, puisqu'il a vu, l'historien sait que l'histoire est subjective. Le témoin porte une mémoire et l'historien déconstruit cette mémoire en montrant qu'elle évolue et est porteuse d'identités collectives. Malgré cette opposition, il y a complémentarité et chacun a besoin de l'autre.

L'histoire se fait avec d'autres sources que les témoignages; il y a entre autres les sources écrites, les sources iconographiques, plaques souvenirs dont on peut analyser non seulement les mots, mais aussi les formules qui les accompagnent. Le témoin qui dit écrire son histoire, car il a ses archives, s'aperçoit qu'il ne suffit pas d'avoir des archives pour écrire l'histoire, car il n'a vu qu'un seul aspect que son angle de vue lui permettait de voir. Il a besoin de l'historien pour relativiser.

Dans le cas de la résistance, le témoin résistant est un témoin spécifique, un témoin acteur. Le témoin résistant c'est un acteur en même temps qu'un témoin, il a agi. Il supporte mal d'être rabaissé au statut passif. Peut-il être en même temps, témoin et historien ? Il y a des cas, où il existe des passerelles. D'une manière générale, l'historien qui fut témoin un moment donné bascule, c'est à dire, prend le point de vue de l'historien, plus que le point de vue du témoin qui manque de recul.

Dans l'histoire de la Résistance en France et son historiographie, il n'y a aucune place, pour la participation étrangère à la résistance. Un résistant étranger, après la libération obtenait facilement sa naturalisation et c'était un Français; les pseudonymes permettent d'évacuer les noms d'étrangers. Comment s'étonner, si la Résistance Polonaise n'a pas été prise en compte par les Français à cette époque là. Les Polonais savaient qu'ils avaient contribué à la résistance et les Français l'ignoraient ou voulaient l'ignorer.

Ce n'est qu'en 1974 qu'un colloque, organisé à l'Université de Lille, sur le thème *Libération du Nord-Pas de Calais* a été consacré à la présence polonaise dans le Nord et à la Résistance polonaise dans le Nord. Par la suite, l'extension sur le

thème de la participation des étrangers dans la Résistance, permet de voir le renversement de tendances qui aidait au renversement d'opinions. Le colloque de Besançon de 1992 donne lieu à l'inauguration par le président de la République, d'une statue dédiée *À l'Étranger Résistant*.

On s'aperçoit que la spécificité de résistant, des étrangers, est liée à leur histoire.

Dans le cas des Polonais, ils sont plus organisés, plus actifs, plus mûrs. Ils ont un siècle et demi d'ancienneté, d'organisation et de conception de la clandestinité (Pologne rayée de la carte de l'Europe après les partages, à la fin du XVIII^e siècle entre Russes, Prussiens et Autrichiens. La Pologne redécouvre son indépendance en 1918). Dans le cas des Espagnols qui ont fait trois ans de guerre civile, ils savent ce que c'est que se cacher et combattre. Dans le cas des Italiens, ce sont des antifascistes qui ont l'habitude de la lutte. En conclusion, l'histoire de la résistance reste, 50 ans après, un sujet brûlant et nous pensons qu'elle le restera au-delà du XX^e siècle.

La résistance a ses particularités difficiles à analyser, d'autant plus que nous avons des documents écrits moins nombreux que dans d'autres domaines. L'histoire de la Résistance en France et son historiographie évolutive, permettra de mieux coordonner les mémoires diverses.

IV.1.2. L'Armée Polonaise en France, au début de 1940

La situation internationale de la Pologne et sa politique étrangère, à la veille de la Deuxième Guerre mondiale, se jouait sur trois niveaux : 1/ celui de la politique face à l'Allemagne et à la Russie qui, quel que soit leur régime, étaient hostiles à la formation d'un État Polonais ; 2/ le second niveau avait trait aux relations entre la Pologne et les pays de l'Europe centrale et orientale ; 3/ le troisième niveau, c'était les relations entre la Pologne et les pays d'Europe occidentale, et principalement les relations avec la France et la Grande Bretagne qui ont permis l'acceptation de l'indépendance de la Pologne en 1918 tout en offrant leur système d'alliance.

Il y avait deux pays hostiles à l'avènement d'une Pologne indépendante : l'Allemagne et la Russie soviétique. L'Allemagne visait à changer ses frontières avec la Pologne et lui était ouvertement hostile. Tandis que la Russie soviétique ne reconnaissait ni le traité de Versailles, ni les résolutions du traité de paix de Riga de 1921, conclu après la guerre polono-soviétique. Les relations franco-polonaises étaient étroites, Paris recherchant des alliés à l'Est.

L'année 1922 a vu une crise passagère franco-britannique, lors de la conférence de Gènes. Les Anglais ont soutenu la suggestion allemande concernant l'ajournement des réparations de guerre dues à la France, tout en garantissant la sécurité des frontières entre la France et l'Allemagne.

Cette crise a été aplaniée par la signature à Londres en juillet 1924 d'un accord autorisant l'Allemagne à payer ses réparations de guerre sur 40 ans. Quelques mois plus tard, par la signature à Locarno en octobre 1925 d'un traité reconnaissant l'inviolabilité des frontières entre la France, la Belgique et l'Allemagne qui impliquait la Grande-Bretagne.

En ce qui concerne les relations de la Pologne et l'Allemagne, elles devaient être réglées par voie de négociations en cas de conflit. L'arrivée au pouvoir de Hitler en janvier 1933, voit l'Allemagne violer les décisions du traité de Versailles et reconstruire sa puissance militaire. Différents traités et accords ne peuvent empêcher l'Allemagne, début 1939, à occuper Prague, à réclamer à la Pologne l'ouverture d'un corridor en direction de la Prusse orientale avec l'incorporation de Gdańsk (Dantzig). Le traité de non agression russo-allemande dit "Ribbentrop-Molotov" du 23 août 1939 équivalait au déclenchement de la guerre. Une partie secrète de ce traité portait sur la liquidation totale de l'État Polonais et sur le partage de tout son territoire le long d'une ligne Narew-Vistule-San.

Le 1^{er} septembre 1939 à l'aube, les armées allemandes ont franchi les frontières de la Pologne et l'ont attaquée du Nord, du Nord-ouest, du Sud et du Sud-ouest. Après quelques jours de combats, les forces polonaises ont été amenées à battre en retraite. Le 3 septembre 1939, les gouvernements français et anglais ont déclaré la guerre à l'Allemagne, sans intervenir. Le 16 septembre 1939, la situation de la Pologne

était critique. Les Allemands avaient occupé une grande partie des régions polonaises situées au centre et à l'ouest.

Le 17 septembre 1939, la Pologne a été attaquée par l'Union soviétique sous le prétexte de « protéger » les populations de la Biélorussie et de l'Ukraine occidentale, en violation du traité de non-agression conclu entre la Pologne et l'URSS. L'agression soviétique a scellé la défaite polonaise. Le 28 septembre : Varsovie capitule, le 2 octobre : le poste de Westerplatte se rend. Les pertes subies par les armées étaient considérables : du côté polonais : environ 70 000 soldats et officiers tués, du côté allemand : environ 50 000 soldats et officiers tués¹¹⁸. Environ 40 000 soldats polonais ont réussi à rejoindre la France, à travers la Roumanie et la Hongrie. La défaite de l'armée polonaise était due avant tout à la supériorité numérique allemande : 2 fois plus de soldats, 5 fois plus d'avions et de chars.

La défaite de la Pologne eut pour conséquence son quatrième partage. Conformément au protocole secret annexé au pacte germano-soviétique du 23 août 1939, l'armée rouge et l'armée allemande occupèrent la totalité du territoire polonais en s'installant de part et d'autre d'une nouvelle frontière dont le tracé était très voisin de celui de la célèbre ligne Curzon que Lloyd George avait tenté, en vain, d'imposer à Piłsudski au lendemain de la Première Guerre mondiale. Le détail de ce tracé fut précisé par le «traité germano-soviétique d'amitié et de frontière» signé à Moscou le 28 septembre par Molotov et Ribbentrop. Le traité qualifie de «définitive» la frontière ainsi fixée et précise que chacun des deux gouvernements prendra, dans les territoires placés sous son autorité, les « mesures de restauration politique nécessaires ». Les mesures en question consistèrent à annexer les deux parties de la Pologne et à combattre la résistance en instaurant un régime de terreur rappelant celui qui fut infligé au peuple polonais après l'échec de l'insurrection de 1830.

Avec cet acte de brigandage international, résultat de la collusion entre Hitler et Staline, une nouvelle page se tourne dans l'histoire des relations franco-polonaises. La Pologne étant, une nouvelle fois, rayée de la carte, c'est avec la résistance polonaise,

¹¹⁸ ZWOLIŃSKI S., *L'effort de guerre de la Pologne au cours de la Seconde Guerre mondiale (Fascicule, p. 2 et 3)*, in. : *La Pologne dans la Seconde Guerre mondiale 1939- 1945* (6 Fascicules), L'Agence Polonaise Interpress, Varsovie (pas de date).

incarnée par le général Sikorski, que la III^e République finissante, puis la France libre, vont désormais coopérer.

Dans ce contexte, la question polonaise sur la scène internationale passe par la création d'un gouvernement polonais en exil. Il s'établit en France dès septembre 1939, à Paris, avant d'être transféré à Angers. Le cabinet Sikorski est reconnu par la France, la Grande-Bretagne et les États-Unis. Le cabinet Sikorski s'est concentré sur la formation de l'armée polonaise qui devait combattre à côté des alliés. En mai 1940, elle comptait déjà 84 500 soldats et officiers, dont 40 000 venant de Pologne et 44 500 venant de l'immigration¹¹⁹.

À cette époque, la France comptait plus de 400 000 immigrés polonais¹²⁰. Dès le déclenchement de la guerre, les Polonais de France prirent une part active dans le conflit.

Le 4 septembre 1939, l'engagement des volontaires a été proclamé dans toute la France et les bureaux de l'Union des Polonais, au niveau central comme dans les districts, se sont transformés en centres de recrutement de volontaires qui venaient en masse pour servir dans l'Armée polonaise à l'Ouest. En quelques jours environ 17 000 volontaires sont enregistrés. Le 17 septembre 1939 a été signé un protocole d'exécution, conforme à l'accord franco-polonais concernant la conscription obligatoire des citoyens polonais en France, qui correspondaient à 124 000 hommes enregistrés auprès de deux cents commissions. 103 000 ont été jugés aptes au service militaire¹²¹. De ce nombre ont été soustraits environ 47 000 mineurs et ouvriers qui travaillaient dans l'industrie française de guerre, requis par les autorités françaises¹²².

Après les examens médicaux d'usage, les volontaires ont été incorporés dans l'Armée polonaise en France à hauteur de 44 500. À cet effectif s'ajoutait des

¹¹⁹ LIEBICH A., *Na obcej ziemi - Polskie Siły Zbrojne 1939-1945*, [Sur la Terre Étrangère. Les Forces Armées Polonaises 1939-1945], Wydawnictwo Światowego Związku Polaków z Zagranicy, Londyn, 1947, Tome II, p. 24.

¹²⁰ ZAMOJSKI J.E., *Polacy w ruchu oporu*, Ossolineum, Wrocław, 1975, p. 17.

¹²¹ LIEBICH A., *op. cit.* p. 23.

¹²² KALINOWSKI P., *Au service de la Pologne et de la France - L'émigration polonaise en France*, Société Historique et Littéraire, 1995, p. 15.

groupes de militaires polonais qui commençaient à arriver de Roumanie et de Hongrie à hauteur de 40 000, composés de 25 % d'officiers, de 32 % de sous-officiers et de 43 % de militaires de rang¹²³. L'armée polonaise en France a été entraînée rapidement pour pouvoir participer aux actions de guerre contre les divisions hitlériennes.

Les 84 500 soldats polonais, regroupés sous les étendards polonais en France, étaient répartis dans les unités suivantes :

la brigade de Podhale,

la I^{ère} division de Grenadiers d'Infanterie,

la II^e division des Tirailleurs d'Infanterie,

la III^e division d'Infanterie,

la IV^e division d'Infanterie qui commença à être formée en avril.

Il faut mentionner l'existence de plusieurs unités polonaises détachées, incorporées dans les formations militaires françaises et qui dans le cadre de leurs unités ont combattu l'ennemi jusqu'à l'armistice. De plus, en dépit de l'arrivée de quelque 6 000 aviateurs et personnel technique polonais en provenance des camps roumains et hongrois, seul un groupe d'aviation de chasse a été constitué et 17 pelotons de chasse intégrés dans les unités d'aviation française¹²⁴.

Lorsque la France capitule le 20 juin 1940, la participation au combat avant l'armistice des grandes unités polonaises leur a permis de s'attirer le respect et l'estime pour leur héroïsme, leur bravoure, leur acharnement à combattre, leur patriotisme.

IV.1.3. La dissolution de l'Armée polonaise en France à l'armistice

À l'armistice, la défaite de l'armée française a entraîné la dispersion des troupes polonaises formées en France. 25 000 soldats environ ont réussi à quitter le territoire pour l'Angleterre, des ports français de l'Atlantique depuis Saint-Nazaire, la Rochelle, jusqu'à Bayonne et Saint-Jean-de-Luz ou via l'Espagne.

¹²³ LIEBICH A., *op. cit.*, p. 21.

¹²⁴ *Ibidem*, p. 37.

La répartition par arme est la suivante :

- armée de Terre, 17 500 hommes dont 4 300 officiers ;
- armée de l'Air, 6 000 hommes dont 1 350 officiers ;
- Marine de guerre, 1 500 hommes dont 144 officiers¹²⁵.

En juillet 1940, le gouvernement polonais et le Haut Commandement de l'Armée polonaise à l'Ouest ont quitté la France et se sont installés à Londres. Un accord polono-anglais a été signé. Il prévoit l'organisation de forces armées polonaises sous le commandement polonais, mais combattant conformément au plan opérationnel de l'état-major anglais. Parmi les détachements que l'on a formés, il y a lieu de mentionner les groupes d'aviations polonais qui représentaient 11,7 % de l'effectif total de la R.A.F.¹²⁶ et qui se sont distingués pendant la bataille d'Angleterre (du 8 août au 31 octobre 1940) en abattant avec certitude 203 avions allemands, auxquels il faut ajouter 35 vraisemblablement perdus suite à des tirs d'aviateurs polonais et 35 endommagés au combat. Soit un total de 273 appareils de la Luftwaffe (environ 9,5 % des victoires de la RAF¹²⁷ lors de la Bataille d'Angleterre).

Quant aux troupes terrestres, on estime à environ 15 000 le nombre de soldats faits prisonniers et à 11 000 le nombre de ceux qui ont pu gagner la Suisse¹²⁸. Après des tentatives ratées de départ pour l'Angleterre à partir des ports de l'Atlantique, au moins 15 000 soldats et officiers sont restés en France¹²⁹. Entre juin et juillet, ils durent traverser les territoires occupés par les Allemands en évitant de se faire prendre, pour se diriger vers la « zone libre » et principalement vers Lyon, Grenoble, Toulouse, Marseille, Lourdes.

Cette évacuation illégale des Polonais vers les côtes anglaises a duré jusqu'à la fin de la guerre.

¹²⁵ *Ibidem*, p. 45.

¹²⁶ *Ibidem*, p. 80.

¹²⁷ *Ibidem*, p. 139.

¹²⁸ *Ibidem*, p. 45.

¹²⁹ KALINOWSKI P. , op. cita p. 24.

Après l'attaque allemande contre l'URSS en juin 1941, le gouvernement de la République Polonaise et l'URSS signèrent à Londres le 30 juillet 1941 un traité connu sous le nom de d'"accord Sikorski-Maïski". Des centaines de milliers de Polonais furent alors libérés des camps soviétiques. Nombreux furent ceux qui rejoignirent l'armée polonaise, dont une partie a rallié la Grande-Bretagne et les Corps Polonais du Général Anders. L'armée Anders évacua d'URSS vers le Moyen-orient environ 83 000 soldats¹³⁰. C'est ainsi que dès les premiers mois de 1942, le gouvernement polonais de Londres disposait d'une armée équipée de 106 000 hommes, avec l'aviation et la marine de guerre atteignant 228 000 hommes en 1945¹³¹ (voir graphique en annexe).

Le soldat polonais s'est battu sur tous les fronts jusqu'à la fin de la guerre contre les Allemands en faisant partie de la victorieuse armée alliée.

¹³⁰ LIEBICH A., *op. cit.*, p. 63.

¹³¹ *Ibidem*, p. 74.

IV.2. Les réseaux de la résistance polonaise organisée en France

Ils sont au nombre de deux : le POWN "Polska organizacja walki o niepodległość", "Organisation Polonaise de Lutte pour l'indépendance" et le réseau « F2 ».

IV.2.1. Le réseau POWN - MONIKA

Les 15 000 soldats et officiers des *Forces armées polonaises en France*, sont restés en France et qui, faute d'avoir pu gagner l'Angleterre à l'été 1940, ont rejoint la zone libre. Ils attendaient l'heure de débarquement en pratiquant l'instruction militaire, favorisant les départs à travers les Pyrénées et fournissant des renseignements au général Sikorski.

La clandestinité qui se développait dès les premiers jours de l'occupation, pu attirer dans ses rangs des éléments militairement formés dont l'importance pouvait être sérieuse dans la future lutte armée.

Il se constitua une clandestinité polonaise englobant toute une série d'organisations politiques, militaires, de renseignements. Elle était divisée en deux fractions : la fraction dite « de Londres » et la fraction dite « de Gauche ». Cette division s'est maintenue jusqu'à la libération, mais le plus souvent elle n'était que formelle. En effet, les simples combattants de la clandestinité polonaise comprenaient la communauté des buts de la lutte qui constituait le fondement d'une coopération dans l'action. Les divergences se manifestaient avant tout au niveau des directions ; elles concernaient en particulier la future organisation de la Pologne restaurée, les transformations socio-économiques et les nouvelles perspectives politiques que cette restauration ouvrait¹³².

Indépendamment des orientations politiques de chacun, la participation des Polonais aux combats pour la libération de la France s'entremêlait organiquement

¹³² BIEGANSKI W., *La participation des Polonais à la libération de la France et de la Belgique Avril-Septembre 1944* in: *Actes du Colloque International « La Libération de la France »* tenu à Paris du 28 au 31 octobre 1974. Édition du Centre National de la Recherche Scientifique, 1976, p. 930.

avec les activités de la Résistance. Seule la clandestinité pro-londonienne agissant dans les milieux polonais en France conserva longtemps son indépendance. Ce n'est que le 25 mai 1944 que le colonel Zdrojewski (Daniel) chef militaire de ce courant et délégué du ministère de la Défense nationale du gouvernement en exil, conclut à Lyon avec le Délégué militaire national de la France Libre, Jacques Chaban-Delmas, un accord en vertu duquel les formations militaires polonaises se joignaient aux Forces Françaises de l'Intérieur.

Il s'agissait du POWN (« Polska Organizacja Walki o Niepodległość »), l'« Organisation polonaise de lutte pour l'indépendance ». Le POWN apparaît en 1941, mais ses racines plongent dans l'été 1940 lorsque des officiers polonais et des dirigeants qui s'embarquent pour rejoindre à Londres le gouvernement en exil ébauchent avec d'autres restant en France un projet d'actions coordonnées.

Dans sa première phase d'action, le POWN-MONIKA, dépendant du « Bureau d'action continentale » [*Biuro Akcji Kontynentalnej*] installé à Londres avait pour tâches d'organiser la résistance partout où se trouvaient des Polonais, de préparer des opérations de sabotages, de faire de la propagande anti-allemande, d'organiser les services de renseignements, de préparer la mobilisation des Polonais, de collaborer avec la Résistance française en remplissant le rôle d'allié comme l'armée polonaise régulière en Grande Bretagne remplit le rôle d'alliée à l'égard des Forces françaises libres à l'extérieur de la France¹³³.

Le POWN charge Alexandre Kawałkowski ancien consul de Lille de cette mission. Dans la clandestinité, il utilisera plusieurs pseudonymes, notamment « Bernard » et « Justyn ». Il reçoit le 30 avril 1941 un émissaire de Londres, Czesław Bitner pour le seconder dans sa tâche. Ce dernier a reçu à Londres une instruction spéciale auprès des bureaux de renseignement et de sabotage anglais.

Le POWN-MONIKA s'est d'abord constitué dans le sud-ouest de la France, en zone libre. Tous les deux, à Toulouse puis à Lyon, préparent leurs plans d'actions. Ils s'attachent à recruter les premiers adhérents qui plus tard seront à la

¹³³ DEMOULIN-CLOT R., *op. cit.*, p. 94.

tête du mouvement. Ceux-ci dirigeront la résistance polonaise dans le Nord de la France, zone où est regroupée la grande masse de la population polonaise, qui de plus est en zone occupée.

A partir de l'été 1942, Grenoble est le chef-lieu d'un secteur parmi les cinq existants en zone sud, par la suite la ville sera rattachée aux autorités de Lyon. Dès l'automne 1941, des pensionnaires du Grand Hôtel de Grenoble entrent dans l'organisation clandestine. Jerzy Paczkowski jeune poète, est membre du quartier général. Il rédige les journaux de POWN *Walka* [La lutte], organe du quartier général. Jerzy se rend fréquemment à Lyon pour rencontrer son chef Justyn, A. Kawałkowski.

Le frère de Jerzy, Tadeusz, universitaire fait fonction d'agent recruteur parmi la population polonaise de Grenoble. Rémy Szczesny qui travaille à la Croix Rouge Polonaise habite l'Hôtel Majestic. Licencié en droit de l'Université de Wilno, il est en poste au consulat de Pologne à Lille en 1938. Il connaissait Kawałkowski. Ce dernier, par l'intermédiaire de Czesław Bitner, lui a proposé le rôle d'organisateur et de chef du groupement nord de la résistance. C'est en mai 1942 que Rémy Szczesny part pour la région nord. Auparavant, il reste quelques jours à Lyon avec Czesław Bitner et il apprend par cœur le plan *Bardsea*.

Le plan *Bardsea* proposé au gouvernement polonais de Londres par les Britanniques a pour objectif essentiel la préparation d'actions de sabotages de grande envergure et d'assaut de postes stratégiques de l'armée allemande dans le nord, dans la région d'Armentières, Béthune, Arras, Cambrai. Ces actions devaient être déclenchées au moment du débarquement, les Allemands se repliant trop vite et ont rendu inutiles les destructions prévues.

Rémy Szczesny est rejoint en août 1942 par Tadeusz Paczkowski et Józef Czaplewski, tous deux venant de Grenoble. Ils réussissent admirablement dans le milieu ouvrier et comptent un total de 5000 affiliés à l'organisation polonaise de résistance sur 8000 au total, lors du débarquement.

C'est dans la lutte contre les V1 et les V2 que le POWN prouve le mieux ses compétences. En juin 1944, quand les bombes volantes commencent à déferler sur Londres, l'Angleterre demande au groupe nord de concentrer la tâche de ses services de renseignements sur la localisation des points de départ, afin de permettre leur destruction par la RAF. En deux mois, le Groupe en indique plus d'une centaine, 127 selon Szczesny ¹³⁴, 67 d'après Liebich ainsi qu'un plan détaillé d'un groupe de lancement¹³⁵.

Pourquoi l'Angleterre confie-t-elle aux Polonais de telles responsabilités ? Y réfléchissant quarante ans plus tard, Tadeusz Paczkowski fournit une explication assez générale: *On nous considérait comme de bons soldats d'une bravoure inouïe... avec un grain de folie*¹³⁶. Le romantisme doux. Il est permis de penser également que l'équilibre politique évoluant en 1944 à leur désavantage, les Polonais de Londres tiennent à manifester leur présence et à prouver leur efficacité.

Le bilan des combats est plus difficile à établir car le POWN combat rarement seul. C'est certainement dans ce domaine que joue le plus la coopération avec le FFI et les années alliées.

IV.2.2. Le réseau « F 2 »

Le réseau « F 2 » est essentiellement un réseau de renseignements. C'est à Londres qu'il est créé au mois d'août 1940. L'amirauté polonaise confie à l'ingénieur Tadeusz Jekiel le soin d'organiser en territoire français un réseau de renseignements concernant les Allemands en France et leur présence dans les ports français. Il arrive en France le 2 septembre 1940 et commence à mettre en place l'organisation "Marine" qui est le premier nom de ce réseau, avec l'aide efficace de Leon Śliwinski.

« F 2 » a rendu d'indéniables services aux alliés, mais il entre mal dans

¹³⁴ PONTY J., *La résistance polonaise: le P.O.W.N. Contribution à l'histoire de la résistance non communiste*, in: *De l'exil à la résistance - Réfugiés et immigrants d'Europe Centrale en France 1933 - 1945*, Presses Universitaires de Vincennes Arcantère, Paris, 1989, p. 181.

¹³⁵ LIEBICH A., *op. cit.*, p. 124.

¹³⁶ PONTY J. *op. cit.*, p. 181.

l'articulation traditionnelle des mouvements de résistance. En effet, encadré par les Polonais, il a surtout recruté des agents français, mais des Polonais y adhéreront, et parmi eux des réfugiés de Grenoble. Il comptait au début 200 personnes, mais au printemps 1944, il s'étendit sur toute la France et disposait de plus de 2 500 collaborateurs, en majorité des Français. Ainsi vont s'organiser dans toute la France des sous-réseaux, chaque sous-réseau étant lui-même divisé en secteurs. Ils sont chargés de collecter des renseignements de tous ordres: militaire, économique et social. De volumineux rapports sont acheminés à Londres par une filière spéciale aménagée dans les Pyrénées ou via la Suisse. 1 000 à 2 000 pages de rapports par mois, sont acheminées.

Les rapports contiennent les renseignements classés selon une nomenclature précise :

- I. - Armée (ordre de bataille, fortification, mouvements, etc.) : France (Zones occupée et non occupée) ; Allemagne ; Italie et pays occupés.
- II. - Aviation (ordre de bataille, terrains d'aviation, DCA) ; expérimentation de nouveau matériel : France (zones occupée et non occupée), Italie.
- III. - Marine : Marine de guerre : France (zones occupée et non occupée), bases navales, chantiers, arsenaux, fortifications côtières.
Flotte : ordre de bataille, mouvements : Allemagne, Italie.
Marine marchande : France, Italie (mouvements dans les ports en liaison avec le point IV).
- IV. - Transports : par rail et route : France (zones occupée et non occupée),
- V. - Industrie : Mines, fabriques et établissements de matériel de guerre, état de la production, main-d'œuvre, rendement.
- VI. - Affaires politiques et économiques : Protocole des réunions secrètes gouvernementales, opinions des personnalités officielles.
- VII. - Administration : affaires personnelles, pécuniaires, matérielles, rapports économiques, liaisons¹³⁷ .

¹³⁷ Communication au COLLOQUE DE LA SOCIÉTÉ HISTORIQUE ET LITTÉRAIRE POLONAISE (6, quai d'Orléans, 75000 Paris) le 20 et 21 octobre 1995 sur LA RÉSISTANCE POLONAISE EN FRANCE AU COURS DE LA DEUXIÈME GUERRE MONDIALE, Stanislas ŁUCKI, *Un témoignage sur le Réseau F 2*, p. 5.

L'apport de renseignements aux alliés par le réseau F 2 est indéniable, même si à la libération les uns et les autres eurent la douleur de constater que personne en haut lieu ne semblait vouloir reconnaître leur activité¹³⁸.

¹³⁸ PONTY J., *op. cit.*, p. 174.

IV.3. Le maquis du Vercors , la Résistance et le lycée Norwid

IV.3.1. Historique du Vercors en tant que bastion de la Résistance - Batailles du Vercors

IV.3.1.1. Le Vercors

Le Vercors est un des massifs qui semblent les plus adaptés aux combats de partisans. Son relief est de ceux qui justifient le mieux l'appellation de forteresse naturelle.

Par ses dimensions, le Vercors long de 45 km du nord au sud, et de 20 km d'est en ouest dans sa partie la plus large, est le chaînon des Préalpes le plus important. Cela lui permet donc d'abriter des effectifs nombreux d'une part, mais cela demande également des effectifs nombreux pour le défendre.

En ce qui concerne sa situation générale, le Vercors est totalement isolé des autres massifs par l'Isère de la Chartreuse, il est séparé par la vallée du Drac, et dans le sillon alpin, dans sa partie la plus large, de la chaîne de Belledonne qui est continuée par la chaîne de l'Oisans. Ce n'est guère qu'au sud, dans le Diois et le Trièves que le Vercors est lié aux autres montagnes des Alpes.

Du point de vue géologique, le Vercors est un plateau calcaire, ses ressources en eau sont faibles, la région compte peu de sources, mais de nombreuses grottes. Il présente deux autres caractéristiques intéressantes : en premier lieu, une muraille, sous forme de versants abrupts comme dans le plateau de Sornat, soit comme falaises qui en font un réel bastion ; deux zones d'affaissement : l'une dans la région de Saint-Nizier, et l'autre au sud, au col du Rousset.

À l'époque, il n'existe que six routes carrossables qui permettent de pénétrer dans le Vercors, souvent par des tunnels. Ces routes sont donc faciles à défendre. Les seuls autres moyens pour pénétrer dans ce Vercors, sont les sentiers muletiers, ou des « pas » au sommet des falaises, c'est-à-dire de petits cols qui permettent le

passage d'hommes un par un, après un moment d'escalade. L'ensemble ressemble de l'extérieur à un véritable fortin. Mais une fois à l'intérieur, les déplacements sont très faciles. C'est-à-dire que l'ennemi qui accède à ce fortin, après avoir franchi d'une manière ou d'une autre la muraille, arrive à une région qui, au point de vue militaire, est moins une région de montagne qu'une région forestière. À peine peut-on noter quelques crêtes nord-sud, mais pratiquement aucune position qui permette une défensive sérieuse sur le plateau lui-même.

Donc un plateau central très facile à suivre et à pénétrer, avec deux éléments : des pâturages qui permettent des parachutages, voire la préparation de petits aérodromes, et des forêts qui permettent la mise en place d'effectifs.

Enfin, le Vercors est également original par sa population groupée en une dizaine de communes qui pratiquent l'élevage ou travaillent dans l'industrie du bois. C'est important au point de vue logistique, car cette population a besoin de maintenir des rapports commerciaux avec la plaine, et cela expliquera bien souvent que certaines routes n'aient pas sauté, car il faut, envers et contre tout, ne serait-ce que pour une raison logistique, maintenir les circuits commerciaux, même en pleine bataille, et ceci est important.

IV.3.1.2. Transformer le Vercors en maquis

C'est à Pierre Dalloz que revient l'idée de faire du Vercors un bastion. Officier de réserve, rédacteur en chef jusqu'en 1939 de la revue du Club-Alpin, replié à Sassenage dans l'Isère après l'occupation de Paris, Pierre Dalloz un jour de mars 1941, dit à l'écrivain Jean Prévost en désignant le massif :

Il y a là une sorte d'île en terre ferme : Deux cantons de prairies (Villard-de-Lans en Isère, la Chapelle en Vercors dans le Drôme), protégés par une muraille... Les entrées peu nombreuses sont taillées en plain roc. On pourrait les barrer, agir par surprise et tacher sur la région des bataillons de parachutistes¹³⁹.

L'idée de Dalloz fait son chemin. Par l'intermédiaire d'Yves Farge, Jean

¹³⁹ DALLOZ P., *Le Plan montagnard*, www.histoire.sassenage.perso.cegetel.net/articles.php?Ing=fr&pg=12 (consulté le 01/02/2010).

Moulin lui demande de présenter son projet à « Vidal » qui n'est autre que le général Delestraint, chef militaire national de la Résistance, nommé par de Gaulle. Le projet de Dalloz tient en trois pages : une carte au 80 000^e, un guide touristique du Vercors et quelques photographies. Étudié avec attention par Delestraint et son adjoint, accepté le 12 février 1943, le « Plan Montagnard » est né ¹⁴⁰ . « Montagnard » sera en effet le nom de code du plan « d'utilisation » militaire du Vercors.

Le Plan Montagnard ne visait pas à faire du Vercors un « réduit » qui, doté de ses propres forces, constituerait une forteresse permanente au cœur de la France occupée : une telle conception, purement défensive et statique, n'aurait constitué qu'une utopie dangereuse, comme le confirma plus tard l'exemple d'autres maquis qui se laissèrent encercler, réduire à la défensive et finalement exterminer. Le simple bon sens aurait condamné un tel projet. Les éléments de l'intérieur assemblés et armés dans le Vercors devaient, au contraire, avec l'appui des Forces Françaises Libres et des Alliés, « et seulement à la veille d'un débarquement sur la côte méditerranéenne », assurer avec l'appui des quelques éléments parachutés dans l'enceinte du Vercors, *une tête de pont* de quelques jours, au maximum, permettant un débarquement massif de troupes aéroportées sur les arrières de l'ennemi en profitant des divers terrains d'atterrissage et de parachutage possibles. D'autres débarquements secondaires et de diversion étaient prévus en d'autres points des Alpes, notamment en Oisans. Les éléments débarqués dans le Vercors devaient immédiatement passer à l'offensive pour intercepter les communications ennemies en direction de Grenoble et de Valence, et tendre la main aux troupes débarquées sur la côte.

En attendant, le Vercors ne devait servir que de repaire à des corps francs qui, se faisant le moins possible remarquer et se dérochant aux incursions ennemies, préparaient le futur débarquement¹⁴¹. Il s'agissait le moment venu, et en cas de débarquement allié dans le midi de la France, de faire pénétrer 7 000 hommes dans

¹⁴⁰ FÉDÉRATION DES UNITÉS COMBATTANTES DE LA RÉSISTANCE ET DES FFI DE LA DRÔME, *Pour l'amour de la France, Drôme-Vercors 1940-1944*, Peuple Libre, 1989, p. 210.

¹⁴¹ NOGUERES H. en collaboration avec DEGLIAME-FOUCHE M, *Histoire de la Résistance en France - Novembre 1942 - Septembre 1943, Tome III*, Robert Laffont, 1972, p. 165.

le Vercors de les enrôler, de les armer grâce à des parachutages d'armes lourdes et légères, de les affecter dans des unités en voie de formation et de les répartir aux points stratégiques afin de défendre le massif contre une attaque que l'ennemi ne manquerait pas de déclencher devant cette agitation¹⁴². G. Joseph, dans son analyse est perplexe quant à son application au vu du réseau maquisard existant et de l'infiltration du réseau de renseignement ennemi¹⁴³.

Si le maquis du Vercors apparaît aux résistants comme une immense cache naturelle, l'ennemi, lui aussi avait compris l'importance de ce lieu. Les attaques de camps, les destructions, les arrestations et les exécutions vont se multiplier dans tout le massif. Les agressions viennent de toutes parts : Allemands, Italiens, miliciens, traîtres infiltrés. Le général Delestraint, qui incarne l'espoir du plan « Montagnard » est arrêté le 9 juin 1943. Déporté, il mourra dans les camps.

Vers la fin de l'année 1943, on comptera une dizaine de camps sur le plateau dont cinq dans le Vercors drômois. L'effectif global atteindra 400 au cours de l'été, pour descendre à 250 en plein hiver.

De nombreux ouvrages (voir bibliographie) ont été consacrés au maquis du Vercors et à son action. Nous nous bornerons à rappeler brièvement la tragédie du Vercors, « la forteresse devenue piège ». En juin 1944, le débarquement en Normandie et les messages adressés à la Résistance intérieure déclenchent la mobilisation générale au Vercors. Les volontaires montent épauler les maquisards. Le massif est verrouillé, les issues gardées. 4 000 hommes ont rejoint le Plateau.

Pourtant l'ennemi veille, il est bien renseigné sur la concentration d'hommes qui s'opère dans cette région. Les avions d'observation ont photographié le terrain de Vassieux où l'on prépare une piste d'atterrissage. Les espions français, infiltrés dans le Vercors, le tiennent informé. Les combats que l'ennemi a engagé à Saint-Nizier, Combovin, La Rochette, Grimone en particulier lui prouvent que les abords du massif sont bien gardés. Le grand parachutage de jour du 14 juillet où 80 bombardiers américains lancent des volées de parachutes

¹⁴² JOSEPH G., *Combattants du Vercors*, Curandera, 1994, p. 118.

¹⁴³ *Ibidem.*, pp. 119-120.

bleus, blancs, rouges dont chacun supporte un container d'armes, lui confirme que la Résistance, soutenue pas les alliés, prépare dans ces montagnes une action d'envergure, dont il ignore qu'elle est appelée le Plan « Montagnard », mais dont il a compris l'importance comme le confirme ce texte allemand :

D'après les plans de commandement suprême des alliés, le Vercors avait une signification particulière car d'ici on devait interrompre les voies allemandes qui menaient au sud de la France par la vallée du Rhône¹⁴⁴.

À partir du 14 juillet, les attaques aériennes deviennent incessantes, sans que, faute de DCA, il soit possible de s'y opposer (des parachutages nombreux ont permis depuis le 6 juin de compléter l'armement des FFI, mais le matériel lourd – canon, mortiers – fait terriblement défaut). On espère l'arrivée de chasseurs alliés et, à Vassieux, on travaille fiévreusement à niveler un terrain d'atterrissage, celui où doit avoir lieu l'arrivée de la fameuse force aéroportée alliée. Le 21 juillet au matin, les maquisards voient apparaître quarante planeurs remorqués par des avions. Les appareils abordent le terrain par le sud, c'est donc, pense-t-on, qu'ils viennent d'Alger. Sur le terrain, la joie règne, les maquisards se précipitent croyant enfin recevoir les renforts espérés depuis si longtemps.

Mais brusquement les FFI réalisent leur méprise. Les mitrailleuses crépitent. C'est l'ennemi qui vient d'atterrir et lance partout des parachutistes. Au total, ce sont 500 hommes en uniforme SS qui bondissent sur le terrain et se dispersent aussitôt selon un plan préétabli pour occuper le village de Vassieux en même temps que les deux hameaux voisins, La Mure et Le Château. Ils sont dotés d'un armement lourd mitrailleuses et mortiers, dont le maquis est dépourvu. Ils sont épaulés par 15 000 hommes puissamment armés et entraînés pour venir à bout de 4 000 maquisards au plus fort de leur effectif. À Vassieux, les troupes spéciales débarquées des planeurs, et notamment les *Mongols*, incendient, pillent, violent, tuent.

Le 23 juillet, le commandant donne l'ordre de dispersion.

¹⁴⁴ *op. cit.*, *Pour l'amour de la France, Drôme-Vercors 1940-1944*, Peuple Libre, 1989, p. 303.

Maîtres provisoires du plateau, les Allemands, multiplient les abominations dont celui de la grotte de la Luire, de Valchevrière.

L'héroïque défense du Vercors, les 750 morts du maquis, l'assassinat des villageois et l'incendie des maisons n'ont pas constitué un sacrifice inutile, puisque trois divisions allemandes qui eussent été indispensables à l'ennemi pour s'opposer au débarquement de Provence, auraient été rendues indisponibles.

Pendant des années encore, on continuera de dissenter sur le point de savoir s'il était opportun ou non de mobiliser – une fois l'opération *Overlord* lancée en Normandie – les forces du Vercors en liaison avec un débarquement allié imminent dans le midi de la France, afin d'entraver les préparations d'une riposte des Allemands. Or, le débarquement en Provence, n'a lieu que le 15 août 1944. Proclamée prématurément le 9 juin 1944, la *République du Vercors* allait s'épuiser, faute des moyens promis, mais non sans panache, durant plus de six semaines de combats féroces, face à un occupant déchaîné, jusqu'à l'anéantissement, le 25 juillet 1944.

Le futur maréchal Jean de Lattre de Tassigny, qui commandera la première armée française dira des maquisards, le 22 juillet 1946, pour le deuxième anniversaire de leurs combats : « Sans ce harcèlement, sans cette constante menace, lorsqu'enfin, le débarquement mit un terme à notre impatience égale à la vôtre, ce ne sont pas des jours, mais des semaines qu'il eût fallu à la 1^{ère} armée pour exploiter, par la vallée du Rhône, sa victoire de Provence¹⁴⁵. »

IV.3.2. Le lycée Norwid et la Résistance

IV.3.2.1. Les premières représailles

Le 11 novembre 1942 les Allemands entrent en zone Sud et l'occupent. A partir de ce moment, les départs des anciens du Lycée vers la Grande-Bretagne s'intensifient. D'autres, nombreux, prennent une part active dans la Résistance en

¹⁴⁵ Cité d'après : "Le Monde" du 21.07.1994 - ESCOLAND P ET RATEL L., *Une résistance de légende - Guide - mémorial du Vercors Résistant*, Le Cherche Midi Éditeurs.

France, en particulier dans les rangs du réseau polonais POWN-MONIKA. Mais les Allemands commencent à s'intéresser aux Polonais et au Lycée, qui jusqu'alors, grâce à la bienveillance et à l'aide active des Français, y compris de certains hauts fonctionnaires, la plupart du temps résistants, avait pu être préservé.

En mars 1943, l'établissement est frappé une première fois par l'arrestation de son directeur, le professeur Zygmunt Lubicz-Zaleski, qui était aussi président du Groupement d'assistance aux Polonais en France. Envoyé à Milan par la police italienne, torturé, il est livré à la Gestapo et déporté à Buchenwald.

Il est remplacé par le professeur Waclaw Jan Godlewski son adjoint, qui a son tour est arrêté le 2 mars 1944, boulevard Maréchal-Randon, chez un particulier polonais (M. Kasprzyk), avec plusieurs autres personnes. Il s'agissait également d'une réunion du GAPF plus ou moins officieuse, puisqu'on y organisait le départ des lycéens et étudiants pour l'Angleterre via l'Espagne. Les convocations, envoyées par courrier aux membres concernés, permirent aux Allemands de localiser le lieu de la rencontre et de les y surprendre... Le nouveau directeur, arrêté par la Gestapo, est déporté à Mauthausen.

M. Malbos fut aussi arrêté quelque trois semaines après M. Godlewski ainsi que tout un groupe qui descendait à Grenoble par le tramway. Il fut relâché le même jour grâce à un heureux concours de circonstances qu'il n'est pas utile de détailler ici.

En juin 1944, M. Berger, successeur de M. Godlewski à la direction du Lycée polonais, avait pris l'initiative d'avancer la session du bac, de façon à ce que les plus âgés des élèves soient libérés avant terme, et puissent rejoindre le maquis, ou éventuellement retourner chez eux (pour ceux qui avaient un foyer), afin d'échapper aux Allemands. Après les examens de juin, environ trente élèves du Lycée polonais et leurs professeurs ont été engagés dans les FFI.

Animés d'un ardent patriotisme, élèves et professeurs s'engagent dans la lutte contre l'occupant. Que ce soit sur le sol français, où un grand nombre de lycéens ou de bacheliers font (surtout) partie du réseau POWN-MONIKA, mais aussi au-delà des frontières : soixante-dix jeunes environ prendront la route de

l'Espagne, ses prisons, le camp d'internement de Miranda des Ebro, pour aboutir à Gibraltar et rejoindre l'Armée polonaise d'Occident en Angleterre. Là, ils termineront une école d'officiers et reviendront en 1944 pour participer à la libération de la France dans les rangs de la 1^{re} Division Blindée polonaise, et combattront en Normandie, à Falaise, Chambois, Abbeville, en Belgique et en Hollande. Leurs tombes sont nombreuses au cimetière militaire polonais de Grainville-Langannerie près de Caen. D'autres prendront part aux combats dans les rangs du 2^e Corps d'Armée polonais, en Italie, ou encore dans les forces aériennes ou de la Marine polonaise en Grande-Bretagne.

IV.3.2.2. Les Polonais de Villard dans les FFI

Rares y étaient ceux qui avaient une expérience militaire. Ceux qui en avaient une étaient déjà en majorité partis pour l'Angleterre ou jouaient un rôle actif dans la Résistance. Les professeurs présents, comme les élèves, ont été mobilisés sans qu'il soit tenu compte de leur l'âge ou de leur situation de famille. Le plus jeune avait quatorze ans, les autres seize, dix-huit, vingt ans et plus.

Pour les élèves les plus âgés c'était le départ pour l'unité de combat et pour les plus jeunes, le travail à l'aménagement d'un aérodrome à Vassieux pour l'atterrissage des renforts alliés aéroportés.

En ce jour du 21 juillet 1944, les parachutistes allemands massacrèrent les maquisards, les groupes FFI qui défendaient l'aérodrome furent décimés et parmi eux des élèves, professeurs employés du Lycée Polonais. Onze furent tués, à savoir :

Kazimierz GERHARDT, Professeur
Jan HARWAS : 35 ans, professeur (père de 3 enfants en bas âge)
Jerzy DELINGIER : 19 ans, élève
Zdzisław HERNIK : 23 ans, ancien élève
Witold NOWAK : 16 ans, élève
Leon PAWŁOWSKI : 20 ans, élève
Józef ZGLINICKI : 18 ans, élève
Henryk CZARNECKI : 18 ans, élève
Eugeniusz ŁUKOMSKI : 17 ans
Tadeusz WELFE, médecin du Lycée
Ludwik WILK, membre du personnel du lycée.

Les pertes subies par les « Villardiens » ont fait l'objet d'une analyse de Łepkowski, en se basant sur des données communiquées par différentes sources, souvent majorées, elles présentent une marge d'imprécisions et de non-concordances qui nous a amené à n'indiquer que les noms cités. Par exemple, GOGŁUSKA indique 10 tués, Zamojski 12, Juchniewicz 25. La mairie de Villard-de-Lans 11.

Le certificat qui suit, établi par la Mairie de Villard-de-Lans, en date du 31 janvier 1947, l'atteste¹⁴⁶.

Département DE L'ISERE	
<hr/>	
MAIRIE DE VILLARD-LE-LANS	
CERTIFICAT	
<hr/>	
<i>Nous soussigné, Maire de la commune de Villard-de-Lans certifions que les élèves du Collège Polonais Cyprien Norwid en résidence à Villard-de-Lans depuis octobre 1940 ont participé d'une manière héroïque sous la direction de leur Directeur Monsieur BERGER Ernest et de sa femme née LASOTA Marguerite, aux combats du Vercors (Batailles de St Nizier, Vassieux, St Agnans-en-Vercors, La Foret de Lente, les Ecouges, Malval, Valchevrière) pour la Libération de la France éprouvant des pertes s'élevant à 11 (onze) tués et de nombreux blessés. En foi de quoi, nous avons délivré le présent certificat.</i>	
Fait à Villard-de-Lans, le 31 JANVIER 1947	
Tampon Villard-de-Lans	Le Maire, Signature illisible

Le professeur Kazimierz Gerhardt et l'élève Henryk Czarnecki furent fusillés dans la forteresse de Montluc près de Lyon.

Le destin du Lycée et de ses habitants fut étroitement lié, sinon indissociable - des combats du Vercors. Parmi les nombreux monuments commémorant les jours de gloire et de drame du Vercors en 1944, ceux qui rappellent la vaillance des Polonais sont aussi conservés avec piété. Sur la route sinueuse qui mène de Villard-de-Lans à Valchevrière s'élève une rangée de chapelles-monuments,

¹⁴⁶ Ce document est peu lisible. La Mairie de Villard-de-Lans ne dispose que d'un duplicata. L'original n'a pu être retrouvé.

rappelant les stations du Chemin de Croix. La septième chapelle, différente des autres, a été construite dans le style des chapelles de bois de la région montagneuse de la Pologne dans les Carpates près de Zakopane. Sur la plaque de métal, cette inscription en français et en polonais : « Pour la liberté, la justice et la dignité humaine, pour la Pologne et pour la France, sont tombés au champ d'honneur, ont souffert dans les prisons et les camps de concentration, des professeurs, des élèves, des employés du Collège polonais Cyprian Norwid. Villard-de-Lans 1940-1946. »

Des deux côtés du monument, sur les plaques de marbres, ont été inscrits les noms et les prénoms de Polonais morts ou martyrisés, parmi ceux que nous avons cités.

Sur la place principale de Villard-de-Lans, sur le socle du monument érigé à la mémoire de ceux qui donnèrent leur vie dans la lutte contre l'occupant, leurs noms ont été gravés parmi ceux des disparus du Lycée polonais.

Au cimetière de Villard-de-Lans, un caveau unique abrite les dépouilles de Polonais du Lycée, et sur le monument sont écrits les noms de six élèves et d'un employé, tombés au cours des combats en 1944. En effet, le 2 août 1945, le directeur M. Berger avait pu obtenir dans le cimetière communal une concession de terrain pour y fonder cette sépulture. Ce caveau ne contient cependant que quelques-unes des dépouilles dont le nom figure sur la plaque commémorative, les autres cercueils ayant été transférés au Cimetière National de la Doua, sur proposition du Ministère des Anciens Combattants, avec l'accord des familles.

A tous ces souvenirs, on peut ajouter le monument du cimetière de Vassieux en Vercors, sur lequel l'Association des Anciens Élèves a fait apposer une plaque commémorative en juillet 1984.

En 1979, une ouverture du caveau a été effectuée pour connaître l'identité des cercueils.

Le procès-verbal stipule :

- PROCES-VERBAL D'OUVERTURE DU MONUMENT AUX MORTS DES POLONAIS du 22 mai 1979, qui certifie l'identité des cercueils qui y sont déposés, à savoir :

« Ce jour, mardi vingt deux mai mil neuf cent soixante dix neuf à neuf heures, sur demande de Monsieur le Maire, nous soussignés :

- VASSIEUX Paul - Brigadier Chef de la Police Municipale de Villard-de-Lans,
- MALBOS Marcel - Professeur - domicilié à Villard-de-Lans, Collège « La Clarté »,
- PESENTI Louis, Entrepreneur funéraire, Responsable du cimetière - domicilié à Villard-de-Lans

« Les Roybons »,

nous sommes rendus au Monument aux Morts des Polonais, sis au cimetière communal afin de vérifier l'identité des cercueils qui y sont déposés.

L'ouverture effectuée par Monsieur PESENTI, en présence de Madame CZARNECKI et de son fils CZARNECKI Jean a permis de constater ce qui suit :

1^{er} cercueil : Côté droit-haut - Sur la plaque de celui-ci figure le nom de CZARNECKI Henryk, Combattant du Vercors

2^{ème} cercueil : Côté droit-bas - Sur la plaque de celui-ci figure le nom de NOWAK Witold Combattant du Vercors

3^{ème} cercueil : Côté gauche-haut - Sur la plaque de celui-ci figure le nom de GERHARDT Kazimierz Professeur - Combattant du Vercors

4^{ème} cercueil : Côté gauche-bas - Sur la plaque de celui-ci figure le nom de CZARNECKI (Père) Non combattant du Vercors

5^{ème} cercueil : Fond du caveau - étagère supérieure - Sur la plaque figure le nom de HARVAS Jean - Professeur - Combattant du Vercors.

Constatation faite, à neuf heures trente, Monsieur PESENTI a procédé à la fermeture du caveau en notre présence.

Visa de M. le Maire M. VASSIEUX Paul, M. MALBOS Marcel, M. PESENTI Louis

Ci-après l'original

- un 6^{ème} cercueil a été déposé :

celui du Professeur Waclaw Godlewski, inhumé en août 1996.

Il était co-fondateur du Lycée Polonais. Il a pris sa direction en 1943, après l'arrestation du Directeur et Professeur Zygmunt Lubicz-Zaleski, qui a été déporté.

Il n'est pas possible de donner le nombre exact des élèves du Lycée membres du réseau POWN-MONIKA, certains d'entre eux ayant par la suite rejoint Londres. Nous les évaluons entre 30 et 50, en plus de ceux qui, en 1944, étaient encore au Lycée. Évaluation non exhaustive, ne tenant pas compte de ceux qui ont pu rejoindre un réseau français.

Professeurs, élèves et membres du personnel du Lycée Polonais Cyprien Norwid, déportés, morts dans les camps allemands, fusillés, massacrés ou tués lors des combats de la Résistance et de la Libération de 1942 à 1945 :

En résumé, le nombre de professeurs et élèves s'établit comme suit :

• **LYCÉE DE PARIS**

Zygmunt SZULWIC, ancien élève mort en déportation

• **LYCÉE DE VILLARD-DE-LANS**

Déportés

Les professeurs Zygmunt LUBICZ-ZALESKI,

premier Directeur du lycée, et
Wacław GODLEWSKI, deuxième
Directeur du lycée

Élèves

Roman DŁUGOSZ,

Roman DOWMONT,

Roman GAJEWSKI, mort en déportation

Stanisław GRENADIER,

Zygmunt KARWAT,

Andrzej KASPRZYK, mort durant son
transport au camp,

Maria KRAKOWSKA,

Anna KUŹMIŃSKA,

Bolesław MAJKRZAK,

Zdzisław MASZADRO,

Jarosław PALEWICZ,

Józef PLUTA,

Roman SKEPSKI,

Adam SKINDER,

Janusz SOPOĆKO,

Zdzisław ZAKRZEWSKI,

Tués, Fusillés ou massacrés dans le Vercors

Professeurs Kazimierz GERHARDT,
Jan HARWAS,

Tadeusz WELFLE, médecin du lycée,
Ludwik WILK, membre du personnel,
Élèves

Henryk CZARNECKI,

Jerzy DELINGIER

Zdzisław HERNIK,

Witold NOWAK,

Eugeniusz ŁUKOMSKI,

Leon PAWŁOWSKI,

Józef ZGLINICKI,

Dans un maquis

Marek PALMBACH, élève, 15 ans

Assassiné

Michał STAPOR, élève

Morts en France durant les combats de la Libération dans les rangs des Unités Polonaises

Anciens élèves

Jan AMBIK,

Marian DROHOMIRECKI,

Zdzisław JAWORCZAK,

Jan KANIA,

Józef MROZIŃSKI,

Wiktor SUCHY,

Marian SZYBKA.

IV.3.2.3. Les étrangers dans la Résistance¹⁴⁷

Il est résumé dans un des rares livres qui écrit sur la participation des étrangers dans la Résistance, à savoir

La commission départementale de l'Isère a reconnu à 200 étrangers le titre de résistant, soit 6 % du total de la population résistante, pourcentage égale au pourcentage national de la population étrangère en France.

Contrairement au reste de l'étude, les individus extérieurs au département n'ont pas été éliminés de la population étudiée, les précisions concernant leur résidence en 1939 étant souvent absentes des dossiers. Le corpus analysé ici comprend donc tous les étrangers reconnus par la commission, quel qu'ait été leur lieu de résidence avant la guerre.

Ces étrangers sont originaires de dix-sept pays¹⁴⁸, dont un seul, l'Argentine, est extra-européen. Plus de la moitié d'entre eux (106) est d'origine italienne. Deux autres nationalités comptent deux douzaines d'individus engagés dans le combat résistant : les Polonais avec 27 personnes et les Espagnols avec 24. Les autres nationalités ne sont représentées que par quelques unités.

L'importance de la présence italienne s'explique en partie par des raisons géographiques. Le département de l'Isère, s'il n'est pas directement frontalier avec l'Italie, est suffisamment proche pour accueillir des émigrés italiens, dont certains sont arrivés dès la fin du XIXe siècle. Mais l'essentiel de cette immigration date de l'entre-deux-guerres, plus précisément des années vingt. Certains Italiens étaient venus chercher en France un travail qui se faisait rare dans la péninsule. Ils fournissaient ainsi à la France une main-d'œuvre qu'elle avait en partie perdue dans les tranchées de la grande guerre. Des colonies naissaient, à l'image de celle des « Coratins de Grenoble ». D'autres étaient des immigrés politiques qui avaient fui le fascisme. Les dossiers ne permettent pas d'identifier les uns des autres, la date d'arrivée en France n'étant pas signalée.

Les dossiers des Espagnols ne sont pas plus précis quant à la date d'arrivée sur le territoire français. Une part de cette immigration a certainement une origine politique. Les Républicains vaincus arrivèrent jusque dans le département de l'Isère. Geneviève Blum-Gayet, dans son interview, apporte des précisions sur les réseaux d'entraide qui se mirent en place après la défaite des Républicains pour accueillir les réfugiés. Mais il existe également chez les Espagnols une émigration économique, certains d'entre eux étant venus travailler à Allevard. Par exemple, dans les années 1930, les forges avaient recruté de la main-d'œuvre directement en Espagne.

Le nombre élevé de Polonais trouve son explication dans l'installation à Villard-de-Lans du lycée polonais Cyprian-Norwid. Ce lycée avait pour mission de préparer une élite polonaise pour l'heure de la libération. La présence militaire y était forte puisque parmi les 173 garçons figuraient 114 aspirants.

¹⁴⁷ GABERT M., Entrés en Résistance, Isère, Des hommes et des femmes dans la Résistance, PUG, Grenoble, 2000, pp. 194-195.

¹⁴⁸ Nom des pays et nombre d'individus provenant de ces pays : Allemagne : 2, Argentine : 1, Arménie : 3, Autriche : 4, Belgique : 1, Espagne : 24, Géorgie : 1, Grèce : 2, Hongrie : 7, Italie : 106, Pologne : 27, Portugal : 1, Roumanie : 5, Russie : 6, Suisse : 2, Tchécoslovaquie : 3, Turquie : 1, Yougoslavie : 3.

IV.4. Relire la participation du lycée Polonais dans les luttes de la Libération. Le travail de T. Łepkowski¹⁴⁹

Le sang versé, le martyr enduré pour la patrie, la mort sur les champs de bataille sont autant de monuments qui ont jalonné le chemin historique des générations des deux derniers siècles de la difficile histoire de la Pologne. Le culte des héros et les évocations des simples gens balayés de la surface de la terre par les grands bouleversements des insurrections et des conflits armés sont une partie intégrale de notre culture, de nos traditions, des connaissances que nous avons de nous-mêmes. L'historiographie polonaise consacre une place particulièrement importante aux « grandeurs et misères » apportées par les guerres et les insurrections, aux césures marquées par le sang et les larmes de l'histoire du pays. Il en fut ainsi aussi dans le cas du tragique été de 1944 dans le Vercors. La majorité écrasante des mentions sur l'histoire du Lycée Cyprian Norwid que l'on peut trouver dans les études scientifiques historiques et de vulgarisation historique, dans des mémoires, dans des articles historiques journalistiques se rapportent uniquement ou presque uniquement aux événements de juillet 1944. Les tombes de 1944, celles de ceux qui sont tombés juste avant la libération unissent aussi étroitement les anciens élèves et les professeurs. Elles unissent même les élèves et les enseignants qui, en ce tragique été, ou bien n'étaient plus à l'École ou bien ne la fréquentaient pas encore.

Dès les premières phrases de l'Avant-propos, j'ai mentionné que la grandeur et la signification des événements de 1944 ne permettaient en aucun cas d'occulter les six années de l'histoire et de l'acquis de l'École villardienne sur le plan de l'enseignement et – plus largement – de l'éducation nationale, de même que sur celui de la conscience nationale. Abordant ces événements, je déclare que je considère qu'il est indispensable de les présenter consciencieusement dans tous leurs détails et d'en donner une analyse objective sans toutefois perdre les proportions et ne pas considérer l'été de 1944 comme la période et l'événement le plus importants dans l'histoire de l'École.

¹⁴⁹ ŁEPKOWSKI T., *Wolna Szkoła w okupowanej Francji (L'École Libre Polonaise dans la France occupée)*, PWN, Warszawa, 1990, p. 136-137. Traduction inédite de Maria Cieszewska.

IV.4.1. État des recherches : informations, erreurs, mystifications¹⁵⁰

Il nous faut tout d'abord « nettoyer l'avant-scène », et par conséquent, donner un aperçu des recherches, des conclusions et mentions de toute sorte d'ouvrages (scientifiques, de vulgarisation, mémoires, journalistiques) parus de 1944 à 1988. C'est là une tâche ingrate car la plupart des descriptions et récits, quelquefois tout à fait obscurs et même carrément fantasmagoriques, reprennent ou récapitulent des « faits établis » tout à fait erronés. Tâche ingrate aussi du fait que ces événements sont soigneusement détachés de leur contexte historique (français, alpin, du Vercors et polono-villardien). L'historien se heurte, très souvent, au niveau de l'histoire récente, à l'insouciance et à l'improbité ou au bâclage. Ce manque de conscience professionnelle n'est pas, habituellement, dû à de la mauvaise volonté, mais plutôt à la paresse et à l'irresponsabilité. C'est néanmoins un triste fait.

Ce n'est qu'après avoir « nettoyé l'avant-scène » que je me propose d'aborder l'établissement positif des faits et de donner une présentation méthodique de l'histoire de toute l'année villardienne de 1944.

À peine 5 mois après les événements qui se sont déroulés en juillet 1944 sur le plateau du Vercors, paraissait dans la presse polonaise en Angleterre, un reportage sur la participation des Villardiens aux combats livrés dans les Alpes. Relatant les bombardements des hameaux et les cruautés allemandes sur la population civile du Vercors, l'auteur écrit que, ne pouvant réprimer la résistance des « maquisards », les Allemands procédèrent à une descente aérienne.

Le 21 août, ils atterrirent sur l'aérodrome construit par le Maquis pour les troupes alliées à Vassieux. Sur ce terrain se trouvaient aussi auprès du Maquis douze élèves et six professeurs du Lycée polonais de Villard-de-Lans. Surpris à l'aube, sans armes et non préparés à l'attaque, les insurgés succombèrent dans la lutte et seuls quelques-uns échappèrent à la mort. Parmi les Polonais, huit élèves et deux professeurs ne revinrent pas au Lycée¹⁵¹.

¹⁵⁰ ŁEPKOWSKI T., *Wolna Szkoła w okupowanej Francji (L'École Libre Polonaise dans la France occupée)*, PWN, Warszawa, 1990, p. 137-152. Traduction inédite de Maria Cieszewska.

¹⁵¹ "Dziennik Polski i Dziennik Zolnierza", 12 décembre 1944.

L'erreur, due plutôt au hasard, une erreur de frappe sans doute, dans la date (21.VIII au lieu du 21.VII) étonne. Le reste, en gros, évidemment, correspond à la réalité, en dehors du nombre de tués. Mais remettons à plus tard les rectifications et commentaires et passons aux informations suivantes sur le drame du Vercors et sur l'épisode polonais de ce drame.

En août 1945, un journal polonais paraissant en France, publia un article sous le titre « Anniversaire de la mort héroïque d'élèves et de professeurs du Lycée polonais de Villard-de-Lans ». Nous y apprenons la mort de 8 élèves qui ont combattu durant plusieurs mois dans le maquis « coopérant avec le P.O.W.N. ». À un moment donné, des parachutistes allemands procédèrent sur le terrain d'atterrissage des insurgés à « un effroyable massacre », assassinant entre autres huit élèves et deux garçons de courses. Au cours d'une pacification ultérieure, les Allemands arrêtèrent deux professeurs et le médecin scolaire. Ils furent déportés de Villard à Lyon où ils furent exécutés¹⁵².

Dans une brochure consacrée à l'effort armé des Polonais en France, parue en 1946, W. Pobóg-Malinowski écrivit sur les Villardiens au Vercors :

À titre d'exemple seulement, citons ici « l'héroïque école polonaise », le lycée polonais pour réfugiés de Villard-de-Lans : en juillet 1944, à un mois de la libération de l'Isère et de Grenoble, des élèves de cette école prirent part à la lutte contre les Allemands aux côtés des maquisards français sur le célèbre plateau du Vercors qui, par suite des combats fut non seulement ensanglanté mais encore, détruit sauvagement par les Allemands, devint un amas de décombres et de cendres. Parmi les 27 Polonais qui luttèrent – pour la plupart de jeunes garçons polonais, 11 furent tués – six âgés de 16 à 19 ans ; quatre – avec le médecin scolaire et deux enseignants – furent fusillés à Lyon sur l'aéroport ; le menuisier, décoré de la Croix de Guerre française pour participation antérieure dans le même Vercors, périt également¹⁵³.

¹⁵² "Sztandar Polski" (Paris), 1945, n° 33.

¹⁵³ [W. Pobóg-Malinowski], *L'effort militaire et clandestin des Polonais en France 1939 – 1945*, Paris, 1946, p. 97.

IV.4.1.1. La version de Stanisław Gogłuska

Pendant une dizaine d'années (1948 – 1957) un silence total plana autour de la question du Villard polonais, en tout cas, en Pologne. En 1958, Stanisław Gogłuska prit la parole. Il allait revenir au drame du Vercors encore deux fois, en 1972 et en 1987, mais toujours en conservant avec le même entêtement diverses inexactitudes et erreurs.

Selon la version de son article de 1958, les professeurs Gerhardt et Harwas auraient été arrêtés alors qu'ils desservaient une station radio clandestine.

Le médecin de l'école, le Docteur Welfle et le garçon de courses Wilk avaient péri de balles hitlériennes. Les autres furent déportés dans un camp de travail¹⁵⁴.

Le second acte du drame allait se jouer vers la fin de juillet lorsque l'École décida de venir bénévolement en aide à ses amis français de la Résistance. Les Polonais se rendirent au fond du Vercors.

Le 21 juillet sur le terrain d'atterrissage en montagne atterrirent des détachements d'infanterie de montagne armés jusqu'aux dents. Le combat était inégal, des fusils obsolètes ne pouvaient venir à bout des armes modernes des Allemands¹⁵⁵.

Une dizaine d'années après le récit paralittéraire précité, S. Gogłuska écrivit un autre récit. Selon lui, il y eut d'abord (c'est-à-dire – comme on peut s'en douter – en 1943 et au début de 1944) des arrestations de professeurs.

Le personnel du Lycée s'effritait peu à peu. Après la déportation de Zaleski et de Godlewski dans des camps de concentration, d'autres (les noms ne sont pas donnés – T. L) furent déportés dans des camps de travail¹⁵⁶.

L'arrestation de Gerhardt et de Harwas seraient survenues dans les circonstances déjà décrites.

On les fusilla sous peu à Lyon, à proximité de l'aéroport de Bron. Le médecin de l'école, le Docteur Welfer et un travailleur (non plus un garçon de courses – T. L.), Ludwik Wilk ont péri d'une balle des hitlériens¹⁵⁷.

¹⁵⁴ ŁEPKOWSKI T., *op. cit.*, p. 139.

¹⁵⁵ GOGŁUSKA S., "Livre et fusil", *Zolnierz Polski*, 1958, n° 28, p. 7.

¹⁵⁶ ŁEPKOWSKI T., *op. cit.*, p. 139.

¹⁵⁷ *Ibidem*, p. 139.

C'est seulement après que survint l'été de 1944. Après le baccalauréat qui eut lieu, selon Gogłuska, – il est bon de le noter – normalement, les élèves commencèrent à s'intéresser davantage aux fusils qu'aux livres. Entre-temps – on peut en conclure qu'en juin-juillet – les troupes alliées « étaient de plus en plus proches » (sic).

En juillet, les élèves ainsi que les travailleurs du lycée et les professeurs avec le directeur Ernest Berger en tête – échangeant les livres contre des fusils – partirent dans la forêt sur le plateau du Vercors. Cette épopée dura plusieurs jours¹⁵⁸.

Les élèves travaillèrent à la construction d'un aérodrome du maquis. Une lutte inégale suivit l'atterrissage sur cet aérodrome de planeurs militaires transporteurs allemands, il s'ensuivit une lutte inégale.

Près de Vassieux, sont tombés cinq élèves polonais qui se battaient aux côtés des Français pour la liberté de cette terre : Witold Nowak qui n'avait pas encore 16 ans révolus, Henryk Czarnecki, 17 ans, Jerzy Delingier, 18 ans et Józef Zglinicki ainsi que Leon Pawłowski, 20 ans¹⁵⁹.

Zdzisław Hernik qui avait pris dans la Résistance, le pseudonyme de «Jimmy», fut fusillé dix jours plus tard à Autrans¹⁶⁰.

Un peu plus loin, on lit :

Les dépouilles des élèves polonais furent inhumées au cimetière de Villard-de-Lans seulement trois semaines après, au lendemain de la libération »¹⁶¹.

Il en découlerait que les obsèques auraient eu lieu le 11 août.

Dans la troisième version de l'exposé, Gogłuska se base – comme il l'écrit lui-même – sur le récit d'Ernest Berger. Et de nouveau revient l'information erronée selon laquelle « en juin 1944, l'école fêtait le baccalauréat dans la joie ». Par la suite, le mouvement de la Résistance décréta la mobilisation.

¹⁵⁸ ŁEPKOWSKI T., *op. cit.*, p. 140.

¹⁵⁹ *Ibidem*, p. 140.

¹⁶⁰ GOGŁUSKA S., *op. cit.*, p. 36.

¹⁶¹ *Ibidem*, p. 38.

L'École mit à sa disposition tout son personnel et les jeunes garçons¹⁶².

Un dimanche de juillet, des maquisards français surgirent devant l'Hôtel du Parc pour demander des « volontaires polonais » On ordonna un rassemblement des hommes Polonais sur la place.

Parmi les volontaires, on choisit 23 élèves âgés d'au moins quatorze ans. Ernest Berger se plaça à la tête du groupe. Le médecin scolaire Tadeusz Welfle, des professeurs, le menuisier de l'école Ludwik Wilk et deux infirmières se joignirent à lui. On forma des rangs de quatre personnes et le détachement se mit en marche vers le plateau, en chantant¹⁶³.

Pendant plusieurs jours, ils travaillèrent à l'achèvement du terrain d'atterrissage près de Vassieux. Le 21 juillet, les Allemands lancèrent une attaque.

Des parachutistes de la Wehrmacht, armés de mitraillettes surgirent et se déchaînèrent. Les élèves n'avaient pas tous des armes, il n'y avait qu'une seule mitraillette, ce fut donc le massacre. Les Allemands ratissèrent tout le terrain jusqu'au crépuscule, ils fusillèrent tous ceux qui n'avaient pu se cacher dans les fourrés et les ravins, ils achevèrent sans pitié les blessés [...]. Un des élèves raconte que ceux qui sont tombés, avaient des traces de balles aux tempes, nombre d'entre eux portaient des traces de tortures. Les obsèques solennelles eurent lieu à Villard-de-Lans, « trois semaines après la libération¹⁶⁴.

IV.4.1.2. Transmission et essor des récits mythiques

Dans une brochure éditée par les soins du Conseil de Protection des Monuments de la Lutte et du Martyre, on lit qu'une trentaine d'élèves se sont enrôlés dans les FFI. Le plus jeune avait 14 ans, le plus vieux, 20. Les plus âgés furent affectés aux détachements de combat, les plus jeunes, à la construction de l'aérodrome. Le 21 juillet à 9 h.30, il y eut une descente allemande à Vassieux.

C'est alors que tombèrent sur le terrain d'atterrissage cinq travailleurs du Lycée : le docteur Tadeusz Welfle, le professeur Jan Harwas, Michał Stapor, Ludwik Wilk et Leon Pawłowski, ainsi que cinq élèves – Zdzisław Hernik, Józef Zglinicki, Witold Nowak (16 ans), Eugeniusz Łukomski et Jerzy Delinger (19 ans). Par la suite, on apprend que Gerhardt et Henryk Czarnecki furent exécutés à Montluc près de Lyon¹⁶⁵.

¹⁶² ŁEPKOWSKI T., *op. cit.*, p. 140.

¹⁶³ ŁEPKOWSKI T., *op. cit.*, p. 140.

¹⁶⁴ GOGŁUSKA S., „Tragedia Vercors”, *Kierunki* n° 29, 19 juillet 1987.

¹⁶⁵ KOZIEROWSKA U., *Oni zginęli za Francje* (Ils ont péri pour la France), Warszawa 1977, pp. 55-57.

L'abbé Dzwonkowski que nous connaissons déjà, évoque lui aussi, le sort des Villardiens en été de 1944. Il se base de façon évidente sur les deux premiers ouvrages de Gogłuska, mais surtout sur le second tout en ajoutant ses propres erreurs. Il soutient que les professeurs et les élèves qui auraient déjà auparavant fait partie des détachements français du maquis, ont pris part aux combats dans le Vercors. Au cours de ces combats ont péri Czarnecki, Delingier, Hernik, Nowak, Pawłowski, Zglinicki ainsi que Harwas et Gerhardt qui desservaient une station radiophonique clandestine, de même que le docteur Welfer (l'abbé Dzwonkowski répète après Gogłuska, la consonance erronée du nom) et le travailleur Ludwik Wilk¹⁶⁶.

Dans un livre publié à Paris, on mentionne avec beaucoup de concision que les élèves de l'«héroïque école» se sont battus en juillet 1944 dans le Vercors. Des 27 Polonais qui y ont combattu, pour la plupart, âgés de 16 à 18 ans, 11 ont péri, de même que deux professeurs et le médecin de l'école, soit un total de 14 personnes¹⁶⁷.

Dans une monographie, une des rares, vastes études, strictement scientifiques polonaises, consacrées à la participation des Polonais au mouvement de Résistance en France, Jan E. Zamojski consacre un peu de place à la question du Vercors. Nous y lisons qu'en juin (!), après une première attaque sur Saint-Nizier, une quinzaine d'élèves avec des enseignants rejoignirent le maquis, « se sentant concernés par la mobilisation qui y fut proclamée ». Une partie fut incorporée aux détachements de combat, une autre (les jeunes) fut affectée au détachement qui construisait un aérodrome. Zamojski écrit d'autre part :

Le commissaire de la République pour la région lyonnaise, Yves Farge, présent au départ des élèves de Villard, nota avec émotion, que ce groupe de garçons entourés de leurs professeurs, marchait en chantant un hymne poignant de sorte qu'on en avait les larmes aux yeux », qu'ils avaient refusé de profiter d'une automobile, il souligna leur patriotisme et leur esprit chevaleresque¹⁶⁸.

¹⁶⁶ DZWONKOWSKI R., *Szkolnictwo polskie we Francji* (L'Enseignement polonais en France), p. 194.

¹⁶⁷ KALINOWSKI P., *Emigracja polska we Francji w sluzbie dla Polski I Francji 1939 – 1945* (Les émigrés polonais de France au service de la Pologne et de la France 1939 – 1945), Paris, 1970, p. 46.

¹⁶⁸ ZAMOJSKI J.E., *Polacy w ruchu oporu we Francji 1940 – 1945* (Les Polonais dans le mouvement de résistance en France 1940 – 1945), Wroclaw, 1975, pp. 272 – 273.

Un peu plus loin, on lit sur la descente à Vassieux-en-Vercors et sur le sort des Polonais ce qui suit :

Surprise par l'attaque, la garnison fut défaite. Les élèves polonais de Villard avaient eux aussi pris part à la défense du terrain d'atterrissage. Ils s'illustrèrent, surtout Hernik (mitrailleur), Szuperski et le menuisier de l'école L. Wilk. Cinq élèves ont péri ici (Jerzy Delingier, Zdzisław Hernik, Józef Zglinicki, Witold Nowak (16 ans), Eugeniusz Łukomski) de même que cinq personnes du personnel de l'école (le Docteur Welfle, le Professeur Harwas, M. Stąpor, L. Pawłowski, L. Wilk). Plusieurs autres pris par les Allemands furent fusillés à l'aéroport de Bron, le Professeur Gerhardt fut exécuté dans la forteresse de Montluc. L'élève Henryk Czarnecki fut tué également¹⁶⁹.

Bien que le livre de Zamojski soit basé sur des sources très solides, les fautes y sont, comme on va le voir, nombreuses. Mais continuons.

Dans un ouvrage publié avant le livre de Zamojski, on lit que des élèves de Villard avaient été incorporés à la Compagnie varsovienne de la POWN.

Sur ordre des autorités locales des FFI (pendant les combats pour le Vercors) les élèves du Lycée de Villard-de-Lans furent affectés aux travaux liés à la préparation d'un aérodrome militaire pour les avions français qui devaient atterrir à cet endroit. Avant même la fin des travaux, un combat acharné fut livré avec l'équipage du planeur allemand en cours d'atterrissage. Par suite de l'affrontement, quatre soldats furent blessés; le médecin scolaire et deux enseignants, pris par les Allemands, furent fusillés à l'aéroport de Lyon¹⁷⁰.

Une autre étude donne d'autres informations.

A Villard-de-Lans se trouvait le lycée polonais Cyprian Kamil Norwid – qui comptait 40 élèves et professeurs (sic – *T. L.*). 35 élèves et éducateurs, pour la plupart, jeunes, prirent directement part aux combats ; 22 périrent, le médecin scolaire Tadeusz Welfle et deux enseignants (le Professeur Kazimierz Gerhardt et le Professeur Jan Harwas), pris par les Allemands, furent fusillés au fort de Montluc et à l'aéroport de Bron près de Lyon. Le menuisier scolaire Ludwik Wilk, décoré plus tôt par les Français de la Croix de Guerre pour actes de bravoure, périt également¹⁷¹.

¹⁶⁹ ZAMOJSKI J.E., *op. cit.*, pp. 273 – 274.

¹⁷⁰ MISZTA J., *Udział Polaków we francuskim ruchu oporu (1940 – 1944)* (La participation des Polonais au mouvement de résistance français [1940 – 1944]), in *Z lat wojny i okupacji 1939 – 1945* (Les années de guerre et d'occupation 1939 – 1945), p. 246.

¹⁷¹ BIEGAŃSKI W., *W konspiracji i w walce. Z kart polskiego ruchu oporu we Francji 1940 – 1944* (Dans la clandestinité et dans la lutte. Des pages du mouvement polonais de la résistance en France 1940 – 1944), Varsovie, 1979, p. 244.

Ce Lycée qui comptait 40 élèves et enseignants – il y a là sans doute une faute de frappe (il s’agit peut-être de 240?), quoique une faute assez évidente non corrigée témoigne d’un laisser-aller visible, et même d’une certaine désinvolture. Mais une autre petite faute qui, dernièrement, s’est répandue même dans le milieu des Villardiens choque : le Lycée n’a jamais porté le nom de « Cyprian Kamil Norwid » mais de « Cyprian Norwid ».

Continuons. Mieczyslaw Juchniewicz a, pour sa part, fait preuve dans ses ouvrages d’une bonne dose de fantaisie. Dans un premier livre, il écrit au sujet du fragment tragique de l’histoire de l’École, qui nous intéresse, ce qui suit :

Les affrontements héroïques du peloton de jeunes formé par le Lycée polonais de Villard-de-Lans, dirigé par la Croix-Rouge polonaise, méritent l’attention. Déjà en juillet 1944 (un mois avant la libération du département de l’Isère), ce peloton qui se composait de 23 élèves âgés de 16 à 19 ans, de deux professeurs, d’un médecin et de deux infirmiers ainsi que du menuisier de l’école, prit part aux combats des maquisards français sur le plateau du Vercors. Six élèves périrent lors de la tentative d’atterrissage d’un avion hitlérien, quatre autres ainsi qu’un enseignant et le médecin furent exécutés à Lyon¹⁷².

Dans un livre paru ultérieurement dans deux éditions à fort tirage (en 1980 et en 1986), le texte sur les Villardiens a été largement développé. Le chapitre qui leur est consacré est intitulé « Les jeunes héros du Vercors ». Après une introduction « normale » sur l’établissement qui continuait les traditions de l’école des Batignolles et après avoir cité le nom de « Cyprian Kamil Norwid », Juchniewicz écrit ce qui suit :

Sur l’aérodrome de Vassieux en Vercors travaillaient plusieurs dizaines d’éclaireurs, élèves du lycée de Villard-de-Lans âgés de 16 à 19 ans. Avec des enseignants, le personnel médical et auxiliaire, ils formaient le peloton de POWN « Monika » incorporé à la structure des FFI. Ce peloton avec d’autres détachements polonais et français déployait une activité de diversion et de combat. A la mi-juillet, ce peloton se réunit sur la place de Villard-de-Lans, devant l’hôtel du Parc et du Château qui abritait alors l’école et l’internat. Puis, il se rendit au fond du plateau du Vercors et rejoignit un détachement de maquisards français. Le 20 juillet, les nazis entreprirent une nouvelle opération contre le maquis dans cette zone – une attaque générale,

¹⁷² JUCHNIEWICZ M., *Polacy w europejskim ruchu oporu 1939 – 1945* (Les Polonais dans le mouvement européen de la résistance 1939 – 1945), Varsovie, 1972, p. 49.

puis le lendemain, ils lancèrent une descente contre l'aérodrome maîtrisée par les maquisards. La garnison surprise par les Allemands fut défaite. Le peloton polonais avait pris part à la défense de l'aérodrome. Six élèves tombèrent au premier assaut; les hitlériens achevèrent l'enseignant Ludwik Wilk, commandant du peloton, grièvement blessé, et plusieurs autres blessés. De surplus, les Allemands procédèrent à des arrestations dans la région et à l'hôtel Du Parc et du Château. Le 23 juillet, ils réunirent dans la cour les élèves et les professeurs du lycée. Certains d'entre eux furent fusillés sur place, d'autres furent transférés dans une prison de Lyon, puis exécutés à l'aéroport de Bron près de Lyon et au fort de Montluc¹⁷³.

Après la libération – poursuit Juchniewicz – c'est-à-dire à la mi-août,

on exhuma les dépouilles des 25 « jeunes combattants » pour les inhumer dans un tombeau à Villard-de-Lans¹⁷⁴.

Jan Harwas fut exécuté plus tard à l'aéroport de Bron, Kazimierz Gerhardt, au fort de Montluc¹⁷⁵.

Un autre ouvrage, publié récemment, présente la chose brièvement.

Un peloton composé de 23 élèves, 2 enseignants, du médecin et du menuisier de Villard-de-Lans, a pris part aux combats livrés par le maquis sur le plateau du Vercors au cours de la seconde moitié de juillet. 6 élèves ont péri (âgés de 16 à 19 ans), 4 faits prisonniers par les Allemands, furent exécutés sur l'aéroport de Lyon¹⁷⁶.

Le livre de Michał Mierzwiński, que nous connaissons déjà, est une sorte de récapitulation des informations sur la présence polonaise dans les combats livrés en juillet sur le plateau du Vercors, récapitulation effectuée en 1978 pour rétablir en définitive – après rectification des fautes faites par les auteurs précédents – « la vérité sur ce qui s'est réellement passé ». Dans un chapitre intitulé « La tragédie des Villardiens », il écrit que peu après les épreuves du baccalauréat, les FFI s'entendirent avec des « personnes compétentes » de l'École (mais qui?) au sujet de la mobilisation d'un certain nombre d'hommes et d'élèves pour l'exécution de

¹⁷³ JUCHNIEWICZ M., *Gdzie był wrog tam walczyli Polacy* (Les Polonais ont lutté partout où se trouvait l'ennemi), 2^e éd., Varsovie, 1986, pp. 84 – 85.

¹⁷⁴ Ibidem, p. 85.

¹⁷⁵ Ibidem, p. 86.

¹⁷⁶ PANECKI T., *Polonia zachodnio-europejska w planach rządu RP na emigracji (1940 – 1944) – Akcja kontynentalna* (Les Polonais d'Europe occidentale dans les plans du gouvernement de la RP en exil (1940 – 1944) – Action Continentale, Varsovie, 1986, p. 236.

tâches devant être définies sur place, c'est-à-dire sur les « collines du Vercors ». Un dimanche de juillet, des maquisards arrivèrent à l'Hôtel du Parc, puis

on choisit parmi les volontaires vingt-trois élèves dont la moitié étaient des éclaireurs. A la tête de ce groupe qui constituait presque un peloton se trouvaient : le directeur Ernest Berger, le médecin scolaire, le Docteur Tadeusz Welfle, le menuisier de l'école Ludwik Wilk ainsi que deux infirmiers (d'après d'autres récits, c'était deux infirmières). Le peloton se mit en marche en chantant, avançant dans le Vercors (dans le livre, il est dit « en direction du Vercors » comme si Villard ne se trouvait pas sur le plateau)¹⁷⁷.

Arrivé sur place, le groupe polonais fut divisé en trois parties. Les plus jeunes furent affectés aux travaux d'aménagement d'un terrain d'atterrissage près de Vassieux. Les pages suivantes consacrées au massacre qui s'ensuivit après la descente allemande du 21 juillet sont une citation du récit de l'élève Edward Renn. L'auteur du livre exprime l'opinion que Renn fut sans doute le seul Polonais qui ait échappé au massacre ¹⁷⁸ bien qu'il se contredise quelques pages plus loin, mentionnant que « on ne sait trop comment Marian Liber eut la vie sauve aussi »¹⁷⁹. Mierzwiński cite plus loin des récits français, du Général de Gaulle et de Jean Bruller (Vercors), dans lesquels il n'est pas question des Polonais, puis de Juchniewicz que nous connaissons déjà, de Zamojski et de Gog uska¹⁸⁰. Après Mierzwiński, je citerai les informations exceptionnellement fantaisistes de Stanisław Strumph-Wojtkiewicz (Le jeu de la guerre) et de Krystyna Kozłowska (Les Polonaises dans la Résistance). Le premier soutient que le peloton autonome de POWN comptait 2 enseignants, 23 élèves, un médecin (le Docteur Welfle), 2 infirmières ainsi que le menuisier de l'école. Ce peloton s'abrita « sur le plateau, du Vercors » où il fut défait lors de l'action allemande de ratissage. Six éclaireurs tombèrent, les Allemands achevèrent les blessés. Au total 18 élèves et enseignants ainsi que le menuisier de même qu'une des jeunes filles infirmières ont péri ou ont été blessés. Mierzwiński parle vaguement quoique brièvement de Vassieux. On peut seulement en déduire que le Docteur Welfle y a péri et que les deux infirmières s'y trouvaient également¹⁸¹. Notre auteur ne sait pas jusqu'au bout si Wilk était

¹⁷⁷ MIERZWIŃSKI M., *op. cit.*, p. 265.

¹⁷⁸ Ibidem, pp. 265 – 271.

¹⁷⁹ Ibidem, p. 280.

¹⁸⁰ Ibidem, pp. 271 – 279.

¹⁸¹ Ibidem, pp. 275 – 276.

menuisier ou enseignant mais informe que Pawłowski faisait partie des élèves et non des professeurs. Par la suite, il affirme que 35 personnes se sont mises en marche au fond du Vercors (23 élèves, 6 personnes du personnel, 2 enseignants, 2 infirmières, 1 médecin et 1 menuisier). 20 élèves ont péri et 20 travailleurs (le médecin et Wilk, enseignant ou menuisier). C'étaient : Ambik, Czarnecki, Delingier, Drohomirecki, Hernik, Gajewski, Jaworczak, Kania, Kasprzyk, Łukomski, Nowak, Nowinski, Palmach, Pawłowski, Rutkowski, Sokołowski, Stąpor, Suchy, Szybka, Welfle, Wilk et Zglinicki. Le professeur Gerhardt trouva la mort au fort de Montluc, le professeur Harwas, à l'aéroport de Bron près de Lyon. Tous les deux furent torturés avant d'être exécutés¹⁸².

La victoire allemande au Vercors mit pratiquement fin – selon Mierzwiński – à l'histoire de l'École.

Après le massacre du Vercors, les Allemands s'en prirent à l'Hôtel du Parc. Le 23 juillet 1944, ils firent venir dans la cour de l'hôtel tous les élèves et professeurs qui s'y trouvaient encore en ce temps. Il y avait parmi eux le directeur Berger qui venait tout juste de rentrer du Vercors. Les Allemands procédèrent à une perquisition minutieuse dans l'hôtel y cherchant des armes. Par bonheur, ils n'en trouvèrent pas. L'école villardienne cessa, pratiquement, d'exister. Tous furent obligés de quitter les lieux pour aller où bon semblait¹⁸³.

Le dernier fragment est un reflet évident, fortement déformé des événements de juin (après la bataille de Saint-Nizier) et non pas de la fin de juillet 1944. Il conviendra de revenir encore à la question.

C'est sans doute sur l'ouvrage de Mierzwiński que s'est basé l'auteur d'un livre récemment publié sur les Polonais de France, Wiesław Śladkowski. Il écrit sur les luttes de juillet dans le Vercors ce qui suit :

35 élèves du lycée polonais de Villard-de-Lans, situé sur le plateau du Vercors ont pris part aux combats qui y furent livrés. 22 d'entre eux y ont péri tandis que Tadeusz Welfle, le médecin scolaire ainsi que deux professeurs, Kazimierz Gerhardt et Jan Harwas ont été fusillés par les Allemands¹⁸⁴.

¹⁸² MIERZWIŃSKI M., *op. cit.*, pp. 179 – 280.

¹⁸³ *Ibidem*, p. 282.

¹⁸⁴ ŚLADKOWSKI W., *Polacy we Francji* (Les Polonais en France), Lublin, 1985, pp. 180 – 181.

Dans les Mémoires de Czeslaw Bobrowski, que nous connaissons déjà, on trouve une courte mention sur « nombre d'élèves » de Villard qui ont péri dans les combats livrés dans le Vercors¹⁸⁵.

Divers articles de publicistes et récits mentionnent les luttes du Vercors. Un Villardien qui ne se trouvait plus à Villard en 1944 soutient que dans la bataille la plus sanglante de l'histoire du Mouvement français de la Résistance ont péri 3 professeurs et 15 élèves, et que sur le lieu où le plus de Polonais sont tombés, se dresse une chapelle édifiée dans le style de Zakopane (il s'agit d'une des stations du Chemin de Croix sur le chemin du Bois Barbu à Valchevrière)¹⁸⁶. Dans une autre déclaration, le même auteur constate que

tous les habitants de l'Hôtel du Parc, quel que soit leur âge et leur sexe, partirent avec les maquisards défendre le plateau¹⁸⁷.

Dans un article d'un Villardien vétéran, on lit qu'une quinzaine d'élèves sont tombés à Vassieux et de plus, que 3 professeurs et 1 élève ont été fusillés¹⁸⁸.

Un article dans une publication collective consacrée aux relations polono-françaises évoque la tragédie qui s'est jouée au Vercors. L'auteur constate que des élèves et des travailleurs de l'École décidèrent de défendre, en commun avec les Français, le terrain d'atterrissage du maquis mais les parachutistes allemands y firent une descente.

Il s'ensuivit un combat au cours duquel périrent également trois enseignants et une quinzaine d'élèves du Lycée polonais¹⁸⁹.

Dans une brochure de circonstance, publiée par les soins des Villardiens restés en France après la guerre, la participation des Villardiens à l'épopée du

¹⁸⁵ BOBROWSKI F., *op. cit.*, p. 134.

¹⁸⁶ WĘDRYCHOWSKI J., *Uczniowie i żołnierze (Élèves et soldats)*, "Zycie Literackie", 16 juillet 1978.

¹⁸⁷ WĘDRYCHOWSKI J., *Polskie liceum w Villard-de-Lans (Le lycée polonais de Villard-de-Lans)*, "Odgłosy", du 6 août 1978.

¹⁸⁸ PILECKI J.A., *Oni nie wstydzieli się łez...* (Ils n'avaient pas honte de pleurer...) "Tygodnik Kulturalny", 1976, n° 41.

¹⁸⁹ *Polska – Francja. Dziesięć wieków związków politycznych, kulturalnych i gospodarczych (Pologne – France. Dix siècles de liens politiques, culturels et économiques)*, 2^e éd., Varsovie, 1988, p. 492 (texte de K. Grünberg).

Vercors est décrite comme suit :

Après les derniers examens, une partie des élèves quitta l'école, ceux qui restèrent prirent part aux combats avec les Allemands en juillet 1944. Tout le Lycée polonais se rend alors à Vassieux en Vercors où il prépare le terrain pour un aérodrome. Il s'y trouvait déjà un certain nombre d'élèves engagés spontanément. Tous sont avertis sur le lieu de rassemblement dans une hutte de bergers connue en cas de situation dangereuse. Après l'arrivée de planeurs et une lutte sanglante, tous ne se présentent pas à l'appel. L'espoir de retrouver les personnes manquantes commence à tomber quand les nouvelles arrivent sur le sort tragique des élèves et l'arrestation de trois professeurs. Les recherches faites après la libération à Lyon permettent d'identifier les professeurs grâce à des objets retrouvés tels que des vêtements et des alliances, parmi les fusillés à Bron¹⁹⁰.

IV.4.1.3. Tentative de bilan tiré des récits

Toute l'imprécision, la pauvreté et l'infortune de l'histoire récente, surtout de l'histoire des opérations de guerre (et dans leur cadre, celles de la Résistance) apparaissent lors de l'établissement des faits de l'été de 1944 dans le Vercors. Si l'on ajoute encore à cela le peu de probité dans certains récits (ceci concerne notamment l'orthographe des noms), la « répétition » épidémique des fautes faites par des auteurs antérieurs, la paresse manifestée dans la tentative faite pour arriver aux sources élémentaires ainsi que l'acceptation des légendes dorées d'héroïsme et de martyre, le tableau sera presque complet.

Même dans les questions, semblerait-il, les plus faciles à établir, comme premièrement, le nombre de ceux qui sont allés au fond du Vercors, et deuxièmement, le nombre de victimes mortelles, les divergences sont énormes.

C'est ainsi que le nombre de Villardiens maquisards varie de 18 à 35, le nombre d'élèves, de 12 à 23, celui des professeurs de 1 à 6, celui des travailleurs, de 1 à 7. Seul le médecin (le Docteur Welfle) est un (il n'y en a jamais eu deux effectivement), les infirmiers (ou infirmières) étaient deux.

¹⁹⁰ ŁEPKOWSKI T., *Wolna Szkoła w okupowanej Francji (L'Ecole Libre Polonaise dans la France occupée)*, PWN, Warszawa, 1990, p. 148.

Tableau 3. Les Villardiens dans les FFI du Vercors (juillet 1944)

Source d'information (auteurs des travaux)	Total des Villardiens	Dans ce nombre					
		élèves	professeurs	médecins	infirmiers	infirmières	travailleurs des services
„Dziennik Polski” 1944	18	12	6	-	-	-	-
Pobóg-Malinowski	27	-	-	-	-	-	-
Kalinowski	27	-	-	-	-	-	-
Gogłuska	28 (+ ?)	23	1 (+ ?)	1	-	2	1
Juchniewicz	29	23	2	1	2	-	1
Kozierowska	okolo 30	-	-	-	-	-	-
Biegański	35	-	-	-	-	-	-
Mierzwiński	35	23	2	1	-	2	7
Śladkowski	35	-	-	-	-	-	-

Dans le tableau 4 « *Les Villardiens tombés dans le Vercors ou fusillés après avoir été faits prisonniers dans le Vercors* », les différences sont tout aussi grandes que dans le tableau qui précède. Le nombre de tués oscille entre 7 et 25 (1 :3,5!). Les plus grands écarts apparaissent dans le groupe des élèves (de 4 à 20!). Ils sont dus à une reprise irréfléchie des noms des Villardiens tués figurant sur le monument-chapelle sur le chemin de croix de Valchevrière où sont gravés également les noms de Villardiens tombés en Normandie ou en Hollande.

Quelles sont les informations et appréciations qui reviennent le plus souvent dans les assertions scientifiques, journalistiques et les Mémoires cités jusqu'alors ?

Premièrement, toute l'épopée du Vercors de 1944 se joue chronologiquement dans une partie de juillet et d'août (il n'y a pas un seul mot sur les événements de juin). Deuxièmement, le départ (après le prétendu baccalauréat de juin, en réalité il s'agissait, comme nous le verrons, du petit baccalauréat) d'un groupe de Villardiens (certains parlent de tous ceux qui étaient présents) pour « le front du maquis » était volontaire et se fit dans la joie et l'enthousiasme. Troisièmement, le sort des Villardiens (en dehors des Professeur Gerhardt, Harwas, parfois aussi Wilk) est lié indissolublement à la bataille et au massacre près de Vassieux. Quatrièmement, les élèves (principalement des éclaireurs) et les professeurs ont pris une part militaire, active et courageuse à la défense du terrain d'atterrissage des maquisards.

Cinquièmement, à côté des tués, il y avait aussi près de Vassieux, des blessés ; ceux-ci furent torturés et achevés. Sixièmement, on ne sait comment et quand les Villardiens qui ont échappé au massacre sont rentrés à Villard. Septièmement, les relations entre l'École (la direction, les professeurs, les élèves et les travailleurs) et les FFI-Vercors ont été constamment – avant juillet, en juillet et après juillet 1944 – sinon parfaites, certainement harmonieuses et amicales.

Afin de terminer cet aperçu de l'état des recherches, il convient de se pencher encore sur les déclarations françaises. Il y en a bien moins que du côté polonais, elles sont aussi plus concises et moins « fantaisistes ». On peut comprendre que pour les Français, la présence et le sort d'une poignée de Polonais au cœur du Vercors en lutte avaient une importance marginale. D'ailleurs une partie notable des historiens français amoindrit le rôle des étrangers dans le Mouvement de la Résistance et dans la libération de la France de l'occupation allemande.

Nous savons déjà que ni le Général de Gaulle, ni l'écrivain connu de Vercors n'ont soufflé mot des Polonais sur le plateau du Vercors. Par contre Yves Farge, commissaire de la République, s'émerveillait de l'attitude chevaleresque des jeunes Polonais marchant au combat.

Deux phrases dans les souvenirs du commandant Tanant, combattant des FFI-Vercors, ont été consacrées aux Polonais.

Il y avait aussi dans le Vercors un certain nombre d'étrangers, en particulier des Polonais qui formaient à Villard une colonie florissante. On les groupa dans une compagnie de travail mise à la disposition du capitaine Paquebot, la destinant à la construction d'un aérodrome à Vassieux¹⁹¹.

Un maquisard du Vercors, par la suite fondateur du musée de Vassieux-en-Vercors, Joseph La Picirella, consacra lui aussi quelques phrases aux vicissitudes des Villardiens polonais.

Afin de prendre une part active au Mouvement français de la Résistance, 27 élèves et professeurs du lycée polonais de Villard-de-Lans rejoignirent les détachements des FFI dans les environs de St-Martin-en-Vercors. Vingt d'entre eux furent incorporés aux différents sous-détachements, et les sept

¹⁹¹ TENANT P., *Vercors haut-lieu de France. Souvenirs*, 2^e édition. Grenoble, 1958, p. 98.

autres ... furent affectés à la compagnie de travail à Vassieux où sous la direction du capitaine Tournis, ils devaient préparer un terrain d'atterrissage¹⁹².

Dans un des livres populaires sur l'histoire, le site et les valeurs touristiques de Villard-de-Lans, il est question du Chemin de Croix allant du Bois Barbu à Valchevrière.

Une des stations est dédiée aux héros Polonais. Il existait effectivement à Villard-de-Lans un lycée pour jeunes Polonais. Nombre d'entre eux ont péri lors des combats dans le Vercors¹⁹³.

Les études monographiques françaises mentionnent très rarement la présence à Vassieux et au fond du Vercors des élèves et des travailleurs du lycée polonais. Ni Paul Dreyfus (*Histoire de la Résistance en Vercors*, Paris 1975), ni Pierre Dalloz (*Vérités sur le drame du Vercors*, Paris 1979), ni Louis Nal et Aimé Reuget (*La bataille de Grenoble*, Paris 1964) ne disent rien sur les Polonais. Dans sa grande épopée sur les vicissitudes des Français sous l'occupation hitlérienne, jusqu'au tome VII qui conduit jusqu'au 6.VI.1944, Henri Amouroux n'évoque pas l'École de Villard. Il parle des Villardiens polonais seulement dans le tome VIII, l'avant-dernier. A la construction du terrain d'atterrissage – mentionne-t-il – ont travaillé des centaines d'ouvriers civils, et parmi eux des Polonais, « nombreux à Villard-de-Lans ». Après l'attaque allemande sur Vassieux,

une centaine de Français et d'ouvriers polonais jonchaient le terrain [d'atterrissage et du village]¹⁹⁴.

C'est ainsi que se présente l'état des recherches polonaises et françaises sur la participation des élèves, des enseignants et des travailleurs du Lycée Cyprian Norwid. Est-ce que cette présentation a nettoyé l'avant-scène ? Seulement en partie car dans le cas qui nous intéresse, les investigations (ou plutôt les « recherches ») s'entremêlaient souvent avec une description confuse et la légende. Le moment est venu de tenter de donner une description détaillée et une analyse des événements de l'année polono-villardienne de 1944.

¹⁹² LA PICIRELLA J., *Témoignages sur le Vercors*, p. 180. Cit. D'après Mierzwiński, *op. cit.*, p. 277. Voir aussi J. La Picirella, *Mon journal du Vercors*, Lyon, 1961, pp. 41- 42 et 61 – 63.

¹⁹³ CAMOIN F., *Villard-de-Lans. Son histoire. Son site*, Grenoble, 1955, pp. 166 – 167.

¹⁹⁴ AMOUROUX H., *La grande histoire des Français sous l'occupation*, Tome VIII ; *Joies et douleurs du peuple libéré, 6 juin – 1er septembre 1944*, Paris, 1988, pp. 280 et 295.

IV.4.2. La montée des craintes. Le premier semestre 1944¹⁹⁵

En 1940 et 1941 (déjà à ce moment !) Zygmunt Zaleski avait des craintes quant à l'évolution de la situation en France non occupée. Il appréhendait une pression allemande croissante sur le gouvernement de Vichy, il s'inquiétait en particulier du sort du Lycée de Villard. Ses pressentiments étaient fondés. Waclaw Godlewski, le successeur et le suppléant de Zaleski savait bien qu'approchaient des temps exceptionnellement durs pour les Polonais en France et pour le Villard polonais, surtout qu'en septembre 1943 les Allemands étaient entrés dans la zone d'occupation italienne située à l'est du Rhône.

Les conditions de plus en plus dures d'occupation, une détérioration sensible de l'approvisionnement en nourriture, l'instauration en février 1943 du travail obligatoire (STO), les déportations de plus en plus fréquentes vers l'Allemagne, le rôle accru dans l'administration du pays des groupements extrémistes, fascistes français, l'intensification et la brutalité grandissante des répressions à l'encontre du Mouvement de la Résistance et de ses sympathisants (en particulier le grand et sinistre rôle joué par la Milice Française, dans l'histoire récente on appelle la dernière période de Vichy - I - VII 1944 - « les temps de l'État milicien ») et en même temps, les succès de plus en plus grands des forces armées de la coalition anti-allemande (libération par l'Armée rouge jusqu'au début de 1944 d'une partie notable des territoires soviétiques occupés par les Allemands; le débarquement des Alliés en Sicile, puis sur la Péninsule italienne; offensive aérienne massive sur l'Allemagne), tout cela provoqua au tournant des années 1943 - 1944, un net changement des états d'esprit et de l'opinion publique en France. Le régime de Vichy perdit une partie notable du soutien social, pourtant fort, qu'il s'était gagné en 1940 et 1941. Les sentiments anti-allemands grandissaient très vite au début de 1944. Le Mouvement de Résistance, très faible jusqu'à la fin de 1943, se renforçait aussi. L'atmosphère s'épaississait, surtout dans les régions de montagne (Alpes, Jura, Massif Central) où, comme on sait, la Résistance avait ses premiers camps et ses planques, profitant de l'appui bienveillant de la population locale.

¹⁹⁵ ŁEPKOWSKI T., *op.cit.*, p. 152-159. Traduction inédite de Maria Cieszewska.

La Savoie, le Dauphiné et dans son périmètre, surtout le Vercors, devenaient de grands centres du maquis. Grenoble, entourée de massifs montagneux que les soldats du maquis contrôlaient de plus en plus largement (Vercors, Chartreuse, Oisans) commençait à être appelée non seulement par les organisations clandestines françaises mais aussi par les Allemands, la capitale de la Résistance.

IV.4.2.1. - Le renforcement du maquis

Au début de 1944, dans un de ses rapports sur la situation au tournant de 1943 et 1944, le colonel Antoni Zdrojewski, commandant de l'Organisation polonaise de Lutte pour l'Indépendance (POWN), écrivait :

Les Allemands appliquent des répressions sous forme de perquisitions continuelles dans les trains, les gares, dans les autobus et même dans les maisons particulières. Le couvre-feu dans certaines villes (Grenoble, Lyon) commence certains jours dès 15 h. A Grenoble et à Lyon, on a effectué un recensement détaillé des habitants d'après les maisons [...]. A part les perquisitions, la gestapo avec l'aide de la milice procède à des rafles d'hommes sur les places publiques, dans les tramways, etc., comme cela a eu lieu à Grenoble pendant tout le mois de décembre de l'année dernière, et de janvier et février de cette année. Quelques 4.000 personnes ont été déportées¹⁹⁶.

De nombreux Villardiens devaient adroitement se faufiler pour éviter une rafle à la gare de Grenoble à Saint-Nizier.

Dans le Vercors même, le nombre de maquisards augmentait rapidement. Ils étaient environ 300 en janvier, 400 en mars, plus de 3.000 en juin (je reviendrai sur cette question), deux groupements étant les plus grands : celui du Nord (Autrans, Méaudre) et celui du Sud (Saint-Martin, Saint-Julien, Vassieux, La Chapelle¹⁹⁷). Villard-de-Lans se trouvait en quelque sorte entre les deux. C'était plus un point de jonction qu'une base, bien que de nombreux habitants aient été liés avec la clandestinité et le maquis. Les raids de contrôle de la milice et les expéditions punitives de l'occupant qui partaient de Grenoble vers le fond du Vercors faisaient très souvent un détour par Villard.

¹⁹⁶ BIEGANSKI W., *op. cit.*, pp. 107 - 108.

¹⁹⁷ TANANT P., *op. cit.*, p. 21; H. Amouroux, *La vie des Français sous l'occupation*, Paris, 1961, p. 320 ; Zamojski, *op. cit.*, p. 272.

Le renforcement des maquisards dans l'important point stratégique du Vercors et leur équipement (un premier parachutage d'armes fut effectué le 13.XI.1943¹⁹⁸) inquiétèrent dès le début de 1944 aussi bien les unités de répression au service de Vichy (la police, la milice) que le commandement allemand à Grenoble, et même à l'échelon supérieur. Une tentative de démantèlement d'un groupement fut entreprise. Le 22 janvier, les Allemands attaquent les Baraques-en-Vercors, le 29 janvier, un bataillon allemand de Grenoble surprend un détachement du maquis dans le village de Malléval et vient à bout de la résistance des maquisards. 31 jeunes Français périssent (sur ce nombre, 8 sont brûlés vifs dans une mesure). Le village est pacifié et incendié. Les occupants réitèrent leurs « raids » le 3 février et le 3 mars. Le 18 mars, une colonne allemande au cours d'une attaque dans les parages de Saint-Julien où séjourne le commandement des FFI-Vercors, se heurte à la résistance des maquisards dont 6 sont tués. Les Allemands incendient plusieurs maisons. A la mi-avril, des détachements de la milice attaquèrent les maquisards. Ils ratissèrent le terrain, violèrent et torturèrent, pacifiant et incendiant les hameaux dans les alentours de La Chapelle, Rousset, Saint-Julien et Vassieux. Les miliciens laissèrent certains de leurs agents dans les villages, au cœur même du Vercors¹⁹⁹.

La direction du Lycée s'inquiète de plus en plus du sort de l'École, et surtout des jeunes. L'œil du cyclone de la guerre se rapproche de la petite ville paisible que Zaleski et Godlewski avaient choisie pour retraite idyllique²⁰⁰. Presque exactement un an après la déportation de Zaleski, le 2.III.1944, le Professeur Waclaw Godlewski est arrêté à son tour²⁰¹. Cela fit une impression accablante sur les enseignants et les élèves. Pourtant, l'arrestation du directeur de l'École et sa déportation dans le camp de concentration de Mauthausen n'était pas, en ces premiers mois de 1944, un

¹⁹⁸ DALLOZ P., *Vérités sur le drame du Vercors*, Paris, 1979, p. 210.

¹⁹⁹ PUECH J., *La montagne des sept douleurs. Vercors 1944*, Paris, 1945, p. 47 ; Lemoine, *La vie secrète du maquis. Vercors citadelle de la Résistance*, Paris, 1945, p. 7 ; *Les atrocités allemandes. Vercors. Documents authentiques recueillis par Mmes Prévost et Rouvière*, Paris, 1945, p. 4 ; Tanant, *op. cit.*, p. 16 et 39 - 40 ; Kozierowska, *op. cit.*, p. 52 ; *La résistance en Dauphiné et Savoie*, Neuilly-sur-Seine, 1975, T. VII: *Un printemps de mort et d'espoir. Novembre 1953 - 6 juin 1944*, Paris, 1985, p. 525 ; Idem, T. VIII, pp. 263 - 264.

²⁰⁰ Il n'est pas exclu que la direction de l'École savait qu'en 1943 déjà, il y avait parmi les maquisards - comme le dit La Picirella - une trentaine de Polonais, ce qui pouvait au surplus attirer l'attention des Allemands. On sait qu'il y avait un Polonais dans le maquis, Jan, 40 ans : G. Joseph, *Combattant du Vercors*, Paris, 1972, p. 9 ainsi que 19 - 20, 25.

²⁰¹ BEAUVOIS D., *op. cit.*

événement exceptionnel dans la vie des Polonais du midi de la France. Depuis le début de 1944, les Allemands procèdent à des perquisitions dans les locaux du GAPF, dans les refuges polonais et les maisons de particuliers et effectuent des arrestations. Les déportations vers l'Allemagne pour les travaux et dans des camps de concentration sont de plus en plus fréquentes.

En mars, on arrêta notamment 5 personnes au refuge de Lasalle (dans le Gard), une dizaine d'autres dans les institutions polonaises de Toulouse, 2 personnes à Challes-les-Eaux. Mais c'est le département de l'Isère qui devint nettement le centre des arrestations des Polonais. En mars, on déporta à Grenoble pour interrogatoire (avec tortures) tous les hommes du refuge du Sappey. Dans le chef-lieu même du département, on arrêta une quinzaine de personnes, entre autres Feliks Chrzanowski, Jan Głębocki, Leopold Binental, Rudolf Tarczyński. Le 10 mars, les Allemands effectuèrent des arrestations à l'hôtel Pas-du-Curé à Saint-Nizier où siégeait la Délégation régionale du GAPF. Parmi les personnes arrêtées se trouvaient : Włodzimierz Schaetzel, suppléant du Délégué, Alfred Siebeneichen, Witold Baliński (adjoint du Délégué), le pianiste Zygmunt Dygat (lui seul fut libéré, une intervention ayant été faite auprès de Pierre Laval en sa faveur)²⁰². On remarquera facilement que les deux premières personnes arrêtées étaient les pères d'élèves du Lycée de Villard : Tadeusz Schaetzel et Kazimierz Siebeneichen.

Il pouvait sembler que le sort du GAPF et des refuges polonais, et par là-même, celui de l'École, en était jeté. On imagine aisément l'ambiance lugubre qui devait régner dans la Direction du Lycée après ces arrestations. C'est en ce moment pénible qu'Ernest Berger fut nommé suppléant du directeur. Personne dans la direction de l'École ne perdait la tête bien que - comme l'évoqua Zofia Łukasiewicz

les autorités allemandes (militaires) faisaient à Villard irruption pour effectuer des « contrôles » dans les bureaux de la municipalité française de même qu'au Secrétariat de notre école et y vérifiaient divers documents. Il convient de noter ici que les Français amicaux avertissaient le directeur des visites de reconnaissance qui approchaient²⁰³.

²⁰² AAN, Consulat de la RP à Marseille, n° 986, pp. 75 - 78 ; AAN, Ministère du Travail et de l'Assistance sociale du Gouvernement de la RP en exil, n° 121, p. 5.

²⁰³ Enquête n° 17.

On pensait surtout comment conduire au baccalauréat les élèves des classes terminales. En vertu d'une motion des autorités scolaires françaises et du GAPF, on décida de hâter la date des épreuves du baccalauréat. Le 24 mars, la Commission d'Examen tint sa première séance. Elle était présidée par le Professeur Berger (suppléant – Jadwiga Stefanowicz; secrétaire – M. Dusza).

Le Professeur Berger, directeur suppléant, donna lecture d'un communiqué dans lequel le Comité directeur du T.O.P. exprime sa considération pour le corps enseignant pour son attitude malgré les conditions difficiles dans lesquelles l'école existe. De son côté, la Commission d'Examen adopta la résolution suivante : « Conformément à l'ordonnance des autorités éducatives françaises, l'examen du baccalauréat se limitera aux seules épreuves écrites²⁰⁴.

Les épreuves du baccalauréat accéléré se déroulèrent du 27 au 30.III.1944 (et non pas en juin comme nous l'avons lu dans les élaborations citées, date à laquelle s'étaient déroulés les examens de ce que l'on appelait le petit baccalauréat). Le premier jour, avait lieu l'épreuve de composition de langue polonaise, le dernier jour, celle de langue française. Les sujets de polonais (autrement qu'à l'ordinaire) étaient les mêmes pour les deux types de lycée. Presque tous (17 bacheliers sur 19) choisirent le premier – « L'idée de nation dans les œuvres des trois chantres du romantisme », les deux restants choisirent le troisième – « Qu'est-ce que la civilisation? » C'est là une chose très curieuse. Au moment où le plateau commençait à s'embraser, une quinzaine de jeunes Polonais se penchaient dans une école polonaise libre sur l'«idée de la nation» et de la civilisation. Il est caractéristique que personne n'ait choisi le deuxième sujet, littéraire : « Le reproche fait que la littérature polonaise ne possède pas de poésie épique est-il juste ? (Si non, démontrez-le sur des exemples) » ni le quatrième, historique – « Le parlementarisme polonais et anglais ». 12 élèves passèrent avec succès leurs examens (dont Hernik), deux échouèrent (Helena Wawak et Jerzy Owczarek), 5 devaient repasser certains examens (de Brugière, Matzanke, Janina Nowak, Pałasz et Witkowski). Les décisions relatives aux examens furent prises au tournant de mars et avril. La Commission décida que les examens de répétition se dérouleraient

²⁰⁴ AAN, LPP, n° 33, s. 1, concernant la date du baccalauréat de mars 1944, elle a même été oubliée par certains professeurs, p. ex. Z. Łukasiewicz (enquête n° 17).

du 10 au 20 juin. D'ailleurs, on donna une chance supplémentaire à ceux qui avaient été recalés. Finalement, Owczarek réussit son examen, seule Wawakówna n'obtint pas son diplôme de baccalauréat. Tous les examens supplémentaires furent passés avant la date annoncée, c'est-à-dire au tournant de mai et de juin (la IIe session eut lieu du 30 mai au 2 juin). La Commission d'Examen décréta qu'il était indispensable d'agir vite. Sept élèves devant repasser des examens restèrent à l'École. Une nouvelle résolution de la Commission d'Examen prouve combien la situation était tendue, et le sort du Lycée incertain. Elle stipulait :

... en cas d'obstacles qui empêcheraient l'Établissement scolaire de continuer de fonctionner, il conviendra de relever les notes des élèves, filles ou garçons qui devaient répéter l'examen d'une seule matière jusqu'à 5 (passable - n.d.t.)²⁰⁵.

Toute la session du tournant de mai et de juin fut accélérée et en même temps traîna en longueur. Villard était déjà très difficile d'accès. Sur de nombreuses lignes de chemin de fer, les trains circulaient très irrégulièrement. Les FFI avaient fait sauter de nombreux ponts routiers et ferroviaires. La direction prenait tout cela en considération, de même que la nécessité d'envoyer au plus vite dans leur famille, les bacheliers, personnes adultes dont le séjour sur le Vercors pouvait s'avérer dangereux. Elle leur disait d'ailleurs ouvertement :

nous ne vous connaissons plus, partez et ne parlez pas du lycée²⁰⁶.

Witkowski repassa avec succès son examen de français déjà le 26 mai. Janina Nowak devait repasser l'écrit de français le 30 mai mais elle n'arriva pas à temps. Dans les documents de la Commission d'Examen, nous retrouvons la note suivante, écrite sans doute de la main du Professeur Malbos :

Mademoiselle Janina Nowak est absente pour impossibilité de rejoindre Villard à cause des événements actuels (transports impossibles)²⁰⁷.

Finalement, Janina Nowak est arrivée à bon port et a passé avec succès son examen le 31 mai. Matzanke trouva des difficultés semblables et arriva avec du

²⁰⁵ AAN, LPP, n° 33, p. 2; 4 (sujets à l'examen de langue polonaise) ; 13 - 14; 16.

²⁰⁶ FANJAT-CLARET C., *op. cit.*, p. 18.

²⁰⁷ AAN, LLP, n° 33, p. 17.

retard pour la répétition de son examen de polonais. On finit par lui accorder exceptionnellement un délai supplémentaire et il repassa son examen le 4 juin²⁰⁸. Matzanke resta à Villard le plus longtemps. Les autres partirent.

Il est difficile de dire à quel moment Hernik rejoignit le maquis. Il avait dès la fin du mois de mars, des contacts avec le maquis, sans doute par l'entremise de Ludwik Wilk, le menuisier du lycée, qui ne resta pas longtemps à Villard et qui, vers janvier ou février, quitta définitivement l'École ainsi que d'une Française, la fiancée de Zdzisław Hernik. Il n'est pas exclu que c'est Wilk qui fit entrer Hernik (pseudonyme « Jimmy ») au maquis²⁰⁹. Hernik avait dû quitter Villard en mai. Nul n'avait probablement supposé alors qu'il partait à jamais, qu'il reviendrait dans un cercueil pour un éternel repos au cimetière municipal de Villard.

IV.4.2.2. Le déclenchement des opérations du maquis du Vercors²¹⁰

Toute l'École attendait avec impatience une invasion libératrice des troupes alliées en France. On parlait beaucoup du « deuxième front » qui suscitait les plus grandes espérances.

Après le départ des bacheliers, le lycée se trouva rajeuni. Les élèves les plus âgés restés sur place étaient des élèves de première année du lycée (avant-dernière année avant le baccalauréat – n.d.t.). Dès les premiers jours de juin, on savait qu'il allait falloir travailler un peu au champ, à la ferme (les élèves des classes des deux années avant le baccalauréat) et que l'année scolaire allait prendre fin vers le 15 – 20 juin bien que les élèves n'allaient certainement pas tous pouvoir arriver jusque chez eux.

Le 6 juin au matin, les classes de première année du lycée, avaient un cours commun dans le bâtiment de l'hôtel « La Fleur des Alpes ». Personne ne savait encore ce qui se passait sur les plages de Normandie. Vers 10 h. du matin, plusieurs dizaines de bombardiers lourds américains survolèrent Villard, se dirigeant vers le

²⁰⁸ Ibidem, p. 24.

²⁰⁹ Récit n° 3.

²¹⁰ ŁEPKOWSKI T., *op. cit.*, p. 159-167. Traduction inédite de Maria Cieszewska.

nord-ouest. Ils volaient à basse altitude et le vrombissement des moteurs était si fort que nous avons dû interrompre la leçon car à part le bruit assourdissant des moteurs, il était littéralement impossible d'entendre quoi que ce soit. La terre semblait trembler. Les élèves jubilaient se doutant de quelque chose d'extraordinaire. On avait à vrai dire vu déjà des bombardiers survoler les montagnes mais jamais une telle masse d'avions au-dessus du Vercors. Soudain, quelqu'un envoyé de l'Hôtel du Parc accourut pour annoncer à « La Fleur des Alpes » qu'... « ils avaient débarqué ». Pendant le déjeuner, on ne parla dans le réfectoire que des durs combats livrés en Normandie.

Sous peu et au cours des jours suivants, commencèrent à apparaître dans les ruelles de Villard, toujours plus nombreux des soldats des FFI avec armes et brassards au bras. On ne savait pas au début à l'École que dès le 6 juin « Alger avait donné l'ordre aux FFI de déclencher les opérations²¹¹. Ce qui portait alors et porte dans l'historiographie le nom d' « Insurrection nationale », commençait. Le 8 juin, le colonel Descours (Bayard), commandant du I District Militaire des FFI arriva au Vercors et transmit l'ordre de mobilisation du maquis, d'occupation de tout le Vercors, l'affectation des postes préalablement désignés et la « fermeture » de l'accès au massif. L'ordre fut exécuté du 9 au 12 juin. Saint-Martin fut proclamé République libre. Le commandement de la « Citadelle du Vercors » reçut l'assurance d'un fort soutien de la part des Alliés en armes et hommes. On lui promit notamment l'envoi de parachutistes et surtout de mortiers et de canons.

L'École devint ainsi avec Villard-de-Lans une partie de la France libre. C'était un événement radieux mais signifiait en même temps le maintien des élèves sur le plateau : le « front » dans les parages de Saint-Nizier, se stabilisa vers le 10 juin. Le Vercors était libre mais Grenoble demeurait sous occupation.

Le commandement du maquis dans le Vercors pensait que l'instruction du commandement en chef des FFI, du général Koenig, proclamée le 10 juin, et qui recommandait de limiter les opérations du maquis et interdisait de créer de grands

²¹¹ TANANT P., *op. cit.*, p. 47.. Ce qui portait alors et porte dans l'historiographie le nom d' « Insurrection Nationale ».

groupements²¹², ne concernait pas le plateau, surtout que ce même général s'était de Londres adressé le 11 juin aux maquisards et à la population du Vercors en ces termes :

Soldats des FFI. Depuis trois ans vous vous prépariez au Vercors à combattre dans l'âpre vie du maquis. Au jour J vous avez pris les armes et en repoussant héroïquement toutes les attaques de l'ennemi, vous avez fait en sorte que sur un coin du sol français flotte de nouveau le drapeau français avec l'emblème de la Libération. C'est à vous, les combattants des FFI et à la courageuse population du Vercors qui vous aide, que j'adresse mes félicitations et mes souhaits afin que vos succès s'étendent rapidement au territoire de tout le pays²¹³.

Les Allemands réagissent incroyablement vite à la mobilisation du Vercors et à l'occupation de tout le plateau. Dès le lundi 12 juin, ils dirigent 400 hommes devant les positions des FFI disséminées au-dessous de Saint-Nizier, sur la route descendant vers Grenoble. Dès le début, les forces du maquis le cèdent aux forces allemandes supérieures en hommes (200 soldats) et en matériel. Malgré cela, dans les combats livrés le 13 juin, les Allemands subissent de fortes pertes et se retirent jusqu'à la Tour sans Venin. Le 14 juin, les Allemands recourent à l'artillerie, obtiennent des renforts (il y a déjà au total 1 500 Allemands) et le 15 juin, ils utilisent pour les combats les mortiers, dont les maquisards des FFI ne disposent pas. A l'École – aussi bien à Villard que surtout dans les classes de filles de Lans, situé à 7 km de Saint-Nizier – tous observent, tendus, les luttes sur le « front grenoblois ». On entend très nettement à Lans les explosions des obus, à Villard, leurs échos. Les maquisards à demi encerclés, se retirent dans la direction de Lans. Les détachements allemands entrent dans Saint-Nizier et les villages environnants. Ils incendient les hameaux et la petite ville (50 maisons des 93 existantes furent brûlées²¹⁴).

Une élève de ces années-là, Maria Czarlińska a décrit ses impressions des combats dans les environs de Saint-Nizier et Lans comme suit :

²¹² *La résistance*, p. 180; Amouroux, *La grande histoire*. T. VIII, p. 268.

²¹³ Cité d'après Lemoine, *op. cit.*, p. 15.

²¹⁴ *Les atrocités allemandes*, p. 5; P. Dreyfus, *Histoire de la Résistance en Vercors*, [Grenoble] 1975, pp. 135 – 141 ; Amouroux, *La grande histoire*, T. VIII, pp. 272 –274.

On entendait les coups de feu, au loin, le ciel s'embrasait – des villages brûlaient. La population menait les bêtes domestiques sur la route, des sinistrés arrivaient avec des baluchons tandis que les maquisards sur la place du marché recrutaient des volontaires qui partaient aussitôt au front le plus proche. Dans l'école primaire de la place à Lans, on a aménagé un hôpital provisoire ; nous, les filles du voisinage, nous lavions les planchers de cet hôpital provisoire et préparions avec des maquisards des brancards pour les blessés. Peu après les combats, on a commencé à transporter des blessés – moi, je n'ai vu que quelques-uns parmi les premiers parce que quelqu'un avait remarqué que j'étais encore très jeune, une enfant tout simplement – et l'on m'ordonna de sortir²¹⁵.

L'hôpital fonctionna à Lans un bref laps de temps. Les maquisards prirent les blessés et se retirèrent, les uns dans la direction d'Autrans, d'autres dans la direction de Villard. Des détachements allemands entrèrent à Lans le 15 juin dans l'après-midi (ou le 16 au matin). Il est bon de mentionner que de nombreux soldats de Haute-Silésie polonaise se trouvaient dans les sous-détachements de la Wehrmacht de Grenoble. C'était eux précisément, surpris de la présence d'une soixantaine de Polonaises élèves du lycée polonais, qui durent procéder à la perquisition exacte des chambres d'internat. Ils cherchaient des armes et des maquisards. Un des tout jeunes soldats saisit avec avidité un livre, *La Sauvageonne* (Dzikuska) de Zarzycka dans la chambre de Madame Wiera Anisimow en s'exclamant : « Madame, donnez-moi ce livre ». Bien évidemment, on le lui donna.

A un moment donné survint un dangereux incident. Les soldats allemands qui ratissaient les environs de Lans, rencontrèrent sur leur chemin le jeune Gilowski de 14 ans, le fils d'une enseignante du Lycée de Lans qui portait une tente provenant d'un parachutage et qui appartenait à Szuperski. Les Allemands arrêtaient le garçon et le mirent à la disposition de leur commandant. Rentrant à Lans, ils tombèrent sur un Juif qui se cachait et le tuèrent. Le commandant allemand, à la joie bien compréhensible de Madame Gilowska, libéra son fils et lui dit :

pourquoi avez-vous peur, nous ne luttons pas avec des enfants²¹⁶.

²¹⁵ Cité dans BERGER A., « Villard-de-Lans », *Przekroj*, n° 1598, 23 novembre 1975, p. 10.

²¹⁶ Ibidem, p. 10 et Récit n° 5.

IV.4.2.3. Les « Villardiens » face aux Allemands : le 16 juin 1944

Pendant ce temps, à Villard-de-Lans, les élèves des classes plus âgées (la IV^e et la Ire du lycée – 3^e et 2^e années avant le baccalauréat) travaillaient les 14 et 15 juin sur les champs de la ferme. A plusieurs reprises, lorsqu'apparaissait un avion allemand, ils couraient s'abriter dans le bois voisin. Ils virent le jeudi 15 juin des camions avec des soldats des FFI qui venaient de Lans à Villard.

Le lendemain, le 16 juin, malgré le beau temps ensoleillé, les autorités scolaires retinrent les garçons à l'Hôtel du Parc. On savait qu'une colonne allemande s'approchait lentement tout en ratissant le terrain, de Villard, venant de Lans²¹⁷. Les leçons pour les plus jeunes classes se déroulaient normalement dans les salles de « La Fleur des Alpes » et étaient assurées par mesdames Łukasiewicz et Stefanowicz.

Sur recommandation du directeur Berger, les élèves plus âgés qui se trouvaient à l'Hôtel du Parc, ne devaient pas quitter leur chambre. La cour était totalement déserte. Déjà vers 10 heures, les rues du village furent désertées. De temps en temps seulement des maquisards les parcouraient. On entendait, d'abord de loin, puis de plus en plus près, les tirs des mitraillettes. Vers midi, les derniers véhicules des FFI quittèrent la place et se dirigèrent vers le sud. Au bout d'une quinzaine de minutes, après une série très bien entendue – car donnée dans le voisinage de la petite ville – de tirs de mitraillettes (c'était les opérations défensives de retardement de l'arrière-garde du maquis) on put voir deux ou trois véhicules des FFI qui traversèrent rapidement la place. Après quelques minutes de silence, les élèves virent des fenêtres de l'internat de l'hôtel, près du portail et de la « vieille aile » du bâtiment, plusieurs soldats allemands en plein équipement qui avançaient lentement et très prudemment vers l'entrée principale de l'Hôtel du Parc. Des rameaux feuillus attachés aux résilles qui enveloppaient les casques, ondoyaient. Il était 12h 20 – 12h 30.

²¹⁷ La date de l'entrée des Allemands à Villard fit l'objet de controverses et malentendus. Le Guide du Vercors, Lyon 1986 (p. 55), donne la date exacte (16 juin), mais fait une erreur informant que les Allemands se retirèrent le 17 juin ; Dalloz, *op. cit.* parle du 19 juin (p. 227) tandis que R. Fajans, dans *Au seuil de la victoire*, Paris, 1945 (p. 23), cite le 11 juin.

Au bout d'un moment, un groupe de soldats avec un officier en tête, entra dans le bâtiment. Ils parlèrent avec Steffen, Gósty ska et plusieurs autres enseignants. Sous peu retentit la sonnerie pour un rassemblement. Indépendamment de cette alerte, les éducateurs commencèrent à se disperser dans les étages demandant aux élèves de descendre immédiatement au rez-de-chaussée et de se grouper devant le réfectoire. Les jeunes garçons dévalèrent rapidement les escaliers. Tout le bâtiment était encerclé, les soldats, prêts à tirer, pointaient leur fusil sur les élèves. Ceux-ci se mirent très rapidement et en silence en double rang. Le réfectoire se trouvait derrière eux. Ils étaient une trentaine, peut-être trente et quelques, avec Tadeusz Steffen et plusieurs professeurs, ils étaient sans doute en tout 35 ou 36. Il est difficile de dire exactement aujourd'hui, qui parmi les adultes était resté avec les élèves et qui, avec le directeur Berger et un groupe de travailleurs et enseignants, a été conduit sous garde jusqu'à l'hôtel de ville. En tous cas, vers 12 h. 45, les événements durent se dérouler parallèlement en deux endroits.

Dans la première phase, la situation dans la cour devant l'hôtel se présentait comme suit. Après que les élèves eurent formé un double rang, les Allemands, et plus exactement les soldats allemands au nombre d'une quinzaine, qui se trouvaient devant l'École (un autre groupe procédait à une perquisition dans l'internat) amenèrent deux mitrailleuses. Un lourd silence plana, tous pensaient qu'ils allaient être d'un moment à l'autre exécutés. Pourtant, on ne vit aucun signe de désespoir ou de panique. Les jeunes garçons se montrèrent parfaitement calmes. Kazimierz Siebeneichen, évoquant cet instant, raconte : « Un des soldats allemands (probablement un Silésien) nous dit en polonais : «il va y avoir une exécution» »²¹⁸. Des Polonais se trouvaient donc des deux côtés...

Les minutes s'écoulaient lentement et les soldats attendaient toujours près de leurs mitrailleuses, sans obtenir l'ordre d'ouvrir le feu. La tension qui régnait au début parmi les élèves debout dans le double rang, faiblissait peu à peu...

²¹⁸ Enquête n° 28 ; quelque chose de cette scène est passé dans la description mystifiée par Juchiewicz du prétendu massacre du 23 juillet dans la cour de l'Hôtel du Parc (*Gdzie byl wrog* [Là où était l'ennemi], p. 84) ; E. Renn a parlé avec un des soldats allemands et un Polonais (Récit n° 16).

Transportons-nous maintenant à l'hôtel de ville, et plus exactement – pour un moment – à l'hôtel « Fleur des Alpes » où les cours sont faits, comme on sait déjà, par Zofia Łukasiewicz et Jadwiga Stefanowicz.

A un moment donné – se souvient Łukasiewicz – la vue, près d'une fenêtre d'une classe (où enseignait Madame Stefanowicz), de deux Allemands armés qui écoutaient la leçon, nous inquiéta. L'un d'eux dit à l'autre en polonais : "Tu entends Antek, on parle ici en polonais". Au bout d'un moment, ils s'éloignèrent. Peu après fit irruption dans la classe Madame Gostyńska, elle nous raconta ce qui se passait à l'Hôtel du Parc et nous annonça que nous devions, nous aussi sur le champ, y aller avec les élèves. Lorsque nous sommes arrivées, les élèves furent laissées dans le bâtiment [en réalité, les plus jeunes furent à un certain moment conduites à l'Hôtel du Parc] et nous, avons dû rejoindre les professeurs et travailleurs qui se trouvaient dans la cour de l'hôtel de ville²¹⁹.

A la mairie, se déroulaient pendant ce temps des entretiens et des interrogatoires minutieux. Le commandement allemand écoutait les explications d'Ernest Berger qui parlait couramment l'allemand tandis que les enseignants et travailleurs étaient convoqués séparément devant un officier ; on enregistrait les données personnelles des interpellés et on les questionnait sur des sujets professionnels et scolaires. On s'intéressait surtout aux « terroristes de Villard », aux contacts de l'École avec les Français, et en particulier, avec les FFI, on s'enquerrait de l'âge des élèves. Alors que les interrogatoires prirent fin (vers 15 h.), les difficiles entretiens avec le directeur Berger avec les représentants du commandement allemand se poursuivirent. L'objet de ces entretiens n'était connu ni des personnes réunies à la Mairie, ni de ceux qui se trouvaient sous surveillance des carabines dans la cour de l'Hôtel du Parc. Le soir seulement, tous apprirent que les Allemands – après avoir vérifié que l'École ne cachait pas d'armes – considérèrent les Polonais comme des otages qui seraient libérés s'il n'arrivait rien jusqu'au soir aux Allemands. Les officiers allemands exigeaient des preuves que tous les garçons n'avaient pas plus de 17 - 18 ans, et deuxièmement, que tous se trouvaient bien dans les internats, autrement dit, qu'aucun n'était allé rejoindre les maquisards au fond du Vercors. On examina donc scrupuleusement les listes des élèves, négligeant les listes des filles. Au bout de quelques heures, les Allemands constatèrent

²¹⁹ Enquête n° 17.

qu'aucun pensionnaire de l'École ne s'était retiré dans les parages de Corrençon-Bois Barbu - Valchevrière où les FFI avaient créé une nouvelle ligne de défense.

Vers 15 - 15 h 15, un gros camion militaire allemand surgit dans la cour devant l'Hôtel du Parc. Les élèves qui attendaient toujours une décision au sujet du sort qu'on leur réservait, comprirent qu'ils allaient être plutôt déportés dans un camp que fusillés. Vers 17 - 17 h. 15, un imposant véhicule tout terrain entra dans la cour. Un officier, commandant ou lieutenant-colonel en descendit. Après avoir échangé quelques phrases avec les officiers et soldats présents devant l'hôtel, il passa lentement devant le double-rang d'élèves, les dévisageant soigneusement. Il remarqua Ludwik Panek - qui avait 21 ans et semblait plus âgé et qui portait une large ceinture de type militaire - et lui fit signe d'approcher.

Celui-ci sortit du rang, mais heureusement ne se mit pas au garde-à-vous devant l'officier allemand (Panek avait des gestes et des habitudes typiquement militaires). L'officier lui demanda : "êtes-vous aussi à l'école ?" Ayant obtenu une réponse affirmative, il sourit ironiquement et s'adressant à nous tous, il dit : "vous êtes libres"²²⁰.

La décision allemande fut une surprise radieuse pour tous ceux qui pendant plus de quatre heures avaient attendu au pied du mur. Il était difficile de croire à la fin du cauchemar. Aussi les garçons s'attardèrent-ils devant l'entrée du bâtiment. Certains restèrent sur place pendant un bon moment. Pendant ce temps, les Allemands quittèrent la cour mais restèrent dans le parc qui entourait l'hôtel.

Vers 18 h. le directeur Berger rentra à l'Hôtel du Parc avec les autres personnes qui l'accompagnaient. Les enseignants étaient heureux et exprimaient leur admiration pour l'habileté dont le directeur avait fait preuve au cours des négociations et qui avait beaucoup contribué à sauver l'École. Ses efforts n'auraient guère servi pourtant si le commandant allemand avait eu une autre attitude. On disait à Villard que ce commandant était Autrichien et que quelques jours plus tard, il fut fusillé pour n'avoir pas rempli jusqu'au bout ses devoirs de pacification absolue des territoires contrôlés auparavant par les FFI et occupés par les Allemands.

²²⁰ Enquête n° 28.

Les détachements allemands restèrent à Villard pendant trois jours²²¹. On proclama que pendant ce temps, nul n'avait le droit de quitter le village sans autorisation spéciale des autorités militaires allemandes. Cette interdiction empêchait le départ des élèves dans leur famille, alors que le directeur de l'École avait pris une telle décision. Un petit groupe de soldats allemands prit ses quartiers à l'hôtel « Fleur des Alpes ».

Il faut reconnaître que leur comportement fut irréprochable. Ils annoncèrent à Madame Stefanowicz qu'ils prenaient leurs quartiers ici, occupèrent une classe et la cuisine. L'officier du groupe parlait le polonais, affirmait qu'il était Polonais de Poznań et désirait nouer des conversations avec nous et les filles. Mais madame Stefanowicz s'y opposa fermement²²².

Au cours des journées du 19 au 25 juin environ, les élèves garçons et filles quittèrent un à un ou en groupes Villard-de-Lans. Une grande partie des « retours à la maison » se firent en de nombreux tronçons avec changements de trains, en partie à pied et durèrent plusieurs jours²²³.

Encore durant la période des « trois jours interdits », exactement le lundi 19 juin, trois élèves se mirent en route pour rentrer chez eux : W. Kawecki (il venait de terminer la IIIe année du « gymnase » (première partie du lycée – n.d.t.) ainsi que M. Jastrzębski et T. Łepkowski (qui avaient terminé l'avant dernière classe du lycée). Ils avaient obtenu l'autorisation de la direction. Entre Lans et Grenoble, une colonne de véhicules militaires allemands s'arrêta devant les marcheurs. Après plusieurs questions, l'officier allemand ordonna aux élèves de monter dans un véhicule. On les déposa aux casernes de Grenoble, puis, à leur grand étonnement et à leur joie, on les relâcha libres.

Jusqu'à ce jour, je ne comprends pas pourquoi on n'a même pas fouillé nos sacs à dos. Une telle fouille aurait pourtant pu avoir de graves conséquences car j'avais dans mon sac à dos – raconte Jastrzębski – plusieurs photos de troupes polonaises, de chars polonais en Angleterre et en Afrique²²⁴.

²²¹ DALLOZ P., *op. cit.*, p. 227, affirme à tort que les Allemands avaient aussitôt quitté Villard ; le Guide du Vercors, *op. cit.*, p. 60, soutient qu'ils partirent après un jour.

²²² Enquête, n° 17.

²²³ Récit de Czarlinska dans un article de BERGER A., *op. cit.*, (« Nous passions les nuits là où il était possible de le faire: dans un champ, chez des Français. Nous avons marché jusqu'à Chambéry où nous habitions – pendant 3 jours »).

²²⁴ Enquête n° 12.

Ce mois de juin tumultueux de 1944 et surtout le vendredi dramatique du 16 juin²²⁵, eurent un dénouement heureux. Il aurait pu sembler qu'aucun autre danger plus sérieux ne menacerait l'École, les professeurs et les travailleurs.

Au début, rien n'annonçait le drame qui approchait, en tous cas, rien ou presque rien de la perspective de l'établissement de Villard-de-Lans. Après le départ de l'École d'une majorité notable des garçons et des filles, le centre de Lans fut presque entièrement déserté, à Villard par contre, il restait plusieurs filles, une trentaine sans doute de garçons qui n'avaient où se rendre, quelques travailleurs physiques et le corps enseignant²²⁶. Il restait au total à Villard quelque 55 personnes. Les travaux intenses aux champs de la ferme leur prenaient beaucoup de temps.

Du 20 juin au 15 juillet, Villard-de-Lans se trouvait de facto en territoire de personne, c'était un *no man's land*. Il en était de même avec Lans, Saint-Nizier et Corrençon. Après la bataille de Saint-Nizier, le commandement des FFI-Vercors décida de raccourcir les lignes de défense²²⁷. Les maquisards conservaient deux zones du plateau : Nord (Autrans-Meaudre) et le Centre-Sud qui ne touchait pas le Nord (depuis Valchevrière, presque jusque Crest et Die). De temps en temps, des colonnes allemandes motorisées tentaient des reconnaissances de combat au centre du Vercors, par contre l'observation aérienne de tout le plateau était constante. Les jeunes Villardiens polonais le savaient très bien. Il arrivait que lors de la fenaison à la ferme, un avion patrouilleur allemand tire obstinément sur eux jusqu'au moment où ils disparaissent pour se cacher²²⁸.

La fin juin et la première moitié de juillet furent une période de renforcement de la défense du Vercors (le commandement français ne doutait pas que les Allemands attaqueraient le massif), du côté de l'occupant, ce fut le temps de la

²²⁵ J'ai élaboré la description des événements le jour de la prise de Villard par les Allemands principalement sur la base des Enquêtes n° 3, 12, 16, 17, 28 et 33 ainsi que des Récits n° 3 et 16. Il n'est pas tout à fait exact (la mémoire est faillible) que les élèves avec tous les professeurs et travailleurs soient restés debout les mains levées (Bogdanski - Enquête n° 3) ni que les personnes arrêtées dans la cour y soient restées pendant 10 heures (Steffen - Enquête n° 33, remplie par J. Gostyńska). V. aussi la Lettre n° 4.

²²⁶ Enquête n° 17.

²²⁷ TANANT P., *op. cit.*, p. 85.

²²⁸ Enquête n° 28.

préparation d'une action de ratissage et de pacification (la Wehrmacht considérait que le Vercors était une épine douloureuse sur les arrières du futur front sud-français, on s'attendait en effet à un débarquement des Alliés en Provence ou en Languedoc).

A partir de juin, l'aviation alliée effectuait dans le Vercors des parachutages assez abondants d'armes (notamment les 28 et 29 juin ainsi que les 6 - 8. 11 et 16 - 17 juillet)²²⁹. Au début de juillet, plusieurs officiers instructeurs atterrirent sur le plateau (des Anglais, Américains, un Français) de même qu'une équipe de soldats américains. Plusieurs dizaines de tireurs sénégalais, anciens prisonniers, détenus auparavant à Lyon, se trouvaient aussi dans le Vercors. Le commandement des FFI attendait d'autres renforts et dans ce but, préparait un aérodrome près de Vassieux. Il réclamait aussi avec une impatience croissante du matériel lourd (mitrailleuses, mortiers, artillerie). Les effectifs des groupements des FFI augmentaient assez rapidement et le 20 juillet, ils avaient atteint le chiffre d'environ 4.000 personnes²³⁰. La qualité de la formation des maquisards, en dehors des chasseurs alpins, était médiocre, parfois très médiocre. Au niveau de l'organisation, la République Libre du Vercors laissait fort à désirer. Dans les opérations militaires et civiles administratives, dominait l'improvisation. Il y avait des frictions et dans l'état-major se heurtaient - parfois violemment - les certitudes et les individualités.

IV.4.3. L'entrée des « Villardiens » dans le combat²³¹

Parmi les soldats des FFI-Vercors, il y avait également, à la mi-juillet, des Polonais. Dans la partie Sud du plateau, se trouvait un bachelier de l'École frais émoulu, le sergent Zdzisław Hernik, dans la partie Nord, l'ancien menuisier de l'École, le sergent Ludwik Wilk. Ils n'entretenaient pas de contact avec l'Hôtel du Parc. Une autre personne en dehors de l'École, entré dans la composition de l'état-major du groupement, le lieutenant Olszański (« Octave »), responsable du transport. Il assumait auparavant les fonctions de chef de l'Armée secrète à Villard-

²²⁹ *La Résistance en Dauphiné*, T. I, p. 178.

²³⁰ DREYFUS P., *op. cit.*, p. 157, évalue les effectifs des FFI-Vercors à 3 909 soldats (169 officiers et 317 sous-officiers). A part cela, il y avait 120 sapeurs soit au total 4 039 personnes sans compter la compagnie de travail composée de 86 personnes.

²³¹ ŁEPKOWSKI T., *op. cit.*, pp. 167-173 - Traduction inédite de Maria Cieszewska.

de-Lans²³². Citons aussi le sergent Alkowicki (« Bernard ») qui fut le chef de la liaison téléphonique ainsi que Krystyna Skarbek-Grandville (« Pauline »), chef de la propagande de diversion dans l'état-major des FFI sans compter plusieurs autres sous-officiers et officiers²³³. En juin, tout un groupe de combat de Polonais servant dans la Wehrmacht passa du côté des maquisards²³⁴.

Sur la « Liste des Polonais qui ont combattu dans le Vercors en 1943 – 1944 » obtenue par K. Siebeneihen d'anciens combattants du Vercors, figurent les noms des Villardiens gravés sur la chapelle édifée au Bois-Barbu ainsi que ceux de 12 autres élèves et travailleurs, et aussi celui de Tadeusz Steffen (il manque notamment ceux du Professeur Berger et du Professeur Dusza), de même ceux de 25 Polonais non liés avec l'École ainsi que ceux de Juifs polonais²³⁵. Ce n'est certainement pas, une liste complète. On sait p. ex. que se trouvait en juillet dans le sud du Vercors le lieutenant Jeannot (Jankowski), Juif polonais qui, pendant assez longtemps se cachait à Villard-de-Lans, plus exactement à l'hôtel « Fleur des Alpes » et qui, par conséquent connaissait le milieu scolaire, était en quelque sorte lié au Lycée Cyprian Norwid²³⁶.

Comme je l'ai mentionné plus haut, les Allemands s'apprêtaient à liquider les groupements des FFI sur le plateau. Ils craignaient par-dessus tout l'arrivée par la voie aérienne d'importantes forces alliées régulières qui, conjointement avec les maquisards, pourraient être une menace pour Grenoble, Valence, pour tout le système de communications allemandes entre Lyon et la côte méditerranéenne. A la mi-juillet de 1944, les Allemands concentrèrent d'importantes forces autour du Vercors : deux divisions, au Nord, la 157 e division de montagne et au Sud (la région de Die), la 9e division blindée, deux batteries d'artillerie de montagne ainsi que des formations de gendarmerie, de police ainsi que 3 bataillons de « Mongoles »,

²³² LEMOINE, *op. cit.*, p. 11.

²³³ ZAMOJSKI J.E., *op. cit.*, p. 272.

²³⁴ *La Résistance en Dauphiné*, T. I, p. 185.

²³⁵ Liste en la possession de l'auteur. Voici les 25 noms évoqués : M. Bienenfeld (23 ans), M. Bienenfeld (47 ans), J. Gałazka (25 ans), P. Goldberg (21 ans), J. Grinberg (51 ans), A. Kowal (30 ans), J. Kirschbraun (49 ans), C. Kirsz (41 ans), B. Olech (20 ans), B. Pequiman (21), D. Rapoport (23), M. Rainchapel (26), I. Schottenfeld (40), A. Schomberg (39), J. Szymański (54), M. Szrifigiser (42), B. Szpeckiman (29), J. Tepper (37), E. Tsola (?), H. Wudra (46), J. Weingarten (20), D. Zweig (43), G. Zilberman (41).

²³⁶ Récit n° 8.

originaires d'URSS. Ces forces (au moins 15.000 hommes) bénéficiaient d'un soutien aérien (chasseurs, bombardiers et transporteurs). Au commandement allemand, on décida d'attaquer en même temps de terre et de l'air. Le service de renseignements des FFI ne savait pas que les Allemands avaient exactement pénétré le terrain et qu'ils connaissaient les passages en haute montagne qui avaient semblé aux défenseurs du Vercors impossibles à utiliser et à forcer.

IV.4.3.1. Le « recrutement »

L'offensive aérienne déclenchée le 12 juillet, fut la première phase de l'opération allemande contre les maquisards au Vercors. Ce jour-là, les avions allemands avaient bombardé La Chapelle. Pourtant la fête du 14 juillet commença radieusement. Le matin, après 9 heures, une centaine d'avions alliés survola le sud du Vercors, effectuant des parachutages d'armes et de munitions (1.200 conteneurs). Aussitôt après le départ de ces avions, surgirent des aviateurs allemands qui tirèrent sur ceux qui ramassaient les armes dans les champs et les prairies. Dans l'après-midi, les Allemands bombardèrent La Chapelle. Dès lors, les avions allemands effectuèrent des raids quotidiens sur La Chapelle, Vassieux, Saint-Martin et les villages environnants. Une partie notable de la population quitta les hameaux et se réfugia dans les bois avoisinants²³⁷.

Vers le 10 - 12 juillet, prenant en considération la proche attaque allemande décisive, le commandement des FFI-Vercors décida de procéder à la mobilisation des jeunes classes d'hommes au fond du Vercors et à Villard-de-Lans. On justifia cette décision très controversée comme suit : premièrement, on avait besoin pour la défense de la « forteresse du Vercors » de nouveaux soldats (mais on manquait d'armes) et de travailleurs ; deuxièmement, la mobilisation protégerait les jeunes des répressions (exécutions, déportations dans les camps de concentration) de la part des Allemands qui considéraient les jeunes gens de tout le Vercors comme liés d'une façon ou d'une autre avec le maquis.

²³⁷ *Les atrocités allemandes*, pp. 6 - 7 ; Dreyfus, *op. cit.*, pp. 161 - 162 ; *Guide du Vercors*, p. 61 ; Amouroux, *La grande histoire*, T. VIII, p. 289.

Il devint évident que cette décision du commandement des FFI-Vercors pourrait concerner également les élèves, enseignants et travailleurs du lycée polonais, qui étaient restés à Villard. Mais la direction de l'École ne pensait pas que ce serait une mobilisation forcée. Cependant le jour fatidique arriva. C'était le dimanche du 16 juillet.

Au petit matin, vers 5 - 6 heures, l'alarme fut déclenchée à Villard. De nombreux soldats des FFI et des travailleurs de Saint-Martin, chef-lieu du Vercors, et parmi eux le commissaire de la République, Yves Farge firent irruption. Le recrutement avait en réalité des allures de rafles. Les maquisards amenaient presque de force sur la place, les jeunes Français (certains furent cachés par leurs mères) et Polonais²³⁸. Les prières, allégations et résistances furent vaines. On leur expliqua que le temps pressait, que d'un moment à l'autre les Allemands arriveraient, exécuteraient et déporteraient dans des camps de concentration ou - dans le meilleur des cas - pour le travail obligatoire dans le Reich.

En ce qui concerne les Polonais (mais aussi de nombreux Français) l'image empruntée à « la légende dorée du Vercors », l'image du ralliement enthousiaste, pleinement volontaire autour des drapeaux de la France Libre, ne correspond que partiellement à la vérité. Le directeur Berger eut des entretiens avec les officiers des FFI. Il leur expliqua les objectifs de longue haleine de l'École, il les assura que les Polonais étaient de tout cœur du côté des maquisards, que les bacheliers du Lycée luttèrent dans les Forces Armées polonaises en Occident, il souligna que ceux qui étaient restés à Villard, aussi bien les enseignants que les élèves trop jeunes pour guerroyer, contribuaient à approvisionner les combattants en nourriture en travaillant à la ferme. Toutes ces explications ne purent convaincre le commandement du maquis. Vu la situation, le directeur bon gré mal gré dut accepter la mobilisation, il décida de se mettre lui-même à la tête « du détachement » (pas un détachement de la POWN car cette organisation n'organisait rien). Il comptait sur de nouveaux entretiens au fond du plateau pour protéger les jeunes du plus grand danger.

²³⁸ JOSEPH G., *op. cit.*, pp. 185 et 201, 202; *La Résistance en Dauphiné*, T. II, pp. 153 -154.

Les élèves plus âgés accueillirent la mobilisation avec une joie non feinte. La haine de l'occupant, et aussi le désir juvénile de vivre l'aventure de la guerre, tout cela fit qu'ils formèrent sans aucune hésitation, avec beaucoup d'enthousiasme des rangs de soldats. A l'appel des FFI, tous les garçons de plus de 16 - 17 ans, se déclarèrent volontaires. Seul le jeune Fyda qui se trouvait déjà dans un rang en fut retiré par sa mère qui protesta vigoureusement contre le départ de son fils dans l'armée (elle avait déjà perdu son mari, déporté en Allemagne).

Les choses se présentent tout à fait différemment en ce qui concerne les adultes. Il n'était pas du tout question parmi eux, d'enthousiasme. Les travailleurs manuels se résignèrent à leur sort. Les enseignants furent plus réticents, tout comme le Docteur Welfle, emmené presque de force. Seul était resté sur les lieux Taro-Maïski, ce qui n'étonna personne vu son âge (55 ans). L'abbé Mróz (29 ans) et le Docteur Duna (52 ans) qui, en tant que Juif, risquait infailliblement la vie en cas d'arrivée des Allemands, ne partirent pas avec les maquisards mais quittèrent Villard pour se cacher à leur propre compte dans les forêts. Le professeur Harwas protesta avec force contre son enrôlement, alléguant qu'il avait à sa charge trois enfants en bas âge. Cela ne servit à rien. Sous la menace du pistolet, les maquisards le forcèrent finalement à rejoindre le détachement polonais déjà formé.

Vers midi, les Villardiens se mirent en marche, quittant la place du marché en direction des Gorges de la Borne. Les jeunes chantaient. Comme l'évoque Kazimierz Siebeneihen :

la population française rassemblée en grand nombre sur la place et parmi laquelle se trouvaient des personnalités que je ne connaissais pas [il s'agit sans doute de Farge et de membres du commandement des FFI-Vercors - T. L.] nous fit des adieux enthousiastes. Les femmes Polonaises avec Jadwiga Gostyńska et Małgorzata Berger ainsi que nos plus jeunes camarades nous faisaient également leurs adieux²³⁹.

La composition du détachement polonais qui se mit en marche pour Saint-Martin se présentait comme suit. Le groupe le plus nombreux de ce « peloton » comprenait 12 élèves : Michal Andryński, Henryk Czarnecki, Jerzy Delingier,

²³⁹ ŁEPKOWSKI T., *op.cit.*, p. 173

Marian Liber, Eugeniusz Łukomski (le frère de l'élève Zygmunt ; il était lui-même élève d'une école professionnelle polonaise de Nîmes et était venu à Villard pour les vacances), Witold Nowak, Leon Pawłowski, Edward Renn, Tadeusz Schaetzel, Kazimierz Siebeneihen, Józef Zglinicki et Eugeniusz Zieliński (2 représentaient la classe de 1928, 2 étaient nés en 1927, 3 en 1926, 2 en 1925, 1 en 1924 et 1 en 1920 ; on ne connaît pas la date de naissance de Łukomski, probablement 1927). Les professeurs et éducateurs étaient au total (en comptant également le médecin) au nombre de six, à savoir : Ernest Berger, Michał Dusza, Kazimierz Gerhardt, Jan Harwas, Tadeusz Steffen et Tadeusz Welfle. Enfin 9 autres personnes, à l'exception d'une, tous des manuels se mirent aussi en marche. Parmi ces dernières : Stanisław Arendt, Stefan Boguski, Wojciech (?) Dubas, Jozef Głębocki, Kazimierz Jackiewicz, Krasuski, Władysław Markiewicz, Marian Puchała, Mikołaj Wołoszyn. 27 personnes au total ont quitté Villard-de-Lans. Avec Hernik et Wilk au fond du Vercors en lutte, cela faisait 29 Polonais d'âges divers, liés au moment donné ou dans un passé récent²⁴⁰, à l'École.

« Il ne restait alors à Villard qu'une poignée de garçons et de filles parmi les plus jeunes, quelques professeurs et travailleurs et toutes les femmes »²⁴¹. Cela faisait au total pas tout à fait 30 personnes, Les Villardiens polonais allaient, en plusieurs groupes ou solitaires, vivre la bataille sanglante pour le Vercors. Sa phase décisive se déroula dans les journées du 20 au 23 juillet 1944.

Pendant une dizaine de jours, ceux qui étaient restés à Villard, ne savaient rien sur ceux qui étaient partis tandis que ceux que les événements avaient projetés dans le sud du plateau, n'obtenaient aucune information de l'École.

Ceux qui étaient restés à Villard supportaient difficilement le manque de nouvelles des absents, surtout que dès le 19 juillet circulaient dans Villard des rumeurs selon lesquelles une expédition punitive allemande avançait vers le Sud. Avant même que des détachements de la Wehrmacht n'entrent une fois de plus

²⁴⁰ Récit n° 3 et 8 ; Enquêtes n° 17 et 28. Conversations non notées avec E. Renn, E. Berger et T. Schaetzel. Dans l'Enquête n° 33, on a noté l'entrée de T. Steffen au service des FFI le 1^{er} juillet 1944. C'est probablement le résultat d'"une erreur de mémoire". Sur la mobilisation, v. aussi Tanant, *op. cit.*, p. 98.

²⁴¹ Enquête n° 17.

dans le village, ce qui restait d'hommes, de travailleurs de l'École, s'enfuirent dans les bois. Dans les internats restait seulement une poignée de jeunes élèves. Comme l'évoquait madame Łukasiewicz, seules les femmes étaient restées à l'Hôtel du Parc, de même que le Professeur Tarło-Maziński et l'homme de courses de l'hôtel « La Fleur des Alpes ».

A partir du petit matin du 20 juillet, on entendit de très fortes détonations de canons bombardant les villages environnants, on entendait même le sifflement des obus qui déchiraient l'air²⁴².

Les jours suivants, des groupes de paysans français traversèrent à plusieurs reprises, le village, poussés par les Allemands vers Grenoble, sans doute pour des travaux²⁴³. A partir du 22 juillet, commencèrent à leur parvenir de terribles nouvelles sur le massacre effectué à Vassieux, sur les cruelles pacifications des hameaux et des villages. Jusqu'au 26 juillet, les pensionnaires de l'hôtel du Parc ne savaient rien de concret sur le sort des maquisards, ni sur celui des hommes qui n'étaient pas partis à Saint-Martin mais se cachaient dans les bois²⁴⁴.

IV.4.3.2. Les événements de Vassieux²⁴⁵

Je reviens maintenant à ceux qui à midi du 16 juillet, marchaient par les Gorges de la Bourne pour atteindre Saint-Martin²⁴⁶. Tout le groupe polonais laissa derrière lui Saint-Julien et sans atteindre le chef-lieu de Saint-Martin-en-Vercors, s'arrêta tard dans l'après-midi au lieu de stationnement du commandement d'un Groupement des FFI. Là, à l'hôpital militaire mobile, tous se présentèrent devant « la commission de recrutement » qui nota leurs données personnelles et attendit le résultat des entretiens du directeur de l'École et des autres professeurs avec le

²⁴² Enquête n° 17.

²⁴³ Récit n° 3.

²⁴⁴ Enquête n° 17.

²⁴⁵ ŁEPKOWSKI T., *op. cit.*, pp. 174-185 - Traduction inédite de Maria Cieszewska.

²⁴⁶ La description des événements à Vassieux et autour de Vassieux est basée essentiellement sur les récits de quatre élèves qui ont réchappé du massacre : le plus précis, celui de K. Siebeneichen (Enquête n° 28 ainsi que les remarques relatives à la première rédaction du chapitre), de M. Andrynski (Récit n° 8), de E. Renn (« Widzialem masakre w Vassieux » [J'ai vu le massacre de Vassieux], *Tygodnik Polski*, 1969, n° 5, pp. 5 et 17 ; Récit n° 16 ; remarques relatives à la première rédaction du chapitre) et de M. Liber (Récit n° 19). De plus l'Enquête n° 33 ; Tanant, *op. cit.*, pp. 120 - 123 ; sur de nombreuses conversations non enregistrées avec T. Boguski, Liber, T. Schaetzel, Zielinski.

commandement des FFI. Le directeur Berger expliqua patiemment aux commandants militaires que les jeunes sans formation, bien que courageux et enthousiastes, ne devraient pas être utilisés directement au combat. Il voulait sans nul doute protéger les élèves, leur épargner le « service sur le front ».

Suite aux « négociations », les élèves comme les travailleurs du Lycée et les professeurs Gerhardt, Harwas et le Docteur Welfle furent affectés au service auxiliaire (au « bataillon de travailleurs »). Seuls trois professeurs : Berger, Steffen et Dusza furent affectés au service armé. Les deux premiers assuraient la surveillance de l'entrepôt de Saint-Agnan, le dernier stationnait à Saint-Martin. Le gros du « peloton polonais » composé de 12 élèves et de 7 travailleurs (à l'exception de Markiewicz dont le sort ultérieur n'est pas connu et de Arendt, que l'on renvoya à Villard en raison de son âge guère approprié pour le maquis, à savoir... 44 ans) fut affecté aux travaux de terrassement et autres travaux auxiliaires d'aménagement d'une piste d'atterrissage à Vassieux-en-Vercors, et plus exactement à la compagnie de travail du cpt Tourniss, ps. « Paquebot ».

Le matin du 17 juillet, 19 personnes furent transportées de Saint-Martin à Vassieux en autobus de Huillier, entreprise qui depuis plusieurs années coopérait étroitement avec le maquis et qui fut victime de répressions allemandes (même la gare des autocars à Villard-de-Lans fut détruite par les allemands). Dès l'après-midi, les Villardiens polonais se mirent à l'œuvre. Ils travaillèrent jusqu'à la nuit du 20 au 21 juillet.

Il y avait plusieurs sortes d'activités. Premièrement, planter et durcir un assez grand terrain d'atterrissage (1 050 sur 140 m.), combler les entonnoirs produits par les bombes sur le terrain d'atterrissage (c'était un travail dangereux parce que les avions allemands tiraient souvent sur les personnes qui se trouvaient sur le terrain d'atterrissage), ce que l'on faisait tout d'abord en deux relèves, de jour et de nuit, par la suite – pour éviter les fusillades – en deux relèves de nuit (depuis le crépuscule jusqu'à 2 h., et de 2 h. jusqu'à l'aube) ; deuxièmement, enterrer le bétail abattu lors de raids antérieurs; troisièmement, dégager de dessous les décombres et cendres les corps des Français ensevelis sous les maisons détruites ou brûlées à la

suite des bombardements de Vassieux déjà fortement endommagé par les Allemands, puis inhumer ces corps ; quatrièmement, ramasser sur les lieux de parachutage, des conteneurs, armes, munitions, uniformes, médicaments et nourriture.

Le travail était pénible, d'ailleurs les Polonais ne se surmenaient pas tous, voyant que sur le plan organisationnel, les travaux étaient mal menés. Leur objectif principal - l'achèvement de l'aménagement du terrain d'atterrissage - avait été à vrai dire, atteint le 19 - 20 juillet. Le rouleau compresseur constamment en marche était desservi par des Français, tandis que le triste devoir d'enterrement des tués avait été accompli les premiers jours.

Quelques jours passés à Vassieux (17 - 20 juillet) suscitèrent l'inquiétude parmi les Polonais qui y stationnaient. Ils logeaient dans une grande grange en dur, au toit de bardeaux, située au centre de la bourgade. Une quarantaine de Polonais et de Français y dormaient. Le choix de cette grange par le commandement n'était pas une bonne idée. Une seule bombe suffirait pour que tous périssent. Aussi le 20 juillet, Siebeneichen et Schaetzel cherchèrent-ils dans Vassieux un abri plus sécurisant. La faible défense du terrain d'atterrissage et du village donnait des inquiétudes aussi. Le commandant de la garnison de Vassieux, le cpt. Hardy (Hazenbrouck) disposait de 60 (70) hommes dotés d'armes légères (P.-M. et KB) et de seulement 3 (4) mitrailleuses lourdes (Hernik desservait l'une des ces dernières). L'équipement des maquisards et de la compagnie de travailleurs, composée de Polonais, Français, Juifs et de gens d'autres nationalités, l'organisation du travail et de la défense soulevaient de nombreuses réserves. En général les Polonais ne se fiaient pas aux Français ; ils considéraient en effet que les ordres contradictoires et l'excessif remue-ménage provoquaient un désordre indescriptible. Les élèves s'étaient pour le cas échéant, munis d'armes provenant des parachutages (pistolets automatiques, fusils) qu'ils ne gardaient pas toutefois, sur eux - sur ordre du commandement - mais dans un petit « arsenal portatif », non loin de la grange dortoir.

Tous, Français et Polonais, comptaient sur une proche arrivée d'importants renforts alliés qui allaient, infailliblement – répétait-on - atterrir à Vassieux, par conséquent au cœur même du Vercors. Et pourtant nombreux, dont Renn, Schaetzel et Siebeneichen étaient continuellement en proie à une vive inquiétude. Les travailleurs plus âgés de l'École exprimaient à haute voix leurs mauvais pressentiments. Boguski et Dubas répétaient obstinément que les Français avaient envoyé les Polonais dans un endroit dangereux, un endroit qui « puait » le danger. Ils se demandaient comment en sortir pour gagner les bois.

Essayons d'établir qui des Polonais se trouvaient dans la grange à Vassieux à 8 heures du vendredi fatidique du 21 juillet 1944. Tôt le matin, Eugeniusz Zieliński avait quitté la grange. Ce fut provoqué par une « farce » de Schaetzel et Siebeneichen qui lui déclarèrent le 20 juillet dans la soirée qu'il pouvait se doter d'un bel uniforme américain provenant des parachutages (eux-mêmes en portaient déjà de semblables) sur un sommet assez éloigné (à 3 heures de marche et d'escalade). Au lever du jour, sept travailleurs physiques de l'École, mus « par de mauvais pressentiments » (et pas huit comme l'écrit par erreur Siebeneichen dans son enquête, car Markiewicz ne se trouvait pas à Vassieux). Il ne restait que 11 élèves dans la grange. Hernik avait passé la nuit du 20 au 21 juillet à Vassieux, mais à un autre endroit.

Dans des entretiens et réflexions ultérieurs, encore presque sur le vif, les élèves, aussi bien ceux qui avaient vécu les événements de Vassieux que ceux qui n'y étaient pas, se montraient critiques sur l'attitude et les actes des adultes. On considérait que le directeur voulait épargner les garçons qu'on lui avait confiés mais qu'il aurait dû prévoir que le terrain d'atterrissage était en réalité un front, que tous les professeurs étaient restés le 17 juillet, sur des « arrières » plus profonds que les jeunes. Ajoutons que les travailleurs adultes, pressentant le danger, avaient au moment critique, abandonné les jeunes. Un fait indéniable demeure, à savoir qu'au moment de danger mortel, les plus jeunes étaient restés esseulés.

Je vais présenter la bataille de Vassieux et du territoire libéré du Vercors dans deux descriptifs successifs. Le premier est une sorte de communiqué militaire

succinct (vue du haut), le second est le récit des participants polonais (vue du bas). Le rôle de l' « historien des événements », de l'histoire des échauffourées, batailles, campagnes et guerres, est toujours ingrat. Il ne sera jamais ici possible d'établir (et d'autant plus de « faire concorder » les témoignages) une seule vérité absolue – comme l'a, il y a longtemps de cela, remarqué non pas un historien à vrai dire, mais un écrivain doté d'une extraordinaire intuition, Lew Tolstoï - car les événements de guerre vécus par des centaines et des milliers d'individus sont dans une certaine mesure indescriptibles et ne peuvent être embrassés en un tout au niveau des faits et de la psychologie. Et pourtant l'historien doit essayer de le faire.

Les détachements allemands ont commencé la liquidation du groupement de maquisards Vercors, le 20 juillet, lorsque les sous-détachements de la 157 e division ont entrepris des opérations depuis les parages de Lans en direction d'Autrans et Meaudre. Ce jour-là, le commandant du groupement FFI, le Lieutenant-colonel Hervieux (de son nom Huet) constatait dans l'ordre n° 4, publié, que l'ennemi avait investi « la place forte du Vercors »; il avait terminé l'ordre sur les paroles : « Soldats du Vercors, tout le pays tourne ses regards sur vous »²⁴⁷.

Le 21 juillet, les détachements allemands lancent un assaut général, tout d'abord raté, sur tout le Vercors septentrional qui, à partir de ce jour, perdra la liaison avec le commandement à Saint-Martin. Cette zone, malgré la perte de villages (Autrans, Méaudre), se défend efficacement (il s'agit de petits détachements dispersés des FFI) jusqu'au départ des Allemands. A partir du 8 août, les groupements affaiblis mais non défaits du maquis du Vercors septentrional, entreprennent des opérations offensives ; au cours de la seconde moitié d'août, ils libèrent plusieurs localités dans la vallée de l'Isère.

La principale attaque allemande sur le Vercors méridional bien plus important, cœur de la « république libre », est déclenchée aussi le 21 juillet. Du côté de Villard, les Allemands donnent l'assaut, se dirigeant vers le sud-ouest, vers Corrençon-Valchevrière, à partir de Crest et Die, ils avancent vers le Nord dans la direction de Saint-Agnan. Malgré d'énormes difficultés de terrain, certains petits

²⁴⁷ TANANT P., *op. cit.*, p. 226.

sous-détachements de l'infanterie de montagne, avançant de la vallée de la rivière Drac, forcèrent l'arête rocheuse de la paroi Est du Vercors et s'infiltrèrent à l'intérieur du plateau. Deux attaques allemandes s'avérèrent décisives pour le sort des maquisards français du Vercors : de terre du côté de Valchevrière et aérienne de descente à Vassieux et les environs.

La première se heurta à une résistance opiniâtre, par moments héroïque. Après 50 heures de durs combats (21 - 23 juillet), les Allemands forcèrent les lignes de défense des FFI, infligeant de lourdes pertes aux maquisards. En avançant plus avant très prudemment, les détachements de la Wehrmacht atteignirent Saint-Martin seulement le 26 juillet et là, ils rencontrèrent les unités victorieuses qui arrivaient du Sud après avoir conquis Vassieux et pacifié de manière sanglante ses environs.

La deuxième frappe s'avéra être mortelle pour le Vercors libre. Elle fut lancée à partir des aérodromes militaires allemands près de Lyon (21 juillet; planeurs) et de Chabeuil, non loin de Valence (tous les bombardements et tirs; 23 juillet, planeurs transporteurs). Il est surprenant que les bombardiers n'aient pas détruit cette base²⁴⁸. Le 21 juillet, vers 8 h.40, les bombardiers allemands attaquèrent Vassieux en deux fois. La bourgade commença à brûler. Vers 8 h.45 - 9 h.15, atterrirent²⁴⁹ 20 planeurs transporteurs DFS-230 remorqués par des Junkers 52²⁵⁰. Dans chaque planeur, se trouvaient 10 soldats et 1 pilote, soit 220 hommes (les planeurs avec renforts

²⁴⁸ Le commandement des FFI-Vercors avait dix fois demandé de bombarder Chabeuil. Cela fut fait trop tard, le 23 juillet, et au surplus, mal fait : Dalloz, *op. cit.*, p. 243 et Amouroux, *La grande histoire*, T. VIII, pp. 274 - 275.

²⁴⁹ Il est pratiquement impossible d'établir l'heure du bombardement et de l'atterrissage des planeurs, ce qui eut lieu au bout de quelques minutes. Dreyfus, *op. cit.*, p. 165, mentionne 7 h. ; J. La Picirella parle d'atterrissage à 9 h.00, *Témoignages sur le Vercors*, [Lyon 1975], p. 205 ainsi que Joseph, *op. cit.*, p. 226; Renn (Témoignage n° 16) cite une heure approximative (8 h.40 - 8 h.50) ; AMM - note sur une carte d'après Steffen - 9 h.10 ; 9 h. 30 apparaît le plus souvent : Dalloz, *op. cit.*, p. 234 ; *La Résistance en Dauphiné*, T. II, p. 81 ; Dreyfus dans une étude antérieure à celle qui est citée sur l'histoire de la Résistance au Vercors et intitulée *Vercors citadelle de liberté* (Grenoble 1969), p. 185 ; *Le crime de Vassieux. "Aux armes"*, n° 2, 1^{er} novembre 1944 (sans indication du lieu de la publication).

²⁵⁰ Il pouvait y avoir de 30 à 40 soldats de plus car 2 planeurs au moins étaient plus grands et comprenaient de 25 à 31 places (« Le crime de Vassieux » ainsi qu'une remarque de K. Siebeneichen). Il est difficile de dire si tout l'équipage d'un « petit planeur » (11 personnes) avait pris part aux combats, ou bien 10 soldats, ce que soulignent presque tous les témoignages. Amouroux parle de Junkers, *La grande histoire*, T. VIII, p. 294, tandis que Dreyfus, *Histoire de la Résistance*, p. 167, parle de Dorniers 17.

suivants atterrirent le 23 juillet). Le commandant des détachements de descente était le major Schäfer. 10 planeurs (110 soldats) avaient atterri à la limite Sud de Vassieux, les autres dans les villages des alentours : 3 à Joussaulx (33 hommes) et 2 (22 hommes) dans chacun des villages suivants : La Mure, Le Château et Les Chaux²⁵¹.

La descente fut une surprise totale pour les maquisards. Bien qu'ayant subi des pertes (le crash d'un planeur), les Allemands eurent donc d'emblée une notable supériorité psychologique (les Français s'attendaient à un atterrissage des Alliés) et tactique sans parler de leur supériorité en effectifs et leur plus grande force de feu (mitrailleuses lourdes, mortiers, lance-bombes). Les groupes de maquisards dispersés et faiblement armés, ont cherché à défendre le terrain d'atterrissage, les villages et les hameaux environnants. Les mitrailleurs se sont défendus avec acharnement pendant une quinzaine de minutes. L'un d'eux tomba, les autres se retirèrent dans la direction des bois. L'espace de quelques heures, la résistance dans la zone de Vassieux cessa. Le cpt Hardy fut tué, Paquebot blessé se cacha toute une journée dans un puits pour ensuite s'enfuir dans la forêt. A La Mure, presque tous les soldats du peloton FFI du Lieutenant Philippe ont péri.

Les vainqueurs tuaient de nombreux habitants rencontrés et non armés. Certains faits prisonniers furent cruellement torturés. La commune de Vassieux comptait 450 habitants en juin 1944. En juillet, lors des bombardements, une partie des « civils » avait quitté la bourgade gagnant les bois. Lors de la conquête de Vassieux à demi déserté, les envahisseurs ont assassiné 76 personnes. Une centaine de soldats de Hardy et des travailleurs de Paquebot ont péri. Le village lui-même cessa pratiquement d'exister (à peine 10 maisons sur les 150 ont réchappé du désastre) tout comme les bourgs et hameaux voisins.

Le commandement des FFI avait parfaitement conscience de l'importance de la reprise de Vassieux, aussi s'est-il efforcé de le faire. Le 22 juillet, quelque 400 maquisards avaient à trois reprises essayé de reconquérir le bourg. Les soldats des

²⁵¹ Le 21 juillet eut lieu le premier atterrissage, le 23 juillet, le second. Le 22 juillet, les défenseurs de Vassieux conquis comptaient plusieurs centaines de personnes (Allemands, Russes, Ukrainiens et Asiatiques soviétiques appelés Mongoles). Le 23 juillet, il pouvait se trouver à Vassieux et dans les environs quelque 3 000 soldats allemands (Amouroux, T. VIII., p. 297).

FFI étaient sur le point d'atteindre les ruines de Vassieux, mais les Allemands bien armés et abrités dans les tranchées, repoussaient leurs assauts. Le 23 juillet, le commandement des FFI à Saint-Martin dressa le bilan de plusieurs jours déjà de la bataille pour le Vercors. Malgré la résistance déterminée des maquisards, la « Place forte du Vercors » a été en grande partie occupée par l'ennemi. Au moment décisif, l'aide des Alliés fit complètement défaut. Il est difficile de s'étonner que le dernier télégramme radio envoyé du Quartier général de Saint-Martin au gouvernement à Alger ait été empreint d'amertume.

La Chapelle, Vassieux, Saint-Martin, bombardés par l'aviation allemande. Des détachements de l'ennemi jetés sur Vassieux. Nous exigeons un bombardement immédiat. Nous avons promis de tenir trois semaines ; le temps qui s'est écoulé depuis que nous nous sommes organisés, est de 6 semaines. Nous exigeons des hommes, des vivres et du matériel. Le moral de la population est excellent, mais très vite, il se retournera contre vous si vous ne prenez pas de décisions immédiates, et alors nous serons d'accord avec l'opinion de la population que ceux qui sont à Londres et à Alger, n'ont rien compris à la situation dans laquelle nous nous trouvons et que la population les considère comme des criminels et des lâches. Justement oui : des criminels et des lâches²⁵².

L'aide au Vercors à l'agonie ne vint pas. Cela provoqua même une crise gouvernementale passagère à Alger. Le Général de Gaulle expliqua la non tenue des promesses faites comme suit :

Etant donné que les chasseurs allemands sont maîtres dans l'air, l'aviation alliée refuse d'agir, affirmant qu'une grande distance l'empêche de protéger ses propres bombardiers et transporteurs²⁵³.

Le commandement en chef des FFI-Vercors émet le 23 juillet un ordre de « dispersion » et le passage à des opérations de guérilla dans les bois inaccessibles. De petites échauffourées durent jusqu'au début d'août. Les Allemands dominent le plateau, les bourgades et les bourgs, les maquisards, les forêts et les montagnes. Du 6 au 15 août, les Allemands se retirent peu à peu du plateau. Derrière eux (et en les harcelant) avancent les maquisards. La défaite française n'a jamais été totale malgré des batailles temporairement perdues, malgré la liquidation par les Allemands de la

²⁵² *Les documents. Des témoins parlent... du Vercors trahi*, Paris 1948, p. 10.

²⁵³ GAULLE (de) Ch., *Mémoires de guerre*. II. *L'unité 1942 - 1944*, Paris, 1956, p. 345.

« république libre » et les pertes en hommes – au moins 700 tués (on cite aussi le chiffre de 750 victimes, dans une inscription au cimetière de Vassieux, figure le chiffre de 840, et même, selon des années allemandes, ce nombre serait de 1031). Le 11 août, le commandement général des FFI-Vercors se réunit. Le 18 août, aux Gorges de la Bourne, à la suite d'une action du maquis, les Allemands perdent 5 hommes, tués et ont 25 blessés. Certaines unités des FFI du Vercors prennent part à la libération de Romans et de Grenoble (22 août) tandis que le 6 septembre, elles défilent à Lyon devant le Général de Gaulle ²⁵⁴.

Oui, c'est vrai – écrit Tanant – qu'à un moment donné, nous nous sentions abandonnés, mais l'effort principal des Alliés était concentré ailleurs. C'est pourquoi notre rôle s'est transformé en mission sacrificielle. De telles missions ont toujours été et seront nécessaires²⁵⁵.

La controverse autour du « plan montagnard » (auteur Dalloz) de coordination des opérations et en général de la liaison Vercors – Londres – Alger, de la responsabilité militaire et politique pour les échecs des maquisards, autour des erreurs, des querelles et des inaccomplissements dure toujours. On ne saura sans doute jamais pourquoi les Alliés n'ont pas bombardé efficacement Chabeuil avant le 21 juillet, et Vassieux dominé par les Allemands le 21 ou le 22 juillet.

IV.4.3.3. Les « Villardiens » à Vassieux

On a déjà oublié de nombreux groupements des FFI en France, mais

le Vercors reste toujours dans la mémoire populaire, on lui consacre toujours d'importantes études, il fait toujours l'objet de disputes passionnées²⁵⁶.

Les jeunes Polonais ont mêlé tragiquement leur destin à la lutte pour le Vercors, à la bataille pour Vassieux-en-Vercors.

²⁵⁴ DEFRAISNE J., « L'époque du Vercors », *Revue historique de l'Armée*, 1966, n° 2 ; R. Aron, *Histoire de la libération de la France*, Paris, 1959 ; P. Pons, *De la résistance à la libération (défense du Vercors Sud)*, Valence, 1962 ainsi que Puech, Lemoine, Tanant, *Les atrocités allemandes, Les documents*, P. et S. Silvestre, *Chronique des Maquis de l'Isère 1943 – 1944*, Grenoble, 1978, p. 270 ; Amouroux, *La grande histoire*, T. VIII, p. 316.

²⁵⁵ TANANT P., *op. cit.*, p. 214.

²⁵⁶ AMOUROUX H., *La grande histoire*, T. VI, *L'impitoyable guerre civile (Décembre 1942 – Décembre 1943)*, Paris, 1983, p. 243.

Pour les 10 élèves polonais qui se sont trouvés à Vassieux, pour le frère d'un élève et pour un ancien élève, la bataille pour le terrain d'atterrissage et la bourgade fut d'assez courte durée. Un seul d'entre eux s'est battu avec une arme à la main – Zdzisław Hernik. Il se servait avec efficacité de la mitrailleuse lourde. Après un certain temps, peut-être aux environs de 10 h. 20 - 11 h. 00, s'apercevant que la défense du terrain d'atterrissage ne donnait aucun espoir et alors que la possibilité d'un encerclement devenait de minute en minute plus probable, il se retira habilement et en sécurité dans un bois.

On ne sait exactement quand les élèves qui avaient passé la nuit dans la grange en étaient sortis. On sait que Siebeneichen avait été l'avant-dernier à en sortir (probablement vers 8 h.00), le dernier à le faire était Andryński (sans doute vers 9 - 9 h. 15). Eux justement – comme nous allons le voir – ont réussi à échapper à la mort. Que faisaient pendant ce temps les neuf autres ? Ils s'étaient levés tôt, quatre d'entre eux (Delingier, Pawłowski, Renn et Zglinicki) épluchaient les pommes de terre. Au moment où commença le bombardement, ils se dispersèrent dans la bourgade et les environs y cherchant où s'abriter. Ils n'avaient pas d'armes, car l'entrepôt arsenal dans lequel ils les gardaient, touché par une bombe, cessa aussitôt d'exister. Aussitôt après l'atterrissage des planeurs, certains, n'entendant pas les ordres de se retirer vers l'escarpement, coururent dans la direction du terrain d'atterrissage, tombant dans l'aire du feu dense des mitrailleuses des Allemands. C'est ainsi que périrent sur le terrain d'atterrissage ou à proximité du lieu : Delingier, Czarnecki, Nowak, Pawłowski et sans doute Łukomski (son corps n'a pas été retrouvé à Vassieux, mais il ne faut pas oublier que les corps n'ont pas tous été identifiés ; on a dit aussi qu'il était sorti de Vassieux et avait péri quelque part près de Lyon ou de Montluçon). Leurs camarades : Siebeneichen, Andyinski, Liber eurent le temps de voir certains au dernier moment critique de leur vie. Seul Zglinicki n'a pas, semble-t-il, péri sur-le-champ. Il a cherché à se cacher dans un champ de pommes de terre. Un soldat allemand qui ratissait le terrain le découvrit au bout d'un certain temps, et lui tira de près une balle dans le front, qui fit éclater la tête de l'élève. Les Villardiens polonais ne moururent pas tous sur le coup, certains, mortellement blessés, souffrirent un temps. Par contre, Delingier avait entendu l'ordre allemand de s'arrêter et comme il connaissait l'allemand, il s'arrêta et c'est alors qu'il fut abattu²⁵⁷.

²⁵⁷ RENN, *op. cit.*, ainsi que le Témoignage n° 16 et 19 ; Enquête n° 28.

Répetons que ce sont ceux qui au moment de la descente avaient peur de fuir vers l'escarpement et avaient espéré atteindre le bois par le terrain d'atterrissage, qui ont péri. Le défenseur du terrain d'atterrissage, Hernik fut une exception. Les cinq qui s'étaient cachés dans les cavités de l'escarpement (5 élèves car Zieliński était déjà à quelques kilomètres de Vassieux en lieu sûr) échappèrent à la mort.

L'histoire d'une seule journée historique (le 21 juillet) est quelque peu différente pour chacun des cinq élèves rescapés quoique tous aient désiré sortir de l'enfer de Vassieux en flammes, pacifié par les Allemands, pour trouver refuge dans les bois environnants. Andryński fut le premier à sortir de l'embuscade. S'éloignant du terrain d'atterrissage avec le Juif polonais Jeannot précité, il se laissa glisser sur l'escarpement situé aux confins Nord de la bourgade, traversant entre deux grottes-cavités un morceau de champ de blé jusqu'au bois. Une demi-heure après, il était déjà en sécurité. Sur son chemin, il dépassa les travailleurs de l'École qui marchaient plus lentement – Dubas, Boguski et d'autres qui – comme on le voit – étaient sortis de la grange peu de temps avant le bombardement qui précéda la descente²⁵⁸.

Schaetzel s'évadait par un chemin semblable mais il échoua avec 11 Français dans une caverne peu profonde. Au bout d'un moment déboucha en glissant dans la même caverne Siebeneichen. Peu après, à quelques mètres au-dessus d'eux, au faite de l'escarpement, des Allemands s'installèrent dans un remblai rapidement élevé. On les entendait parfaitement dans la caverne. Les treize réfugiés durent donc le plus silencieusement possible attendre le moment propice pour s'échapper par une bande du versant découvert, puis à travers le champ de blé (d'environ 200 m de large, visible des positions allemandes) et les prairies jusqu'au bois (à 2 km en ligne droite, à 3 – 4 km en évitant les positions de l'ennemi). Ils savaient qu'au cas où les Allemands découvriraient leur cachette et lanceraient sur elle des grenades, ils n'auraient aucune chance de survivre. Et si les Allemands les avaient surpris par devant ? Leur sort en aurait été jeté car ils avaient en tout et pour tout ... un seul revolver. Afin d'éviter d'être aperçus des Allemands qui stationnaient plus loin, « du flanc », ils édifièrent devant la sortie de la grotte une sorte de remblai de pierres et de terre. Pendant plusieurs heures, à partir de 9h30 – 9 h.45, quand – après un

²⁵⁸ Témoignage n° 8.

orage de courte durée – commença à tomber une pluie abondante, ils restèrent mouillés dans la grotte, couchés pratiquement dans une eau froide, comme dans une baignoire. Après 22 heures, deux Polonais quittèrent la caverne. Rampant, puis, avançant par « bonds » (le terrain était éclairé par des fusées allemandes) ils franchirent les positions allemandes et atteignirent le bois. Un peu plus tard, Liber qui, après la descente, s'était caché dans des buissons au pied de l'escarpement à quelques mètres de la cachette des 11 Français, de Schaetzel et de Siebeneichen, dut emprunter le même chemin avec un Français, Léon Rolland ²⁵⁹.

Au moment de la descente, Edward Renn commença à courir dans la direction de la mairie où une institutrice française l'appelait. Ils coururent ensemble jusqu'à une grotte, et plus précisément, une cavité (la deuxième dans l'escarpement) qui servait de poste de pansement. Au bout d'un moment, 11 personnes s'y trouvèrent rassemblées ou plutôt entassées (parmi elles 3 blessés). Ils n'étaient guère mieux armés que les treize de la caverne où s'étaient cachés deux autres Polonais : Schaetzel et Siebeneichen et à côté de laquelle était couché Liber, car ils avaient seulement un PM et 1 revolver. Inactifs, ils regardaient avec effroi le sanglant massacre de Vassieux et des environs. Alors que dans « la grotte de Siebeneichen » il avait été décidé que ses « habitants » la quitteraient un à un ou par deux, le groupe dans lequel se trouvait Renn, décida que, vers minuit, ils sortiraient de la caverne tous ensemble. L'élève polonais de Villard marchait en tête du détachement sur lequel tiraient les Allemands. Le groupe se dispersa et quelques-uns se perdirent. Lorsque Renn atteignit le bois, il était déjà seul. Le soir du 22 juillet, il retrouva dans les montagnes, à la ferme Les Guinards, l'institutrice avec son mari²⁶⁰.

IV.4.4. Retours et nouvelles pertes²⁶¹

Le 22 juillet, au début de l'après-midi, les élèves (Liber, Schaetzel, Siebeneichen, Andryński) rencontrèrent déjà à Saint-Agnan, les professeurs (Berger, Steffen, Dusza) et les travailleurs (sept, qui étaient à Vassieux) ainsi que Markiewicz. Les jeunes, seuls d'ailleurs, se trouvèrent le 23 juillet à Saint-Martin. La ville était

²⁵⁹ Enquête n° 28; Témoignage n° 19 ; conversations non enregistrées avec T. Schaetzel.

²⁶⁰ RENN E., *op. cit.*, p. 17 ainsi que les remarques de celui-ci en marge de la première rédaction du chapitre ; AMM – remarques de Steffen en marge de la carte du Vercors.

²⁶¹ ŁEPKOWSKI T., *op. cit.*, pp. 185-190. Traduction inédite de Maria Cieszewska.

déjà sous le feu de l'artillerie allemande, et vers la fin de la journée, le commandement des FFI, conscient du fait que le front était tombé, donna l'ordre de se disperser. Dans la capitale de la République libre du Vercors qui, d'un moment à l'autre, allait cesser d'être libre, Zieliński, Renn, Harwas, Gerhardt et Welfle étaient absents.

Après le 23 juillet, les Villardiens, en zigzaguant et échappant aux rafles allemandes, se dirigeaient - comme le veut la légende - vers une cachette choisie pour les heures noires au pied du Moucherolle, et plus précisément, cherchaient tout simplement à rentrer à Villard-de-Lans. Leurs odyssées étaient individuelles ou en petits groupes, elles ont duré quelques jours ou plus mais se sont terminées généralement bien. Mais il y eut des exceptions. Je pense aux personnes qui ne sont pas sorties vivantes du drame du Vercors, et n'ont pu par conséquent revenir à l'École.

Une chose n'a pas été jusqu'à ce jour éclaircie ; les adultes n'en ont jamais parlé ou alors, s'ils en ont parlé, c'est très confusément. Il aurait pu sembler que les professeurs qui avaient déjà appris des jeunes le massacre de Vassieux et qui pourtant savaient que la bataille pour le Vercors s'achevait sur une défaite (Michał Dusza était apparu à Saint-Martin sans arme et en complet, tiré à quatre épingles, ce qui contrastait brutalement avec l'apparence des personnes qui se trouvaient à Vassieux), auraient dû se défaire de leurs devoirs désormais sans importance (surveiller l'entrepôt de Saint-Agnan) et reconduire les élèves à Villard, et ne pas les abandonner à leur propre sort après leur avoir accordé une aide matérielle insignifiante (de l'argent peu utile dans un bois, ou une écharpe).

Les chemins du retour de Zieliński et de Renn différaient des itinéraires des autres Villardiens. Le premier apparut à Villard sain et sauf au début d'août (il avait travaillé, et plus exactement, il s'était caché chez un paysan français), le chemin du second fut plus long et plus compliqué. On sait que Renn après avoir atteint les terrains boisés de montagne près de Vassieux, avait échoué à l'hôpital du maquis de la Grotte de la Liure (le 23 juillet) où il aida à transporter les blessés et où il rencontra Hernik qui, comme on sait, le lendemain, se trouva à Saint-Martin avec

un groupe de maquisards français. Renn poursuivit son périple avec un groupe de marxistes français. Grâce à l'un d'eux originaire d'un hameau des environs de Saint-Thomas, Renn passa quelques semaines à la ferme, se rendant aussi à Saint-Laurent-en-Royans. Au cours de la seconde décade d'août, il se déclara volontaire dans l'action d'inhumation des tués à Vassieux. Là, il identifia les dépouilles de ses camarades. Madame Łukasiewicz à la recherche des Polonais disparus, retrouva Renn, le 5 septembre. Le jour suivant, il était déjà à Villard en tant que le dernier de ceux qui avaient quitté le bourg à la mi-juillet. Le directeur Berger l'accueillit assez fraîchement. Il avait cru qu'Edward ne vivait pas. Dans la valise de Renn, il manquait du linge. On lui expliqua que l'on prenait ce que l'on voulait des choses du « disparu »²⁶².

Le Professeur Berger et Steffen ainsi que les travailleurs physiques restaient à Saint-Martin, déjà menacé par les Allemands lorsque le soir du 23 juillet se mit en marche en direction d'une hutte au pied du Moucherolle (et dans une perspective plus lointaine, de Villard) un groupe conduit par Siebeneichen qui connaissait bien la montagne. Le groupe comprenait un enseignant (Dusza) et quatre élèves (Andryński, Liber, Schaetzel et Siebeneichen). Siebeneichen demanda à Hernik de se joindre au groupe mais celui-ci refusa, voulant rester avec ses compagnons d'armes français. Il fournit néanmoins à ses jeunes camarades une aide considérable sous forme de vivres dans l'entrepôt militaire des FFI. Schaetzel reçut même en plus de bonnes chaussures.

La marche du groupe de Villardiens par les chemins impraticables de montagne, sous le tir des avions allemands, par les zigzags faits pour éviter les détachements qui « ratissaient » le terrain, l'estomac vide et dans le froid, dura depuis le soir du 23 juillet jusqu'au 26 juillet lorsqu'ils nouèrent contact avec Villard (avec Bergerowa, Gostyńska) par l'intermédiaire des Français de la ferme qui se trouvait entre la hutte de Moucherolle et Villard-de-Lans. Dans l'après-midi, Steffen et Berger arrivèrent à la hutte. « Ils étaient en bonne forme, avec des sacs à dos mais – ce qui nous surprit – sans armes »²⁶³. Il n'est pas possible de reconstituer le chemin

²⁶² Remarques et observations de RENN en marge de la première rédaction du chapitre.

²⁶³ Enquête n° 28, p. 24.

de Berger. Steffen passa la nuit du 22 au 23 juillet dans une baraque, à quelques kilomètres à l'Est de Saint-Agnan. Du 23 au 25 juillet, il se dirigea à travers bois vers le Nord, passa une nuit non loin du col Pas de Balme²⁶⁴.

Le 28 juillet, soit après 12 jours, 7 Villardiens (3 professeurs et 4 élèves) descendirent un à un ou par deux, avec l'aide et « sous la protection » des dames de Villard (Bergerowa, Gostyńska, Schaetzelowa - mère de Tadeusz et Stanisław Schaetzel, Jadwiga Siebeneichen) à Villard-de-Lans. Les nouvelles de l'Hôtel du Parc indiquaient qu'il était bien plus dangereux de se cacher dans les montagnes que de rentrer au village.

Dès le 29 juillet, le directeur Berger se rendit de sa propre initiative à la « Kommandantur » allemande de Villard. Il y eut un long entretien avec un officier, un Bavarois qui était, paraît-il, comme Berger - professeur de mathématiques et grand amateur de musique et, en même temps, un adversaire de Hitler. Après avoir expliqué que les garçons avaient été emmenés à Saint-Martin, sur le principe de la mobilisation obligatoire et avoir remis la liste de ceux qui étaient revenus du Vercors, Berger obtint l'accord suivant : l'Allemand tenu d'enregistrer tous les maquisards qui se trouvaient au fond du Vercors, nota les noms polonais dans son agenda personnel, par contre le directeur Berger l'assura que les élèves resteraient tranquilles à Villard. On ordonna à tous les maquisards polonais qui se trouvaient dans le village de se présenter à la « Kommandantur ». Ceci eut lieu le 30 juillet ou le 1er août. L'entretien et l'« enregistrement » furent de courte durée, environ 20 minutes ; le directeur Berger remit aux Allemands le rapport rédigé en allemand. Certains ont considéré cette « capitulation » comme humiliante. Le commandant allemand donna à Andrynski et Liber l'autorisation de rentrer chez eux. Ce qui est plus important, il tint parole en ce qui concerne le groupe polonais. Lorsque après une action des FFI, on désigna et prit à Villard 20 otages qui, plus tard - à la mi-août - furent exécutés à Grenoble, on épargna les habitants de l'Hôtel du Parc. Cela entacha l'opinion qu'avaient certains Français sur Ernest Berger et les Polonais villardiens. Certains les accusèrent même de collaboration et de manque de

²⁶⁴ AMM, notes de Steffen sur une carte.

solidarité avec les Français²⁶⁵. Il est vrai que les Allemands avaient arrêté à Lans l'abbé Czajka avec un groupe de jeunes Français et les avaient transportés à Grenoble, mais en fin de compte, il s'en sortit sain et sauf²⁶⁶.

Le sort des Professeurs Gerhardt et Harwas ainsi que du Docteur Welfle jusqu'à la fin tragique de leur vie, est très peu connu. On sait que depuis de début (pratiquement depuis le 17 juillet), ils furent séparés du reste des enseignants, élèves et travailleurs. Ils passèrent sans doute quelques jours à l'hôpital du maquis de Saint-Martin. On a dit en septembre 1944, qu'ils étaient sortis du plateau vers la fin de juillet, plus exactement le 24 ou le 25 de ce mois, qu'ils furent par la suite arrêtés à l'hôtel de Die, transportés à Lyon et là, fusillés. Selon Zofia Łukasiewicz, au tout début d'août (3 - 4 août ?), ils étaient certainement encore en vie, ils étaient prisonniers et détenus à Valence²⁶⁷. Les témoignages de seconde main concordent en général sur divers points : premièrement, les professeurs et le médecin n'ont pas péri lors des plus durs combats et de la pacification (21 - 25 juillet) ; deuxièmement, ils furent pris par les Allemands et transportés à Lyon ; troisièmement enfin, ils y sont restés sans doute jusqu'au 20 août, ensemble ou séparément, puis fusillés à l'aéroport de Bron près de Lyon. Dans une brochure publiée par les soins des Villardiens de France, il est écrit clairement :

les recherches faites après la libération à Lyon ont permis d'identifier les professeurs arrêtés parmi les personnes exécutées à Bron, grâce à des objets retrouvés sur eux, comme des vêtements et des alliances²⁶⁸.

²⁶⁵ Enquête n° 17, 27, 28. Témoignage n° 8.

²⁶⁶ Lettre n° 5.

²⁶⁷ Ibidem.

²⁶⁸ *Le Lycée polonais*, p. 18 ; Témoignage n° 21 ; dans les archives municipales de Villard se trouvent les actes de décès de Harwas (n° 26 de 1944) et de Gerhardt (n° 33 de 1944) sans date exacte (environ un mois avant le 18.IX.1944).

Tableau : Les Villardiens tombés dans le Vercors ou fusillés après avoir été faits prisonniers dans le Vercors.

Source d'information (auteurs des ouvrages)	Nombre total de tués	Dans ce nombre			
		élèves	professeurs	médecins	travailleurs
Miszta	7	4	2	1	-
"Sztandar Polski"	10	8	-	-	2
"Dziennik Polski"	10	8	2	-	-
Gogłuska	10	6	2	1	1
Dzwonkowski	10	6	2	1	1
Pobóg-Malinowski	11	7	2	1	1
Dec-Szwejgiert	11	8	2	1	-
Kozierowska	12	5	6	1	-
Zamojski	12 + quelques-uns	6	5	1	-
Kalinowski	14	11	2	1	-
Wędrychowski	18	15	3	-	-
Bieganski	22	18	2	1	1
Mierzwiński	24	20	2	1	1
Juchniewicz	25	6	3	?	?
Śladkowski	25	-	-	-	-
Grunberg	18	15	3	-	-

Zdzisław Hernik, après que fût défait son détachement (24 - 26 août ?), atteignit le Nord Vercors et se cacha dans une des fermes près d'Autrans. Pris comme otage par les Allemands, il fut après une action du maquis, sans doute au tournant d'août et de septembre (le plus vraisemblablement le 29 août) fusillé, et plus exactement abattu.

Les Allemands supprimèrent tous les otages en tirant sur eux dans le dos, après les avoir faits sortir dans la prairie qui se trouvait près de la grange où ils étaient détenus²⁶⁹.

Ludwik Wilk en tant que mitrailleur des FFI, combattit dans le Nord Vercors. Il trouva une mort tragique, sans doute le 24 ou le 29 juillet à Pont Chabert-les-Ecouses, non loin d'Autrans²⁷⁰. Dans la soirée, Wilk s'éloigna du poste des maquisards pour ses petits besoins. De retour, non reconnu, il fut fusillé par un

²⁶⁹ Enquête n° 28, p. 29.

²⁷⁰ La date et le lieu de la mort sont gravés sur le monument funéraire du cimetière de Villard : 20 juillet 1944, Rencurel ; dans les archives municipales (acte de décès n° 50) on cite le 29 juillet 1944, Autrans ; sur la tombe actuelle (cimetière La Doua à Lyon, figure la date du 24 juillet 1944 ; le lieu du décès n'est pas indiqué.

camarade maquisard. Le commandant Philippe agrafa sa propre décoration sur le vêtement du soldat déjà sans vie, l'ancien menuisier scolaire de Villard²⁷¹.

Au début d'août ou plutôt vers le 10 août, Jadwiga Gostyńska effectua une première identification de ceux qui avaient péri à Vassieux. Quelques jours plus tard, Malgorzata Bergerowa et Zofia Łukasiewicz reçurent les documents des tués²⁷². En définitive, l'exhumation des dépouilles du cimetière provisoire de Vassieux eut lieu au début de septembre. Y prirent part les camarades des victimes, notamment M. Jastrzębski et K. Siebeneichen²⁷³. Les obsèques solennelles se déroulèrent le 16 septembre 1944²⁷⁴. L'inauguration de l'année scolaire 1944/45 eut lieu le lundi 6 novembre. Tous les élèves, filles et garçons se rendirent de la place devant la Mairie au cimetière. Devant les tombes, Ernest Berger prononça un discours. Sur le bord de la longue tombe rectangulaire se dressaient sept croix et sur chacune d'elles est gravé un nom : Zglinicki, Czarnecki, Hernik, Wilk, Nowak, Delingier, Pawłowski²⁷⁵.

IV.4.5. Bilan²⁷⁶

Les événements de juin, et surtout de juillet 1944 furent pour l'École, les enseignants, les travailleurs et surtout pour les élèves, un énorme choc émotionnel. On analysa maintes fois chaque détail, on parla des comportements, des actes et des négligences, on se promit de rendre un hommage particulier à ceux qui avaient péri en fournissant un travail particulièrement soutenu. Au début, les jeunes jugèrent assez sévèrement les décisions et le comportement des adultes, surtout des

²⁷¹ Témoignage oral du Français Ernest Frier, soldat FFI, témoin oculaire de la mort de Wilk, fait en 1986 à K. Siebeneichen (Enquête n° 28, p. 29A).

²⁷² Enquête n° 17.

²⁷³ Enquête n° 12 et 28. Au début la dépouille de Hernik fut inhumée dans le tombeau familial de sa fiancée, mais vers la fin d'octobre, elle fut transportée dans la tombe commune des élèves.

²⁷⁴ *Les Allobroges* (Grenoble), n° 51, 16 septembre 1944.

²⁷⁵ Au cours de nombreuses années, on transporta successivement dans d'autres cimetières les cercueils des Polonais tombés au Vercors. Les dépouilles de Delingier, Hernik, Pawłowski et Wilk furent transportées en juillet 1958 de Villard au cimetière La Doua à Lyon (quartier A, rang 10, tombes n° 70 - 73). Dans le tombeau actuel se trouvent 5 cercueils. Ils contiennent les dépouilles de deux professeurs (Harwas et Gerhardt), de deux élèves (Czarnecki et Nowak) ainsi que du père de Henryk Czarnecki. Il est difficile d'établir où se trouve la dépouille de Zglinicki. V. la photocopie du "Procès-verbal d'ouverture du monument aux morts des Polonais" du 22.V.1979 qui m'a été remise. Marcel Malbos a pris part à toute l'opération.

²⁷⁶ ŁEPKOWSKI T., *op. cit.*, p. 191-193. Traduction inédite de Maria Cieszewska.

professeurs. La grande amertume accumulée faisait que l'on avançait de multiples réserves à l'encontre du commandement des FFI-Vercors, surtout en ce qui concernait la « défaite déraisonnable » et les sacrifices inutiles.

Voici certaines des premières appréciations. Le 11 octobre, Władysława Bizon écrivait non sans emphase : « les derniers événements nous ont unis encore plus étroitement autour d'un seul but commun : la Pologne. Nous la servirons de toutes nos forces. Elle sera puissante car le début de cette puissance a sa source dans le sang de nos frères. Que tous sachent que nous ne nous laisserons pas abattre »²⁷⁷.

Le 18 août, dans une de ses lettres, Tadeusz Scaetzel écrivait : « De toutes les aventures que j'ai eues, une chose au moins me restera [...], la foi en mes propres forces, mise à rude épreuve, que les adultes ont supportée plus mal [...] Je rends hommage à nos camarades dont la vie a été arrachée à la Pologne d'une façon aussi infructueuse! Les professeurs ont failli à leur tâche. Tous. Et aucun n'a péri. Tellement ils se sont défilés »²⁷⁸. On se doute facilement que Schaetzel, aigri et surexcité, ne savait pas encore que Gerhardt et Harwas avaient été exécutés. Je ne crois pas – me souvenant des conversations que j'ai eues avec l'auteur de la lettre – qu'il ait changé d'avis sur deux points : l'inutilité du sacrifice (les élèves avaient été utilisés comme chair à canon dans une opération médiocrement conduite)²⁷⁹ et l'appréciation mauvaise du courage des professeurs.

L'opinion exprimée sur les événements de juillet 1944 par Aleksander Kawałkowski est intéressante et tout à fait différente. Répondant le 28 novembre 1944 de Paris à la lettre de Jadwiga Stefanowicz, écrite à Villard le 5 novembre, le diplomate qui connaissait bien l'École écrit ce qui suit :

J'ai entendu parler de toutes vos épreuves de la période de la libération de la France, de la mort tragique de feu Harwas et Gerhardt, de l'attitude courageuse de tout le corps enseignant avec le Professeur Berger en tête dans

²⁷⁷ Lettre n° 2.

²⁷⁸ Lettre n° 3.

²⁷⁹ En réalité les pertes allemandes n'étaient pas considérables (approximativement de 100 à 160 tués et ayant succombé des blessures), les pertes françaises, polonaises y compris, énormes : environ 840 tués et assassinés, soit de 5 à 8 fois plus (Amouroux, *La grande histoire*, T. VIII., pp. 316 et 325).

les mains expertes duquel la direction de l'École s'est trouvée²⁸⁰.

Les événements qui se sont déroulés au fond du plateau du Vercors au printemps et en été de 1944 doivent être présentés sur une plus large toile de fond. A Villard et au Vercors ont souffert, ont travaillé, ont lutté, ont été soumis à des répressions, ont péri des gens de l'École, ceux qui désiraient maintenir dans les conditions même les plus mauvaises son existence et sa liberté. En dehors de Villard et en dehors du Vercors, également en 1944, ont souffert et ont péri des Villardiens polonais, ceux qui furent arrachés de force à leur travail au Lycée et déportés dans des camps de concentration et ceux parmi les élèves qui avaient déjà terminé l'École. Les uns ont combattu dans la clandestinité, dans le maquis, d'autres – également en France – périssaient cruellement assassinés par les Allemands, comme Michał Stapor qui, en route de Villard pour rentrer chez lui, n'a plus revu sa famille.

Les anciens Villardiens, déjà en uniformes polonais, ont pris part à la libération de la France, de la Belgique et de la Hollande. Vers la fin de juillet, ont péri sur le Vercors des élèves, en août, près de Lyon, ont été fusillés des professeurs, et à Falaise, sont tombés d'anciens élèves.

Telle fut l'année 1944, une année qui fut pour l'École dure, sanglante, mais aussi l'année radieuse de la libération de la France, qui ouvrait devant le Lycée Cyprian Norwid de nouvelles possibilités de développement.

Il est difficile de fermer ce chapitre sans donner une certaine récapitulation ayant trait à l'année 1944 à Villard et au Vercors, et qui serait un équivalent de la récapitulation des recherches faites jusqu'à présent dans ce domaine (v. tab. 3 et 4). Ce sera nécessairement une « contre-récapitulation » de ce qui a été publié à ce sujet.

Premièrement, les événements dramatiques de 1944 s'étendent sur une période de temps comprise entre la mi-juin et environ le 28 août, ils ne se limitent donc pas à quelques jours du mois de juillet.

Deuxièmement, l'enrôlement dans les FFI d'une partie notable des élèves,

²⁸⁰ AAN, Ambassade de la RP à Paris, n° 317, pp. 5 – 6.

des professeurs et des travailleurs ne fut pas volontaire ou pleinement volontaire (à l'exception de Hernik et de Wilk).

Troisièmement, le « peloton polonais » du 16 juillet ne se composait pas d'éclaireurs, il n'était pas non plus une formation de la POWN, mais un groupe mobilisé par les FFI et incorporé aux FFI comme formation ouvrière.

Quatrièmement, les élèves ne luttaient pas les armes à la main; totalement esseulés, ils furent à Vassieux massacrés et non pas tombés au combat. Ont combattu le bachelier du lycée, Hernik, et l'ancien travailleur de l'École, Wilk.

Cinquièmement, il convient de souligner que l'attitude des jeunes en juin et juillet fut calme, digne et courageuse.

Sixièmement, les relations entre les FFI et l'École furent bienveillantes quoique compliquées et non de façon univoque et à tout moment, amicales.

Septièmement, le directeur du Lycée ainsi que le corps enseignant ont tout fait pour sauver l'École et épargner la vie et la santé des élèves.

CONCLUSION

Comme nous l'indiquions, les conditions historiques font que le Lycée est resté une école de formation de caractère exceptionnel, de par la communication d'une identité culturelle narrative puissante basée sur une mémoire collective. *Les Aïeux*, de Adam Mickiewicz, représente le cas de symbolisation de l'histoire où la communauté s'imprègne de la sagesse des ancêtres et sera capable d'assimiler les éléments à venir de son devenir. Le jour de la Toussaint, le rite des *Aïeux* avait une représentation émotive qui nous a marqué : dans la nuit, en procession, nous nous rendions au cimetière de Villard-de-Lans sur les tombes des élèves-soldats tués dans les combats du Vercors. Avec le rougeoiement des feux de Bengale sur leur tombe et des chants rituels, nous commémorions leur mémoire.

Au vu du dynamisme culturel inculqué où s'est installée une dynamique du devenir, les Villardiens, dans leur majorité, sont des gens de labeurs, avec une conscience du travail bien fait, que ce soit à des postes de responsabilité ou plus modestes. Les *Villardiens* disséminés de par le monde, ont accédé à des situations parfois brillantes dans leur spécialité, tant en Pologne qu'à l'étranger. On relève des professeurs de l'enseignement supérieur (en Pologne, en France, en Belgique, en Angleterre, aux États-Unis, au Canada), de nombreux enseignants dans les établissements secondaires, des architectes, des médecins, des juristes, un nombre important d'ingénieurs, de techniciens supérieurs, beaucoup de cadres et dirigeants de toute nature.

A signaler Piotr Wandycz, de la promotion du Lycée 1940/41, puis étudiant à l'Université de Grenoble, qui a combattu de 1942 à 1945 dans les rangs des Forces Armées Polonaises du Gouvernement Polonais exilé à Londres. Il est professeur à l'Université de YALE aux États Unis. Son livre, sorti en 1995, *Cena Wolności (The Price of freedom)* devient le meilleur ouvrage contemporain sur l'histoire de l'Europe Centrale, du Moyen Age à nos jours. C'est un ouvrage de référence.

D'autres, desservis par les événements ou la chance, n'ont pas pu terminer leurs études supérieures, mais tous ont eu une personnalité formée par le Lycée et tous ont gardé entre eux, où qu'ils se trouvent, une solidarité que le temps et l'âge ont à peine entamée.

Deux films documentaires ont été consacrés à l'histoire du Lycée Polonais Cyprian Norwid de Villard-de-Lans et aux sorts des villardiens après Villard. Le premier a été produit en 1978 par Zofia Halota et l'autre en 1987 par Ewa Cendrowska.

Une pièce de théâtre *Goście Hotelu du Parc* (Les Hôtes de l'Hôtel du Parc) écrite par deux anciens de Villard-de-Lans, Karol Obidniak et Józef Wędrychowski, a été jouée dans les années 1975-1983 dans les théâtres de Nowa Huta (près de Cracovie), de Kielce, de Łódź et de Jelenia Góra.

Beaucoup d'articles, de commémorations avec ses controverses, ses conflits, évocations personnelles tendancieuses, font que l'histoire du Lycée est connue et méconnue en même temps. Elle se caractérise par des éclairages de présentations avec ses facettes et ses colorations en fonction des convictions politiques et personnelles des témoins, avec interprétations du passé vécu et son analyse avec des critères d'aujourd'hui et non avec les critères du moment vécu. Mais d'une manière générale, tous les contemporains du Lycée de Villard-de-Lans le reconnaissent, cette institution a parfaitement rempli les fonctions qui lui étaient attribuées.

Pour les émigrés-réfugiés, Villard-de-Lans est resté, malgré tout, leur seconde patrie, non seulement parce qu'ils y ont mûri, lutté, mais aussi parce qu'ils ont reçu un accueil amical et y ont trouvé une grande compréhension. C'est à travers le souvenir de Villard qu'ils voient actuellement la France, qui dans une période d'adversité, a aidé et protégé - malgré les risques que cela comportait - le seul Lycée polonais d'Europe occupée. Les anciens de Villard se sentent profondément unis par un lien indestructible entre eux et au village de Villard-de-Lans, à ses habitants et à ses montagnes (Srebrne Góry - montagnes d'argent - ce sont les arêtes du Gerbier). Enfants d'immigrés polonais, ils ont ainsi réellement appris à connaître leur pays d'origine, son histoire et sa langue. La paix revenue, les anciens élèves dispersés de par le monde, et l'âge venant, ont éprouvé le besoin de se rencontrer et retrouver leurs racines.

Ce n'est que dans les années 70 qu'ils ont décidé de créer une association. Bénéficiant de l'appui de la municipalité, l'association créée en 1974, a son siège à la

mairie de Villard-de-Lans. Cette association est formée de deux groupes: l'un en France, l'autre en Pologne à Varsovie. La réunion de juin 1976 a eu lieu à Villard-de-Lans, pour marquer le trentième anniversaire de la fermeture du Lycée Cyprian Norwid avec apposition d'une plaque commémorative sur les murs de l'Hôtel du Parc et du Château, mentionnant :

*Ici, dans l'ancien Hôtel du Parc fut installé
d'octobre 1940 à juin 1946 LE LYCÉE
POLONAIS CYPRIAN NORWID, seul
Établissement d'Enseignement Secondaire en
Europe occupée.*

*Tutaj w dawnym Hotelu du Parc mieściło się od
października 1940 do czerwca 1946- LICEUM
CYPRIANA NORWIDA. Jedyna Folska
Szkoła Średnia w okupowanej Europie.*

De même, avec l'accord de la municipalité, une rue de Villard porte le nom du Lycée Polonais : rue du LYCÉE POLONAIS CYPRIAN NORWID 1940 - 1946.

En 1978, une réunion a eu lieu à Varsovie. En 1986, la réunion se tient à Villard-de-Lans. En septembre 1990 à l'occasion du 50ème anniversaire de la fondation de l'école, le ministre de l'Éducation Nationale de Pologne, Henryk Samsonowicz, a remis à la ville de Villard-de-Lans la Cravate de Commandeur de l'Ordre Polonais du Mérite, en reconnaissance à l'aide apportée à la jeunesse polonaise par la population dans cette période difficile.

Ce cinquantenaire a été suivi du cinquantenaire de la fermeture de l'établissement en 1996. De nombreux villardiens, "à l'automne" de leur vie, se sont rencontrés et ont renoué avec le climat caractéristique du Lycée, avec son esprit de fraternité, de solidarité, d'amitié et de chaleur familiale. Car le Villard polonais ressemblait à une grande famille avec ses moments tristes, ses disputes, ses aventures, ses joies, ses espoirs qui n'ont fait que renforcer les liens les unissant. Ce cinquantenaire, organisé par M. Lucien Owczarek, président des Anciens Élèves du Lycée Polonais Cyprian Norwid de Villard-de-Lans, s'est tenu à Villard-de-

Lans en septembre 1996 avec la participation des anciens élèves qui étaient retournés en Pologne. La commémoration de ce cinquantenaire s'est poursuivie en octobre 1996 à Paris sous la forme d'une exposition consacrée à l'histoire du Lycée et à sa participation aux luttes de libération.

En mai 2005, il y a eu à Paris la commémoration du soixantième anniversaire de la fin de la Seconde Guerre mondiale sous le titre :

Le prix de la liberté.

Les Polonais sur les fronts de la Seconde Guerre mondiale 1939-1945

Dans ce cadre général d'exposition de l'histoire de cette guerre, nous avons présenté un fascicule avec ses panneaux d'exposition relatant la participation des élèves soldats du Lycée aux luttes de libération.

Ces deux manifestations ont permis de mieux connaître cette *exception polonaise de Villard-de-Lans* : le seul établissement officiel d'enseignement secondaire polonais d'Europe occupée, alors que les écoles secondaires polonaises étaient interdites ; Lycée atypique qui comprenait plusieurs professeurs ou chargés de cours des universités polonaises ; Lycée atypique, qui était polonais, donc de par sa nature un lieu de résistance potentielle.

Moi même, élève de ce Lycée en 1944/45 et 1945/46, je me souviens de l'éducation que j'y ai reçue, atypique, sortant des sentiers battus. Elle était riche en enseignements classiques, mais encore plus riche en enseignements culturels chargés de mémoire collective. Cet ensemble associé à une formation de caractère au contact des "anciens", m'a été très utile dans des années difficiles.

Certes, le temps atténue les contours du réel et ce n'est pas ce que j'ai vécu qui reste réalité, mais ce que j'ai souhaité retenir dans mes souvenirs de cette ambiance, qui après tant d'années, résonne comme un diapason, que l'âge de " la sagesse " entoure d'un halo et d'une tendresse nostalgique.

La démolition de l'Hôtel du Parc et du Château en décembre 2008²⁸¹, remplacé par un linceul blanc de neige, ne fait qu'accentuer ce sentiment.

²⁸¹ Photos des phases de démolition de l'Hôtel du Parc et du Château (annexe 10).

BIBLIOGRAPHIE

ARCHIVES CONSULTEES

- Archives Nationales à Paris
- Bibliothèque Nationale à Paris
- B.D.I.C. à Nanterre
- Archives départementales à Grenoble
 - Accès non autorisé sur dossiers souhaités pour raison « d'ascendances et descendances »
 - Article du *Monde* du 24 août 1994 - *L'exception polonaise de Villard-de-Lans*
- Archives de la Bibliothèque Polonaise à Paris
 - Archives du Professeur Zygmunt Lubicz-Zaleski :
 - C I - akc. 3880/I-II - TOPF (*Towarzystwo Opieki nad Polakami we Francji*) - Groupement d'Assistance aux Polonais en France (GAPF)
En partie concerne le Lycée Polonais de Villard-de-Lans, période 1940-1943, et les aides accordées.
 - C II - akc. 3881/I-II Zaświadczenia maturalne. En majorité attestations et certificats d'études secondaires et supérieures 1945-1967.
 - C III - akc. 3882/I-II Stypendyści 1945-1946. Boursiers 1945-1946
akc. 3928 Dziennik de Z. Lubicz-Zaleski 1904-1943 (Journal)
- Archives des Actes Nouveaux à Varsovie (*Archiwum Akt Nowych*)
 - Dossier 542 - Liceum Polskie w Paryżu (Lycée Polonais à Paris) comprenant le Lycée Polonais Cyprian Norwid de Villard-de-Lans
Périodes : 1850-1916, 1933-1939, 1943-1963, 1964-1967
Dans les dossiers classés de 1 à 512, ceux qui concernaient le Lycée Polonais de Villard-de-Lans comportaient les numéros de 82 à 126.
Ces dossiers comportaient des documents sur l'organisation, l'administration, les activités didactiques, les bulletins scolaires et autres.
Pas de descriptif et indications sur le déroulement avec les tenants et aboutissants sur la création du Lycée et ses implications dans les actions diverses.

- Dossier GAPF sous les cotes 734.1 à 9 - consulté en décembre 2007

Les archives GAPF des années 1942-1945 ont été transférées à Varsovie le 31 mars 1976 via les Archives du Ministère des Affaires Etrangères.

Son contenu représentait environ 10 % de la totalité ayant existé.

Les archives ont été livrées dans un état de délabrement et de totale dispersion,

ce qui a demandé une classification par éléments et thèmes en se basant sur le contenu regroupant les compte-rendus des activités générales du GAPF, puis les actes traitant des affaires similaires et enfin les documents comptables, ce qui a permis de reconstituer une cohérence chronologique de la structure.

Table des matières

comporte

- Historique de l'Institution	- Série 1 - 3	environ 200 p.
- Caractéristique archivable de l'Organisme	- Série 3 - 4	
- Contenu sur l'Organisme	- Série 4 - 5	environ 125 p.
- Méthodes de regroupement des données sur l'Organisme	- Série 6	pas de pagination
- Bibliographie et sources	- Série 7	12 p.
- Schéma d'arrangement de l'inventaire	- Série 8	162 p.
- Inventaire	- Série 9	51 p.

Total environ 550 p.

*Réalisation M. Jerzy Stoch
Varsovie décembre 1977.*

- Archives à l'Institut Polonais et Musée SIKORSKI de Londres
 - Dossier B.3012 - Antoni WASILEWSKI

Lettre du 12/09/1977 avec le descriptif du Lycée Polonais Cyprian Norwid de Villard-de-Lans sur 6 pages.
- Archives Diplomatiques du Ministère des Affaires Etrangères à Paris
 - Dossier 905 série Z346.4 (pages 129 à 272). Activités GAPF et ses articulations.
- Archives de l'Armée de Terre et Service Historique de l'Armée de Terre à Paris
 - Le dossier 7 P 133 concerne : « Isère - Résistance ».

7 P 133 - Dossier 1 - Effectifs et stationnements des unités allemandes en France

 - Dossier 2 - La France et Vichy (non communicable)
 - Dossier 3 - Opérations allemandes contre la Résistance Française en Savoie - Isère du 29/03 au 09/08/44 et documents divers concernant les opérations contre la Résistance.

- **Fascicules du Général de la BARRE de NANTEUIL** : « *Historique des Unités Combattantes de la Résistance (1940 - 1944) en 4ème Région Militaire avec synthèse sur les 13 départements* » Château de Vincennes 1974 (Annexe n° 2).
Le Vercors n'a pas été traité - raisons non communiquées.
- Dossier 13 P 49 - *Résistance en Isère et Vercors*
- Dossier 13 P 111 - *Résistance en Isère*
(25 dossiers, chaque dossier comporte en moyenne un à quelques feuillets)

Les archives 13 P sont des **épaves** de provenances diverses ayant appartenu notamment au 2ème Bureau de l'État Major National FFI (Annexe n° 3).

Par exemple, le descriptif de l'attaque des troupes allemandes dans le Vercors et notamment à Vassieux, ne comporte qu'un feuillet recto/verso + un libellé : tableau où figure l'attaque générale allemande contre le Vercors du 21 au 23 juillet 1944 + un feuillet comportant les effectifs du maquis - 4.000 hommes (Annexes n° 4, 4-1 et 4-2).

- Archives de « Fonds privés » cote 1K de la SHAT
Sous les cotes 1 K 227 - 387 - 406 - T 385, nous trouvons :
 - 1 K 227 - Papiers du Général BETHOUART
Dossiers très minces sur le Vercors (Annexes n° 5 et 5 bis)
 - 1 K 387 - Papiers DALLOZ - Auteur de « *Vérité sur le drame du Vercors* » (mentionné dans la bibliographie) indique qu'un fond Dalloz existe aux Archives Départementales de l'Isère qui exécuteront un microfilm pour le Service Historique (Annexe n° 6)
 - 1 K 406 - FFI Drôme
Le livre : « *Combats pour le Vercors et pour la liberté* » du Général de LASSUS SAINT-GENIES, auteur avec Pierre de SAINT-PRIX.
 - T 385 - Non trouvé

BIBLIOGRAPHIE GENERALE

- ARON R., *Histoire de la libération de la France juin 1944 - mai 1945*, Librairie Arthème Fayard 1960.
- BEAUVOIS D., *La Pologne - Histoire, Société, Culture*, La Martinière, 2004.
- DALLOZ P., *Vérités sur le drame du Vercors*, F. Lafont, 1979.
- DEMOULIN-CLOT R., *Les Réfugiés polonais à Grenoble et les environs pendant la deuxième guerre mondiale*, Mémoire I.E.P., Grenoble, 1985.
- DREYFUS P., *Histoire de la Résistance en Vercors*, Arthaud, 1984.
- FANJAS-CLARET C., *Le Lycée Polonais Cyprien Norwid de Villard-de-Lans*, Mémoire I.E.P., Grenoble, 1987.
- GABERT M., *Entrés en Résistance, Isère, Des hommes et des femmes dans la Résistance*, PUG, Grenoble, 2000.
- GADON L., *Wielka emigracja w pierwszych latach po powstaniu listopadowym*, Księgarnia Polska w Paryżu, [1957-].
- GARÇON G., *Les catholiques polonais en France (1919-1949) - Thèse 2003*, Rayonnement culturel polonais, janvier 2004.
- GIELEC H. et GRADVOHL P., *Le lycée polonais Cyprien Norwid de Villard-de-Lans (1940-1946) et Le Lycée polonais de Balatonzamardi- Balatonboglar (1939- juillet 1944)*, Travaux du « CERCLE », 2004.
- GOGOLEWSKI E., *La Langue polonaise dans l'enseignement élémentaire et secondaire en France 1833 - 1990*, Centre d'Études de la culture polonaise à l'Université Charles de Gaulle - Lille III, A.R.N.T., 1994.
- JOSEPH G., *Combattants du Vercors*, Curandera, 1994.
- JUCHNIEWICZ M., *Les Polonais dans la résistance européenne 1939 - 1945*, Interpress, Varsovie, 1972.
- KALEMBKA S., *Wielka emigracja Polskie wychodźstwo polityczne w latach 1831-1862*, Warszawa Wiedza Powszchna, 1971.
- KALINOWSKI P., *Au service de la Pologne et de la France - L'émigration polonaise en France*, Société Historique et Littéraire, Paris, 1995.
- KALINOWSKI P., *Emigracja polska we Francji w służbie dla Polski I Francji 1939 - 1945 (Les émigrés polonais de France au service de la Pologne et de la France 1939 - 1945)*, Księgarnia Polski w Paryżu, 1970.

- LA-PIRICELLA J., *Témoignages sur le Vercors - Drôme - Isère*, Rivet, Lyon, 1980.
- ŁEPKOWSKI T., *Wolna Szkoła Polska w okupowanej Francji (L'École Libre Polonaise dans la France occupée)*, PWN, WARSZAWA, 1990.
- LIEBICH A., *Na obcej ziemi - Polskie Siły Zbrojne 1939 - 1945 (Sur la Terre Étrangère - Les Forces Armées Polonaises 1939 - 1945)*, Wydawnictwo światowego Związku Polaków z Zagranicy, Londyn, 1947, Tome II).
- LUBICZ-ZALESKI Z., *Dziennik Nieciągły (1904-1925)* - Oprac. Małgorzata Willaume, Akademickie Centrum Graficzno-Marketingowe Lodart S.A., Paryż - Łódź, 1998.
- LUBICZ-ZALESKI Z., *Pamiętnik od Grotowic do Buchenwaldu (1939-1945)* - Oprac. Małgorzata Willaume, Akademickie Centrum Graficzno-Marketingowe Lodart S.A.
- MASŁOWSKI M., *Gest, symbol i rytuały polskiego teatru romantycznego*, Wydawnictwo Naukowe PWN, Warszawa 1998.
- MICHEL H., *Bibliographie critique de la résistance*, Institut Pédagogique National, 1964.
- MONFORT H. (de), *Le massacre de Katyn*, éd. La Table Ronde, Paris, 1966.
- NOGUERES H. en collaboration avec DEGLIAME-FOUCHE M., *Histoire de la Résistance en France - Novembre 1942 - Septembre 1943*, Tome III, Robert Laffont, 1972, *Juin 1944 - Mai 1945*, Tome V, Robert Laffont, 1981.
- NOGUERES H., *La vie quotidienne des résistants de l'armistice à la libération 1940 - 1945*, Hachette, 1984.
- NOARO J., *Découverte du Vercors*, Imprimerie Eymond Grenoble, 1967.
- PALYGA J., *Proboszcz niezwyklej parafii. Rozmowy z księdzem Bronisławem Bozowskim (Le Curé d'une paroisse insolite - Entretiens avec le curé Bronisław Bozowski)*, Pallottinum - Warszawa, 1990.
- PONTY J., *L'immigration dans les textes, 1789-2002*, Belin, 2004, 416 p. (Un recueil de 200 textes présentés par l'auteur).
- PONTY J., *Polonais méconnus - Histoire des travailleurs immigrés en France dans l'entre-deux-guerres*, Paris, Publications de la Sorbonne, 1990.
- PONTY J., *Les Polonais en France de Louis XV à nos jours*, Editions du Rocher, 2008.

- ROZWADOWSKI J., *L'immigration polonaise en France*, thèse pour le doctorat de l'université de Lille, mention sciences économiques, Imprimerie G. Sautai, Lille, 1927.
- SEKUTOWICZ J., *Les relations franco-polonaises de Hugues Capet à Lech Walesa*, Toscane, Nice, 1995.
- SKINDER A., *Mój Villard-de-Lans (1940 - 1942) (Mon Villard-de-Lans, 1940 - 1942)*.
- ŚLADKOWSKI W., *Emigracja polska we Francji 1871-1918*, Wydawnictwo Lubelskie, 1980.
- TANANT P., *Vercors Haut-lieu de France*, Arthaud, 1964.
- TERREL V., *Le lycée Cyprien Norwid de Villard-de-Lans. Acte de résistance pendant la seconde guerre mondiale et consécration d'une tradition d'émigration polonaise*, Mémoire I.E.P., Grenoble, 1987.
- VALENTIN-STĄCZEK E., *Villardczycy Życiorysy*, Wrocław 2005.
- VALENTIN-STĄCZEK E., *Les Villardiens*, Wrocław 2007.
- VIAL P., *La bataille du Vercors 1943 - 1944*, Presse de la Cité, 1991.
- WYRWA T., *La résistance polonaise et la politique en Europe, France-Empire*, 1983.
- WYRWA T., *L'idée européenne dans la résistance à travers la presse clandestine en France et en Pologne 1939-1945*, Nouvelles Editions Latines, Paris, 1987.
- ZAHORSKI W., *L'exil du Primat de Pologne le Cardinal Auguste HLOND (1939-1945)*, Thèse 2000.
- ZAMOJSKI J. *Polacy w ruchu oporu 2we Francji 1940 - 1945 (Les Polonais dans la résistance en France 1940-1945)*, Ossolineum, Wrocław, 1975.

OUVRAGES COLLECTIFS

- Pologne - France, Dix siècles de relations politiques, culturelles et économiques, Ksiazka i Wiedza-Warszawa, 1988 :
DANIELEWICZ J. *Chapitre VII - A la frontière de deux siècles (1871-1914)*
Chapitre VIII - La France et la Pologne renaissante (1914-1925)
GRÜNBERG K. *Chapitre IX - Les années de délabrement du traité de Versailles (1925-1939)*
Chapitre X - De la défaite de septembre et juin jusqu'à la victoire commune (1939-1945)

- POLOGNE manuel, Ouvrage collectif, Editions Interpress, Varsovie, 1974.
ROHOZIŃSKI J., *Op. cit.* - *La Littérature*, pp. 370-372.
ERHARDT L., *Op. cit.* - *La Musique*, pp. 377-378.
OŚĘKA A., *Op. cit.* - *Les Arts Plastiques*, pp. 395-396.
MARCZAK-OBORSKI S., *Op. cit.* - *Le Théâtre*, pp. 405.-407
TOEPLITZ J., *Op. cit.* - *Le Cinéma*, pp. 411-412.

- PONTY J., *La résistance polonaise : le POWN Contribution à l'histoire de la résistance non communiste, in : De l'exil à la résistance - Réfugiés et immigrants d'Europe Centrale en France 1933 - 1945*, Presses Universitaires de Vincennes Arcantère, Paris, 1989.

- FÉDÉRATION DES UNITÉS COMBATTANTES DE LA RÉSISTANCE ET DES FFI DE LA DRÔME, *Pour l'amour de la France, Drôme-Vercors 1940-1944*, Peuple Libre, 1989.

- BIEGANSKI W., *La participation des Polonais à la libération de la France et de la Belgique Avril-Septembre 1944 in: Actes du Colloque International La Libération de la France tenu à Paris du 28 au 31 octobre 1974*, Editions du Centre National de la Recherche Scientifique, 1976.

- COLLOQUE À LA SOCIÉTÉ HISTORIQUE ET LITTÉRAIRE POLONAISE (6, quai d'Orléans, 75000 Paris) le 20 et 21 octobre 1995 sur
LA RÉSISTANCE POLONAISE EN FRANCE AU COURS DE LA DEUXIÈME GUERRE MONDIALE

Janine PONTY, *La Résistance polonaise en France: histoire et mise en perspective*
Marc de MONFORT, *Un Français dans la Résistance polonaise*
Annette WIEVIORKA, *Les plaques polonaises de la Résistance en France*
Witold ZAHORSKI, *Actions et limites de la Résistance du Primat de Pologne, Cardinal August Hlond, en France*

Andrzej KASZLEJ, *L'activité de Andrzej Kawałkowski dans la Résistance polonaise en France (P. O. W.N.) à la lumière de ses archives parisiennes*

Tadeusz WYRWA, *Prise de conscience de l'unité européenne et convergence des idées dans la Résistance polonaise et française*

Pierre ZALESKI, *L'activité de la Résistance de Zygmunt Lubicz-Zaleski*

Bolesław SZPIEGA, *Villard-de-Lans : les lycéens polonais lors des combats du Vercors*

Lucien OWCZAREK, *La libération de Paris vécue par un membre de la Résistance polonaise*

Helena KALINOWSKA, *Un Polonais dans la Résistance en France*

Jan OSTROWSKI, *La Résistance polonaise (POWN) dans le Nord de la France*

Stanisław ŁUCKI, *Un témoignage sur le Réseau F2*

Kazimierz LESKI, *Un Résistant polonais en voyage en France en uniforme de général allemand*

- Voyage d'étude des Officiers de Réserve du Service d'État-Major dans le Vercors (10 et 11 Juin 1972)
- Revue de l'Association des Professeurs d'Histoire et de Géographie, *Historiens et géographes - L'Europe Centrale*, n° 329, Octobre/Novembre 1990
- Karel BARTOSEK, René GALLISSOT, Denis PESCHANSKI *et al.*, *De l'exil à la résistance - Réfugiés et immigrés d'Europe Centrale en France 1933-1945*, Presses Universitaires de Vincennes, mars 1989.

PUBLICATIONS

ARTICLES

- DESCOUR M., "Ma tragédie du Vercors", *Le Monde* du 29/08/1974
- COURTIN R., "Dans le Vercors héroïque et dévasté", *Le Monde* du 08/08/1945
- DEVAL E., "L'exception polonaise de Villard-de-Lans", *Le Monde* du 24/08/1994
- ISNARD J., "Vercors, la forteresse devenue piège", *Le Monde* du 21/07/1994

REVUES

- *Il y a cinquante deux ans au Villard-de-Lans*, Imprimerie Egmond, Grenoble, 1994.
- BOUTON A. et FERGUSON M./FAURE M., *Vercors, le combats des résistants*, Société nationale historique de la Résistance en Vercors, Bayard Editions/Okapi, 1994.

CASSETTES

AUDIO :

- AMOUROUX H., *Le Vercors*, Archives sonores de l'INA, 1979.
- *Vercors maquis de France*, Vassieux-en-Vercors, Salle de souvenirs.

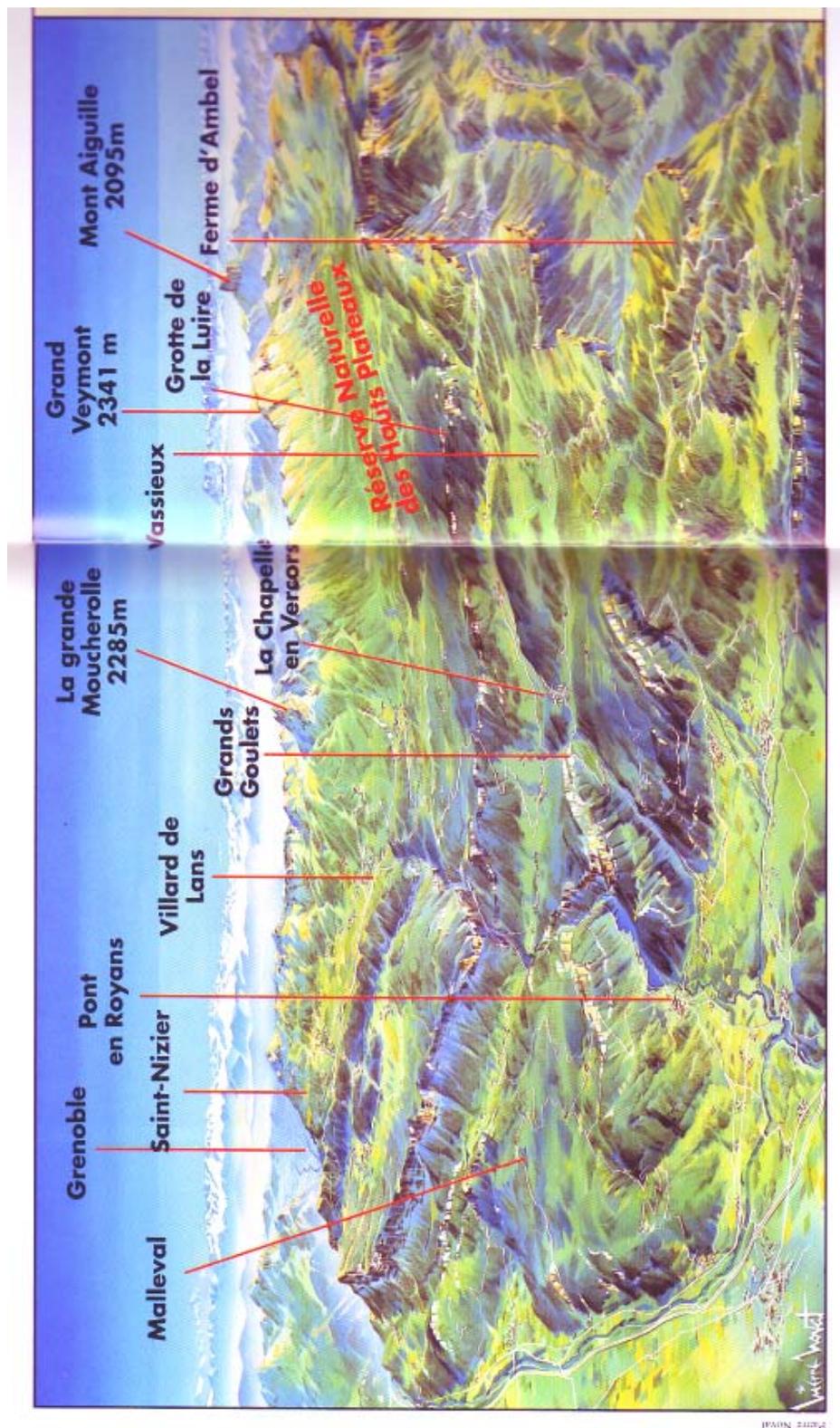
VIDÉO :

- *Montagne-Le plateau déchiré*, Réal. Laurent LUTAUD-FR3-1992, 87 min.

ANNEXES

Annexe 1.1

Carte du VERCORS



BOUTONA-FERGUSON M. / FAURE M., *Vercors, le combat des résistants*
Bayard Edition / Okapi, 1994, p. 53.

Annexe 1.2

Le Vercors - Bref rappel chronologique des principaux événements*

1^{re} phase - Mise sur pied - Organisation clandestine

Fin 1940. Le mouvement de résistance « Franc-tireur » prend naissance sur le plateau du Vercors.

Décembre 1942. Premier « maquis » à Ambel.

Hiver 1942. Décision par les dirigeants du Mouvement « Franc-tireur », d'armer les maquis.

11 novembre 1942. Invasion par les Allemands de la zone sud.

25 novembre 1942. Dissolution de l'Armée de l'Armistice.

Fin 1942. Première réunion du groupe « Montagnards ».

Janvier 1943. Mise au point d'un projet d'utilisation militaire du Vercors que Y. Farge porte à la connaissance de Max (Jean Moulin) et de Vidal (général Delestraint, représentant militaire du général de Gaulle).

10 février 1943. Le général Vidal emporte le projet à Londres.

Février 1943. Attaque d'un camp de la périphérie à Esparron.

Fin février 1943. Le message convenu « Les montagnards doivent continuer à gravir les cimes » fait connaître l'accord de BCRA au projet « Montagnards ».

Avril 1943. Visite du général Vidal à Sassenage.

27 mai 1943. L'échec d'un coup de main sur une citerne d'essence à Mens, et la capture du commando, provoquent l'arrestation du chef du mouvement « Franc-tireur »

9 juin 1943. Arrestation du général Vidal à la Muette.

Juin 1943. Senlis (Daloz), instigateur du plan « Montagnards », part pour Londres.

Fin juin 1943. Fusion du Mouvement « Franc-tireur » et de l'équipe « Montagnards » et création d'une « Comité de combats ».

8 septembre 1943. A la suite de la demande d'armistice par l'Italie, combat entre les troupes italiennes et allemandes à Grenoble.

13 novembre 1943. Premier parachutage d'armes à Arbounduze.

23 novembre 1943. Senlis, venant de Londres, arrive à Alger.

29 janvier 1944. Embuscade contre une voiture de la Feld Gendarmerie au col du Rousset. Attaque et destruction du maquis de Malleval.

31 janvier 1944. Une colonne allemande est envoyée en représailles. Combat des Grands Goulets. Incendie des Barrages et du Rousset.

Février 1944. Un détachement précurseur du P.C. du commandant Descour (« Bayard »), commandant la Région R. 1. s'installe à Saint-Julien.

18 mars 1944. Chavant (« Clément »), Chef de l'Organisation Civile du VERCORS, part en liaison à Alger.

* Sources : Archives de l'Armée de Terre - Série 13P, Section Etudes Générales, Résistance du Service Historique (ce sont des documents classés épaves de provenances diverses) et SHAT - Voyage d'étude des Officiers de Réserve du Service d'État-Major dans le Vercors (10 et 11 Juin 1972).

Fin mai - début juin 1944. Retour de « Clément », porteur de l'ordre écrit. « Mission V maintenue intégralement ». Le commandant Huet (« Hervieux ») prend le commandement du Vercors.

8 juin 1944. « Bayard » établit son P.C. à la cabane du Rand des Pourrets, au-dessus de Saint-Aignan.

2^e phase - Déclenchement du Plan « MONTAGNARDS » : Le VERCORS entre ouvertement dans la résistance

9 juin 1944. Mobilisation des Compagnies « de réserve » du Plateau et de la Périphérie. Les effectifs passent de 500 à 3 500 (4 500 en juillet).

13-15 juin 1944. Combats de Saint-Nizier. Coup de main de récupération d'armes au camp de Chambarand. Parachutage d'armes.

24 juin 1944. Une reconnaissance allemande est stoppée sur la route SAINT-GERVAIS - ROVON.

25 juin 1944. Parachutage de matériel, de jour, par 36 *Forteresses* et *Liberators*. Parachutage de nuit : mission « Eucalyptus » et Commando U. S. Mission « Paquebot ».

10 juillet 1944. Attaque d'une colonne allemande au col de la Croix-Haute par éléments du maquis et Commando US. Deuxième échelon de la mission « Eucalyptus » rejoint le plateau.

13 juillet 1944. Bombardement par avions de Vassieux et La Chapelle.

14 juillet 1944. Parachutage de jour par 48 *Forteresses*, aussitôt suivi par l'attaque (Straffing et bombes) par l'aviation allemande du terrain de parachutage, interdisant jusqu'à la nuit la récupération du matériel. Bombardement de Pont-en-Royans, Saint-Jean Saint-Nazaire.

3^e phase - La bataille du VERCORS

20 juillet 1944. Investissement.

21 juillet 1944. Débouché de l'attaque par Saint-Nizier. Combat au col de la Croix-Perrin. Occupation de Meaudre et Autrans. Contact à Corençon. Contact sur les « Pas » de la face Est. Atterrissage de planeurs à Vassieux. Encerclement et attaque des éléments « planés ».

22 juillet 1944. Combat à Valchevrière. Combat au Pas de la Selle. Prise du Pas de Chattons et du Pas du Fouillet. Combat du Pas de l'Aiguille. Poursuite du combat à Vassieux. La fin du combat approche. Dans cette montée vers le sacrifice, citons le calvaire de la compagnie du Lieutenant Chabal, au hameau de Valchevrières, un lieu stratégique qui tombe aux mains des Allemands. Chabal, mourant au milieu des siens, lança un dernier message : « Suis complètement encerclé. Nous apprêtons à faire « Sidi-Brahim » - Vive la France ». Ordre de dispersion en fin de journée. C'est la fin des combats du Vercors. Les Allemands achèvent leur œuvre de destruction, brûlent les villages, torturent, exécutent les habitants en particulier à Vassieux.

4^e phase - Occupation du plateau par la 157^e Division de Montagne

27 août 1944. Massacre de l'infirmerie de la Grotte de Luire.

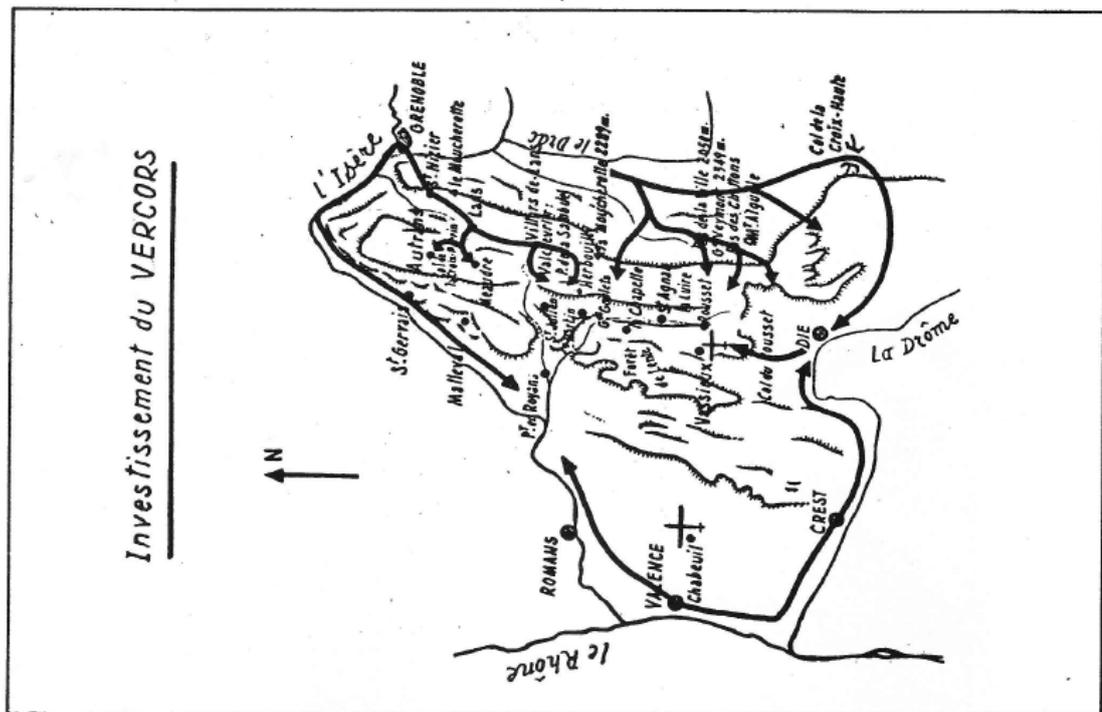
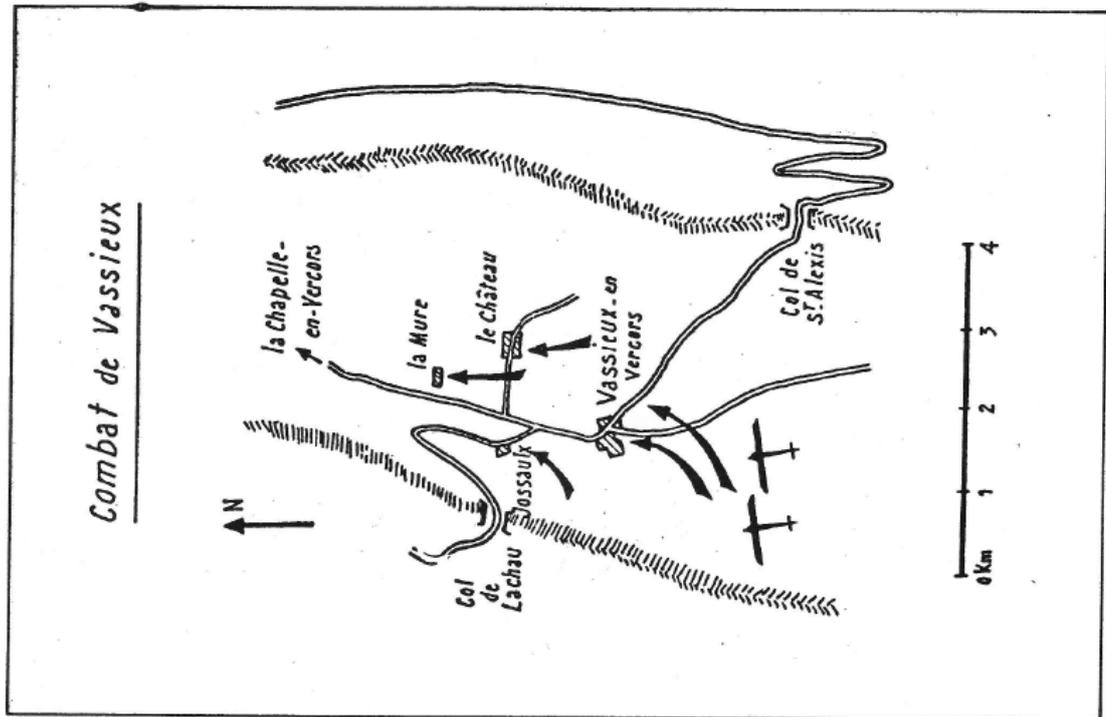
8 - 18 août 1944. Nombreuses embuscades contre des éléments allemands en zone Nord.

5^e phase - Libération

18 août 1944. Les Allemands évacuent le plateau. Regroupement des éléments de résistance à l'extérieur du plateau et début des opérations devant aboutir à la libération de Lyon.

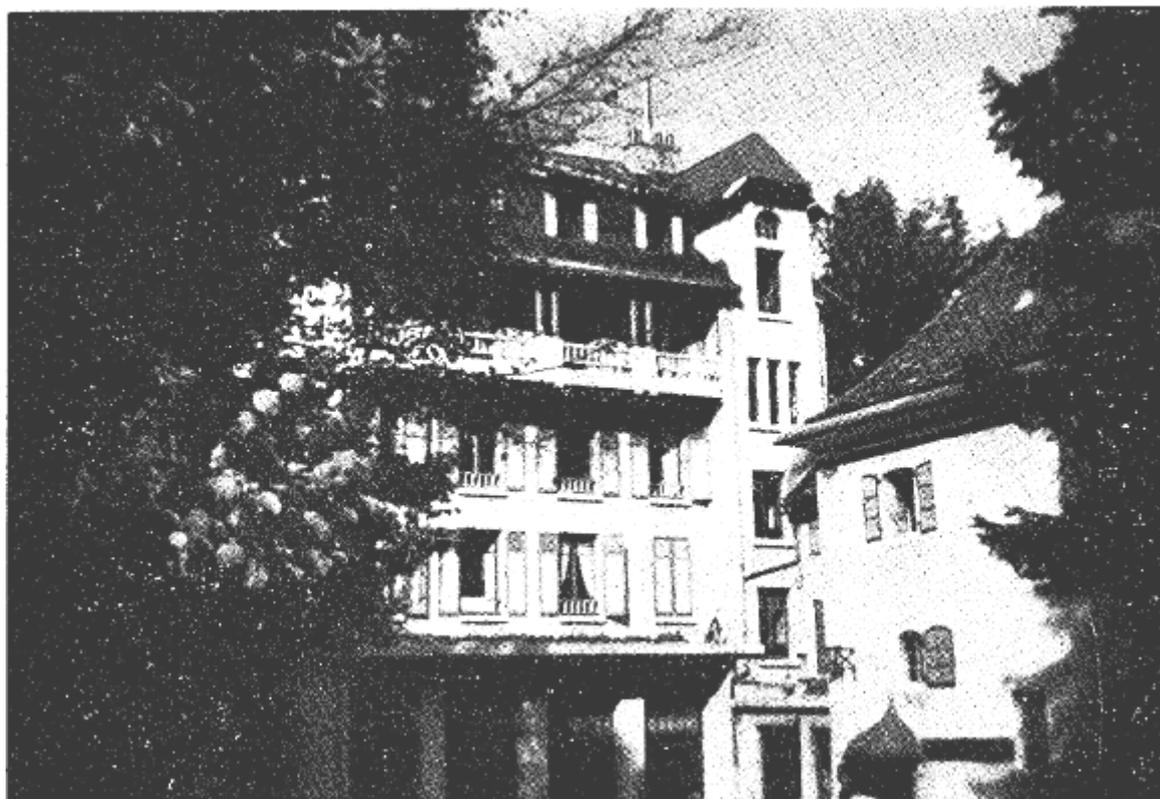
22 août 1944. Libération de Romans par le groupement Thivollet. Libération de Lyon, où le bataillon « Vercors » (6^e B.C.A.) pénètre en même temps que les éléments de tête de la division Brosset.

Batailles du Vercors



Voyage d'étude des Officiers de Réserve du Service d'Etat-Major dans le Vercors (10 et 11 juin 1972).

Hôtel du Parc et du Château



Liceum im. Cypriana Norwida w Villard-de-Lans

Annexe 3

Station dite "des Polonais" sur le chemin de croix de VALCHEVRIÈRE



Depuis septembre 1940, le Villard abritait le lycée polonais Cyprien Norwid.

Ce lycée avait été fondé à Paris en octobre 1939 pour les jeunes Polonais réfugiés en France, quand les Allemands et les Russes envahirent leur pays, en septembre 1939. La plupart d'entre eux avaient pu atteindre la France par la Roumanie et la Turquie.

Tous les professeurs et les jeunes gens en âge de porter les armes rejoignirent en juin 1944 les troupes de la Résistance.

Les survivants du collège polonais avaient l'intention d'élever au Villard-de-Lans un monument à la mémoire de leurs camarades morts pour la Patrie.

Ils acceptèrent d'incorporer ce monument au Chemin de Croix de Valchevrière, en en faisant l'une des stations.

Le plan fut dessiné par deux jeunes architectes polonais, élèves de l'Ecole des Beaux-Arts de Lille.

Il s'inspire du style des chapelles de bois de la région montagneuse de la Pologne, dans les Karpathes.

MORTS POUR LA FRANCE ET LA POLOGNE

CZARNECKI Henryk, 17 ans

DELINGIER Jerzy, 19 ans

NOWAK Witold, 16 ans

PAWŁOWSKI Léon, 20 ans

ZGLINICKI Józef, 18 ans

tombés à Vassieux le 21-7-1944.

HERNIK Zdzisław (Jimmy), 23 ans fusillé à Autrans le 30-8-1944.

WILK Ludwik, 43 ans

tombé à Rencurel le 20-7-1944.

Annexe 4

Courbe de croissance des forces armées polonaises du gouvernement de Londres



Annexe 5

Bulletin scolaire annuel

Annexe 5 : Bulletin scolaire annuel



ŚWIADECTWO GIMNAZJUM IM. CYPRIANA NORWIDA
VILLARD DE LANS (Isère)

N° 7

Siulec Henryk

urodzony dnia 22 listopada 1930 w Entremont
powiat (départament) _____, wyznania rymsko-katolickiego
uczęszczał do klasy drugiej typu _____
i otrzymał _____ za rok szkolny 1944-45.

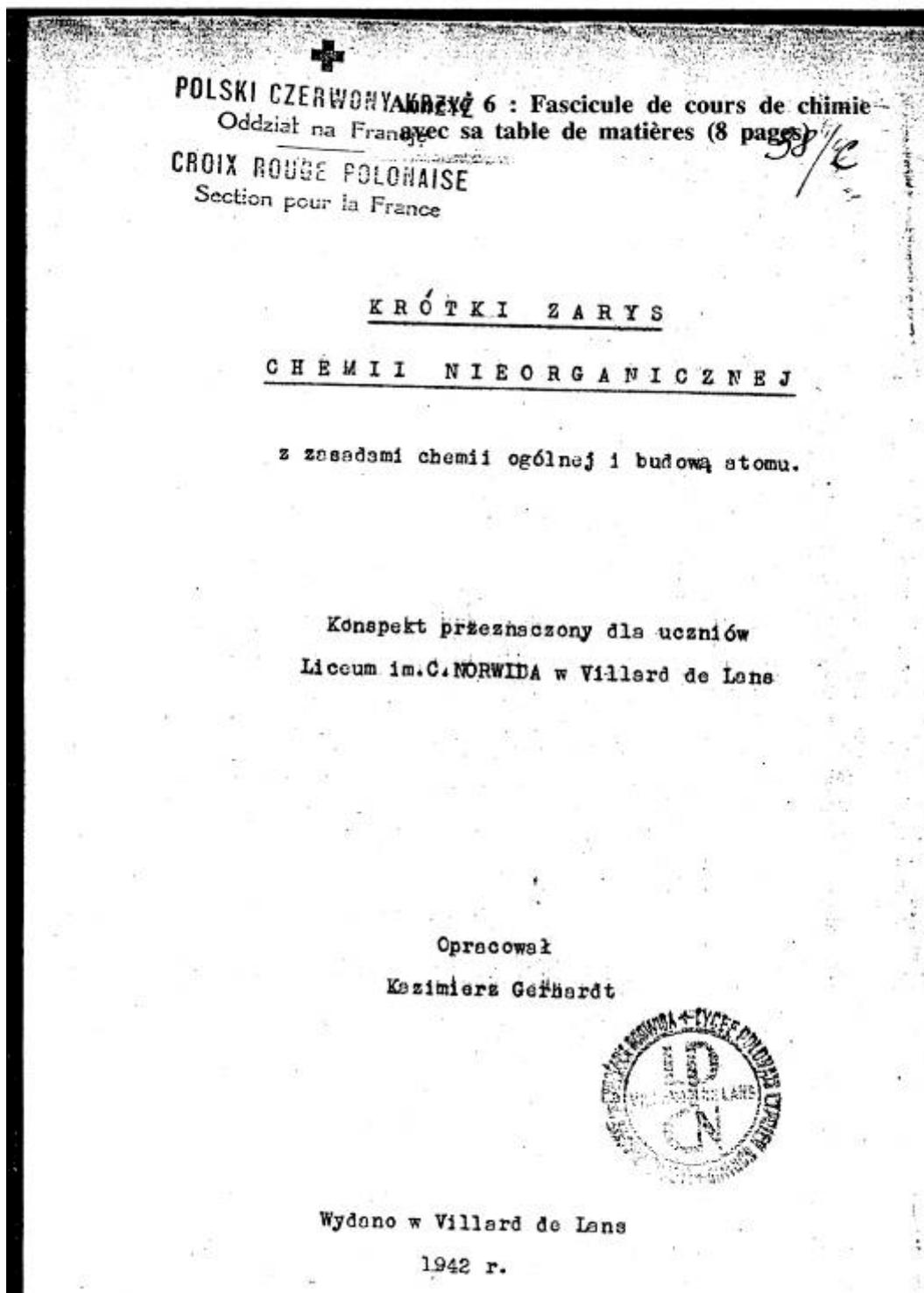
oceny następujące :

z Zachowania:	<u>dziesięć</u>
„ Religii:	<u>siedem</u>
„ Języka Polskiego:	<u>pięć</u>
„ „ Francuskiego:	<u>osiem</u>
„ „ <u>angielskiego</u>	<u>siedem</u>
„ „ łacińskiego:	<u>osiem</u>
„ Nauki o Polsce:	<u>osiem</u>
„ Historii:	<u>osiem</u>
„ Filozofii:	<u>-</u>
„ Geografii:	<u>pięć</u>
„ Matematyki:	<u>pięć</u>
„ Fizyki i Chemii:	<u>-</u>
„ Biologii:	<u>pięć</u>
„ Wychowania fizycznego:	<u>osiem</u>
„ Rysunku:	<u>osiem</u>
„ Śpiewu:	<u>-</u>

85

Annexe 6

Fascicule de cours de chimie avec sa table de matières



Page de garde d'un fascicule de chimie utilisé au Lycée polonais de Villard de Lans

Myśl napisania niniejszego konspektu Chemii nieorganicznej, rzucona w r. 1941 przez Profesora Dr. Zygmunta Zaleskiego, Dyrektora Liceum polskiego w Villard de Lans, znalazła urzeczywistnienie dopiero w połowie roku 1942-go, gdy tymczasem brak jakiegokolwiek polskiej literatury z zakresu chemii, młodzież ucząca się w Liceum odczuwała dotkliwie. Trudności techniczne związane z drukiem konspektu i wykonaniem rysunków, oraz konieczność dużego stosunkowo wkładu pracy potrzebnej na zebranie materiału, nie pozwoliły na wcześniejsze spełnienia tego zadania.

Zdając sobie sprawę z celu jakiemu konspekt ten ma służyć, nie można było ograniczyć się do ram zaledwie szkicowych. Rozdziały chemii ogólnej jako podstawowe, następnie rozdziały elektrochemii oraz metalurgia żelaza i stali nie mogły być zbyt pobieżnie potraktowane, z uwagi na kierunek techniczny w którym dąży większość młodzieży. Budowa materii nietopliwej, temat o pierwszorzędnym znaczeniu nawet dla młodzieży o nastawieniu humanistycznym, musiała być potraktowana, jakkolwiek w zarysie, to jednak możliwie wyczerpująco.

Konspekt niniejszy pisany w pośpiechu nie może się równać nawet z podręcznikami chemii przeciętnej klasy, których autorowie mieli dość czasu, by w skupieniu przemyśleć swą pracę.

Konspekt ten nie jest pracą w zupełności oryginalną, korzystam bowiem z dostępnej mi literatury polskiej i obcej. W części ogólnej wzorowałem się na podręczniku chemii S. Moyocho i F. Zienkowskiego (r. 1930); w metalurgii korzystałem z podręcznika T. Dobrowolskiego (r. 1938); przy różnych okazjach posługiwałem się dziełami wysokiej klasy: Lamirana, Brunold i Pariselle "Cours de Chimie" (r. 1939), oraz: Arendta - Doermers "Grundzüge der Chemie und Mineralogie" (r. 1929). W partiach z elektrochemii i w budowie atomu oparłem się o znaną i cenioną w Polsce książkę jednego z wybitnych polskich pedagogów w zakresie chemii: śp. Prof. Dr. St. Tołłoczki "Chemia nieorganiczna" Wyd. VIII (r. 1929).

oraz o zwięźle i dobrze napisany podręcznik W. Wernera
"Fizyka - Budowa atomu" (r. 1938).

W tekście konspektu mogą się znaleźć liczne drobne
usterki, co w systemie powielaczowym i przy braku czasu
na kilkakrotną korektę jest niemożliwe do uniknięcia.

Odczytując ten konspekt młodzieży mam głęboką wiarę,
że doceniając pracę weń włożoną, chronić go będzie od
nadmiernie szybkiego zużycia.

Wreszcie czuję się w obowiązku uprzejmie podzięko-
wać Panu Michałowi Mierzwinskiemu, za olbrzymią jego pra-
cę związaną z techniczną stroną wydania konspektu, oraz
cierpliwość, której dał mi liczne dowody. -

Villard de Lens, w maju 1942 r.

Kazimierz Gerhardt

T R E Ś Ć

1. Wstęp	strona
Istota zjawisk chemicznych	1
Poziomki materii	2
Rozpowazechnienie pospolitych pierwiastków	3
Związek chemiczny	4
Mieszanka niejednorodna i jednorodna	5
Tabela ważniejszych metali	6
Tabela ważniejszych metaloidów	7
Symbole	8
Ciężar atomowy i drobinowy	8
Wartościowość	9
Wzory sumaryczne i strukturalne	10
Typy związków chemicznych	11
Typy reakcji chemicznych	11
Zasada zachowania masy	13
<u>2. Część ogólna - Prawa i teorie chemiczne.</u>	
Metaloidy	14
Tlen - jego własności	14
Tlenki i ich pochodne	15
Zasady	16
Kwasy tlenowe	16
Bezwodniki kwasowe	18
Kwasy beztlenowe	18
Sole	18-a
Sole obojętne, kwaśne i zasadowe	18-b
Wielotlenki	19
Woda utleniona	19
Ozon	20
Zasada Le Chatelier'a	21
Otrzymywanie tlenu laboratoryjnie	22
Otrzymywanie tlenu technicznie	23
Skreplenie powietrza	23
Zastosowanie tlenu	24
Kataliza	24
Wodór - jego własności	25
Otrzymywanie wodoru	25
Metale wypierające wodór z jego związków	29
Równowagi chemiczne	29
Woda - jej własności fizyczne	31
Skład chemiczny wody	34
Rozkład i synteza wody	35
Woda jako rozpuszczalnik. Hydraty	36
Prawo Raoulta. Parowanie cieczy	37
Równowaga chemiczna. Prędkość reakcji	37
Reakcje przebiegające do końca	38
Prawo zachowania mas - Lavoisiera	38
Prawo stosunków stałych - Prousta	39
Prawo stosunków wielokrotnych - Daltona	39
Teoria stoniowa	40
Prawa objętościowe Gay-Lussaca	41
Hipoteza Avogadry i wnioski	42
Drobinowe objętości gazów	45

II.

	<u>strona</u>
O rzeczywistej masie i wielkości cząstek	46
Pojęcia pochodne związane z pojęciem cząsteczki	47
Chemiczne równoważniki gramowe związków	47
Roztwory normalne	48
Teoria jonów - przewodnictwo elektrolityczne roz- tworów	49
Jony dodatnie i ujemne	50
Dysocjacja wody	50
Reakcje kwaśne, zasadowe, obojętne a jony	51
Moc kwasów i zasad - stopień dysocjacji elektro- litycznej	52
Reakcje chemiczne a jony	53
Prawo działania mas	56
Reakcje odwracalne a prawo działania mas	57
Reakcje jonowe a prawo działania mas	58
Stała dysocjacji elektrolitycznej	59
Reakcje dwóch elektrolitów o wspólnym jonie	59
Zasada Dulong'a i Petit'a	60
Zasady termochemiczne	61

3. Systematyka pozostałych metali.

✓Azot	62
✓Amoniak	63
Techniczne sposoby otrzymywania amoniaku	63
Metoda Habera	66
Związki azotu z tlenem	66
✓Kwas azotowy, otrzymywanie	67
Własności utleniające kwasu azotowego i jego dzia- łanie na metale	69
Sole kwasu azotowego	69
Techniczne metody otrzymywania kwasu azotowego	69
Gazy szlachetne: argon, neon, hel, krypton i ksenon	72
✓Chlorowce	73
Chlor	74
Techniczne otrzymywanie chloru	75
✓Chlorowódz i kwas solny	76
✓Woda królewska	77
Związki chloru z tlenem i kwasy tlenowe chloru	77
Brom	77
Jod	78
Fluor	80
Grupa siarki	81
Siarka	81
Siarkowódz	82
Związki siarki z tlenem i kwasy tlenowe siarki	84
Dwutlenek siarki	84
Trójtlenek siarki	85
Kwas siarkowy, jego otrzymywanie, metoda komorowa i kontaktowa	86
✓Własności kwasu siarkowego	86
Kontrakcja	87
Grupa fosforu	88
✓Fosfor	88
✓Związki	90
Związki fosforu z wodorem i tlenem, kwasy tlenowe fosforu	90

III.

Pięciotlenek fosforu, kwas ortofosforowy	90
Arsen, jego związki z tlenem i kwasy tlenowe	91
Arszenik	91
Antymon	92
Grupa węgla	92
✓ Węgiel	93
✓ Diament i grafit	93
Węgiel niekrystaliczny	93
Własności węgla	94
Związki węgla z tlenem	95
Kwas węglowy	97
Dwusiarczek węgla	98
Związki organiczne	98
Krzem	99
Związki krzemu z wodorem i tlenem	100
✓ Szkiełko	100
Kwasy orto- i meta-krzemowe	101
Dializa	101
✓ Ciężnienie osmotyczne, ciała koloidalne	102
Ruch Browna, ultramikroskop	103
Bor, związki z tlenem i kwasy tlenowe boru	103

4. M e t a l e.

Analogia i klasyfikacja	105
Triady Doebereinera	105
<u>I. Potasowce</u>	106
Potas	106
Związki potasu	107
Sole potasowe: węglan, chlorek, bromek, jodek, azotan, chlórzan	107
Sód	108
Związki sodu. Sole sodowe: węglan	109
Metody Leblanc'a i Solway'a	110
Chlorek, bromek i jodek sodowy	111
Saliny w Polsce	111
Solanki polskie	112
Siarczan i azotan sodowy	112
Rozpoznawanie związków sodowych	112
<u>II. Triada wapniowców</u>	112
Wapń, jego związki: tlenek i wodorotlenek wapnia	113
Zaprawa murarska	114
Węglan i siarczan wapniowy	114
Rad	115
<u>III. Grupa magnezu</u>	115
Magnez	115
Cynk	116
<u>IV. Grupa miedzi</u>	116
✓ Miedź	116
Związki miedzi: tlenek miedziawy i miedziowy, siarczan i octan miedziowy	117
Rtęć	118
Związki rtęci: azotan rtęciawy i rtęciowy, chlorek rtęciawy i rtęciowy (sublimat), tlenek rtęciawy i rtęciowy, siarczek rtęci	119

IV.

Srebro	119
Związki srebra: azotan (lapis), chlorek, bromek i jodek	120
Klische fotograficzne	120
Związki soli srebra z amoniakiem	121
<u>V. Grupa glinu</u>	121
Glin	121
Związki glinu: trójtlenek, siarczan, azyny, krzemian	123
Glinka porcelanowa (kaolin), fajans, majolika	123
Cement beton	124
<u>VI. Grupa żelaza</u>	124
✓ Rudy żelaza: hematyt, magnetyt, limonit, syderyt, ruda darniowa i bagienna, piryt	125
✓ Otrzymywanie i własności żelaza	125
✓ Związki żelaza: żelazawe, żelazowe, azyny, błękit pruski	126
✓ Rdzewienie żelaza (korozja)	126
✓ <u>Metalurgia żelaza</u>	127
✓ Topniki i materiały palne	127
✓ Piec hutniczy, procesy chemiczne w wielkim piecu	128
✓ Surówka biała i szara	129
✓ Sposoby uszlachetniania surówki: metoda Bessemera i Martin-Siemens'a	130
Stal tyglowa, specjalna i stopowa	132
Cztery rodzaje żelaza	133
Rodzaje stopów żelazo-węglowych	133
<u>Metalurgia glinu</u>	133
Własności odmian glinu	134
Stopy lekkie: magnalium i duraluminium	134
Brąz glinowy	135
Stopy glinu i cynku	135
Stopy ultralekkie, ich skład chemiczny i własności	135
Chrom	136
Chromiany i dwuchromiany	137
Mangan	138
Związki manganu: sole, kwasy: manganowy i nadmanganowy, nadmanganian potasowy	138
✓ Nikiel	139
Kobalt	140
<u>VII. Grupa cyny</u>	140
✓ Cyna	140
Brąz krzemowy i fosforowy	141
Ołów i jego związki	141
<u>VIII. Grupa metali szlachetnych</u>	142
Złoto i jego związki	143
Platyna i jej związki	144

✓ 5. Układ okresowy pierwiastków.

Spostrzeżenia Doberainera, prawo oktav Newlands'a, koncepcja Meyera i Mendelejewa	145
Tablica Mendelejewa	149
Wartościowość w układzie okresowym	150
Periodyczność chemicznych cech pierwiastków	150
Periodyczność fizycznych cech pierwiastków	152
Objętość atomowa	152
Znaczenie układu okresowego	153

V.

*6. Promieniotwórczość.

Uran (odkrycia Becquerel'a)	154
Ra ^d (odkrycia Skłodowskiej)	155
Tor i polon	156
Rozpoznawanie pierwiastków promieniotwórczych	157
Rodzaje promieniowania	157
Okres półtrwania	158
Przemiany promieniotwórcze	158
Teoria rozpadu atomów	159
Szeregi pierwiastków promieniotwórczych	159
Rozmieszczenie pierwiastków promieniotwórczych w układzie okresowym	161
Izotopy	161, 163, oraz 165
Liczba atomowa Z	164

* Krótki zarys budowy materii według współczesnych poglądów.

Stała Faraday'a	166
Liczba Avogadry N	167
Elektrony i materia	169
Masa i wymiary atomów	169
Budowa atomu wodoru - proton	171
Teoria rozpadu atomowego	171
Budowa atomów innych pierwiastków	172
Elektrony wartościowości	173
Tablica torów elektronowych	175
Zastosowanie promieni α do budowy budowy atomów	176
Rozbijanie atomów	177
Neutrony	178
<u>Promieniotwórczość sztuczna</u>	179
pozytrony	180
Promienie kosmiczne	180
Elementy budowy jądra	181
Większość rentgenowskie	182
Metoda Braggów	184
Prawo Moseley'a	185
Ogólny obraz budowy atomu	185
Elektrony zewnętrzne i wewnętrzne	186
Ogólne cechy jądra atomowego	186
Definicja pierwiastka	187
Trzy rodzaje przemian chemicznych	187
Podział własności pierwiastków	188
<u>Teoria Bohra</u>	188
Kwant energii	189
Większość wodoru	190
Serie widmowe i ich związek z przeskokiem elektronów	191

Z ogólnej liczby 78 rysunków umieszczonych na końcu konspektu, kilka pierwszych umieszczono w tekście.-

Annexe 7

Tableau INSEE, Coefficient de transformation du franc d'une année, en Franc ou en euro d'une autre année

janvier 2009

COEFFICIENT DE TRANSFORMATION DU FRANC D'UNE ANNEE, EN FRANC OU EN EURO D'UNE AUTRE ANNEE																			
Déflation par l'indice général des prix à la consommation																			
(série parisienne jusqu'en 1962, ménages "urbains" jusqu'en 1992 et série ensemble des ménages depuis 1993)																			
1 FF	en euro																		
de l'année	1990	1991	1992	1993	1994	1995	1996	1997	1998	1999	2000	2001	2002	2003	2004	2005	2006	2007	2008
1908	17,113	17,662	18,080	18,456	18,764	19,088	19,465	19,704	19,841	19,940	20,277	20,614	3,20315	3,26969	3,33926	3,39975	3,45541	3,50683	3,60543
1909	17,113	17,662	18,080	18,456	18,764	19,088	19,465	19,704	19,841	19,940	20,277	20,614	3,20315	3,26969	3,33926	3,39975	3,45541	3,50683	3,60543
1910	17,113	17,662	18,080	18,456	18,764	19,088	19,465	19,704	19,841	19,940	20,277	20,614	3,20315	3,26969	3,33926	3,39975	3,45541	3,50683	3,60543
1911	14,831	15,307	15,669	15,995	16,262	16,543	16,869	17,077	17,195	17,281	17,574	17,866	2,77606	2,83373	2,89403	2,94645	2,99469	3,03925	3,12471
1912	14,831	15,307	15,669	15,995	16,262	16,543	16,869	17,077	17,195	17,281	17,574	17,866	2,77606	2,83373	2,89403	2,94645	2,99469	3,03925	3,12471
1913	14,831	15,307	15,669	15,995	16,262	16,543	16,869	17,077	17,195	17,281	17,574	17,866	2,77606	2,83373	2,89403	2,94645	2,99469	3,03925	3,12471
1914	14,831	15,307	15,669	15,995	16,262	16,543	16,869	17,077	17,195	17,281	17,574	17,866	2,77606	2,83373	2,89403	2,94645	2,99469	3,03925	3,12471
1915	12,359	12,756	13,058	13,329	13,552	13,786	14,058	14,231	14,329	14,401	14,645	14,888	2,31339	2,36144	2,41169	2,45538	2,49557	2,53271	2,60392
1916	11,124	11,480	11,752	11,997	12,197	12,408	12,652	12,808	12,896	12,961	13,180	13,399	2,08205	2,12530	2,17052	2,20984	2,24602	2,27944	2,34353
1917	9,270	9,567	9,793	9,997	10,164	10,340	10,543	10,673	10,747	10,801	10,983	11,166	1,73504	1,77108	1,80877	1,84153	1,87168	1,89953	1,95294
1918	7,176	7,406	7,582	7,740	7,869	8,005	8,163	8,263	8,320	8,362	8,503	8,645	1,34326	1,37116	1,40033	1,42570	1,44904	1,47061	1,51196
1919	5,854	6,042	6,185	6,314	6,419	6,530	6,659	6,741	6,788	6,822	6,937	7,052	1,09581	1,11858	1,14238	1,16307	1,18211	1,19970	1,23344
1920	4,198	4,332	4,435	4,527	4,602	4,682	4,774	4,833	4,867	4,891	4,974	5,056	0,78568	0,80200	0,81906	0,83390	0,84755	0,86017	0,88435
1921	4,836	4,991	5,110	5,216	5,303	5,395	5,501	5,568	5,607	5,635	5,731	5,826	0,90524	0,92404	0,94370	0,96080	0,97653	0,99106	1,01893
1922	4,944	5,102	5,223	5,332	5,421	5,514	5,623	5,692	5,732	5,760	5,858	5,955	0,92535	0,94458	0,96468	0,98215	0,99823	1,01308	1,04157
1923	4,540	4,686	4,797	4,897	4,978	5,064	5,164	5,228	5,264	5,290	5,380	5,469	0,84981	0,86747	0,88593	0,90198	0,91674	0,93038	0,96654
1924	3,973	4,100	4,197	4,284	4,356	4,431	4,519	4,574	4,606	4,629	4,707	4,786	0,74359	0,75904	0,77519	0,78923	0,80215	0,81409	0,83698
1925	3,708	3,827	3,917	3,999	4,066	4,136	4,217	4,269	4,299	4,320	4,393	4,466	0,69402	0,70843	0,72351	0,73661	0,74867	0,75981	0,78118
1926	2,816	2,906	2,975	3,037	3,088	3,141	3,203	3,242	3,265	3,281	3,337	3,392	0,52710	0,53805	0,54950	0,55945	0,56861	0,57707	0,59330
1927	2,713	2,800	2,866	2,926	2,975	3,026	3,086	3,124	3,145	3,161	3,215	3,268	0,50782	0,51837	0,52939	0,53899	0,54781	0,55596	0,57159
1928	2,713	2,800	2,866	2,926	2,975	3,026	3,086	3,124	3,145	3,161	3,215	3,268	0,50782	0,51837	0,52939	0,53899	0,54781	0,55596	0,57159
1929	2,557	2,639	2,702	2,758	2,804	2,852	2,909	2,944	2,965	2,980	3,030	3,080	0,47863	0,48857	0,49897	0,50801	0,51633	0,52401	0,53874
1930	2,528	2,609	2,671	2,726	2,772	2,820	2,875	2,911	2,931	2,946	2,995	3,045	0,47319	0,48302	0,49330	0,50224	0,51046	0,51805	0,53262
1931	2,648	2,733	2,798	2,856	2,904	2,954	3,012	3,049	3,071	3,086	3,138	3,190	0,49573	0,50602	0,51679	0,52615	0,53477	0,54272	0,55798
1932	2,889	2,982	3,052	3,116	3,168	3,223	3,286	3,327	3,350	3,366	3,423	3,480	0,54079	0,55203	0,56377	0,57398	0,58338	0,59206	0,60871
1933	3,006	3,103	3,176	3,242	3,296	3,353	3,419	3,461	3,486	3,503	3,562	3,621	0,56272	0,57441	0,58663	0,59725	0,60703	0,61606	0,63339
1934	3,133	3,234	3,310	3,379	3,436	3,495	3,564	3,608	3,633	3,651	3,713	3,774	0,58649	0,59868	0,61141	0,62249	0,63268	0,64210	0,66015
1935	3,423	3,532	3,616	3,691	3,753	3,818	3,893	3,941	3,968	3,988	4,055	4,123	0,64063	0,65394	0,66785	0,67995	0,69108	0,70137	0,72109
1936	3,178	3,280	3,358	3,428	3,485	3,545	3,615	3,659	3,685	3,703	3,766	3,828	0,59487	0,60723	0,62015	0,63138	0,64172	0,65127	0,66958
1937	2,528	2,609	2,671	2,726	2,772	2,820	2,875	2,911	2,931	2,946	2,995	3,045	0,47319	0,48302	0,49330	0,50224	0,51046	0,51805	0,53262
1938	2,225	2,296	2,350	2,399	2,439	2,482	2,530	2,562	2,579	2,592	2,636	2,680	0,41641	0,42506	0,43410	0,44197	0,44920	0,45589	0,46871
1939	2,079	2,146	2,197	2,242	2,280	2,319	2,365	2,394	2,411	2,423	2,464	2,505	0,38917	0,39725	0,40570	0,41305	0,41982	0,42606	0,43804
1940	1,766	1,822	1,865	1,904	1,936	1,969	2,008	2,033	2,047	2,057	2,092	2,127	0,33048	0,33735	0,34453	0,35077	0,35651	0,36182	0,37199
1941	1,503	1,551	1,588	1,621	1,648	1,677	1,710	1,731	1,743	1,751	1,781	1,811	0,28136	0,28720	0,29331	0,29863	0,30352	0,30803	0,31669
1942	1,250	1,290	1,320	1,348	1,370	1,394	1,422	1,439	1,449	1,456	1,481	1,506	0,23394	0,23880	0,24388	0,24830	0,25236	0,25612	0,26332
1943	1,007	1,039	1,064	1,086	1,104	1,123	1,145	1,159	1,167	1,173	1,193	1,213	0,18842	0,19233	0,19643	0,19999	0,20326	0,20628	0,21208
1944	0,824	0,850	0,871	0,889	0,903	0,919	0,937	0,949	0,955	0,960	0,976	0,993	0,15423	0,15743	0,16078	0,16369	0,16637	0,16885	0,17359
1945	0,555	0,573	0,586	0,598	0,608	0,619	0,631	0,639	0,643	0,646	0,657	0,668	0,10384	0,10600	0,10826	0,11022	0,11202	0,11369	0,11688
1946	0,364	0,375	0,384	0,392	0,399	0,405	0,413	0,419	0,421	0,424	0,431	0,438	0,06804	0,06945	0,07093	0,07222	0,07340	0,07449	0,07659
1947	0,244	0,251	0,257	0,263	0,267	0,272	0,277	0,281	0,283	0,284	0,289	0,294	0,04561	0,04656	0,04755	0,04841	0,04920	0,04993	0,05134
1948	0,154	0,158	0,162	0,166	0,168	0,171	0,175	0,177	0,178	0,179	0,182	0,185	0,02874	0,02933	0,02996	0,03050	0,03100	0,03146	0,03235
1949	0,136	0,140	0,143	0,146	0,149	0,151	0,154	0,156	0,157	0,158	0,161	0,163	0,02539	0,02592	0,02647	0,02695	0,02739	0,02780	0,02858
1950	0,123	0,127	0,130	0,133	0,135	0,138	0,140	0,142	0,143	0,144	0,146	0,149	0,02308	0,02356	0,02406	0,02450	0,02490	0,02527	0,02598
1951	0,106	0,109	0,112	0,114	0,116	0,118	0,120	0,122	0,123	0,124	0,126	0,128	0,01986	0,02027	0,02070	0,02108	0,02142	0,02174	0,02235
1952	0,095	0,098	0,100	0,102	0,104	0,106	0,108	0,109	0,110	0,110	0,112	0,114	0,01774	0,01811	0,01850	0,01883	0,01914	0,01942	0,01997
1953	0,096	0,100	0,102	0,104	0,106	0,108	0,110	0,111	0,112	0,112	0,114	0,116	0,01805	0,01842	0,01882	0,01916	0,01947	0,01976	0,02032
1954	0,096	0,099	0,101	0,104	0,105	0,107	0,109	0,111	0,111	0,112	0,114	0,116	0,01797	0,01835	0,01874	0,01908	0,01939	0,01968	0,02023
1955	0,095	0,098	0,100	0,103	0,104	0,106	0,108	0,110	0,110	0,111	0,113	0,115	0,01780	0,01817	0,01856	0,01890	0,01920	0,01949	0,02004
1956	0,091	0,094	0,096	0,098	0,100	0,102	0,104	0,105	0,106	0,106	0,108	0,110	0,01709	0,01744	0,01781	0,01814	0,01843	0,01871	0,01923
1957	0,089	0,091	0,094	0,096	0,097	0,099	0,101	0,102	0,103	0,103	0,105	0,107	0,01658	0,01693	0,01729	0,01760	0,01789	0,01816	0,01867
1958	0,077	0,079	0,081	0,083	0,084	0,086	0,088	0,089	0,089	0,090	0,091	0,093	0,01441	0,01471	0,01503	0,01530	0,01555	0,01578	0,01622
1959	0,073	0,075	0,077	0,078	0,080	0,081	0,083	0,084	0,084	0,085	0,086	0,087	0,01358	0,01386	0,01415	0,01441	0,01465	0,01486	0,01528

Lecture : 1 000 francs de 1949 équivalent en pouvoir d'achat à 163 francs de 2001.
1 000 francs de 1949 équivalent en pouvoir d'achat à 28,58 euros de 2008.

Source : Insee

COEFFICIENT DE TRANSFORMATION DU FRANC D'UNE ANNEE, EN FRANC OU EN EURO D'UNE AUTRE ANNEE																			
Déflation par l'indice général des prix à la consommation																			
(série parisienne jusqu'en 1962, ménages "urbains" jusqu'en 1992 et série ensemble des ménages depuis 1993)																			
1 FF	vaut en franc											en euro							
de l'année	1990	1991	1992	1993	1994	1995	1996	1997	1998	1999	2000	2001	2002	2003	2004	2005	2006	2007	2008
1960*	7,000	7,225	7,396	7,550	7,676	7,808	7,962	8,060	8,116	8,157	8,295	8,433	1,31029	1,33751	1,36597	1,39071	1,41348	1,43451	1,47485
1961	6,776	6,994	7,159	7,308	7,430	7,559	7,708	7,802	7,856	7,896	8,029	8,163	1,26838	1,29473	1,32228	1,34623	1,36827	1,38863	1,42768
1962	6,465	6,672	6,831	6,973	7,089	7,212	7,354	7,444	7,496	7,533	7,661	7,788	1,21014	1,23528	1,26156	1,28442	1,30544	1,32487	1,36212
1963	6,169	6,367	6,518	6,654	6,765	6,882	7,017	7,103	7,153	7,189	7,310	7,432	1,15477	1,17876	1,20384	1,22565	1,24571	1,26425	1,29980
1964	5,964	6,155	6,301	6,432	6,540	6,653	6,784	6,867	6,915	6,950	7,067	7,185	1,11638	1,13957	1,16382	1,18490	1,20430	1,22222	1,25659
1965	5,819	6,006	6,148	6,276	6,381	6,491	6,619	6,700	6,747	6,780	6,895	7,010	1,08922	1,11185	1,13551	1,15608	1,17500	1,19249	1,22602
1966	5,667	5,848	5,987	6,111	6,213	6,321	6,445	6,524	6,570	6,603	6,714	6,826	1,06065	1,08268	1,10572	1,12575	1,14417	1,16120	1,19385
1967	5,516	5,693	5,828	5,949	6,048	6,153	6,274	6,351	6,395	6,427	6,536	6,645	1,03251	1,05395	1,07638	1,09588	1,11382	1,13039	1,16218
1968	5,278	5,447	5,576	5,692	5,787	5,887	6,003	6,077	6,119	6,150	6,254	6,358	0,98792	1,00845	1,02990	1,04856	1,06572	1,08158	1,11200
1969	4,958	5,117	5,238	5,347	5,436	5,530	5,639	5,709	5,748	5,777	5,875	5,973	0,92804	0,94731	0,96747	0,98500	1,00112	1,01602	1,04459
1970	4,712	4,863	4,979	5,082	5,167	5,256	5,360	5,426	5,463	5,491	5,584	5,677	0,88204	0,90036	0,91952	0,93617	0,95150	0,96566	0,99281
1971	4,459	4,602	4,711	4,809	4,889	4,974	5,072	5,134	5,170	5,196	5,284	5,372	0,83465	0,85199	0,87012	0,88588	0,90039	0,91379	0,93948
1972	4,201	4,335	4,438	4,530	4,606	4,686	4,778	4,837	4,870	4,895	4,977	5,060	0,78627	0,80261	0,81968	0,83453	0,84819	0,86081	0,88502
1973	3,846	3,970	4,064	4,148	4,217	4,290	4,375	4,429	4,459	4,482	4,557	4,633	0,71993	0,73489	0,75053	0,76412	0,77663	0,78819	0,81035
1974	3,382	3,490	3,573	3,647	3,708	3,772	3,847	3,894	3,921	3,941	4,007	4,074	0,63303	0,64618	0,65993	0,67189	0,68289	0,69305	0,71254
1975	3,026	3,123	3,197	3,263	3,318	3,375	3,442	3,484	3,508	3,526	3,585	3,645	0,56639	0,57816	0,59046	0,60115	0,61099	0,62009	0,63752
1976	2,761	2,849	2,916	2,977	3,027	3,079	3,140	3,178	3,201	3,217	3,271	3,325	0,51670	0,52744	0,53866	0,54842	0,55739	0,56569	0,58159
1977	2,524	2,605	2,667	2,722	2,768	2,815	2,871	2,906	2,926	2,941	2,991	3,040	0,47244	0,48226	0,49252	0,50144	0,50965	0,51723	0,53177
1978	2,314	2,388	2,445	2,496	2,538	2,581	2,632	2,665	2,683	2,697	2,742	2,788	0,43317	0,44217	0,45158	0,45976	0,46729	0,47424	0,48758
1979	2,090	2,156	2,208	2,253	2,291	2,331	2,377	2,406	2,423	2,435	2,476	2,517	0,39110	0,39923	0,40772	0,41511	0,42191	0,42818	0,44022
1980	1,840	1,899	1,944	1,985	2,018	2,053	2,093	2,119	2,133	2,144	2,180	2,217	0,34442	0,35158	0,35906	0,36556	0,37155	0,37708	0,38768
1981	1,623	1,675	1,714	1,750	1,779	1,810	1,846	1,868	1,881	1,891	1,923	1,955	0,30370	0,31001	0,31661	0,32235	0,32762	0,33250	0,34185
1982	1,451	1,498	1,533	1,565	1,591	1,619	1,651	1,671	1,682	1,691	1,719	1,748	0,27161	0,27726	0,28315	0,28828	0,29300	0,29736	0,30572
1983	1,324	1,366	1,399	1,428	1,451	1,477	1,506	1,524	1,535	1,542	1,569	1,595	0,24777	0,25292	0,25830	0,26298	0,26729	0,27126	0,27889
1984	1,232	1,272	1,302	1,329	1,351	1,375	1,402	1,419	1,429	1,436	1,460	1,485	0,23068	0,23548	0,24049	0,24484	0,24885	0,25256	0,25966
1985	1,165	1,202	1,230	1,256	1,277	1,299	1,325	1,341	1,350	1,357	1,380	1,403	0,21798	0,22251	0,22724	0,23136	0,23515	0,23865	0,24536
1986	1,134	1,171	1,199	1,223	1,244	1,265	1,290	1,306	1,315	1,322	1,344	1,367	0,21233	0,21675	0,22136	0,22537	0,22906	0,23247	0,23900
1987	1,100	1,135	1,162	1,186	1,206	1,227	1,251	1,266	1,275	1,281	1,303	1,325	0,20586	0,21013	0,21461	0,21849	0,22207	0,22537	0,23171
1988	1,071	1,105	1,132	1,155	1,174	1,195	1,218	1,233	1,242	1,248	1,269	1,290	0,20047	0,20463	0,20899	0,21277	0,21625	0,21947	0,22564
1989	1,034	1,067	1,092	1,115	1,133	1,153	1,176	1,190	1,198	1,204	1,225	1,245	0,19348	0,19750	0,20170	0,20536	0,20872	0,21182	0,21778
1990	1,000	1,032	1,057	1,078	1,096	1,115	1,137	1,151	1,159	1,165	1,185	1,205	0,18718	0,19106	0,19513	0,19866	0,20192	0,20492	0,21068
1991	0,969	1,000	1,024	1,045	1,062	1,081	1,102	1,116	1,123	1,129	1,148	1,167	0,18136	0,18513	0,18907	0,19249	0,19565	0,19856	0,20414
1992	0,947	0,977	1,000	1,021	1,038	1,056	1,077	1,090	1,097	1,103	1,122	1,140	0,17717	0,18085	0,18469	0,18804	0,19112	0,19396	0,19942
1993	0,927	0,957	0,980	1,000	1,017	1,034	1,055	1,068	1,075	1,080	1,099	1,117	0,17355	0,17716	0,18093	0,18421	0,18722	0,19001	0,19535
1994	0,912	0,941	0,964	0,984	1,000	1,017	1,037	1,050	1,057	1,063	1,081	1,099	0,17071	0,17425	0,17796	0,18119	0,18415	0,18689	0,19215
1995	0,897	0,925	0,947	0,967	0,983	1,000	1,020	1,032	1,039	1,045	1,062	1,080	0,16781	0,17129	0,17494	0,17811	0,18102	0,18371	0,18888
1996	0,879	0,907	0,929	0,948	0,964	0,981	1,000	1,012	1,019	1,024	1,042	1,059	0,16456	0,16798	0,17156	0,17466	0,17752	0,18016	0,18523
1997	0,869	0,896	0,918	0,937	0,952	0,969	0,988	1,000	1,007	1,012	1,029	1,046	0,16256	0,16594	0,16947	0,17254	0,17537	0,17798	0,18298
1998	0,863	0,890	0,911	0,930	0,946	0,962	0,981	0,993	1,000	1,005	1,022	1,039	0,16144	0,16480	0,16830	0,17135	0,17416	0,17675	0,18172
1999	0,858	0,886	0,907	0,926	0,941	0,957	0,976	0,988	0,995	1,000	1,017	1,034	0,16064	0,16398	0,16747	0,17050	0,17329	0,17587	0,18082
2000	0,844	0,871	0,892	0,910	0,925	0,941	0,960	0,972	0,978	0,983	1,000	1,017	0,15797	0,16125	0,16468	0,16766	0,17041	0,17294	0,17781
2001	0,830	0,857	0,877	0,895	0,910	0,926	0,944	0,956	0,962	0,967	0,984	1,000	0,15538	0,15861	0,16199	0,16492	0,16762	0,17011	0,17490

* : passage des anciens francs aux nouveaux francs

Source : Insee

COEFFICIENT DE TRANSFORMATION DE L'EURO D'UNE ANNEE, EN FRANC OU EN EURO D'UNE AUTRE ANNEE																			
Déflation par l'indice général des prix à la consommation																			
(série parisienne jusqu'en 1962, ménages "urbains" jusqu'en 1992 et série ensemble des ménages depuis 1993)																			
1 euro	vaut en franc											en euro							
de l'année	1990	1991	1992	1993	1994	1995	1996	1997	1998	1999	2000	2001	2002	2003	2004	2005	2006	2007	2008
2002	5,343	5,514	5,644	5,762	5,858	5,959	6,077	6,151	6,194	6,225	6,330	6,436	1,000	1,021	1,042	1,061	1,079	1,095	1,126
2003	5,234	5,402	5,530	5,645	5,739	5,838	5,953	6,026	6,068	6,098	6,202	6,305	0,980	1,000	1,021	1,040	1,057	1,073	1,103
2004	5,125	5,289	5,414	5,527	5,619	5,716	5,829	5,901	5,942	5,971	6,072	6,173	0,959	0,979	1,000	1,018	1,035	1,050	1,080
2005	5,034	5,195	5,318	5,429	5,519	5,615	5,725	5,796	5,836	5,865	5,964	6,064	0,942	0,962	0,982	1,000	1,016	1,031	1,060
2006	4,953	5,111	5,232	5,341	5,430	5,524	5,633	5,702	5,742	5,771	5,868	5,966	0,927	0,946	0,966	0,984	1,000	1,015	1,043
2007	4,880	5,036	5,156	5,263	5,351	5,443	5,550	5,619	5,658	5,686	5,782	5,878	0,913	0,932	0,952	0,969	0,985	1,000	1,028
2008	4,746	4,899	5,015	5,119	5,204	5,294	5,399	5,465	5,503	5,531	5,624	5,718	0,888	0,907	0,926	0,943	0,958	0,973	1,000

Lecture : 1 000 euros de 2008 équivalent en pouvoir d'achat à 5 503 francs de 1998.
1 000 euros de 2008 équivalent en pouvoir d'achat à 973 euros de 2007.

Source : Insee

Organisation polonaise d'assistance aux Polonais de France*
Préfiguration du GAPF

d (24) mai 1941
Z. 346.4 129

Note sur l'organisation polonaise d'assistance aux
Polonais en France

Création urgente d'un nouvel organisme, compris au minimum et administrant les fonds de secours dont peuvent disposer les réfugiés polonais en France.

Le Ministère du Travail (Commissariat au Chômage) demande que cette organisation soit créée très rapidement en vue de mettre en oeuvre la collaboration prévue par le contrat préparé entre lui et la Croix-Rouge polonaise.

Caractéristiques de la nouvelle organisation comparées avec celles de la Croix-Rouge polonaise actuelle.

<u>Croix-Rouge Polonaise.</u>	<u>Groupement Polonais d'Assistance.</u>
- Siège Social - Vichy	- Siège Social - Lyon
- Assemblée Générale - une fois par an	- Réunion des Adhérents - une fois par an
- Conseil Général de 15 membres siégeant tous les mois à Vichy	- N'existe pas dans le Groupement
- Comité Exécutif de 5 membres siégeant à Vichy en permanence	- Comité de 5 membres siégeant à Châtel-Guyon
- Commission de Révision de 3 membres à Vichy	- 2 Commissaires aux comptes siégeant à Châtel-Guyon
- Bureau Central à Vichy comprenant:	- Bureau Central à Châtel-Guyon comprenant:
1) Section administrative et financière - 16 empl.	1) Section administrative
2) Section de l'Assistance aux civils - 5 employés	2) Section d'assistance
	} Total: 23 employés

* Archives du Ministère des Affaires Etrangères à Paris - Dossier 905 cote Z.346.4, p. 129.

- 3) Section de l'Assistance aux anciens combattants - 3 employés
- 4) Section de la préparation professionnelle - 4 employés
- 5) Service sanitaire - 1 médecin
- 6) Bureau des recherches - 3 employés

Le Bureau des recherches sera transféré vraisemblablement à Grenoble ou à Lyon.

En outre fonctionnent à Vichy:

- | | |
|---|-----------|
| 1 Commission d'enseignement et de la préparation professionnelle - 3 employés | Supprimée |
| 1 Commission d'assistance aux prisonniers de guerre - 3 employés | Supprimée |

Par contre le Groupement devra maintenir à Vichy un bureau de liaison comprenant au maximum 3 employés soit 5 personnes (à elles comprises).

Le chiffre des Polonais occupés à Vichy par l'organisation polonaise de secours tombera ainsi de 72 à 5.

La différence saute aux yeux.

Au point de vue des personnes la nouvelle organisation ne comprend qu'une minorité des dirigeants de l'ancienne institution ainsi qu'on peut le constater ci-dessous:

Croix-Rouge Polonaise

Fondateurs du Conseil Général

Président: M. Jurkiewicz
Membres: MM. Baraniecki, Bitner, Chiczewski, de Gontaut-Biron, Kalinowski, Kawalkowski, Kościalkowski, Koźuchowski, Łada, Rose, Szymanowski, Woydat, Zabielle, Zieliński

Comité Exécutif: MM. Chiczewski, Kalinowski, Zieliński, Rose

Comité de Contrôle: MM. Hempel, Ośka, Obrebski, Różycki, Lisiewicz, Różycki

Groupement Polonais d'Assistance

(propositions)

Fondateurs: MM. Baraniecki, de Gontaut-Biron, Chiczewski, Hempel, Jakubowski, Jurkiewicz, Kalinowski, Kawalkowski, Kościalkowski, Koźuchowski, Łada, Lisiewicz, Obrebski, Ośka, Pawlikowski, Szymanowski, Wierzejski, Rogaczewski, Różycki, Zaleski Mieczysław, Zaleski Zygmunt

Comité: Zaleski Zygmunt - président
 MM. Jakubowski, Obrebski, Rose, Zieliński.

Légalisation du GAPF *

MINISTÈRE de l'INTERIEUR	E T A T F R A N C A I S	172
Direction Générale de la Police Nationale	A R R E T E	
Direction de la Police du Territoire et des Etrangers	PORTANT AUTORISATION de l'ASSOCIATION ETRANGERES dite "GROUPEMENT d'ASSISTANCE aux POLONAIS en FRANCE".	
	le MINISTRE, SECRETAIRE d'ETAT à l'INTERIEUR	
	VU le décret du 12 avril 1939 relatif à la constitu- tion des Associations Etrangères, modifié par le décret du 1 ^o septembre 1939,	
	VU le décret du 1 ^o juin 1939,	
	VU le rapport du PREFET du RHONE ;	
	A R R E T E :	
	<u>Article I</u> - Est autorisée l'Association Etrangère dite "GROUPEMENT d'ASSISTANCE aux POLONAIS en FRANCE", dont le siège est à LYON, rue de la tête d'or, n ^o 8.	
	<u>Article II</u> - Cette Association devra se conformer strio- tement à ses statuts, ainsi qu'aux lois et règlements aux dispositions desquels elle est soumise en raison de sa nature.	
	<u>Article III</u> - L'Association sera soumise au contrôle perma- nent d'un Délégué désigné par ARRÊTE du MINISTRE, SECRETAIRE d'ETAT à l'INTERIEUR, qui sera investi de tous pouvoirs en vue de surveiller le fonctionnement de l'Association et l'activité de ses dirigeants.	
	<u>Article IV</u> - En outre, les dirigeants de l'Association de- vront faire connaître tous les trois mois au Préfet du Rhône les modifications survenues dans sa composition, et lui communiquer à cet effet la liste des nouveaux adhérents ainsi que celle des membres démissionnaires, radiés ou décédés au cours du trimestre écoulé.	
	<u>Article V</u> - Le PREFET du RHONE est chargé de l'exécution du présent ARRÊTE.	
	Fait à VICHY, le 17 août 1941	
	signé: PUCHEU.	

* MAE - Dossier 905 cote Z346.4.

Implication du GAPF dans la gestion des centres d'accueil et de reclassement pour les Polonais réfugiés.

Procès verbal de la réunion du 11 octobre 1941

Procès-verbal d'une réunion tenue le 11 Octobre 1941 - 179
au sujet du concours éventuel à apporter par le Groupement d'Assistance aux Polonais en France, au Service Social des Réfugiés d'Étrangers, chargé, à dater du 1er Novembre 1941, de la gestion des Centres d'accueil et de reclassement pour les Polonais réfugiés.

Annexe

Le 11 Octobre 1941 :

en présence de M. ALBERT, Délégué du Ministère de l'Intérieur au contrôle du Groupement d'Assistance aux Polonais en France,

se sont réunis à VIENNE, 27 bis, Avenue des Celestins :

- M. LAUREN, Inspecteur provincial du Commissariat à la Lutte contre le chômage,

- M. LACAZE, chef du Service Social des Réfugiés d'Étrangers (Commissariat à la Lutte contre le chômage)

d'une part,

et

- le Professeur ALANKI, Président du Groupement d'Assistance aux Polonais en France,

- M. JAROSZEWKI, Administrateur du Groupement d'Assistance aux Polonais en France,

d'autre part,

en vue de déterminer les modalités du concours moral et financier que le G.A.P.F. peut apporter au Service Social des Réfugiés d'Étrangers, chargé, à dater du 1er Novembre 1941, de la gestion des centres d'accueil et de reclassement pour les Polonais réfugiés en France.

Au cours de cette réunion, et sous réserve de l'approbation tant des autorités françaises compétentes que du G.A.P.F. réuni en Assemblée générale, les conclusions suivantes ont été adoptées :

- Afin d'élever le niveau matériel et moral d'existence des Polonais habitant les centres d'accueil, le G.A.P.F. fournira les fonds qui s'ajoutent à ceux dont le Service Social assure l'attribution et la répartition, conformément à la législation en vigueur.

...../.....

Le J.A.P.F. apporte son concours - dont le montant est fixé à l'annexe I - aux conditions ci-après :

- 1°/- Tous les centres d'accueil qui bénéficieront du concours financier et de l'assistance du J.A.P.F. seront réservés à des Polonais réfugiés ou résidant en France. Toutefois, des exceptions individuelles pourront être admises d'un commun accord, entre le service social et le J.A.P.F. en faveur de personnes d'une autre nationalité.
- 2°/- Le choix et la répartition des personnes habitant dans chacun de ces centres, seront faits par le service social, en plein accord avec le J.A.P.F.
- 3°/- Les fonds fournis par le J.A.P.F. seront affectés à des fins précises. Toutes justifications comptables devront être fournies au J.A.P.F. par les personnes chargées de la répartition de ces fonds.
- 4°/- Le personnel polonais affecté à l'administration et à la gestion de ces centres, sera rétribué sur les fonds fournis par le J.A.P.F. Il sera désigné et maintenu en accord avec le Groupement.
- 5°/- Des délégués du J.A.P.F. dont la désignation devra être agréée par les administrations compétentes et notamment par le ministre de l'intérieur, seront chargés de veiller à l'application des présentes dispositions.

Ces dispositions concernant les centres d'accueil énumérés en annexe (annexe 2). leur affectation particulière est établie et pourra être modifiée d'un commun accord.

De nouveaux centres pourront être créés d'un commun accord sur les bases ci-dessus énoncées.

Fait à VICHY, le 11 octobre 1941
en cinq exemplaires

vu
signé : AUBERT

signé : M. LAUTOUR
LEPAGE
CALISKI
JANUSZKOWSKI

Le G.A.P.F. s'engage, à dater du 1er Novembre 1961 :

1°/- à verser entre les mains des personnes désignées par le Service Social :

- la différence entre le montant total des dépenses que nécessitera le fonctionnement des Centres sur les bases actuelles, et compte-tenu de la rémunération de tout le personnel polonais, et le montant des sommes versées par l'Etat Français, dans les conditions prévues par les règlements en vigueur (en principe, Frs. 11,90 par jour et par personne hébergée)

Cette différence est provisoirement évaluée, pour l'ensemble des Centres à 450.000 Francs (quatre cent cinquante mille Frs) par mois.

Le G.A.P.F. versera immédiatement une somme correspondant à cette différence, pour une période de trois mois.

Il effectuera ensuite, régulièrement, à la fin de chaque mois, un nouveau versement, pour le premier avoir lieu le 1er de chaque mois.

Le montant exact de chacun de ces versements, évalué provisoirement à 450.000 Francs, sera fixé tous les mois, d'après les relevés comptables approuvés par le Service Social et le G.A.P.F.

2°/- à assurer les obligations résultant des contrats de location des immeubles occupés par les Centres, après l'épuisement du fonds de garantie constitué pour assurer l'exécution des contrats en cours.

Le présent engagement cessera de plein droit si, pour un motif quelconque, l'accord auquel est jointe la présente annexe venait à être dénoncé; toutefois, dans le cas où cette dénonciation émanerait du G.A.P.F., cette Association continuerait à assurer les obligations résultant de tous les contrats de location en cours, jusqu'à expiration de ces contrats.

N°	localité	Département	Hôtel	Nombre d'habitants approximatif	Nature des hébergés
1	Château de la Vermande p. St-Christophe en Baselle	Indre	-	40	Jeunes et petite enfance.
2	La Bastide par Gondé	Lozère	Hôtel des Pins & Hôtel rennais.	250	Réfugiés de la L.C. Suivi par V.I.R. & familles
3	Bagnols-les-Bains	Lozère	Hôtel du midi - Hôtel des Bains	150	Convalescents
4	Monteville-Lompnes	Ain	Villa des Villards	40	Tuberculeux hommes
5	Orvillib	Isère	cd Hôtel	120	Intellectuels
6	Lans	Isère	Hôtel des Villards	30	mixte (la plupart des parents des élèves en lycées de Villard de Lans
7	Uriage-les-Bains	Isère	Hôtel Bassot	50	mixte - familles
8	Beurg-d'Alsans	Isère	Hôtel de Milan Hôtel Mamel	120	mixte - familles
9	Veiron	Isère	Hôtel de la Poste	100	Internat pr élèves de l'école professionnelle
10	Aix-les-Bains	Savoie	Hôtel Devigne	210	ingénieurs & techniciens
11	Challes-les-Eaux	Savoie	Hôtel Beau séjour	50	techniciens
12	Buis-les-Baronnies	Drôme	Hôtel du Luxembourg	40	mixtes

...../.....

No	Localité	Département	Hôtel	Nbre d'habitants approximatifs	Nature des 183 hébergés
12 ^a	Nyères	Var	Hôtel Beau- sieur	88	fonctionnaires & familles
13 ^b	Nyères	Var	Hôtel Vétro- pale	100	-d-
13 ^c	Nyères	Var	Hôtel des An- rangera	60	-d-
13 ^d	Nyères	Var	Castel Pompona	70	fonctionnaires
14	Grasse	A.C.	Villa Vita-Nova	10	mixtes
15	Juan-les-Pins	A.C.	Hôtel Wilson	130	familles d'of- ficiers
16	Paspignan	P.O.	Cd Séminaire	120	veuves & enfants d'âge scolaire
17	Vernet-les- Bains	P.O.	Hôtel du Portu- gal	100	familles trans- férées des camps
18	Salissac- Salat	Mts- Cms	Hôtel du Parc Villa Suzanne Maison Poch	140	familles c. ouvriers
19	Lourdes	Mts- Pyr.	Hôtel Bellevue " Angèle	60 90	familles d'ou- vriers et sou- verainement
20	Ussat-les- Bains	Ariège	Hôtel du Parc	130	veuves et en- fants
21	Aix-les- Thermes	Ariège	Hôtel Régina " Fischler " Bristol " Central	110	ouvriers qua- lifiés et techniciens
22	Alvignac	Lot	Hôtel de la Source	130	réfugiés de la 1 ^{re} C.G. - ouvriers et familles

Ressources du GAPF

Ministère Des Affaires Étrangères	DIRECTIO ET COMMERCIALE Z 346 W S M. Aubert	ÉTAT FRANÇAIS 212
		Vichy, le 30 Juin 1942
Ressources du Groupement d'Assistance aux Polonais		
<p>Il semble qu'au moment où un accord a été conclu entre le G.A.P. et le Service Social de la Main d'Oeuvre Étrangère, la question de l'origine des fonds ne s'est pas posée. Assurance a été donnée par les Polonais qu'ils avaient la possibilité de tenir les engagements qu'ils venaient de souscrire.</p>		
<p>De ce fait, M.Z. estime qu'il n'a aucune explication à fournir à ce sujet. C'est pour lui une question de principe et de prestige.</p>		
<p>Il semblerait que la Sous-Direction d'Europe était de cet avis, lorsqu'il a été répondu à M.Aubert que même s'il posait la question par écrit, aucune réponse ne lui serait donnée.</p>		
<p>Les fonds parviennent régulièrement par des voies qui ne permettent pas d'en soupçonner l'origine et grâce à cet acheminement, l'entretien d'environ 10.000 Polonais est assuré sans charges supplémentaires pour la communauté française.</p>		
<p>Si les A.E. qui connaissent ainsi la source des fonds, maintiennent leur point de vue, la bonne marche du G.A.P. reste certaine. Il n'en serait plus de même si elle était révélée à l'Intérieur qui, s'il a le contrôle de la <u>gestion</u> du G.A.P., ne paraît pas avoir à s'inquiéter d'où lui viennent ses ressources</p>		

JV/SL 213

DIRECTION GENERALE DE LA
POLICE NATIONALE
VICHY, le 23 Juin 1942

DIRECTION DE LA POLICE DU
Territoire et des Etrangers

LE CHEF DU GOUVERNEMENT
MINISTRE-SECRETARIE D'ETAT A L'INTERIEUR

à Monsieur le Secrétaire Général près
le Chef du Gouvernement

Objet : Des organismes Polonais en France

au mois de Juin dernier, vous avez remis à mon Délégué auprès
du Groupement d'Assistance aux Polonais en France, une note de ren-
seignements appelant l'attention sur l'activité d'organismes Polonais
qui favoriseraient le départ pour l'Angleterre des militaires de cette
nationalité réfugiés sur notre territoire.

Deux services de recrutement existaient, l'un à l'Hôpital
Anglais de Marseille relevant du G.A.P.F. et l'autre à l'Hôtel Pre-
dixit de la Poste à Perpignan.

En ce qui concerne ce dernier, j'ai l'honneur de vous faire
connaître que j'ai prié télégraphiquement M. le Préfet des Pyrénées
Orientales de faire procéder d'urgence à une enquête et de m'en
transmettre les résultats.

Quant à l'Hôpital Anglais de Marseille, j'ai décidé, en accord
avec le Commissariat à la Lutte contre le Chômage, de placer cet éta-
blissement sous le contrôle du Chef du service social des étrangers
de cette Administration, qui, après examen de la situation du person-
nel et des hébergés, procédera aux congédiements et aux mutations
nécessaires.

Par ailleurs, vous avez transmis récemment sous bordereau à
M. l'Inspecteur Général chargé des services de surveillance du Terri-
toire, un rapport en date du 10 juin de M. le Procureur de la Répu-
blique de Limoges concernant le nommé SZYBOWICZ et les Polonais hé-
bergés au Chateau-le-Roc (Dordogne).

J'ai l'honneur de vous faire connaître que j'ai prié M. le
Préfet de Périgueux de procéder à une enquête sur cet étranger en vue
de vérifier l'exactitude des faits qui lui sont reprochés, et, le cas
échéant, de me proposer son internement.

En ce qui concerne le centre de rééducation professionnelle
de Chateau-le-Roc, j'ai demandé au Chef du Service social des Etran-
gers au Commissariat à la Lutte contre le Chômage de l'intégrer dans
son Administration.

En outre, en accord avec ce dernier, j'estime qu'il convien-
drait :

1^o/ de transformer en une annexe du Lycée de Grenoble le
Lycée Polonais de Villars de Lans.

2^o/ de rattacher aux Foyers d'étudiants Français existant
dans les villes Universitaires les Foyers d'étudiants Polo-
nais actuellement installés dans les mêmes agglomérations.

Par ailleurs, le Chef du Service Social des Etrangers au
Commissariat à la Lutte contre le Chômage m'a fait savoir qu'il
s'est proposé de dissoudre le Bureau d'Administration Polonais
de Grenoble qui serait remplacé dans la même ville par un bureau
d'Experts ne disposant d'aucune autonomie.

Enfin, je dois vous signaler que, par une lettre
en date du 19 juin 1942, j'ai demandé au Ministère des Affaires
Etrangères de me faire connaître si l'origine des fonds dont
disposait le G.A.P.F. était suspecte, en vue de me permettre
d'examiner, en accord avec ces services, s'il y avait lieu de
dissoudre cet organisme.

Je vous serais obligé de me faire connaître votre manière
de voir au sujet de cette affaire.

6 Juillet 1942 229

DIRECTION P.
ET COMMERC.

NOTE SUR LA QUESTION POLONAISE

73464

La question polonaise se présente comme suit :

1°) - Il y a un Groupement d'assistance aux Polonais en France : le G.A.P.F.

C'est un Groupement privé d'assistance et de bienfaisance pour les Polonais qui travaillent en France.

Il est dirigé par des Polonais, mais le Ministère de l'Intérieur le surveille par l'intermédiaire de M. AUBERT et contrôle son activité politique et sa gestion financière. De ce côté-là, pas d'observation à faire.

2°) - Le G.A.P.F. n'a actuellement pratiquement pas d'autres ressources que celles qu'il tire d'un certain M. ZABIELO.

Ce M. ZABIELO, Polonais, se considère en fait comme une sorte de représentant officieux du Gouvernement Polonais en France, ce qui est inadmissible. Il touche des sommes importantes qui lui proviennent probablement de LISBONNE. Aucun contrôle n'est exercé par la Police sur l'origine de ces fonds et leur emploi, sauf la partie qui est réservée au G.A.P.F. C'est théoriquement aux Affaires Etrangères qu'il appartiendrait de suivre cette question. Il est clair que les Affaires Etrangères sont hors d'état d'exercer ce contrôle. Il s'ensuit qu'il faut prier M. ZABIELO de cesser ses opérations et de prévoir d'autres moyens de subvenir aux besoins du G.A.P.F.

3°) - Quand les Consulats de Pologne ont été supprimés en France, ils ont été remplacés par des bureaux d'Administration français pour les Polonais.

Ces bureaux sont gérés sous le contrôle des Affaires Etrangères. Ce contrôle est-il convenable ?

D'autre part, ces bureaux ont des Conseillers polonais parmi lesquels figurent M. ZABIELO déjà nommé.

Il y a là interférence, dans la personne de M. ZABIELO entre son rôle de Conseiller et son rôle de représentant officieux du Gouvernement Polonais qui est inacceptable.

Enquête au sujet du Comte Stanisław ZABIELLO
et l'organisation qu'il dirige

B.2.6.

DIRECTION DES
RENSEIGNEMENTS GENERAUX

VICHY, le 11 Septembre 1942

240

*J. au bordereau
inséré 15 sept 1942*

ENQUETE

a/s de M. ZABIELLO et l'organisation qu'il dirige.

Référence à la note relative à la question polonaise en date du 6 Juillet 1942 ci-jointe et, conformément aux instructions de M. le Directeur des Renseignements Généraux, une enquête, dont on donne ci-après les résultats, a été effectuée aux fins de déceler l'activité de M. ZABIELLO et de l'organisation qu'il dirige.

S O M M A I R E

1er.- ETAT-CIVIL de M. ZABIELLO - Renseignements Administratifs.

2°.- ACTIVITE DEPUIS L'ARMISTICE

- a) Diplomatique
- b) auprès du G.A.P.F.
- c) Ressources financières
- d) sociale et politique

3°.- ACTIVITE POLITIQUE POLONAISE EN ZONE NON OCCUPEE

- a) Recrutement de volontaires Polonais pour l'Angleterre
- b) Service de renseignements Polonais.
- c) Terrorisme et sabotage.

4°.- CONCLUSIONS

.....

Ier. - ETAT-CIVIL - ANTECEDENTS - RENSEIGNEMENTS ADMINISTRATIFS.

Le Comte Z A B I E L L O Stanislaw né le 20 novembre 1902 à Nowy Dwor-Varsovie, fils de Michel et de Marie SZEZYT, assumait avant la guerre 1939-1940 les fonctions de Professeur de l'Ecole des Sciences Politiques de Vilno, détaché au Ministère des Affaires Etrangères de Pologne à Varsovie, en qualité de Conseiller diplomatique, Chef de Section.

Après l'occupation de la Pologne, M. Zabiello s'est réfugié à Angers avec son gouvernement. Il est domicilié dans cette localité 72 Bd Maréchal Foch.

A l'armistice, il est à Toulouse. Il se rend à Vichy le 6 septembre 1940 et s'installe à l'hôtel Alexandra.

Le Comte Zabiello qui est titulaire du passeport diplomatique N° 315/35 délivré le 27 août 1935, par le Ministère des Affaires Etrangères de Pologne, valable jusqu'au 31 décembre 1942, sollicite en novembre 1940, par l'entremise du Ministère des Affaires Etrangères à Vichy, une carte d'identité " Non Travailleur " et une carte de circulation valable pour la zone non occupée. Malgré l'avis défavorable du Préfet régional des Alpes-Maritimes, sur intervention de M. Peyrouton, Ministre secrétaire d'Etat à l'Intérieur, la préfecture de l'Allier délivre une carte d'identité de séjour " Non Travailleur " N° 40 AL 06454 du 14 février 1941, valable du 7 octobre 1940 au 6 octobre 1943 et, une carte de circulation temporaire de trois mois renouvelable.

Actuellement l'intéressé est toujours titulaire de ce titre de circulation, renouvelé fin mai 1942, par M. le Sous-Préfet de Riom à la demande de la Direction de la Police du Territoire et des Etrangers, sur intervention de M. VERDIER Consul général, Chef du service des Etrangers au Ministère des Affaires Etrangères, M. Zabiello bénéficie, d'autre part, d'une autorisation de circuler en voiture automobile du corps diplomatique N° C.D. N° G.E. 40006.

Il a quitté Vichy le 9 février 1942 pour Chatel-Guyon où il réside présentement, " Villa Roc Fleuri ", Vallée sans souci.

0

0 0

0

2°.- ACTIVITE DEPUIS L'ARMISTICE

242

A la suite de la création à Vichy du Bureau Central d'Administration des Polonais, rattaché au Département des Affaires Etrangères (Contrôle des Etrangers) qui s'est substitué aux services du Directeur général des Offices Polonais, M. Zabiello a été accrédité auprès de ce nouvel organisme en qualité de Conseiller Polonais.

A la dissolution de la Croix-Rouge Polonaise, remplacée depuis par le Groupement d'Assistance des Polonais en France (Arrêté Ministériel du 17 août 1941, portant autorisation de la dite association), M. Zabiello s'abstient de jouer un rôle officiel dans cette organisation, bien qu'il subviennne en totalité à ses besoins.

En fait, l'intéressé peut être considéré, à juste titre, comme le bailleur de fonds du G.A.P.F. Son rôle est d'une importance vitale pour l'activité de cette association, dont le but officiel est d'assister et de secourir les Polonais résidant en France.

Pour mieux situer la personnalité du Comte Zabiello et son influence prépondérante, auprès des organisations dépendant ou non du G.A.P.F., il suffira d'examiner le tableau synoptique joint en annexe.

a) activité diplomatique

Le Bureau Central d'Administration des Polonais et les bureaux d'administration de province, sont rattachés au Département des Affaires Etrangères (Contrôle des Etrangers). M. Zabiello en sa qualité de Conseiller Polonais auprès du Bureau Central est accrédité au Ministère des Affaires Etrangères. Son activité se limiterait à l'administration des biens polonais en France que gère le bureau Central sous le contrôle du département des Affaires Etrangères.

b) Activité auprès du G.A.P.F.

Le Groupement d'Assistance des Polonais en France, fonctionne sous le contrôle d'un délégué du Ministère de l'Intérieur.

Ce délégué est chargé du contrôle de cette association étrangère et de la surveillance de l'activité de ses dirigeants.

Il veille à ce que l'activité du G.A.P.F. demeure respectueuse des règles de l'hospitalité, et tende exclusivement à des fins d'assistance morale ou matérielle, en con-

....*

formité avec les STATUTS du groupement.

243

Il exerce son contrôle par l'examen des budgets, par les relevés des comptes en banque, par des inspections dans les services du G.A.P.F.

Il est secondé dans sa délégation par le Chef du service central du service social des Etrangers, le Chef du service central des formations de travailleurs étrangers (services centraux dépendant du Commissariat à la lutte contre le chômage) qui contrôlent respectivement l'intervention du G.A.P.F. dans les centres d'hébergement et les secours du G.A.P.F. aux travailleurs polonais.

c) Ressources financières

Le délégué au Contrôle du G.A.P.F. a signalé à diverses reprises, les difficultés auxquelles il se heurtait pour être informé de l'origine des capitaux remis au gouvernement, par l'entremise de M. Zabielle.

Or, M. Zabielle lorsque des précisions lui sont demandées sur l'origine de ses fonds, refuse de fournir toute justification " conformément dit-il, aux instructions qui lui sont données par le Ministère des Affaires Etrangères ".

En fait, ce département ministériel a connaissance des entrées des capitaux étrangers mais se refuse de prendre officiellement la responsabilité de ce contrôle. Il n'en dénie pas moins au délégué du Ministère de l'Intérieur auprès du G.A.P.F., le droit d'être tenu informé de l'origine et de l'importance de ces arrivées de fonds.

Sa thèse est, en effet, que les sommes en question ne sont pas seulement destinées au G.A.P.F. et que, d'ailleurs, le Ministère de l'Intérieur n'a à connaître que de leur utilisation par le G.A.P.F.

En conséquence, le département de l'Intérieur a décliné toute responsabilité quant à l'origine des fonds, n'ayant eu jusqu'à ce jour à connaître que de leur utilisation par le G.A.P.F.

Sur le plan de la gestion financière du G.A.P.F. à l'égard des bénéficiaires particuliers qui ne sont pas contrôlés directement par les Autorités Françaises, le délégué du Ministère de l'Intérieur a renforcé ses moyens de contrôle, en instituant un fichier spécial pour chaque bénéficiaire de l'assistance ou du secours donné par le G.A.P.F.

En ce qui concerne le lycée Polonais de Villard de Lans et les foyers d'étudiants polonais, il a été demandé que le contrôle de ces organismes, soit attribué au Secrétariat d'Etat de l'Education Nationale, en transformant le lycée de Villard en une annexe du Lycée Français de Grenoble et en rattachant les foyers d'étudiants aux foyers d'étudiants Français.

....

Ainsi, tous les services qui sont secourus ou assistés par le G.A.P.F. se trouveraient placés sous l'autorité et la surveillance des Autorités Françaises.

Les fonds versés par M. Zabiello au G.A.P.F. et au Bureau Central de l'Administration des Polonais, sont placés sous le contrôle des Autorités Françaises, il n'en subsiste pas moins, que les capitaux dont dispose M. Zabiello ne sont l'objet d'aucun contrôle ni à leur source, ni à leur emploi.

Au sujet de la provenance des fonds remis par M. Zabiello au G.A.P.F., il est reconnu que les capitaux polonais en France sont épuisés, et qu'actuellement, les fonds émis à la disposition du G.A.P.F. sont d'origine étrangère.

D'autre part, M. Zabiello utilise les ressources disponibles, sauf la partie réservée au G.A.P.F., d'une manière discrétionnaire et sans contrôle.

La source étrangère et anonyme de ces capitaux, car il est reconnu que la presque totalité de ces fonds provient de l'étranger, par le truchement de " virements privés de compensation bancaire ", (mode de virements de fonds qui n'est l'objet d'aucun contrôle du Ministère des Finances) ne peut que paraître suspecte, faute de garantie d'origine et de justification de leur emploi en France.

d) Activité sociale et politique

Examinant de près l'attitude au point de vue national de M. Zabiello, il résulte que si son attitude en public est très réservée et apparemment correcte, il n'en subsiste pas moins qu'il est nettement hostile à la politique du gouvernement Français.

Son énorme influence dans les milieux polonais, ses nombreuses attaches dans les hautes sphères Françaises, la puissance de ses moyens financiers, lui permettent d'exploiter savamment les buts politiques qu'il s'est assignés en France.

Bénéficiant au surplus, de titre de circulation valable pour toute la zone non occupée et d'une autorisation de circuler au titre du corps diplomatique, il ne manque pas de se déplacer et de visiter les dirigeants et les communautés de polonais en France.

A ce propos, on a relevé son passage depuis le début de cette année, dans les villes suivantes:

à Marseille où l'intéressé est descendu le 20 janvier à l'hôtel Lutétia (Etablissement géré par des Polonais) 38, allées Gambetta - et du 21 au 24 janvier à l'hôtel Guillon, 5, place de Rome.

M. Zabiello aurait eu plusieurs contacts avec le Bureau d'Administration des Polonais, place Pierre Barret, avec

....

le G.A.P.F., 108, rue St-Jacques et avec des membres de l'ancien Consulat de Pologne 79, rue du Paradis, notamment avec M. MALECZYNSKI Jan, né le 25 Juillet 1903 à Kamiensk, domicilié 2, impasse Arnaud.

à Lyon son passage a été signalé le 14 mars à l'hôtel des Beaux-Arts, 73, rue de l'hôtel de Ville, le 20 avril à l'hôtel Dauphiné, rue du Hamel, le 14 juin à l'hôtel de la Loire, 19, cours de Verdun.

Dans cette ville il aurait pris contact avec le Bureau d'Administration des Polonais, 2, rue Jacques de Boisieu, avec le G.A.P.F. 8, rue Tête d'or. Il a pu rencontrer au cours de ces passages, les personnalités polonaises suivantes:

MM. DOMANSKI Etienne, né le 1 août 1895 à Kielce (Pologne) ex-consul général de Pologne à Lille, domicilié 5, rue de la Tête d'or.

Abbé ROGACZEWSKI Mejcich, né le 23 avril 1888 à Babnowka (Pologne), Administrateur du G.A.P.F. à Lyon, domicilié 10, rue de Constantine.

PRZYLUCKI Franciszek, né le 9 décembre 1905 à La Gowniki (Pologne), délégué régional du G.A.P.F., directeur de la Centre Polonaise, 10, rue Sully.

KAWALKOWSKI Alexandre, né le 28 août 1899 à Varsovie ingénieur, domicilié 5, rue Tête d'or et 79, rue Jacquard.

à Grenoble, ses séjours sont plus fréquents, on relève son passage à l'hôtel de Savoie les 20 février, 13, 24 et 25 juin, 30 et 31 juillet, et le dimanche 29 août dernier.

Il rencontre généralement dans cet hôtel, des personnalités polonaises venant d'autres régions de zone non occupée, notamment:

M. ZALSKI Zygmunt, né le 27 septembre 1882. Président du G.A.P.F. Directeur du Lycée de Villard de Lans. Professeur de l'Université, domicilié à Villard de Lans.

M. JAKUBOWSKI Josef, né le 17 octobre 1899 à Varsovie. Administrateur du G.A.P.F. domicilié à La Tronche (Isère).

M. KOZCOWSKI Stanislaw, né le 10 octobre 1905 à Varsovie. Délégué du G.A.P.F. à Nîmes.

M. KOSCIALKOWSKI Zyndrew, né le 25 mai 1905 à Varsovie. Délégué du G.A.P.F. à Lourdes.

M. KAWALKOWSKI Alexandre, né le 8 août 1899 à Lyon, domicilié 5, rue Tête d'or et 79 rue Jacquard.

....

M. DOMANSKI Etienne, 5, rue Tête d'or Lyon, ex-consul général de Pologne à Lille.

M. MALECZYNSKI Jean né le 11 novembre 1907 à Zakopiane. Délégué du G.A.P.F. à Marseille.

M. BOBROWSKI Joseph, fonctionnaire du G.A.P.F. à Lourdes.

M. BORKOWSKI Wladislaw, fonctionnaire du G.A.P.F. à Lourdes.

Le dernier rendez-vous, provoqué par le passage du Comte Zabielle, le dimanche 29 août, avait réuni MM. ZAJNSKI - JAKUBOSKI du G.A.P.F. de Grenoble - KOZLOWSKI Stanislaw du G.A.P.F. de Nîmes - KOSCIALKOWSKI Zyndrew du G.A.P.F. de Lourdes.

à Vichy, M. Zabielle est de passage habituellement un jour par semaine. Il descend à l'hôtel Alexandra et une chambre lui est en permanence réservée. Dans cette ville il prend contact dans diverses sphères diplomatiques et politiques Françaises et étrangères.

En rapport suivi avec M. CHIEZESKI Félix, né à Spasowice (Pologne), le 18 mai 1889. Délégué du G.A.P.F. à Vichy. Il rencontre aussi la comtesse KRAKOWSCHA Marie, née à Varsovie le 8 Juin 1902, membre bienfaitrice du G.A.P.F.

Mlle DE LADE Wanda, née le 17 juillet 1889 à Varsovie. Infirmière Major, membre du G.A.P.F.

Mme LUBELSKA Régina, née le 2 septembre 1898, à Kalo. Infirmière au G.A.P.F. à Vichy.

M. ROSE Adam, né le 10 août 1895, à Varsovie, secrétaire général du G.A.P.F. de Vichy.

à Chatel-Gayon, il reçoit assez souvent des ~~nationalités~~ nationalités polonaises qui séjournent moins d'une journée dans cette localité.

Le domicile de l'intéressé est situé dans les courts de Chatel-Gayon, en un lieu assez isolé. Le Comte Zabielle a un personnel privé composé de M. SOBIECHOWSKI Kasimier, né le 25 août 1908 à Sanok (Pologne), secrétaire particulier et M. MIESZKOWSKY Eugène, né le 22 septembre 1924 à Poesena, chauffeur.

Ce bref aperçu résumatif des déplacements et des relations du Comte Zabielle donne une valeur indicative certaine, sur son activité auprès des organisations et des personnalités polonaises en France.

0
0 0
0

3°.- ACTIVITE POLITIQUE POLONAISE EN ZONE NON OCCUPEE

Si les voyages de M. Zabielle n'avaient pour cause que la gestion des oeuvres sociales d'assistance et d'administration aux Polonais, il semblerait qu'une agitation, suspecte ou contraire à l'intérêt des Français, ne devrait se concrétiser sur le territoire de la zone non occupée.

Mais, il faut craindre que M. Zabielle usant des facilités précitées, pour se livrer à une singulière activité politique auprès des milieux Polonais, appartenant ou non au G.A.P., qui peuvent être considérés dans leur majorité, comme ayant des sentiments de germanophilie marquée.

Les Polonais sont animés d'un patriotisme fanatique et d'une mystique nationale très élevée. Ils espèrent ardemment en la politique du gouvernement Polonais réfugié à Londres. Aussi supportent-ils difficilement, leur séjour forcé en France. Ils se considèrent tous soldats en guerre contre l'Allemagne et, veulent servir leur pays par tous les moyens.

Cette agitation politique polonaise a une signification caractéristique si on analyse les nombreuses activités délictueuses ou criminelles, dont se sont rendus coupables certains polonais, depuis l'Armistice et notamment depuis le début 1942.

Cette activité répréhensible comporte:

- a) Recrutement de volontaires Polonais.
- b) Service de renseignements.
- c) Terrorisme et sabotage.

a) Recrutement de volontaires Polonais pour l'Angleterre.

à Marseille la Police Judiciaire est avertie, que dans la nuit du 22 au 23 avril dans la calanque " En Vau ", située à une heure et demie de marche, à l'ouest de Cassis, une cinquantaine de Polonais se sont embarqués clandestinement. Les recherches ont permis de constater la disparition de six Polonais de l'hôpital anglais de Masargue et de 39 Polonais des groupements de travailleurs étrangers.

Les investigations n'ont pas permis de découvrir l'organisme placé à la base de ces départs clandestins mais de fortes présomptions pèsent sur le foyer polonais de l'hôpital Masargue à Marseille et sur le Commandant GHOJNAKI Wladimir, né le 29 mai 1890 à Varsovie, chargé d'un bureau d'information polonais, 79, rue du Paradis et qui s'occupait en réalité du recrutement de volontaires polonais contre l'Allemagne. Il disposait à cet effet de fortes sommes. Ce Polonais a disparu de Marseille et serait en Angleterre. Il recevait par ailleurs des ordres du Colonel POPPEKA Wilhelm né le 12 avril 1891 à

....

Bachnia (Pologne), qui avait un bureau 88, rue de Breteuil, à Marseille, domicilié à Lyon où il vient d'être arrêté pour menées anti-nationales.

à Sète, le 22 juillet à 4 heures du matin, un départ clandestin de 64 polonais aurait eu lieu dans le port de Sète. Un grand nombre de ces polonais provenait du 804^e groupe de travailleurs étrangers et de l'hôpital Anglais de Narbonne MAR-seille.

à Perpignan le 5 décembre 1941 les frères LAUFER, notamment LAUFER Rubin, né le 26 janvier 1909 à Stanislavov (Pologne), acheminait clandestinement, à la frontière espagnole depuis octobre 1940, les volontaires polonais pour l'Angleterre. Pour ce trafic Lauffer Rubin a prétendu disposer d'une importante fortune personnelle.

D'autre part, le Centre d'accueil, 2, rue Raspail (Grand Séminaire), à Perpignan, est fortement suspecté d'organiser clandestinement des départs de volontaires polonais. A la tête de cette organisation se trouve l'ancien fonctionnaire consulaire polonais FINDEINSEN Gustav, né le 21 juin 1912 à Smilowice (Pologne), domicilié à l'hôtel de la Poste et de la Perdrix. L'intéressé, employé au G.A.P.F. de Perpignan exerce les fonctions de secrétaire de M. STRAUCH, délégué du G.A.P.F. au centre d'hébergement polonais de Perpignan qui faciliterait lui aussi, les départs clandestins de volontaires polonais.

Findeinsen aurait pour mission de recevoir ses compatriotes volontaires, porteurs d'une lettre. Il les dirigerait ensuite en voiture ou à pied jusqu'au Vernet et de là, avec la complicité de contrebandiers Français et Espagnols, les Polonais passeraient à pied la frontière espagnole.

Certains polonais de Perpignan prétendent que Findeinsen ferait partie du S.R. Polonais.

Deux Polonaises les nommées GIECZEWIEZ épouse JELOWICKA Zofia, née le 22 février 1897 à Luegyce (Pologne) et sa fille JELOWICKA épouse LUKASIEWIEZ Haldivige née le 8 octobre 1915 à Euch (Pologne), (dont le mari, capitaine appartient aux troupes ralliées à l'Angleterre) Directrice et adjointe du Centre d'accueil de Perpignan, étaient en relations avec certains " passeurs " et ont réussi à faire passer en Espagne par Lisbonne de nombreux officiers et soldats polonais. Ces militaires auraient, pour la plupart, été arrêtés en territoire espagnol et seraient internés au camp de Miranda. Le directeur gestionnaire du centre d'accueil WYSZKOWSKI est considéré par les Polonais eux-mêmes, comme un actif agent de recrutement et comme étant un ardent anglophile.

Les polonaises JELOWICKA, dont l'activité devenait

.....

trop voyante, ont quitté Perpignan le 19 août dernier pour s'installer au Centre d'Accueil polonais de Lourdes (Hautes-Pyrénées)

" Ily a lieu de craindre que ces étrangères mettent à profit leur expérience pour continuer le recrutement et le passage dans la région frontière de Lourdes ".

Observation.

La frontière Franco-espagnole des Pyrénées-Orientales étant très perméable et difficile à surveiller, le passage clandestin de cette frontière se poursuivrait actuellement, sur une assez grande échelle.

à Lyon, une organisation clandestine de recrutement de volontaires polonais, serait encouragée en haut lieu par M. DOMANSKY Etienne, ex-consul général de Pologne, mêlé dans l'affaire SZYDLOWSKI Zdzislaw né le 21 septembre 1900 à Varsovie. Commandant aviateur, recherché pour atteinte à la sûreté de l'Etat, comme ayant favorisé le départ clandestin de Polonais, à destination de l'Angleterre.

Les milieux polonais à Lyon sont nombreux, outre les personnalités: M. DOMANSKY qui dispose d'une fortune personnelle de plus de 600.000 francs et d'une propriété à Montbeton (Tarn et Garonne) et qui recevrait en outre de l'argent de l'étranger, M. KAWALKOSKI Alexandre (dont l'activité mériterait d'être surveillée), l'abbé ROGACZEWSKI Mojsiech etc... (personnalités déjà citées), il existe en plus du Bureau d'Administration des Polonais, 2, rue Jacques de Boissieu et du G.A.P.F. 8, rue Tête d'or, la cantine de l'ex foyer de la Croix-Rouge polonaise, 10, rue Sully (sert actuellement plus de 200 repas par jour), le journal polonais " Wiarus Polski " (Vaillants Polonais), 46, rue de la Charité et l'association " L'Union des Polonais " 7, rue Crillon.

0

0 0

0

A la suite de ces départs clandestins le Ministre de l'Intérieur a ordonné de transférer les groupements de travailleurs et les centres d'hébergement des Polonais qui se trouvaient à proximité de la côte méditerranéenne à l'intérieur du territoire.

La mesure a été effective pour les groupements de travailleurs polonais, en ce qui concerne les centres d'accueil, seul pour le moment a été transféré à l'intérieur, le centre de Juan les Pins.

....

Quant à l'hôpital anglais à Mazargue Marseille, le service social des Etrangers a désigné un contrôleur comptable qui a pris ses fonctions le 1er septembre écoulé.

0

0 0

0

b) Service de renseignements polonais en France

A Marseille, au cours d'une surveillance des Services de Police, courant août dernier, l'attention s'est portée sur un nommé SERAWINSKI qui avait été signalé comme ayant pris une part très active aux embarquements clandestins à destination de l'Angleterre. Il s'agissait en réalité du nommé SERAFINSKI Mariem, Jean, né le 3 août 1905 à Trenbowle (Pologne), ingénieur, lieutenant de l'armée polonaise, hébergé au centre d'accueil Polonais de Borne les Mimosa et dernièrement domicilié à Marseille, 26, Bd Louvain. Il prenait ses repas à la cantine polonaise du G. A. P. F., 103, rue St-Jacques. Serafinski se déplaçait souvent et fit en juillet un voyage de deux semaines dans la Creuse. A Marseille il se rendait journellement au Bureau Polonais, 79, rue du Paradis. Au cours d'une perquisition inopinée, dans le garni qu'il occupait, le 14 août dernier, il a été découvert outre la présence de la nommée GORSKA Janine, née le 20 septembre 1912 à Terzou (Pologne), qui résidait au Centre d'accueil Polonais de Borne les Mimosas et du nommé PROSS Henryk né le 6 avril 1902 à Medlim (Pologne), industriel, venant de Rome, d'un volumineux paquet de rapports, notes manuscrites et dactylographiées, répondant à des questionnaires, traitant de la situation en France dans ses généralités, tant au point de vue politique, économique, civil, industriel, militaire et maritime. Une somme de 424.500 francs en billets de banque et 800 dollars furent saisis.

La lecture des documents permit de se rendre compte du caractère d'espionnage de cette affaire, dirigée par Serafinski qui jouait le rôle de 1er plan, comme agent centralisateur de renseignements de la région. Il a d'ailleurs reconnu être l'agent de l'Intelligence Service Interallié de Londres. Il a indiqué qu'il adressait ses renseignements à un M. "ZYGMUND" (sans autre précision) qui lui remettait les fonds pour la marche de son service de renseignements.

Une liste d'agents et de sous-agents permit de procéder à l'arrestation de treize inculpés comprenant six polonais et sept Français. Un Polonais le nommé MORAWECK Tadeusz né le 9 novembre 1912 à Varsovie, demeurant 8, Bd Victor à Marseille, détenait 750.000 francs en coupure neuve et un papier relatif à la réparation d'une géolette. Parmi les inculpés français arrêtés se trouvait un agent allemand.

...

Des renseignements recueillis à l'Intendance de Police de Marseille l'organisation de recrutement de volontaires polonais serait doublée par un bureau de renseignements dépendant de l'"Intelligence Service".

Le général polonais KIEBERG Jules né à Trembowla, le 30 mars 1890, ancien attaché militaire à Paris, considéré comme le représentant en France du Maréchal SIKORSKI Chef du gouvernement Polonais réfugié à Londres, n'ignorerait pas l'activité de ces organismes. Cet officier général réside actuellement à Evaux les Bains (Crause) au centre d'accueil des officiers Polonais.

Le nommé WICENTY serait le transporteur de fonds et l'agent de liaison de l'ensemble de ces opérations. Il résiderait généralement à l'hôpital Anglais de Mazargues à Marseille.

Le général Polonais KETLING qui s'occupait activement à Marseille du recrutement des volontaires polonais a quitté fin 1941 cette ville pour la Suisse et résiderait à Genève. Dans cette localité une organisation, dont le siège serait 16, place de l'hôtel de Ville, se livrerait au trafic de faux passeports. De nombreux polonais gagneraient ainsi Lisbonne via la France et l'Espagne.

L'Intendance de Police à Marseille, devant l'ampleur de l'agitation polonaise suit de très près toutes les organisations polonaises.

c) Terrorisme et sabotage

A dix kilomètres de Périgueux, sur le territoire de la commune du Change dans la nuit du 29 au 30 mai dernier, un avion non identifié a lancé 3 parachutes lestés de cylindres " containers " contenant des armes, surtout des explosifs, des appareils émetteurs de T.S.F., des instructions en polonais et en français.

Ce parachutage s'est fait à cinq cents mètres du château " Le Roc " où était installé un centre d'accueil polonais. Un polonais le nommé SZYBOWICZ, fonctionnaire du G.A.P.F. à Périgueux a été trouvé sur les lieux. Cet étranger était venu quelques jours auparavant avec trois de ses compatriotes de Toulouse et avaient été hébergés au Centre d'accueil du Château.

A St-Remy en Blot (Puy-de-Dôme) dans la nuit du 25 mai 1942, un avion inconnu a lancé 4 parachutes lestés de " containers " contenant de nombreux engins explosifs, des armes, une valise avec un poste de T.S.F. et un matériel divers.

A ce parachutage réceptionné par des polonais, assistait notamment ^{le nommé} NICODOMSKI, arrêté le 29 juillet dernier.

L'inspection générale des services de police judiciaire procède actuellement à des investigations qui ont déjà permis de découvrir une vaste organisation de terrorisme et de sabotage,

dirigée par des officiers polonais.

Un des chefs de cette organisation militaire, le polonais BAHYRYCZ-Francizek, né le 30 Mars 1910 à Lwow (Pologne), a prétendu que les sabotages ne devaient être perpétrés qu'au moment du débarquement Anglais. Il a précisé que l'organisation recevait des fonds et des explosifs par la voie des airs. Ce chef terroriste s'est évadé à Toulouse, il est actuellement recherché.

LOZINSKY BOLDAN, né le 27 Décembre 1915 à Kijow (Pologne) arrêté le 2 Juillet, était le chef de bande de la région de Toulouse.

Le chef de cette organisation secrète pour la zone non occupée, le polonais JACULEWICZ Mieczeslaw dit " Boruta ", né le 16 Mars 1907 à Slonim (Pologne), domicilié à Lyon, rue Pierre Corneille 42, a été arrêté à Lyon, le 20 Août 1942. Il était porteur de 240.000 francs.

Il avait pour collaborateur le nommé PACZYNSKI Stanislaw, né le 18 Décembre 1906 à Iszozolna (Pologne), sous-lieutenant Polonais, domicilié à Grenoble, hôtel Europe et à Reignier (Haute-Savoie), ex-chef du personnel du G.A.P.F. à Grenoble, Secrétaire Général du Bureau Technique d'assistance de Grenoble. Adjoint de M. BIESIEKERSI, directeur du Bureau technique de Grenoble, délégué polonais au Service Central du Service social des Etrangers.

Les arrestations s'élèvent actuellement à plus de vingt trois polonais dont le Colonel POPELKA (cité plus haut) et six français inculpés de menées anti-nationales et de participation à association de malfaiteurs.- A Noter que les chefs JACULEWICZ et PACZYNSKI se sont évadés en gare de Toulouse le 28 Août 1942 lors de leur transfert à Albi.

Jusqu'à ce jour plus de 300 Kgs d'explosifs et 300.000 francs ont été saisis. Les enquêteurs poursuivent leurs investigations et de nombreuses arrestations dans les milieux polonais sont à prévoir.

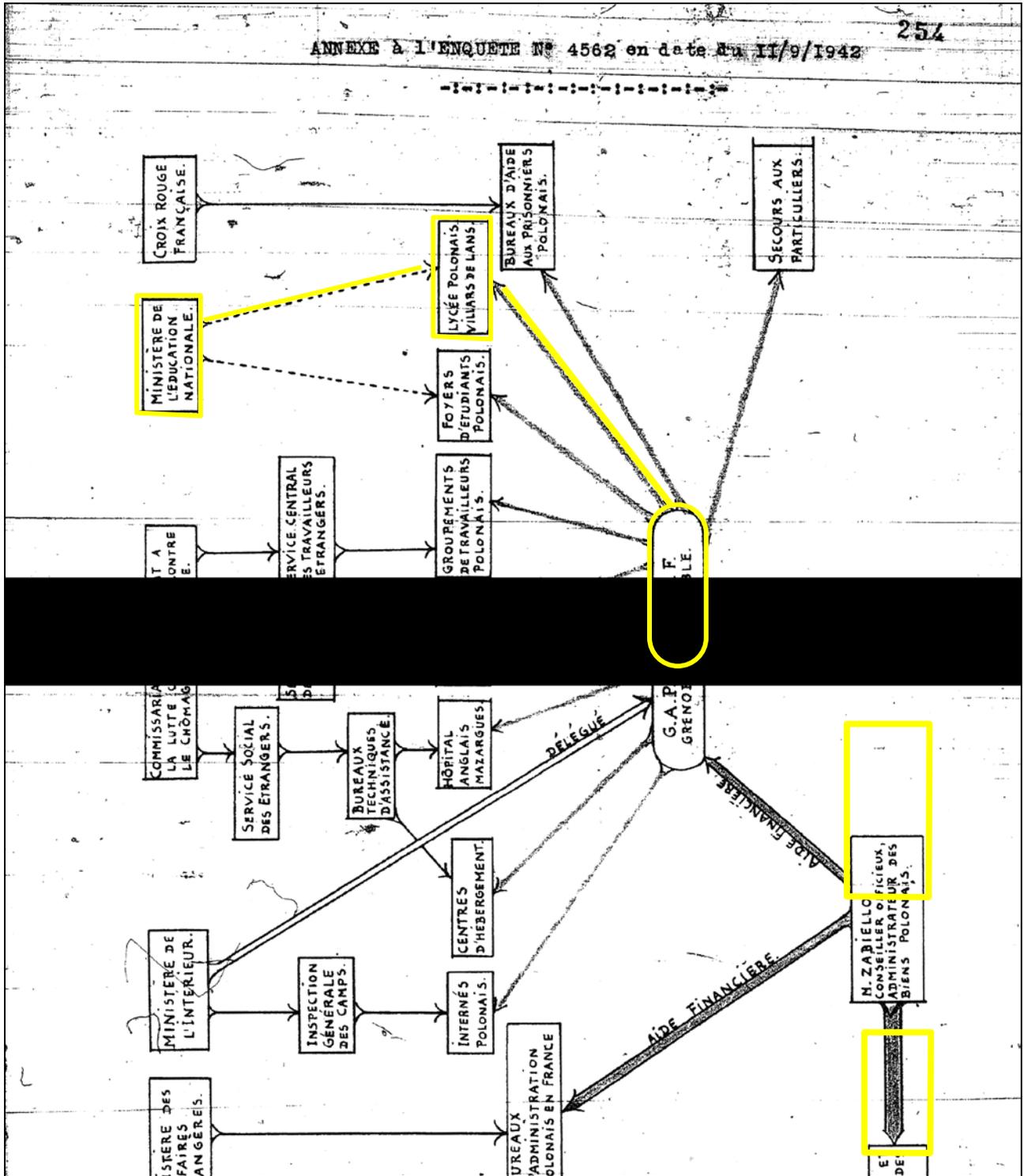
4°.- CONCLUSIONS

Tous ces actes délictueux ou criminels commis surtout depuis Avril 1942 par des Polonais, pourraient porter atteinte à la Sûreté intérieure et extérieure de l'Etat.

Il ressort nettement qu'une organisation centrale Polonaise, disposant de puissants moyens financiers et de nombreuses

Annexe 8.7

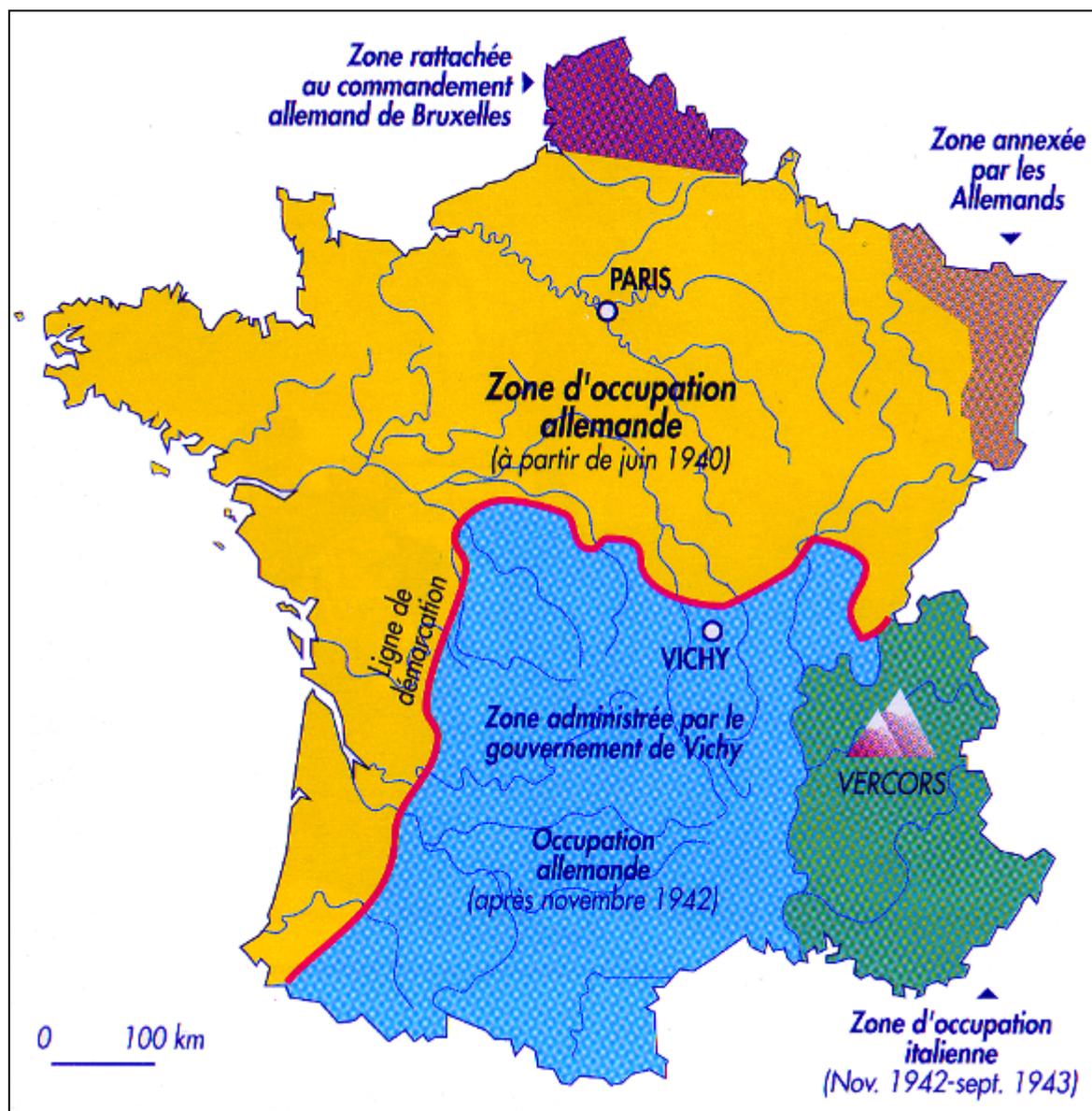
Organigramme*



* MAE - Dossier 905 cote Z346.

Annexe 9

Carte de la France après le 11 novembre 1942*



* BOUTON A., FERGUSON M. et FAURE M. - *Vercors Le combat des résistants*, Bayard Edition / Okapi, 1994, 60 p.

Annexe 10

Phases de démolition de l'Hôtel du Parc et du Château en décembre 2008

L'Hôtel du Parc et du Château a représenté pour nous un intérêt affectif et une valeur sentimentale. Certes, le temps atténue les contours du réel et ce n'est pas ce que nous avons vécu qui reste réalité, mais c'est ce que nous avons souhaité retenir dans nos souvenirs de cette ambiance qui, après tant d'années, résonne comme un diapason, que l'âge de " la sagesse " entoure d'un halo et d'une tendresse nostalgique.

Hôtel du Parc et du Château



1^{er} octobre 2008

Début de sa
démolition



9 octobre 2008

Suite



20 octobre 2008

Suite



22 octobre 2008

Fin



11 décembre 2008

c Annexe 11

Fascicule de l'exposition du Lycée Polonais
de Villard-de-Lans 1940-1946

DEUX LYCEES POLONAIS DANS L'EUROPE NAZIE

**LE LYCEE POLONAIS CYPRIEN NORWID
DE VILLARD-DE-LANS (1940-1946)**

**LE LYCEE POLONAIS DE BALATONZAMARDI-
BALATONBOGLAR (1939-JUILLET 1994)**

Rédaction : Henri GIELEC et Paul GRADVOHL

**TRAVAUX DU « CERCLE »
CENTRE DE RECHERCHE SUR LES CULTURES LITTERAIRES EUROPEENNES
FRANCE - EUROPE CENTRALE - EUROPE ORIENTALE
2004**

C. E. R. C. L. E.

CENTRE DE RECHERCHE SUR LES CULTURES LITTÉRAIRES EUROPÉENNES :
FRANCE - EUROPE CENTRALE - EUROPE ORIENTALE

Historique du CERCLE : le GREC (Groupe de recherche sur l'Europe centrale), prédécesseur du CERCLE, a eu un rôle pionnier dès les années 1980. Il a lancé l'idée d'Europe médiane et a largement contribué à ce que les dimensions politiques, historiques et culturelles soient associées. En témoignent la coopération déjà ancienne avec les juristes travaillant sur l'Europe centrale (Jean-Denis Mouton) et les publications. Parmi elle la synthèse parue aux PUF en 1998, co-dirigée par M. Maslowski, *Histoire des idées politiques de l'Europe centrale*, qui a eu le prix de l'Académie des sciences morales et politiques.

Activités : Sous l'égide du CERCLE (et du GREC) sont parus une quinzaine d'ouvrages de synthèse, presque une centaine d'articles, et une vingtaine de colloques ont été (co)organisés. On peut signaler par exemple la parution aux PUF (Paris) en février 2002 du volume *Mythes et symboles politiques en Europe centrale* co-dirigé par Michel Maslowski. Le CERCLE s'attache notamment à développer des approches qui prennent en compte les relations entre les peuples d'Europe centrale et c'est dans cette perspective qu'il a soutenu la présente publication.

www.univ-nancy2.fr > recherche > Equipes et groupements de recherche > Ministère :
DS6 Sciences humaines et humanités

Le "lycée" polonais de Balatonzamárdi-Balatonboglár (1939-juillet 1944)

Un établissement clandestin toléré et aidé par la Hongrie

EXPOSITION

à l'Institut Polonais / Université Nancy 2

Lundi 29 mars – vendredi 2 avril

2004

à Villard de Lans / Rencontre des Villardiens

Samedi 11 – dimanche 12 septembre 2004

et

à la Mairie du XV^e arrondissement de Paris

Mardi 3 – jeudi 12 mai 2005

L'exposition qui se tient à Paris du 3 au 12 mai 2005 s'intitule :

Le prix de la liberté.
Les Polonais sur les fronts de la Seconde Guerre mondiale 1939-1945

Elle est organisée conjointement par la Mairie du XVe arrondissement,
l'Association des Anciens Combattants Polonais en France,
avec le concours du
Ministère des Anciens Combattants Polonais de Varsovie,
du Musée de la 1^{ère} DB Polonaise du Général Maczek de Londres,
ainsi que du
Mouvement Libération Nord et du
Musée de l'Armée Polonaise à Varsovie.
Cette exposition a bénéficié de l'apport de diverses collections privées.

Réalisation et suivi d'impression
Fred Paulien
Studio graphique
Université Nancy 2
03 83 96 71 10



Association des Anciens Elèves du Lycée Polonais
Cyprien Norwid de Villard-de-Lans
Stowarzyszenie Villardczyków

HOMMAGE A LUCIEN OWCZAREK



Lucien Owczarek nous a quittés

*Eloge prononcé par Monsieur Leszek Talko, Président de la S.H.L.P.,
lors de la messe du 29 août 2002.*

Lucien Owczarek nous a quittés. Il sut incarner, tout le long de sa vie, la droiture, la générosité, la fidélité, mais aussi le plus pur et le plus noble patrimoine.

Outre sa famille, Lucien Owczarek avait deux amours : la Pologne et la France.

Né en Pologne en 1921, il vint en France avec ses deux parents à l'âge de trois ans. Il restera dans ce pays jusqu'à sa mort. En 1940, on le retrouve élève au lycée polonais Cyprien Norwid, à Villard-de-Lans. Cet établissement, dirigé par le professeur Zygmunt Lubicz-Zaleski, était la seule école polonaise dans toute l'Europe occupée par les nazis. Lucien fut, jusqu'au bout, le président de l'association des anciens élèves du lycée. Il collabora à de nombreuses publications, expositions et conférences consacrées à ce sujet.

Il entra dans la Résistance lors de ses études universitaires. En 1944, lors de la bataille de Paris, il participa à la libération de l'ambassade de la Pologne et d'autres bâtiments polonais de la capitale. Il posa ainsi l'étendard polonais sur la porte de la bibliothèque Polonaise de l'île Saint-Louis.

Après des études juridiques, il travailla longtemps aux Assurances Générales de France.

Il consacra tout son temps libre à la vie associative, participant activement aux activités de nombreuses associations polonaises. Il devint un membre engagé du Fonds Humanitaire Polonais et assumait la fonction de secrétaire général de la S.H.L.P.

Le nom de Lucien Owczarek restera gravé à tout jamais dans l'histoire de l'émigration polonaise.

GIELEC H. et GRADVOHL P., *Le lycée polonais Cyprien Norwid de Villard-de-Lans (1940-1946)*
et *Le Lycée polonais de Balatonzamardi - Balatonboglár (1939 - juillet 1944)*, Travaux du
« CERCLE », 2004, p. 3.



AVANT-PROPOS

L'amitié franco polonaise s'est manifestée dans diverses circonstances, et à de nombreuses occasions. Il est toutefois un cas très exceptionnel où elle a été particulièrement appréciée : c'est celui qui, durant toute la guerre, malgré la présence allemande, a permis l'existence du LYCÉE POLONAIS CYPRIEN NORWID de VILLARD-DE-LANS, faisant ainsi de cette école le seul établissement officiel d'enseignement secondaire polonais d'Europe occupée, où les écoles secondaires polonaises étaient interdites. C'est l'histoire de ce lycée, de ses professeurs, que nous vous présentons. C'est aussi celle de l'aide apportée par toute une population, du climat qu'elle a su créer, et de l'amitié qui en est résultée. Nous avons voulu que tout cela soit connu, ou rappelé, après la fermeture du lycée en 1946.

VILLARD-DE-LANS : UNE PARTIE DE LA MÉMOIRE COLLECTIVE POLONAISE DU TEMPS DE LA GUERRE

L'histoire du collège et du lycée polonais Cyprian Norwid à Villard-de-Lans s'inscrit à plusieurs reprises dans l'histoire de la Pologne.

Premièrement, l'Histoire de cet endroit constitue un fragment de l'épopée d'émigration des Polonais qui a commencé après les premières insurrections contre les envahisseurs étrangers - Russes, Allemands ou Autrichiens.

Deuxièmement, ce qui résulte logiquement du premier élément, c'est une partie importante d'un énorme travail visant à sauvegarder le caractère conscient de l'identité nationale.

Troisièmement, l'école s'inscrit dans la longue histoire de l'éducation polonaise. Et, finalement, elle est une manifestation particulière de la vie spirituelle et matérielle polonaise pendant la seconde Guerre mondiale.

Les éléments qui créent le phénomène de Villard-de-Lans peuvent être multipliés, aussi bien dans une approche détaillée que dans une perspective large. A chaque fois, que ce soit en gros plan ou en plan d'ensemble, chaque observation nous dévoile une histoire extraordinaire où se mêlent la résistance et l'apprentissage, la volonté de survivre et la volonté d'être utile pour la Pologne.

L'école a été la continuation du système d'éducation de jeunes Polonais pour la Pologne, ce qui a toujours constitué le but primordial de l'émigration polonaise. La Pologne libre, démocratique ne verra pas le jour sans les esprits illuminés de jeunes générations. L'école de Villard-de-Lans a été, dans une certaine mesure, la réplique du phénomène présent dans la Pologne sous l'occupation allemande, à savoir d'un puissant système d'éducation clandestine à tous les niveaux. Ce n'était pas notre première expérience dans ce domaine, car avant 1918 différentes formes d'éducation clandestine s'étaient organisées afin de sauvegarder l'identité nationale.

Les élèves de Villard, tout comme, avant eux, les élèves de l'école polonaise à Paris, ont apporté une contribution considérable et diversifiée à la science et la culture polonaises, au maintien de la pensée indépendante polonaise. Ils ont aussi toujours été soucieux de maintenir l'amitié polono-française.

Aujourd'hui l'histoire de Villard-de-Lans, devenue plus connue grâce à l'un de ses anciens élèves, éminent historien polonais, feu professeur Tadeusz Łepkowski, occupe une place lumineuse dans l'histoire de l'éducation polonaise, dans l'histoire de l'épopée d'émigration polonaise, dans l'histoire de la résistance polonaise en France et, enfin, dans l'histoire tourmentée de la survie de la Pologne au milieu des éléments hostiles.

L'histoire de l'école constitue également un exemple particulier de liens hors du commun entre la Pologne et la France.

Le patron de l'école, un grand poète, lucide à tous les égards, vivant en émigration en France au XIX^e siècle, à l'époque où la patrie se trouvait sous le joug étranger, écrivait ainsi : “ O Pologne, de tes frontières je ne vois pas les contours, il ne te reste plus que ta voix - pauvre de toi ! ”.

Or grâce à ceux qui ont fondé des écoles polonaises et à ceux qui les fréquentaient, la Pologne a toujours été un peu moins déshéritée.

Cette vérité concerne en grande partie le collège et le lycée polonais de Villard-de-Lans.

L'ENSEIGNEMENT SECONDAIRE POLONAIS EN FRANCE ET LE LYCÉE CYPRIEN NORWID

Le premier établissement secondaire polonais en France, devenu par la suite l'Ecole des Batignolles, à Paris, a été créé en 1842 par l'Émigration polonaise après l'Insurrection de 1830. Il fonctionna jusqu'en 1922. En 1928, l'Association des Enseignants polonais en France lança l'idée de créer un établissement d'enseignement secondaire, mais cette initiative resta sans suite.

Elle fut reprise par les pères Pallotins, très actifs auprès de l'émigration. Lorsqu'en 1937 le père Franciszek CEGIEŁKA, jeune, énergique et de surcroît excellent organisateur, est nommé à la tête de la Mission Catholique Polonaise en France, cette idée se concrétise rapidement, et la rentrée de 1939 devait voir l'ouverture d'un lycée polonais avec internat à Amiens, ville qui avait l'avantage de pouvoir réunir aussi bien les jeunes Polonais du Nord de la France, les plus nombreux, que ceux de la région parisienne et des régions limitrophes. Dès le mois de juin 1939, on enregistrait 60 inscriptions.

Mais les événements en ont décidé autrement, et ce lycée ne vit pas le jour. Par contre, toujours à l'initiative de Mgr CEGIEŁKA, un établissement d'enseignement secondaire polonais fut créé à Paris, à l'automne 1939, qui prit le nom de LYCÉE POLONAIS CYPRIEN NORWID.

Aidé par M. MÉLANDRE et Mme LIPSKA, Mgr CEGIEŁKA fit installer cet établissement au 14, rue de Fleurus, précédemment occupé par l'Institut du Panthéon, collège français dirigé par M. Mélandre. Par la suite, l'école fut transférée dans l'annexe du lycée Fénelon, au 13 de la rue Suger, et compta plus de 400 élèves.

Début juin 1940, l'école - à l'exception de la classe terminale - fut évacuée dans les Pyrénées, au Château d'Agnos, près d'Oloron-Sainte-Marie, puis, après la signature de l'Armistice, via Saint-Jean-de-Luz, vers l'Angleterre. Mais nombreux furent les élèves qui restèrent en France.

Durant l'été 1940, les organismes officiels polonais encore reconnus en France s'intéressèrent à ces jeunes, ainsi qu'aux jeunes soldats démobilisés de l'Armée polonaise restés sur le territoire français, et, sous l'égide de la Croix-Rouge Polonaise, fut créé le LYCEE POLONAIS CYPRIEN NORWID de VILLARD-DE-LANS.

L'existence à Paris d'un lycée polonais portant le même nom, la personnalité du professeur Zygmunt LUBICZ-ZALESKI qui, au titre de ses fonctions de Délégué du Ministère polonais de l'Education nationale en France, supervisait le lycée parisien et est devenu le premier directeur du lycée villardien, ont facilité les formalités administratives lors de la création de celui-ci.

Le choix de Villard-de-Lans est dû au professeur Wadaw GODLEWSKI, lecteur de langue) polonaise à l'Université de Lille, et directeur adjoint du lycée.

L'accueil sympathique de ses premiers interlocuteurs, la beauté des paysages, le climat de la région, l'existence de nombreuses écoles et centres de jeunes, la proximité de Grenoble ville universitaire, furent à l'origine du choix qui, par la suite, s'avéra particulièrement heureux.

Le lycée, qui comprenait aussi un internat, s'installa en plein centre de la localité, à l'Hôtel du Parc et du Château, et fut inauguré le 18 octobre 1940 par le professeur JOBERT, de l'Université de Grenoble. Comprenant les quatre dernières classes de l'enseignement secondaire, il était divisé en sections Mathématique et Philosophie, et régi par les programmes polonais, avec un enseignement approfondi de la langue et de la culture françaises. Pour les classes inférieures, les enfants étaient acceptés en qualité d'internes, et dirigés sur un petit collège français de Villard, " Stella Matutina ". Initialement, le lycée était mixte, avec une très forte majorité de garçons. Par la suite, l'afflux d'enfants de l'émigration d'avant-guerre nécessita des annexes - qui furent installées dans les hôtels Beau Site, de la Poste, Loisir, Fleurs des Alpes - et, à partir de 1942, la création de classes composées uniquement de jeunes filles dans la commune voisine de Lans, et occupant les hôtels Vodiska, du Col de l'Arc, des Tilleuls, de la Roseraie.

Le financement du lycée et l'entretien de la plupart des élèves étaient assurés à l'origine par la Croix-Rouge Polonaise, puis par le Groupement d'Assistance aux Polonais en France, qui avait repris les fonds de la Croix-Rouge Polonaise alimentés par le Gouvernement Polonais en exil à Londres.

Après la Libération, par l'Ambassade de Pologne à Paris. Le budget était de l'ordre de 430000 francs de l'époque. Pour les autorités françaises, le lycée était le " Centre polonais n° 56 bis".

Constitué à l'étranger dans des conditions particulières, rien de ce lycée ne correspondait aux normes habituellement retenues.

Les élèves

Dans les premières années de son existence, le lycée a accueilli des élèves arrivant d'horizons divers, et dont l'origine sociale, la formation, l'âge étaient différents : enfants des réfugiés de guerre - militaires, fonctionnaires, petits propriétaires terriens ou citadins - ayant rejoint la France en 1939-1940, ou arrivés en franchissant clandestinement les frontières, jeunes soldats démobilisés ayant participé, en général comme volontaires, aux campagnes de Pologne, de Norvège ou de France (et souvent à deux d'entre elles), ou évadés des camps de prisonniers, hommes plus âgés ayant eu une situation ou un métier, qui mettaient à profit leur inaction forcée pour terminer leurs études secondaires, et, enfin, enfants de l'émigration d'avant-guerre qui, de trois la première année, devinrent de plus en plus nombreux.

Le corps professoral

Du fait des événements, il était d'une qualité exceptionnelle. Dirigé par le professeur Zygmunt LUBICZ-ZALESKI, de l'Université de Varsovie, chargé de cours à l'Institut d'Études Slaves et de la Sorbonne, poète et écrivain, auteur d'une oeuvre littéraire importante, installé de longue date en France, il comprenait plusieurs professeurs ou chargés de cours des Universités polonaises, et de brillantes personnalités qui s'efforcèrent dans leur spécialité d'obtenir des résultats spectaculaires. C'est le cas du professeur BERGER, mathématicien, mais aussi directeur de la chorale, de Włodzimierz TARŁO-MAZIŃSKI, astronome et philosophe, de Zofia ŁUKASIEWICZ, professeur de biologie, surnommée par les élèves " Cœur de Villard ", de Kazimierz GERHARDT, de l'École Polytechnique de Lwow, homme d'une profonde culture, professeur de physique et de chimie, de Marian KOZŁOWSKI, spécialiste de l'industrie pétrolière, professeur de chimie et d'anglais, de Jadwiga STEFANOWICZ, lecteur de polonais dans une université française, professeur de littérature et directeur de l'internat féminin, de Jadwiga ALEKSANDROWICZ, inspecteur de l'Éducation nationale, professeur d'instruction civique et d'histoire de la Pologne contemporaine, de Jan HARWAS, chef du Service Culturel du Consulat général de Pologne à Lille, érudit, amoureux de la culture gréco-romaine et des langues anciennes, professeur de latin et de grec, de Witold BUDREWICZ, responsable des sports, du père Bronisław BOZOWSKI, aumônier et chargé des cours d'éthique.

L'équipe initiale formée par le professeur Zygmunt LUBICZ-ZALESKI fut modifiée ou complétée au fur et à mesure des arrestations ou des départs, mais elle fut toujours de qualité.



Photo de Zygmunt Lubicz-Zaleski
Organisateur et premier directeur
du seul établissement officiel
d'enseignement secondaire polonais
d'Europe occupée durant la seconde guerre mondiale.

Les activités

Les conditions offertes aux élèves pour étudier n'étaient pas les meilleures : pas de manuels, pas de laboratoire (surtout au début), une bibliothèque modeste. Un gros effort était demandé aux professeurs qui devaient créer leurs cours, et aux élèves qui ne disposaient pratiquement que de leurs notes. Deux domaines ont fait l'objet d'une attention particulière de la direction : le sport et la musique.

Le sport

Les lieux s'y prêtant, la présence de jeunes très engagés dans plusieurs disciplines sportives, le besoin de s'affirmer pour des garçons déçus par la campagne de France, la présence d'un professeur dynamique, Witold BUDREWICZ, tout cela a fait que le lycée devint une institution sportive récoltant d'innombrables succès.

La musique

Sous l'impulsion du professeur Ernest BERGER, une chorale de qualité a été créée. Très rapidement, elle réunit tout Villard à la Messe des Polonais de 11 h 30, et sa réputation dépassa largement le cadre local. Elle reste encore vive dans la mémoire de la population.

La vie de tous les jours

L'étrange amalgame que composaient ces élèves d'origine aussi diverse vivant en vase clos dans une période où les événements ne laissaient personne indifférent a créé un établissement atypique, exceptionnel, et a donné naissance à un esprit spécifique qui s'est maintenu jusqu'à la fermeture du lycée, en juin 1946.

Les rapports avec les professeurs étaient en général bons ou très bons, mais ils étaient parfois difficiles avec des élèves dont le passé militaire s'accommodait mal de dispositions trop contraignantes. Ce n'est pas le moindre mérite du professeur Zygmunt LUBICZ-ZALESKI d'avoir su choisir son équipe, de lui avoir imprimé la direction à prendre, et d'avoir adapté la formation et la vie du lycée à ces élèves si différents.

Le ravitaillement de plus de 200 jeunes, avec les restrictions du temps de guerre, posait un grand problème. Il fut résolu par l'intendante, Mme Jadwiga GÓSSKA, qui suggéra la direction de louer une ferme, où tous les élèves participaient aux travaux, et cela permit une amélioration de l'ordinaire.

Les relations avec la population

L'activité culturelle était intense : concerts, séances théâtrales, cérémonies anniversaires, etc. Les Français étaient invités à toutes ces manifestations, apprenant ainsi à mieux connaître les traditions et la culture polonaises. La mise en place d'équipes sportives qui, très rapidement, remportèrent de nombreux succès, permit de trouver un langage commun avec la population locale. La chorale, créée sous l'impulsion et la direction d'un maître éminent, le professeur BERGER, porta loin au-delà de la localité la réputation du lycée et le nom de Villard-de-Lans. Et c'est ainsi que naquirent les liens d'amitié avec les Villardiens, qui vinrent nombreux aux manifestations organisées par le lycée.

La première promotion de bacheliers rejoindra diverses universités, tout d'abord Grenoble et Lyon, puis Clermont-Ferrand, Toulouse, Montpellier. Mais il ne s'agissait pour ces étudiants que d'une période transitoire. Quand l'occasion se présentait, et la filière militaire polonaise était très efficace, nombreux la saisissaient pour traverser les Pyrénées.

Les années passèrent, les promotions se succédèrent, mais les liens avec la population villardienne continuèrent à se renforcer, et c'est dans un climat de coopération et d'amitié croissantes que purent vivre les jeunes Polonais.

LA RÉSISTANCE

Le 11 novembre 1942, les Allemands entrent en Zone Sud et l'occupent. A partir de ce moment, le départ des anciens du lycée vers la Grande-Bretagne s'intensifie. D'autres, nombreux, prennent une part active dans la Résistance en France, en particulier dans les rangs du Réseau Polonais POWN-MONIKA. Mais les Allemands commencent à s'intéresser aux Polonais et au lycée, qui jusqu'alors, grâce à la bienveillance et à l'aide active des Français, y compris de certains fonctionnaires, la plupart du temps résistants, avaient pu être préservés.

En mars 1943, l'établissement est frappé une première fois par l'arrestation de son directeur, le professeur Zygmunt LUBICZ-ZALESKI, qui était aussi président du Groupement d'Assistance aux Polonais en France. Envoyé à Milan par la police italienne, il est livré à la Gestapo, torturé et déporté à Buchenwald.

Il est remplacé par le professeur GODLEWSKI, qui, à son tour, est arrêté par la Gestapo, et déporté à Mathausen. Le lycée est alors dirigé par le professeur Ernest BERGER, qui en assurera la direction jusqu'à la Libération.

Animés d'un ardent patriotisme, élèves et professeurs s'engagent dans la lutte contre l'occupant.

Dans leur désir de participer à la lutte au-delà des frontières : 70 à 80 jeunes prendront la route de l'Espagne, ils connaîtront ses prisons, le camp d'internement de Miranda de Ebro, pour aboutir à Gibraltar et rejoindre l'armée Polonaise d'Occident en Angleterre. Là, ils termineront une école d'officiers et reviendront en 1944 pour prendre part à la Libération de la France dans les rangs de la Première Division Blindée polonaise, et combattront en Normandie, à Falaise, Chambois, Abbeville, en Belgique et en Hollande. Leurs tombes sont nombreuses au cimetière militaire polonais de Grainville-Langannerie, près de Caen.

D'autres prendront part au combat dans les rangs du 2^o Corps d'Armée polonais, en Italie, ou encore dans les forces Aériennes ou la Marine polonaise en Grande-Bretagne.

Nous avons également voulu vous présenter leur parcours.

Il n'est pas possible de donner le nombre exact des élèves du lycée membre du réseau POWN-MONIKA, certains d'entre eux ayant par la suite rejoint Londres. Nous les évaluons entre 50 et 80, en plus de ceux qui, en 1944, étaient encore au lycée et ont pris part aux combats du Vercors. Évaluation non exhaustive, ne tenant pas compte de ceux qui ont pu rejoindre un réseau français ou un autre réseau polonais (F2).

Le nombre exact des déportés de la Résistance n'est pas connu non plus, du fait de dispersion des Polonais après la guerre. Une liste (non exhaustive) des déportés, professeurs et élèves du lycée, a pu être établie.

C'est dans le Vercors, région où se trouve Villard-de-Lans, que les jeunes Polonais du lycée qui n'avaient pas pu rejoindre leur foyer (pour ceux qui en avaient un) ont été engagés. Rares étaient ceux qui avaient l'expérience de l'armée (ceux-là étant en majorité partis pour l'Angleterre, ou avait déjà un rôle actif dans la Résistance). Les professeurs présents, comme les élèves, ont été mobilisés.

Leur rôle initial a consisté à préparer un terrain d'atterrissage destiné à l'aviation alliée, et attendre des armes qui devaient leur être distribuées. Travaillant la nuit pour échapper au mitraillage des Allemands, c'est encore endormis qu'ils sont sortis de la grange où ils étaient stationnés au moment de l'arrivée des planeurs ennemis, en cette tragique matinée du 21 juillet 1944.

Les témoignages des rescapés, les photos présentées retracent le déroulement des combats et la barbarie des attaquants. Quelques souvenirs de jeunes victimes, une émouvante dernière lettre d'un des disparus à sa mère, les obsèques des tués retracent cet épisode de la Résistance.

La Libération et la fin de la guerre, avec les conséquences tragiques qu'elle avait pour les Polonais, n'ont pas arrêté l'activité du lycée. Les derniers examens du baccalauréat ont eu lieu en juin 1946.

Plus de cinquante ans après, quel est le bilan de ce seul établissement officiel d'enseignement secondaire Polonais installé dans un pays occupé, et que reste-t-il du lycée polonais Cyprien Norwid de Villard-de-Lans ?

LE BILAN

Pour les réfugiés, le lycée a été une nécessité ; pour les enfants d'émigrés, une possibilité et une chance largement utilisées. Si l'on examine l'activité professionnelle des anciens élèves, on relève sur plus de 200 bacheliers sortis de Villard-le-Lans

- une douzaine de professeurs de l'enseignement supérieur, en Pologne, en Belgique, en Grande-Bretagne, aux É.U., au Canada,
- de nombreux enseignants du secondaire,
- des architectes, des médecins, des juristes,
- un grand nombre d'ingénieurs,
- des chercheurs, cadres et dirigeants de toute nature.

Mais le lycée a été aussi un élément de propagation à la culture polonaise. Les enfants d'émigrés ont approfondi leur connaissance de la langue polonaise et on pu suivre un enseignement de qualité.

Durant cette époque troublée, si un tel établissement a pu exister et se développer sans contraintes excessives c'est grâce à une action organisée assurant une protection continue.

Les Polonais ont eu une chance: la présence providentielle du professeur Zygmunt LUBICZ-ZALESKI. Leur cause, plaidée par cet homme de caractère, qui ne doutait pas, qui était foncièrement francophile, à été parfaitement défendue, malgré la présence et les interventions de plus en plus pressantes et de plus en plus précises de l'occupant.

Le professeur Zygmunt LUBICZ-ZALESKI à trouvé des interlocuteurs qui, tant qu'ils l'ont pu, ont pris leurs responsabilités et lui ont facilité la tâche. L'aide de personnalités Françaises, parfois lourdement sanctionnées, a permis, malgré toutes les difficultés, l'existence sans interruption du lycée.

Cela a été facilité, aussi, par l'amitié sans faille de la population – qui a persisté après la guerre – de la municipalité de Villard-de-Lans et de ses maires successifs.

**Professeurs, élèves et membres du personnel du Lycée Polonais
Cyprien Norwid, déportés, morts dans les camps allemands,
fusillés, massacrés ou tués lors des combats de la Résistance et de
la Libération de 1942 à 1945 (liste non exhaustive)**

• **LYCÉE DE PARIS**

Zygmunt SZULWIC, ancien élève mort en déportation

• **LYCÉE DE VILLARD-DE-LANS**

Déportés

Les professeurs Zygmunt LUBICZ-ZALESKI,

premier Directeur du lycée, et
Wacław GODLEWSKI, deuxième

Directeur du lycée

Élèves

Roman DŁUGOSZ,

Roman DOWMONT,

Roman GAJEWSKI, mort en déportation

Stanisław GRENADIER,

Zygmunt KARWAT,

Andrzej KASPRZYK, mort durant son transport au camp,

Maria KRAKOWSKA,

Anna KUŹMIŃSKA,

Bolesław MAJKRZAK,

Zdzisław MASZADRO,

Jarosław PALEWICZ,

Józef PLUTA,

Roman SKEPSKI,

Adam SKINDER,

Janusz SOPOĆKO,

Zdzisław ZAKRZEWSKI,

Élèves

Henryk CZARNECKI,

Jerzy DELINGIER,

Zdzisław HERNIK,

Witold NOWAK,

Eugeniusz ŁUKOMSKI,

Leon PAWŁOWSKI,

Józef ZGLINICKI,

Dans un maquis

Marek PALMBACH, élève, 15 ans

Assassiné

Michał STĄPOR, élève

**Morts en France durant les combats de
la Libération dans les rangs des Unités
Polonaises**

Anciens élèves

Jan AMBIK,

Marian DROHOMIRECKI,

Zdzisław JAWORCZAK,

Jan KANIA,

Józef MROZIŃSKI,

Wiktor SUCHY,

Marian SZYBKA.

**Tués, Fusillés ou massacrés dans le
Vercors**

Professeurs Kazimierz GERHARDT,

Jan HARWAS,

Tadeusz WELFLE, médecin du lycée,

Ludwik WILK, membre du personnel,

LE MAINTIEN DU SOUVENIR

La fin de la guerre a provoqué une dispersion des anciens élèves dans le monde entier. Les plus nombreux sont rentrés en Pologne, pour des raisons en général familiales. En France sont restés surtout ceux qui étaient originaires de l'ancienne émigration ; les autres ont choisi l'Angleterre, les États-Unis, le Canada, l'Australie ou l'Amérique latine.

Les rapports avec Villard-de-Lans se sont distendus quand, en 1946, le lycée a quitté la localité après les funérailles des morts du Vercors et l'aménagement de la septième station du Chemin de Croix de Valchevrière, auquel ont participé le professeur Zygmunt LUBICZ-ZALESKI, rentré de Buchenwald, et un certain nombre d'anciens de l'École.

Le souvenir du lycée était vivace à Villard. Du côté polonais il était exploité par les nouvelles autorités pour la mise en valeur de certains aspects de leur politique.

En Pologne, des anciens du lycée, ont organisé plusieurs réunions amicales, et monté au théâtre de NOWA-HUTA une pièce intitulée “ Les Hôtes de l'Hôtel du Parc ”, censée représenter l'ambiance au lycée.

C'est en 1973, à l'approche du 30^e anniversaire de la Libération et des combats du Vercors, qu'un groupe d'anciens élèves résidant en Pologne, contacta des camarades restés en France pour leur suggérer la création d'une Association authentique d'Anciens Élèves du lycée Cyprian Norwid de Villard-de-Lans.

Avec l'aide de Bernard NOWAK, seul ancien ayant gardé des attaches à Villard, et d'André RAVIX, maire de l'époque et ami de longue date du lycée, le dévouement de Marcel et de Denise MALBOS, anciens professeurs du lycée restés sur place, cette association a vu le jour, et a installé son siège à la Mairie de Villard.

La première réunion a eu lieu avec la participation d'anciens de France, de Belgique, d'Angleterre et des États-Unis.

L'Association s'est tout d'abord préoccupée des souvenirs polonais dans le Vercors. Ces souvenirs, ce sont des noms et des plaques sur les monuments aux morts et dans les cimetières. Des noms d'anciens élèves figurent sur le monument du cimetière de Vassieux, où il n'y a pas de tombes d'anciens élèves ; il y en a au cimetière militaire de La Doua, à Lyon.

A Villard, un caveau abrite les corps de plusieurs élèves et des deux professeurs.

La septième station du Chemin de Croix de Valchevrière est la station des Polonais.

A l'Église de Villard, un tableau représentant la Vierge de Ostrobroma, précédemment dans la grande salle du lycée, rappelle sa présence. La pose d'une plaque commémorative sur une des ailes de l'ancien Hôtel du Parc ayant abrité le lycée fut décidée,

et il fut obtenu de la municipalité que la rue adjacente à l'ancienne École porte le nom du lycée polonais.

L'inauguration de cette plaque, ainsi que du nom de la rue, fut l'occasion d'une imposante manifestation d'amitié polono-villardienne.

Une plaque commémorative a également été apposée au cimetière de Vassieux à l'initiative de Bernard NOWAK, membre de l'Association, dont le frère est tombé lors des combats.

L'Association a pris et continue de prendre une part active aux cérémonies anniversaires des Combats du Vercors. Elle s'est aussi efforcée d'aider ceux de ses anciens professeurs qui se trouvaient dans une situation difficile en Pologne, et d'obtenir la reconnaissance des mérites des professeurs encore vivants en France : Waław GODLEWSKI, Marcel MALBOS et Philippe BLANC.

Le renforcement des liens avec la population locale a eu pour effet l'envoi d'une aide importante par Villard-de-Lans aux habitants de la ville de Przemysl (" les montagnards donnent aux montagnards "), dans une période particulièrement difficile pour la Pologne.

D'autre part, un groupe de petits-enfants d'anciens du lycée a été invité à passer des vacances dans l'École de leurs grands-parents, aujourd'hui propriété de la ville d'Avignon.

Des manifestations culturelles ont été organisées

- Concert donné par la Chorale de l'École de Médecine de Gdansk, qui a été particulièrement apprécié.

- Exposition des Affiches polonaises de la Librairie polonaise de Paris.

- Exposition " Le 200e anniversaire de la Constitution polonaise du 3 Mai 1792 ".

- Exposition " Cyprian Norwid, patron du lycée polonais de Villard-de-Lans, sa vie et son oeuvre ". Ces deux expositions ont pu être présentées grâce à l'aide de notre camarade François HELMBOLDT.

Le souvenir du lycée est toujours vivant tant en France qu'en Pologne. Il est riche d'une dizaine de publications, d'une pièce de théâtre, de très nombreux articles, de trois films, de deux médailles, et d'un ouvrage du professeur Tadeusz ŁEPKOWSKI publié par l'Académie polonaise des Sciences, consacré à son histoire. L'exposition inaugurée le 3 octobre 1996 à l'Institut Polonais à Paris par son directeur, Tomasz Strozynski, le maire de Villard-de-Lans, Michel Daudens, et Lucjan Owczarek, président de l'Association des Anciens Élèves du Lycée Polonais "Cyprian Norwid" de Villard-de-Lans fut l'événement le plus marquant de ce qu'on peut appeler un regain du souvenir.

Le choix par deux étudiants de Villard-de-Lans d'un sujet de mémoire pour leurs examens universitaires sur le lycée polonais est une preuve, s'il en était besoin, que cette école n'est pas oubliée. Au même moment un nouveau mémoire de DEA a été soutenu en

1996 sur ce sujet dans notre Université de Nancy 2 et la section Histoire du lycée climatique de Villard-de-Lans consacra en 1996 une étude au lycée Cyprian Norwid.

À l'occasion du 50e anniversaire de l'installation du lycée polonais à Villard-de-Lans, le Ministre de l'Éducation nationale de Pologne, M. Henryk SAMSONOWICZ, a remis à la ville la cravate de Commandeur de l'Ordre Polonais du Mérite, pour les services rendus aux jeunes Polonais dans une période difficile.

De plus, l'association villardienne ayant été contactée par l'Association des anciens élèves du lycée polonais de BALATONBOGLÁR, en Hongrie, qui a pu exister tant que la Hongrie était indépendante, mais qui a cessé son activité dès l'entrée des Allemands, une plaque commune à la mémoire des morts des deux écoles a été apposée dans la cathédrale Saint-Jean, de Varsovie. Elle s'ajoute à la plaque commémorative des Villardiens apposée dans l'église Sainte-Croix (Sw. Krzyża) de Varsovie, inaugurée par le professeur Zofia ŁUKASIEWICZ et consacrée par le père Bronisław BOZOWSKI.

Enfin, l'Association a été invitée, en tant que membre du Comité de soutien, à participer à l'exposition “ Les Étrangers dans la Résistance en France ”, qui s'est tenue au Musée de la Résistance et de la Déportation à la citadelle de Besançon, en 1992 et 1993, et à l'exposition “ La Résistance polonaise en France au cours de la Deuxième Guerre mondiale ”, organisée dans les locaux de la Société historique et littéraire polonaise et de la Bibliothèque polonaise à Paris, où ses représentants ont pris part au colloque franco-polonais qui s'est tenu les 20 et 21 octobre 1995.

Le prestige dont a joui le lycée, la personnalité de ses dirigeants, l'activité des anciens élèves, l'amitié de la population ont fait de Villard un des maillons de cette histoire de l'Émigration que l'on aime à prendre pour référence.

Cette exposition souligne plus largement encore que non seulement il y a eu en France durant l'occupation des jeunes Polonais qui n'ont pas hésité à continuer de combattre pour la liberté, mais que, dans une période où l'aide déclarée aux ressortissants polonais pouvait avoir des conséquences très graves, il s'est trouvé de nombreux Français pour prendre le risque de protéger et de maintenir, le seul établissement polonais officiel d'enseignement secondaire de l'Europe occupée.

Il ne faut pas l'oublier.

Le présent texte a été rédigé à l'origine par M. Lucien Owczarek avec la collaboration de Henryk Gielec en 1996 pour une exposition installée à l'Institut Polonais de Paris. Il a été revu par Henryk Gielec et Paul Gradwohl en 2004 pour les expositions tenues à l'Université Nancy 2 en avril et à Villard de Lans en septembre 2004.

RÉFUGIÉS POLONAIS EN HONGRIE : UNE SITUATION PARADOXALE

Dès septembre 1939 la Hongrie est la principale destination des Polonais qui réussissent à échapper aux envahisseurs qui ont pris le pays en tenaille. On compte, outre 35 000 militaires, 15 000 civils, au moins approximativement. La comptabilisation officielle est en effet trompeuse tant par excès (doubles comptes dus aux mouvements incontrôlés des réfugiés qui parfois donnaient des identités différentes aux autorités hongroises) que par défaut (nombreux étaient les Polonais qui vécurent illégalement en Hongrie). La Croix-Rouge hongroise, en association avec d'autres organisations soeurs, a pris en charge, jusqu'au 29 février 1940, 36 681 soldats, et 11 000 civils polonais. Mais elle avait conscience des incertitudes de ses comptes. Et bien plus tard, le flot n'était pas tari. En octobre 1944 la Croix-Rouge hongroise aidait à peine moins de 96 000 Polonais.

C'est en Hongrie que la Croix-Rouge polonaise créa sa première filiale à l'étranger, qui fonctionna officiellement à partir du 9 octobre 1939 (date de l'autorisation du gouvernement hongrois). Elle inscrivait son action au sein de la Croix-Rouge hongroise et bénéficiait du soutien de la Croix-Rouge Internationale, ce qui explique les plus de cent cinquante collaborateurs actifs et salariés en Hongrie, sans compter l'appareil sanitaire et les volontaires. Elle couvrait non seulement le territoire hongrois, mais aussi dès le printemps 1940, à la demande du gouvernement polonais en exil, la Palestine (Tel-Aviv), puis à compter de mai 1941 les territoires yougoslaves et après l'automne 1942 la Roumanie, la Bulgarie, la Turquie. De son côté la Croix-Rouge hongroise ouvrit des représentations à Lwów/Lemberg et Varsovie à l'été 1940, où elle agissait en fonction des conseils donnés par la Croix-Rouge polonaise, aidant des internés des camps de concentration (12 000 familles emprisonnées bénéficiaires) et la population locale. La Croix-Rouge hongroise intervint aussi en faveur des Polonais internés en France et en Espagne. C'est aussi de Hongrie que vint l'aide à 20 000 réfugiés polonais installés dans les Balkans.

En Hongrie la Croix-Rouge des États-Unis était représentée par le Comité américain d'aide aux réfugiés polonais, dans lequel on trouvait des collaborateurs du YMCA polonais et de l'Union des jeunes chrétiens polonaise.

Mais toutes ces activités caritatives n'auraient pas été possibles sans la présence du ministre de l'Intérieur Ferenc Keresztes-Fischer et de son frère Lajos, qui dirigeait le cabinet militaire du régent Horthy, lequel sympathisait avec les Polonais. C'est ainsi que les consulats polonais, donc liés au gouvernement en exil, de Ungvár (en Ruthénie) et Budapest n'ont été fermés qu'en août 1940 et l'ambassade le 1er janvier 1941. L'ancien ambassadeur, Leon Orłowski, fut reçu une dernière fois le 16 janvier par le régent et sa famille.

Plus tard, alors que la Hongrie était occupée par les Allemands depuis le 19 mars 1944, Horthy demanda la protection de la Croix-Rouge Internationale pour les réfugiés polonais. En même temps les réfugiés civils étaient assimilés aux militaires, alors mieux protégés grâce à la section 21 du ministère de la Défense nationale. Avant l'arrestation sur ordre allemand de József Antall, chef de la section IX du ministère de l'Intérieur, c'était cette administration qui avait fait le plus pour couvrir les activités des réfugiés.

Elle inscrivait son action dans la continuité de celle de l'Association d'amitié polono-hongroise qui fonctionnait déjà bien avant la guerre et reconnaissait l'action du Comité civique polonais qui, de fait, représentait le gouvernement en exil après la fermeture de l'ambassade.

Dans un pays allié de l'Allemagne, qui s'est même engagé dans le conflit contre l'URSS alors qu'il n'y avait aucun contentieux territorial ou autre avec ce pays, les Polonais ont donc bénéficié d'un accueil exceptionnel et d'une infrastructure combinant aides polonaise, hongroise et internationale. Une situation paradoxale qui explique le fonctionnement d'un établissement d'enseignement secondaire semi-clandestin.

Le lycée de Balatonzamárdi (octobre 1939-juin 1940)

Dès la fin de la campagne de septembre 1939 en Pologne quelques milliers de jeunes polonais séparés de leurs parents trouvèrent refuge en Hongrie. Souvent il s'agissait de scouts engagés dans les services auxiliaires de l'armée ou d'élèves des lycées militaires qui faisaient partie des unités de formation largement engagées dans le conflit de septembre.

Et il y avait aussi des jeunes arrivés avec leur famille dans le cadre de l'évacuation d'une partie de la population civile.

Malgré l'enthousiasme militaire de ces jeunes qui voulaient poursuivre la lutte en quittant la Hongrie pour le Sud ou l'Ouest, les autorités polonaises sur place et les autorités hongroises ne laissaient partir que les enfants majeurs. Pour les autres, à peine âgés de plus quatorze ans, on installa des écoles élémentaires ou secondaires. Franciszek Budziński séjourna ainsi jusqu'au 15 janvier 1940 dans le camp d'internement pour militaires de Kisbodak où il retrouva d'autres scouts, ou pour les vieux de la IVe classe (terminale), des élèves de l'unité de formation militaire. Ce jour-là ils devinrent les élèves du Gymnase et Lycée Polonais de Balatonzamárdi. Officiellement on l'avait dénommé Camp de jeunesse polonais, et il fonctionnait sur la base des mêmes règles qu'un camp d'internement, avec un double commandement, polonais et hongrois. Les élèves ne pouvaient quitter librement Balatonzamárdi. On y menait une activité d'éducation et de formation, et en même temps le camp joua le rôle de station de transit, ce qui fut en effet sa mission principale d'octobre à décembre 1939, quand environ mille personnes séjournèrent à l'internat de l'école, avant de repartir vers l'armée polonaise qui se formait en France. Même plus tard, alors que l'activité de formation battait son plein, des douzaines de jeunes s'y préparèrent à partir en France.

En juin 1940 35 jeunes bacheliers passèrent de Balatonzamárdi à Balatonboglár, et ils furent les seuls à pouvoir ensuite rejoindre l'armée polonaise du Proche-Orient.

Texte adapté du récit de Franciszek Budziński, *A balatonzamárdi gimnázium*, p. 383-384 dans *Menekült-Rapszódia. Lengyelek Magyarországon 1939-1945*.

Le lycée de Balatonboglár (20 septembre 1940 – 29 juillet 1944)

Officiellement il s'agissait d'un camp de jeunesse qui faisait partie du camp de réfugiés (civils) de Balatonboglár. Le choix du lieu était lié à la personnalité du député local, Béla Varga, le curé du lieu, vice-président du Parti des petits propriétaires, alors en opposition.

C'est grâce à lui qu'il était possible de loger les élèves de l'institution dans cette zone de villégiature estivale. C'est aussi lui qui mobilisa les ressources nécessaires à la construction de la maison de la culture. A partir de 1943 elle fut mise à disposition du "Lengyel Gimnázium és Líceum" pour les cours. Le ministère de l'Intérieur hongrois donnait 2 pengő par jour pour le ravitaillement des élèves. Le comité civique polonais leur apportait 30 pengő par mois. Plus de 800 jeunes filles et garçons sont passés par ses classes. Plus de cent d'entre eux ont poursuivi des études supérieures dans des institutions hongroises après leur baccalauréat reconnu malgré tout. En effet le lycée ne pouvait délivrer officiellement le grade de bachelier et la formation qu'il dispensait n'était pas reconnue par le ministère de l'Enseignement, où la sensibilité allemande était assez marquée.

La Hongrie fut finalement le seul pays dans l'orbite hitlérienne où des jeunes Polonais purent partiellement s'intégrer à la vie universitaire grâce à ce lycée clandestin mais toléré.

La solidarité avec la Pologne : une affaire partagée en Europe

Ces deux établissements atypiques ont bénéficié des failles du système hitlérien, de l'énergie des réfugiés polonais et notamment des pédagogues en exil, ainsi que de la bonne volonté d'une partie des autorités en place. Cette conjonction a été exceptionnelle et n'a malheureusement pu se retrouver souvent. Toutefois on a constaté tant en France qu'en Hongrie que l'accueil fait aux Polonais en exil a permis à des dizaines de milliers d'entre eux de survivre et parfois de rejoindre les forces polonaises libres.

Nous avons tenu à souligner le rôle des établissements secondaires parce que les occupants ont fait de l'intelligentsia polonaise leur première cible. D'ailleurs proportionnellement au nombre d'élèves formés on a vérifié après la guerre que ces lycées avaient joué un rôle irremplaçable dans la formation d'une génération des élites polonaises. Cela rappelle, au moment de l'entrée de la Pologne et de la Hongrie dans l'Union Européenne, l'utilité d'une tradition qui dépasse la seule lutte militaire.

Liste des illustrations de l'exposition *La Solidarité avec la Pologne occupée après 1939. Deux lycées atypiques dans la tourmente. France – Hongrie*

1. Carte avec Villard de Lans et le Balaton (Europe).
2. Vues de Villard.
3. Hôtel du Parc et du Château, bâtiment principal du lycée.
4. Photo de Zygmunt Lubicz-Zaleski. Organisateur et premier directeur du seul établissement officiel d'enseignement secondaire polonais d'Europe occupée durant la Seconde Guerre mondiale.
5. Église de Villard de Lans.
6. Vierge de l'Ostra Brama, du nom d'une peinture d'abord installée dans la porte (Brama en polonais) Ostra du mur de fortification ceignant Vilnius/Wilno vers 1522, pour laquelle fut construite une première chapelle à la fin du XVI^e siècle, puis une autre en 1830. *Pan Tadeusz* de Adam Mickiewicz mentionne la vierge de l'Ostra Brama que le Pape Pie X autorise en 1914 à fêter dorénavant le 16 novembre. Cette copie de la peinture de la vierge sans enfant a été réalisée en 1942 par le père de deux des élèves du lycée, Alfred Siebeneichen et placée dans l'Église de Villard de Lans après avoir été dans le réfectoire de l'Hôtel du Parc et du Château jusqu'en 1946.
7. Mairie de Villard de Lans.
8. Photos de page de garde d'un fascicule de chimie utilisé pour les cours du Lycée.
9. Valchevrière, stèle, station polonaise de chemin de croix. Les survivants du lycée polonais désiraient élever un monument à la mémoire de leurs camarades morts pour la France et la Pologne. Ils acceptèrent d'incorporer ce monument au chemin de croix de Valchevrière, un village entièrement rasé par les Allemands. Et tous les ans une messe commémore ce martyr, ce qui explique le chemin de croix qui dure quatre heures environ. Deux jeunes architectes polonais ayant fait l'école des Beaux-Arts de Lille ont dessiné le monument qui s'inspire des chapelles de bois des montagnes de la Pologne méridionale.
10. Plaque commémorative, Vassieux.
11. Plaque commémorative, Varsovie, 1986, deux photos.
- 11_{bis} Plaque commémorative, Varsovie, 1986, deux photos
12. Plaque commémorative, rue Lamandé à Paris.
13. Plaque commémorative, rue Lamandé.
14. Plaque des villardiens à côté de celle des batignolliens de 1870 et 1914-1918.
- 14_{bis} Lettre du ministre de la Défense français pour l'inauguration de la plaque de la rue Lamandé (12 juin 2001).
15. Plaque de Montmorency.
16. Rencontre de villardiens à Villard de Lans en 1976.
17. Rencontre de villardiens à Varsovie en 1978.
18. Rencontre de villardiens à Rynia (près de Varsovie) en 1998
19. Rencontre de villardiens à Villard de Lans en 2000.
20. Exposition à Paris en 1996.
21. Exposition à Paris en 1996, les trois maires de Villard de Lans.
22. Rue du lycée polonais à Villard, Varsovie.
23. Page de couverture d'ouvrages sur le lycée.
24. id.
25. id.
26. id.
- 27 et 27_{bis} Carte de la région du Balaton où se trouvaient nombre des 114 camps de réfugiés civils polonais en Hongrie (1939-1940). Carte des 114 camps de réfugiés civils en Hongrie (1939-1940).
- 27_{ter} Liste correspondante des localités.
28. Carte des 140 camps de réfugiés militaires en Hongrie (1939-1940).
- 28_{bis} Liste correspondante des localités.

Références des sources utilisées pour les illustrations (et parmi d'autres pour les textes) présentés ici :

Un témoignage de l'amitié franco-polonaise : Le Lycée Cyprian Norwid de Villard-de-Lans exception dans l'Europe occupée. Exposition à l'Institut Polonais à Paris, 4-18 octobre 1996 du lundi au vendredi de 9 à 7 heures, Paris, catalogue sans date [1997 ?] publié postérieurement à l'exposition sur la base des textes mis au point par Jerzy Neumark, imprimé à Osny (95), par l'Association des Anciens Élèves du Lycée Polonais Cyprian Norwid de Villard-de-Lans, 47 p.

Ewa Valentin-Stączek, *Villardczycy – Słownik Biograficzny* [Les villardiens – Dictionnaire biographique], Wrocław, édité par l'auteur, 2000, [200 p.]

Ewa Valentin-Stączek, *Villardczycy. Życiorysy. Powstanie i funkcjonowanie POLSKIEGO LICEUM w Villard de Lans 1940 – 1946* [Les villardiens. Curricula vitarum. Création et fonctionnement du Lycée Polonais à Villard de Lans 1940-1946], Wrocław, édité par l'auteur, 2003, 511 p.

Menekült rapszódia. Lengyelek Magyarországon, 1939-1945. Emlékiratok a bujdosás éveiből [Rapsodie du refuge. Les Polonais en Hongrie, 1939-1945. Souvenirs des années de planque], sous la dir. de Jan Stolarski pour l'édition polonaise originale, et de Erzsébet Szenján pour l'édition hongroise, études introductive et conclusive de Grzegorz Łubczyk, postface de Károly Kapronczay, Budapest, Széphalom könyvműhely, 2000, [629 p.]

ANNEXES

Illustrations

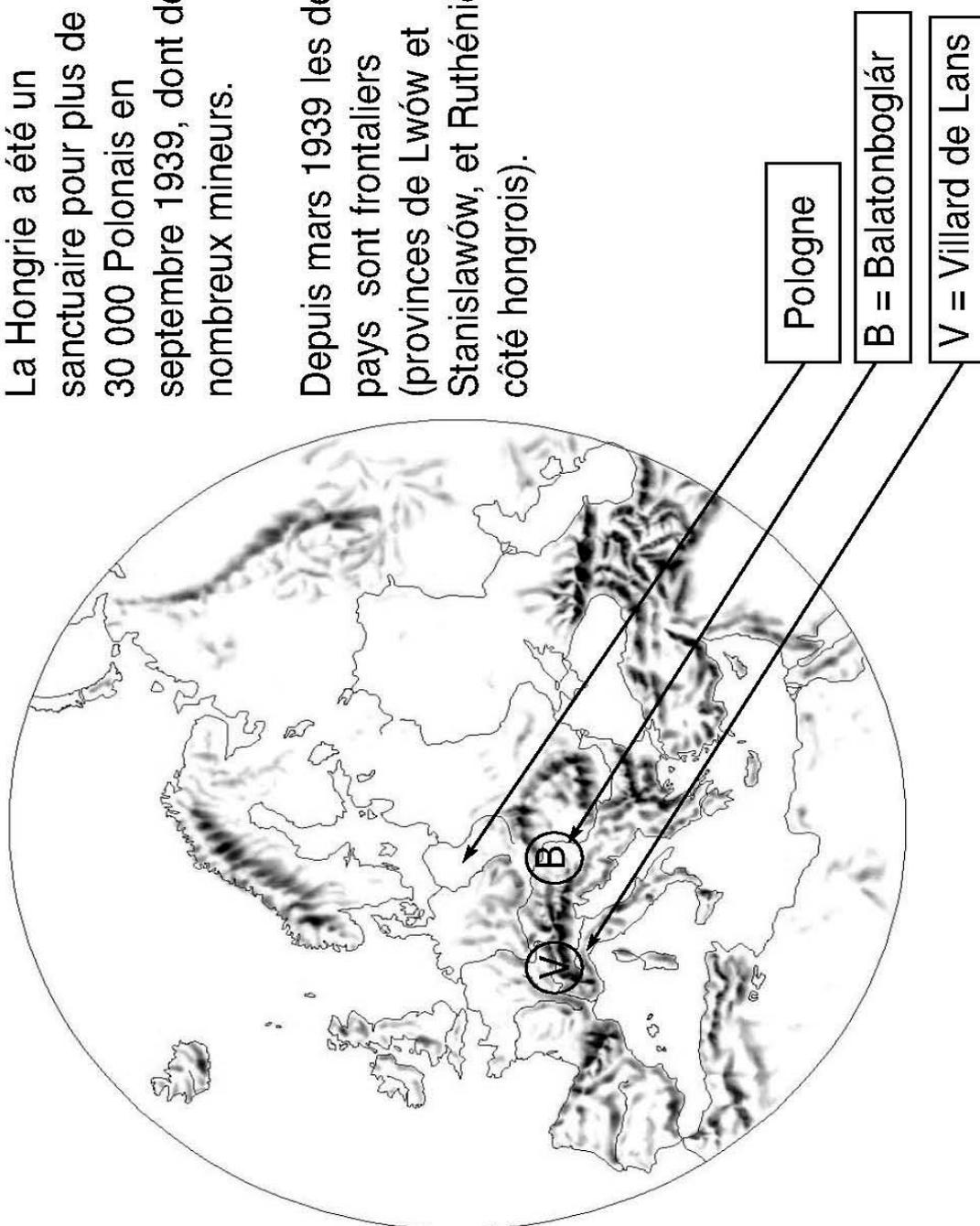
« L'illustration 1 (carte de l'Europe portant mention des établissements scolaires présentés dans cette publication) est située en quatrième de couverture. »

Localisation des deux établissements présentés dans cette brochure.

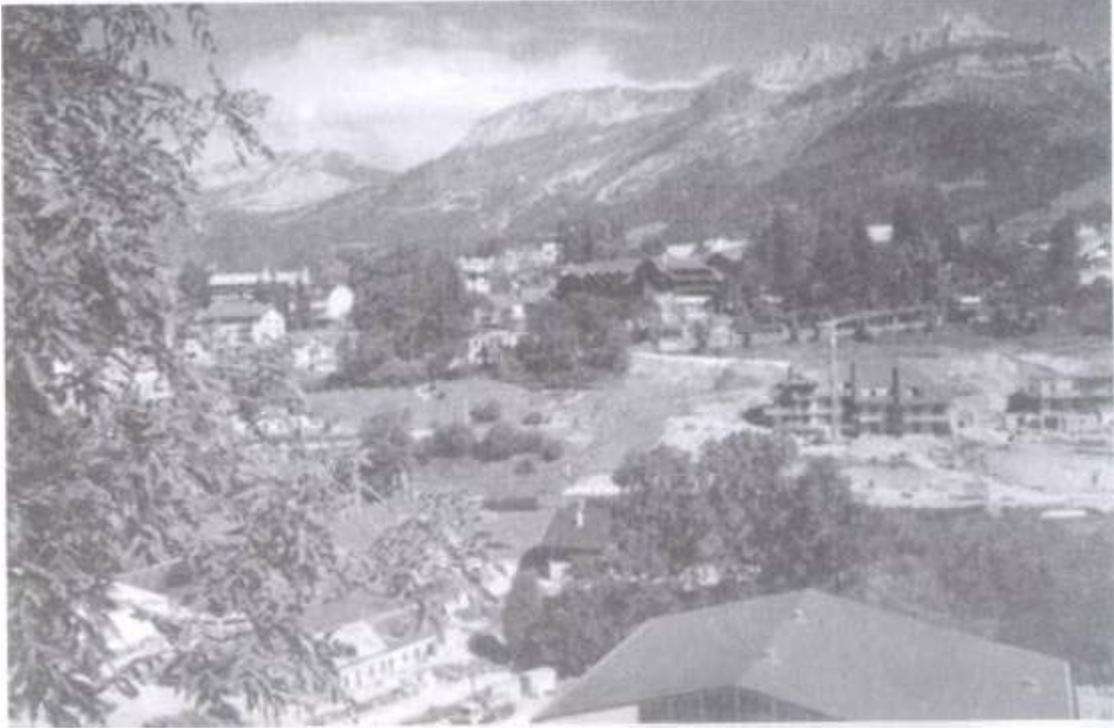
Carte de l'Europe Centrée sur la Pologne (fin 1939)

La Hongrie a été un sanctuaire pour plus de 30 000 Polonais en septembre 1939, dont de nombreux mineurs.

Depuis mars 1939 les deux pays sont frontaliers (provinces de Lwów et Stanisławów, et Ruthénie côté hongrois).



Annexe N° 1



Vue de Villard
Annexe N° 2



Offert par Suzette Guichard (ancienne propriétaire)

Vue de l'Hôtel du Parc et du Château
Annexe N° 3



Photo de Zygmunt Lubicz-Zaleski
Annexe N° 4



L'église de Villard de Lans
Annexe N° 5



Vierge de l'Ostra Brama
(copie réalisée en 1942 qui ornait le réfectoire du Lycée de Villard)
Annexe N° 6



Mairie de Villard de Lans
Annexe N° 7

✚
POLSKI CZERWONY KRZYŻ
Oddział na Francję
CROIX ROUGE POLONAISE
Section pour la France

38/c

KRÓTKI ZARYS
CHEMII NIEORGANICZNEJ

z zasadami chemii ogólnej i budową atomu.

Konspekt przeznaczony dla uczniów
Liceum im. C. NORWIDA w Villard de Lens

Opracował
Kazimierz Gerhardt

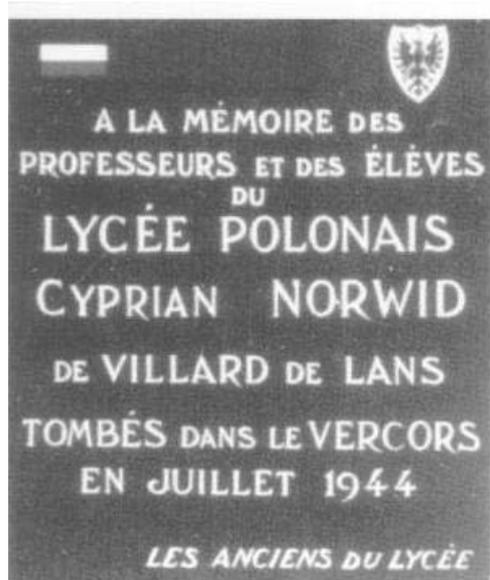


Wydano w Villard de Lens
1942 r.

Page de garde d'un fascicule de chimie utilisé au Lycée polonais de Villard de Lens
Annexe N° 8



Stèle, station polonaise sur le chemin de croix, Valchevrière
Annexe N° 9



W Vassieux została poświęcona tablica upamiętniająca profesorów i uczniów, którzy zginęli w Vercors w lipcu 1944 r.

Tablica pamiątkowa w Vassieux.

Plaque commémorative, Vassieux
Annexe N° 10

Warszawa, 27 września 1986 r.



Na tyłach Kościoła Świętego Krzyża w Warszawie. Stoją od lewej: Hania Swierbutowicz, Karol Obidniak, Tadzio Lepkowski, Wisia Siebeneicher, Alfred Pactwa, Kazio Dębski, Lala Węgierkiewicz, Ks. Bozowski, Zbyszek Zawidzki, Kazio Siebeneicher, Ewa Stączek, Maciej Jastrzębski, Tadeusz Wojciechowski, Irena Sobusik. Z przodu: Krysia Pach i prof. Zofia Łukasiewicz.



Ksiądz Bronisław Bozowski odprawia Mszę w Kościele Świętego Krzyża z okazji poświęcenia tablicy Villardczyków.

Commémoration, Varsovie, 27 septembre 1986
Annexe N° 11

STACZEK E., *Willardczycy Zyciorysy*, Wrocław 2003, p. 80.

Warszawa, 27 września 1986 r.



Prof. Z. Łukasiewicz po odsłonięciu tablicy i jej poświęceniu kładzie grudkę ziemi z cmentarza z Normandii.

Odsłonięcie tablicy w Kościele Św. Krzyża. Ksiądz Bozowski poświęca tablicę.



Commémoration, Varsovie, 27 septembre 1986
Annexe N° 11_{bis}



Plaque commémorative, rue Lamandé, Paris
Annexe N° 12



Przemawia kol. Lucjan OWCZAREK w otoczeniu mera Villardu J.-P. BOUVIER, Ministra Kombatantów J.-P. MASSERET i posła Villardu Didier MIGAUD.

Inauguration de la plaque commémorative associant les combattants polonais de 1870 et 1914-1918, et les lycéens polonais de Villard de Lans, rue Lamandé, Paris, 13 juin 2001

Annexe N° 13



Złożenie wieńca przez Mera Villardu, Ministra Francuskiego Kombatantów i posła Villardu.

**Inauguration de la plaque commémorative associant les combattants
polonais de 1870 et 1914-1918, et les lycéens polonais de Villard de Lans,
rue Lamandé, Paris, 13 juin 2001**
Annexe N° 14

Ministère de la Défense - Délégation à l'Information et à la Communication de la Défense
Paris, le 12 juin 2001

INAUGURATION D'UNE PLAQUE COMMEMORATIVE EN HOMMAGE AUX COMBATTANTSPOLONAIS MORTS POUR LA France AU COURS DE LA SECONDE GUERRE MONDIALE

Monsieur Jean-Pierre Masseret, secrétaire d'Etat à la Défense chargé des anciens combattants, présidera mercredi 13 juin, à 11h00, dans les locaux de l'Ecole polonaise de Paris, située 13 rue Lamande dans le 17ème arrondissement, la cérémonie d'inauguration d'une plaque commémorative " en hommage aux professeurs, élèves et membres du personnel du lycée polonais Cyprian Norwid de Villard-de-Lans " qui se sont engagés, aux côtés des Français, dans la lutte contre le nazisme entre 1942 et 1945.

Répondant à l'invitation de monsieur Lucien Owczarek, président de l'Association des anciens élèves du lycée Cyprian Norwid, le secrétaire d'Etat à la Défense dévoilera la plaque du souvenir aux côtés de Son Excellence monsieur Jan Tombinski, ambassadeur de Pologne, et de délégations d'anciens élèves, d'anciens combattants et d'élèves de l'Ecole polonaise. Il prononcera ensuite une allocution, avant la lecture des noms d'élèves du lycée tombés pour la France. La cérémonie s'achèvera avec l'interprétation des hymnes nationaux français et polonais. La commune de Villard-de-Lans, dans le Vercors, a accueilli entre 1940 et 1946, le lycée polonais Cyprian Norwid de Paris que la défaite de juin 1940 avait contraint à la fermeture.

Les Allemands ayant interdit aux Polonais tout enseignement secondaire dans les pays qu'ils avaient vaincus, cet établissement représentait le seul lycée polonais de l'Europe occupée. Plusieurs dizaines de ses élèves et professeurs s'engagèrent dans les combats contre l'occupant, dans les rangs de la Résistance ou dans ceux de l'Armée polonaise d'Occident qui prit part, à partir de 1944, à la Libération de la France.

Contact presse : Linda THISSE, Conseillère pour la Communication Tél.01 44 42 10 16

Communiqué de presse du Ministère de la Défense français du 12 juin 2001
Annexe N° 14_{bis}

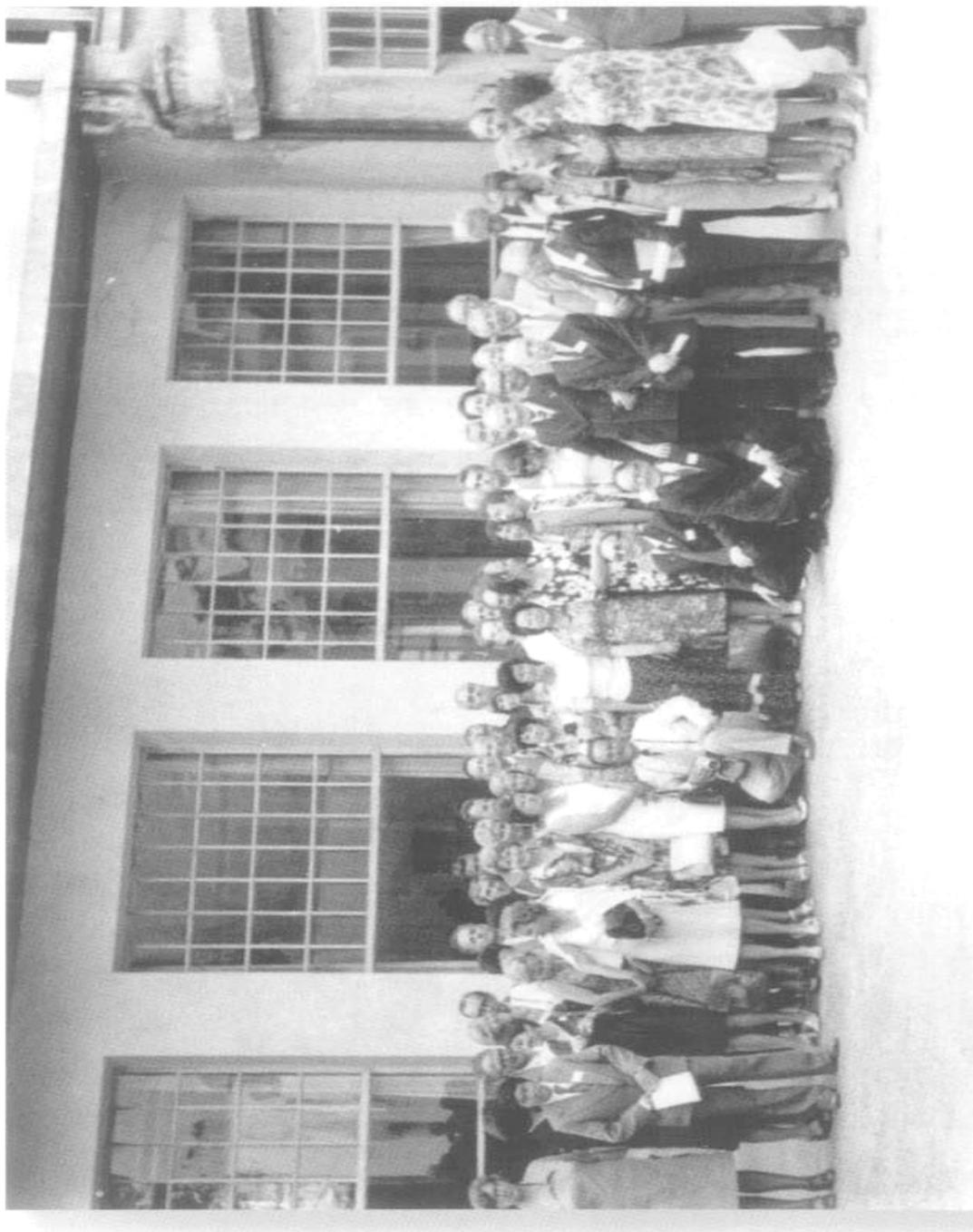


A la mémoire des professeurs, élèves et membres du personnel du lycée Polonais Cyprian Norwid de Villard de Lans morts dans les camps de concentration allemands, massacrés ou tués lors des combats de la résistance et de la Libération de la France.

Plaque de Montmorency

Annexe N° 15

Zjazd Villardczyków 1976 roku – Villard de Lans.



Rencontre des villardiens à Villard de Lans en 1976
Annexe N° 16

STACZEK E., *Willardczycy Słownik biograficzny*, Wrocław 2000, p. 190.
STACZEK E., *Willardczycy Zyciorysy*, Wrocław 2003, p. 76.

Zjazd Villardczyków 1978 r. – Warszawa



W 1-szym rzędzie: Wiera Anisimow, Jania Liber, p. M. Gilowska, Jadwiga Gostyńska (Mama), Józia Gigoń, M. Liber.



Rencontre des villardiens à Varsovie en 1978 Annexe N° 17

STACZEK E., *Op.cit.*, Wrocław 2000, p. 191.

STACZEK E., *Op.cit.*, Wrocław 2003, p. 77.

Zjazd Villardezyków w Rynii 1998 r.



Msza Św. odprawiana przez ks. Tadeusza Huka za duszę S.p. ks. Bronisława Bozowskiego.



Od prawej: Staszek Malewski, Wlodek Zegota-Rzegociński, Kazimierz Dębski, Ewa Stączek, Hanna Świerbutowicz, Marysia Guzy, Gizmo Wilk, Kazik Stebeneicher.

Zjazd Villardezyków w Rynii 1998 r.



Od lewej: Wlodek Zegota-Rzegociński, Mieczek Andziwiński, Gizmo Wilk i Staszek Malewski.



Od lewej: Młociej Jastrzębski, Janin Tiber i Zbyszek Fryda.

Rencontre des villardiens à Rynia près de Varsovie en 1998 Annexe N° 18

Cette rencontre avait pour but de réunir :

- les « Batignoliens » Ecole Polonaise de Paris créée en 1830 avec plus de 150 ans d'existence
- les « Villardiens » Lycée Polonais de Villard-de-Lans 1940-1946 avec ses 6 ans d'existence en une seule Association.

Elle n'a pas abouti.

STACZEK E., *Willardczycy Zyciorysy*, Wrocław 2003, p. 88-89.



Rencontre des villardiens à Villard de Lans en 2000
Annexe N° 19

Source 2004 - KOCLEJDA Edmond, Secrétaire de l'Association des Villardiens, qui a établi le schéma nominatif des participants.

La photo figure sur le livre de
STACZEK E., *Op. cit.*, Wrocław 2003, p. 90.



Photo Yves LEBOUQ, Villard-de-Lans

*De gauche à droite :
Le Professeur MASLOWSKI, de l'université de Nancy
M. STROZYNSKI, directeur de l'institut Polonais
Un représentant du Ministère des Anciens combattants.
M. OWCZAREK, président de l'Association des anciens élèves.*

Exposition à Paris en 1996
Annexe N° 20

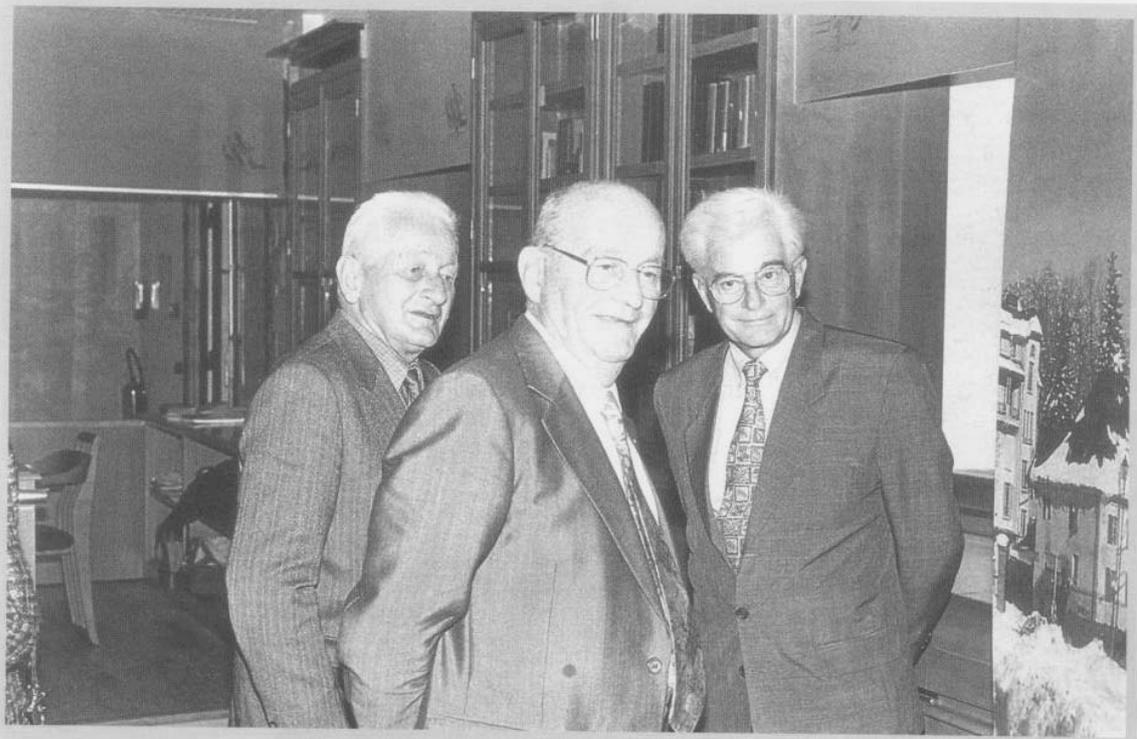


Photo Yves LEBOUIC, Villard-de-Lans

*Trois maires de Villard-de-Lans, de gauche à droite :
M. André Ravix, M. Albert ORCEL, M. Michel DAUDENS*

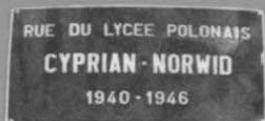
Exposition à Paris en 1996, les trois maires de Villard de Lans
Annexe N° 21



Książka opowiada o niezwyklej szkole i kolejach losów jej niezwyklej profesorów i uczniów. Przedstawia dzieje powstania i funkcjonowania polskiej placówki oświatowej na terenie Francji od 1940 do 1946 roku. Zadaniem jej było stworzenie możliwości kształcenia młodzieży i formowania przyszłych elit. Był to również a k t o p o r u przeciw nazistowskiemu Niemcom.

... Byli garstką wybranej młodzieży, która w zacisznym alpejskim miasteczku mogła się uczyć w oazie spokoju i polskości wśród szalejącej zbrodniczej wojny. Walczyli w Ruchu Oporu i na wszystkich frontach II wojny światowej.

Dla wielu pobyt w Liceum był zwrotnym punktem życia, a także okazją powstania trwałych przyjaźni, które zrodziły się w swoistym klimacie na styku dwóch kultur polskiej i francuskiej – i to stanowi o ich wyjątkowości.

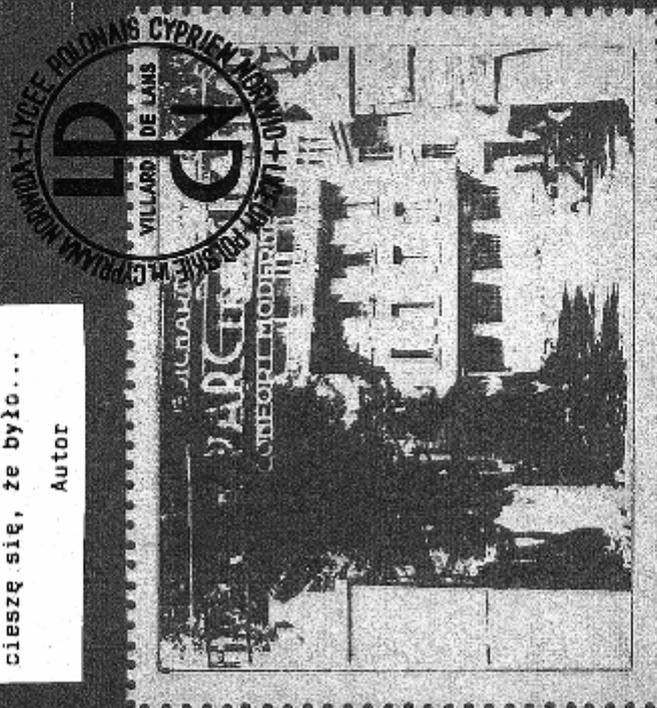


La rue du Lycée polonais à Villard de Lans
Annexe N° 22

Adam Skinder

Nie żałuję, że przeszło
cieszę się, że było...

Autor



Mój
Villard de Lans

KAROL OBIDNIAK

JAK ZOSTAĆ GENERAŁEM

wspomnienia szeregowca

Karol Obidniak

Józef Wędrychowski

GOŚCIE HOTELU DU PARC

Wydawnictwo Łódzkie

Page de couverture de l'ouvrage de Karol Obidniak sur le Lycée polonais
de Villard de Lans
Annexe N° 23

Tadeusz Lepkowski

HENRYK GRABOWSKI

WOLNA SZKOŁA POLSKA
W
OKUPOWANEJ FRANCJI

Historia Gimnazjum i Liceum
im. Cypriana Norwida w Villard-de-Lans,
1940—1946

Villardczyk

Warszawa
1992

Warszawa 1990

Państwowe Wydawnictwo Naukowe

Page de couverture du livre de Tadeusz Lepkowski sur le Lycée polonais
de
Villard de Lans
Annexe N° 24

UNIVERSITÉ DE NANCY 2
UFR LANGUES ET LITTÉRATURES ÉTRANGÈRES
INSTITUT DE POLONAIS

Henri GIELEC

LE LYCÉE POLONAIS CYPRIAN NORWID
DE VILLARD-DE-LANS 1940 - 1946

Mémoire de D.E.A. de civilisations et littératures germaniques, scandinaves et slaves - option polonais
présenté sous la direction de :

Monsieur le Professeur Michel MASLOWSKI

1995/1996

JUIN 1996

**Page de couverture du mémoire de Henryk Gielec sur le Lycée polonais de
Villard de Lans
Annexe N° 25**

Ewa Valentin-Stączek

VILLARDCZYCY

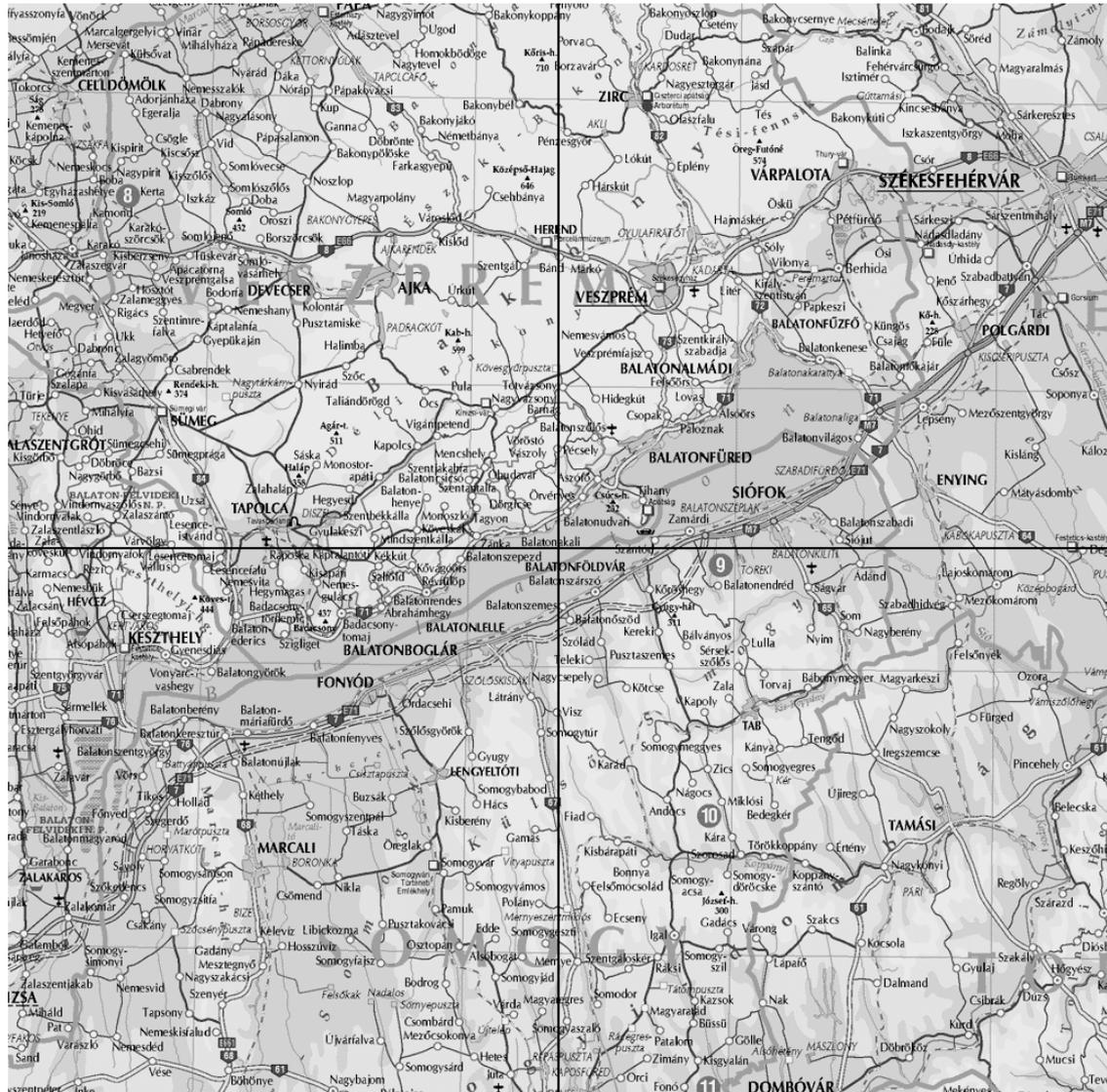
Ż Y C I O R Y S Y

*

**Powstanie i funkcjonowanie
polskiego Liceum
w Villard de Lans
1940–1946**

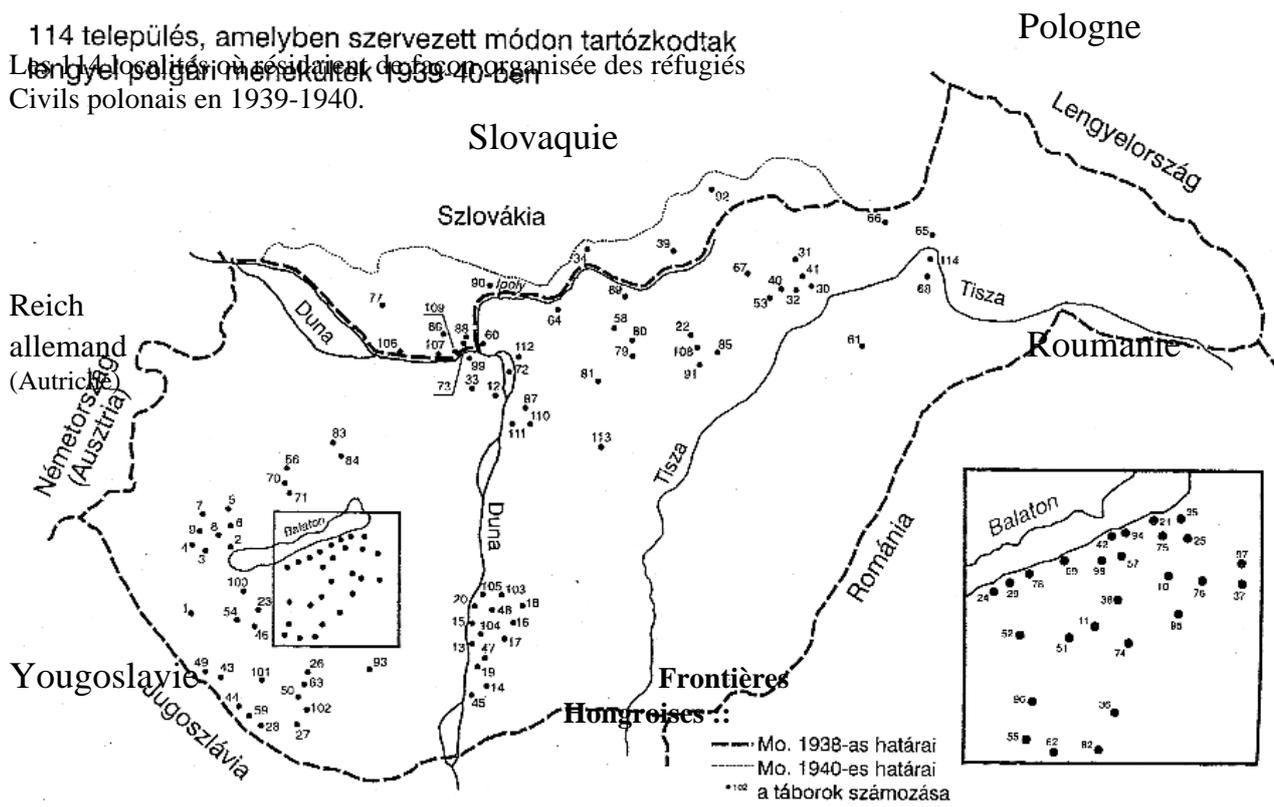
Wrocław 2003

**Page de couverture de l'ouvrage de Ewa Valentin-Stączek sur le lycée
polonais de
Villard de Lans
Annexe N° 26**



Carte de la région du Balaton où se trouvaient nombre des 114 camps de réfugiés civils polonais en Hongrie (1939-1940)
Annexe N° 27

114 település, amelyben szervezett módon tartózkodtak
 Lengyel polgári menekültek 1939-40-ben
 Civils polonais en 1939-1940.



Lagzi István „A lengyel katona útja a magyar határon át” (Poznań, 1987)
 című publikációja alapján készítette S. Jabłoński

Sur la base de la publication d'István Lagzi, *Le chemin du soldat polonais à travers la frontière hongroise*, Poznań, 1987, carte faite par S. Jabłoński.

Carte des 114 camps de réfugiés civils polonais en Hongrie (1939-1940)
 Annexe N° 27^{bis}

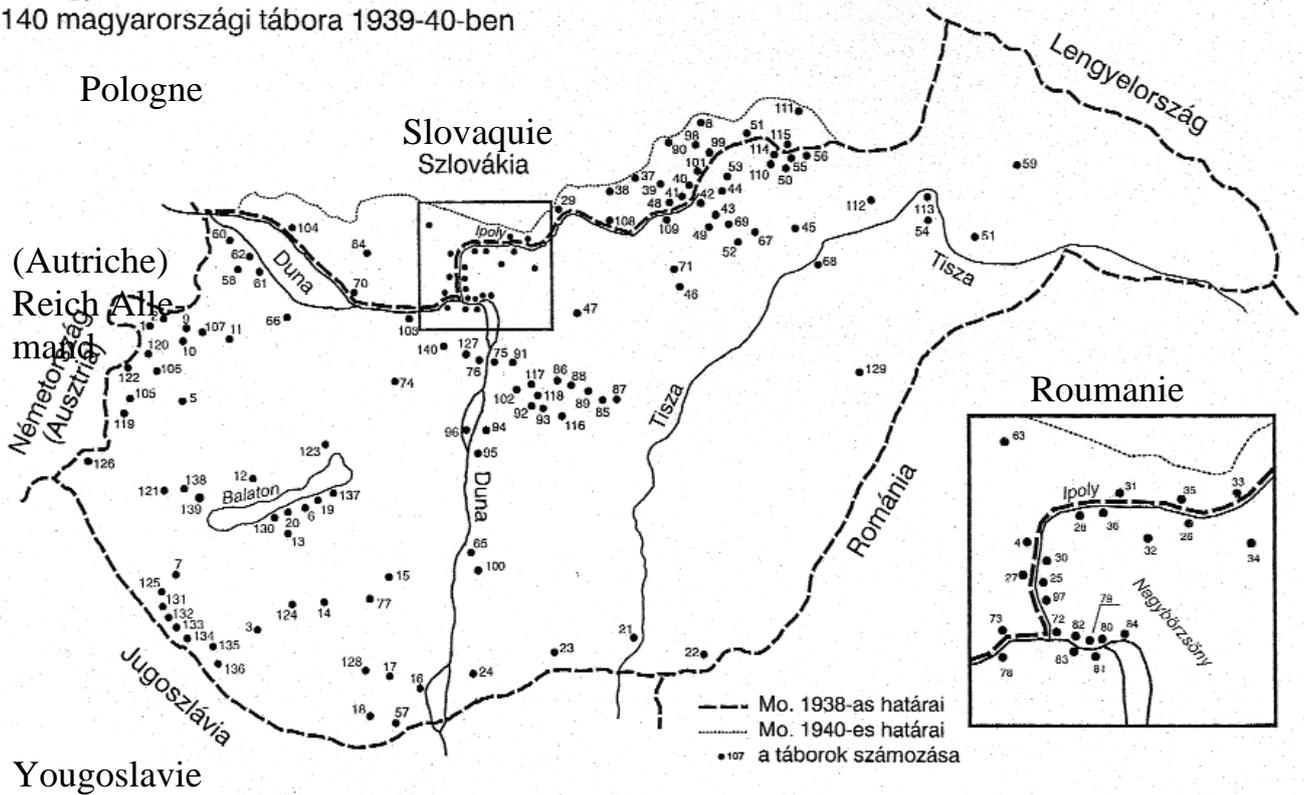
114 település, amelyekben szervezett módon tartózkodtak
lengyel polgári menekültek

- | | | |
|------------------------------------|----------------------------------|----------------------------------|
| 1. Nagykanizsa | 39. Csízfürdő | 78. Balatonszárszó |
| 2. Keszthely | 40. Bekecs (Visk) | 79. Gyöngyös |
| 3. Hévíz | 41. Rátka | 80. Mátrafüred |
| 4. Hévízszentandrás | 42. Balatonzamárdi | 81. Hatvan (Heves) |
| 5. Felsőzsid | 43. Berzence | 82. Somogysszentmiklós |
| 6. Alsózsíd | 44. Babócsa | 83. Bakonyoszlop |
| 7. Zalaszentmihály | 45. Baja | 84. Zirc |
| 8. Karmacs | 46. Böhönye | 85. Mezőkövesd |
| 9. Nemesbük | 47. Dusnok | 86. Helemba |
| 10. Tab | 48. Kalocsa | 87. Sashalom |
| 11. Kötécse | 49. Gyékényes | 88. Garamkövesd |
| 12. Szentendre
(Szigetmonostor) | 50. Kálmánca | 89. Kazár |
| 13. Fajsz | 51. Karád | 90. Ipolyság |
| 14. Érsekcsanád | 52. Lengyeltóti | 91. Füzesabony |
| 15. Foktő | 53. Legyesbénye | 92. Rozsnyó |
| 16. Homokmégy | 54. Nemesdéd | 93. Kárász |
| 17. Miske | 55. Osztopán | 94. Balatonendréd |
| 18. Öregcsertő | 56. Somlószlós | 95. Bábonygyer |
| 19. Sükösd | 57. Som és Nyim | 96. Gamás |
| 20. Uszód | 58. Mátraszőlős | 97. Mezőkomárom |
| 21. Balatonkiliti | 59. Somogyudvarhely | 98. Kőröshegy |
| 22. Eger (Füzesabony) | 60. Szob | 99. Esztergom |
| 23. Nagyszakácsi | 61. Varjúlapos | 100. Marcali |
| 24. Balatonboglár | 62. Somogyjád | 101. Nagyatád |
| 25. Ádánd | 63. Homokszentgyörgy | 102. Istvándi |
| 26. Kadarkút | 64. Ludány | 103. Szakmár |
| 27. Darány | 65. Csap | 104. Bática |
| 28. Barcs | 66. Garany | 105. Dunaszentbenedek |
| 29. Balatonlelle | 67. Szikszó | 106. Dunamocs |
| 30. Mád | 68. Mándok | 107. Ebed |
| 31. Tállya | 69. Balatonszántód | 108. Andornaktálya |
| 32. Szerencs
(Legyesbénye) | 70. Oroszi | 109. Párkány |
| 33. Budapest-Csillaghegy | 71. Devecser | 110. Pestszentlőrinc |
| 34. Losonc | 72. Leányfalu
és Pócsmegegyer | 111. Zugliger
és Pesthidegkút |
| 35. Jut | 73. Lelléd | 112. Vác |
| 36. Nágocs és Zics | 74. Kapoly | 113. Nagykáta |
| 37. Szabadhídvég | 75. Ságvár | 114. Záhony |
| 38. Bálványos | 76. Nagyberény | |
| | 77. Érsekújvár | |

Pour situer les n°, voir Annexe 27^{bis}.

Liste des 114 camps de réfugiés civils polonais en Hongrie (1939-1940)
Annexe N° 27^{ter}

A lengyel katonai menekültek
140 magyarországi tábora 1939-40-ben



Lagzi István „A lengyel katona útja a magyar határon át” (Poznań, 1987) című publikációja alapján készítette S. Jabłoński

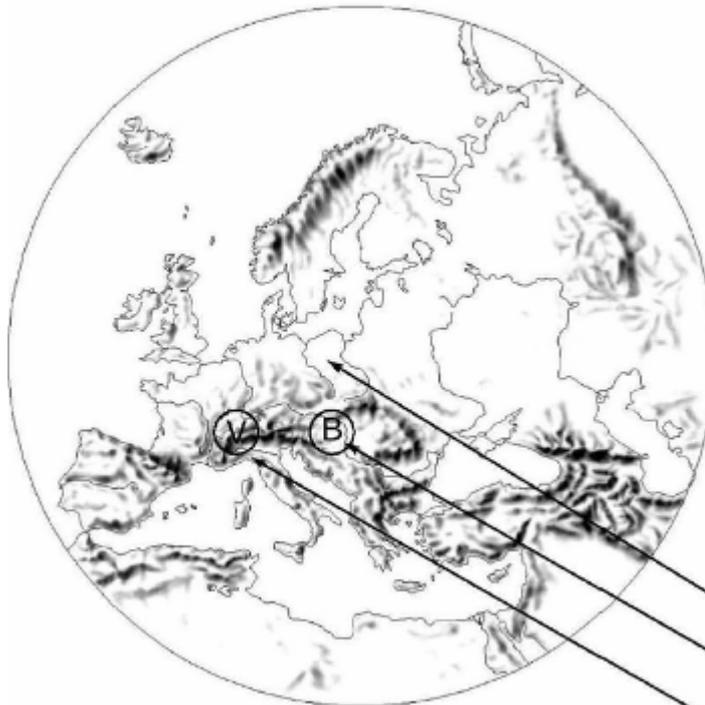
(Même source d'information que l'Annexe 27_{bis})

Carte des 140 camps de réfugiés militaires polonais en Hongrie (1939-1940)
Annexe N° 28

TABLE DES MATIERES

Hommage à Lucien OWCZAREK	3
Avant-propos	5
Villard de Lans : une partie de la mémoire collective polonaise du temps de guerre	6
L'enseignement secondaire polonais en France et le Lycée Cyprien Norwid	7
La résistance	11
Le bilan	13
Liste des professeurs, élèves et membres du personnel morts dans le combat	14
Le maintien du souvenir	15
Réfugiés polonais en Hongrie	32
Le lycée de Balatonzamárdi	33
Le lycée de Balatonboglár	34
La solidarité européenne avec la Pologne	35
ANNEXES	
Liste des illustrations	37
Sources des illustrations	38
Illustrations	39

Carte de l'Europe Centrée sur la Pologne (fin 1939)



La Hongrie a été un sanctuaire pour plus de 30 000 Polonais en septembre 1939, dont de nombreux mineurs.

Depuis mars 1939 les deux pays sont frontaliers (provinces de Lwów et Stanislawów, et Ruthénie côté hongrois).

Pologne

B = Balatonboglár

V = Villard de Lans

INDEX DES NOMS PROPRES

A

- ALEKSANDROWICZ Jadwiga : pp. 97, 134, 348
ALKOWICKI Bernard : p. 233
AMBIK Jan : pp. 197, 210, 354
AMOUREUX Henri : pp. 215, 217, 224, 234, 243, 244, 246, 256
ANDERS Władysław : p. 177
ANDRYŃSKI Michał : pp. 238, 252
ANDRZEJEWSKI Jerzy : pp. 50, 51
ANISIMOW Wiera : pp. 134, 225
APOLLINAIRE Guillaume : p. 24
ARCHINARD : p. 26
ARKUSZEWSKA Zofia : p. 113
ARON R. : pp. 246, 271
AXER Erwin : p. 57

B

- BACZYŃSKI KRZYSZTOF Kamil : p. 52
BALIŃSKI Witold : p. 219
BARLET : p. 128
BARRE de NANTEUIL (de la) : p. 269
BEAUVOIS D. : pp. 21, 47, 68, 218, 271
BECK Joseph : pp. 61, 62, 68
BECKETT : p. 57
BEETHOVEN : p. 118
BENDA Lucja : p. 118
BERGER Ernest : pp. 6, 97, 122, 123, 124, 134, 139, 140, 141, 148, 191, 193, 194, 203,
204, 209, 210, 219, 220, 226, 227, 228, 229, 233, 235, 237, 239,
249, 251, 252, 255, 256, 348, 350, 351
BERGER Małgorzata : pp. 122, 236, 255
BERENT : p. 48
BERTRAND : p. 117
BETHOUART : p. 269
BIEGAŃSKI W. : pp. 115, 206, 213, 217, 254, 274
BIENENFELD M. : p. 233
BINENTHAL Léopold : pp. 104, 219
BITNER Czesław : pp. 180, 181
BIZON Władysława : p. 256
BLANC Philippe : pp. 134, 136, 356
BLANCHARD Raoul : pp. 98, 126

BOBROWSKI Franciszek : pp. 95, 100
BOGDAŃSKI : p. 231
BOGUSKI Stefan : pp. 237, 241, 248
BOJ-ŻELEŃSKI Tadeusz : p. 51
BOLESŁAWSKI Ryszard : p. 59
BONAPARTE Napoléon : pp. 15, 22
BORKOWSKA Wanda : p. 106
BOROWSKI Tadeusz : p. 100
BOUDIENNY : pp. 35, 37
BOULANGER Nadia : p. 53
BOZNAŃSKA Olga : p. 54
BOZOWSKI Bronisław : pp. 134, 135, 272, 348, 357
BRAHMS : p. 118
BRATNY Roman : p. 52
BRECHT : pp. 57, 58
BRONIEWSKI Władysław : p. 49
BRÜCKNER Aleksander : p. 51
BRZOSOWSKI Stanisław : p. 55
BRUGIÈRE (de) : p. 220
BRUHAT : p. 94
BUDREWICZ Witold : pp. 97, 134, 139, 148, 348, 350
BURIAN : p. 57

C

CAMOIN F. : p. 215
CEGIEŁKA Franciszek : pp. 87, 88, 89, 92, 93, 346
CENDROWSKA Ewa : p. 262
CHABAL : p. 282
CHABAN-DELMAS Jacques : p. 180
CHAVANT : p. 281
CHECHELSKI Joseph / Józef : pp. 134, 135
CHEVALLIER Jacques : pp. 98, 126
CHICZEWSKI Feliks: pp. 152, 153
CHOPIN Frédéric : pp. 77, 80, 98, 118
CHOWANIEC Czesław : p. 106
CHRZANOWSKI Feliks : p. 219
CLEMENCEAU Georges : pp. 31, 32
COTTAZ J. : p. 89
COURTIN R. : p. 276

CURIE née SKŁODOWSKA Marie : pp. 24, 47
CURIE Pierre : p. 47
ĆWIKLIŃSKI Tadeusz : p. 134
CZACHOWSKI Kazimierz : p. 51
CZAJKA Kazimierz : pp. 135, 234
CZAPLEWSKI Józef : p. 181
CZARLIŃSKA Maria : pp. 224, 230
CZARNECKI Henryk : pp. 141, 192, 193, 195, 197, 203, 204, 205, 206, 210, 236, 247,
255, 288, 354
CZARTORYSKI Adam : pp. 77, 78
CZECHOWICZ Józef : p. 50
CZYŻEWSKI Tytus : p. 54

D

DĄBROWSKA Maria : p. 50
DĄBROWSKI Henri : p. 15, 21
DALLOZ Pierre : pp. 186, 187, 215, 218, 226, 230, 243, 246, 269, 271, 281
DEC-SZWEJGIERT : p. 254
DEFRASNE J. : p. 246
DEJMEK Kazimierz : p. 57
DEGLIAME-FOUCHE M. : pp. 187, 272
DELACROIX : p. 77
DELESTRAINT : pp. 187, 188, 281
DELINGIER Jerzy : pp. 141, 192, 197, 205, 206, 210, 236, 247, 255, 288, 354
DEMOULIN-CLOT Régine : pp. 104, 105, 108, 180, 271
DENAIN : p. 152
DESCOUR M. : pp. 223, 276, 281
DEVAL E. : p. 276
DIDUR Adam : p. 52
DŁUGOSZ Roman : pp. 197, 354
DMOWSKI Roman : pp. 25, 27, 28
DOMAŃSKI T. : p. 98
DOWMONT Roman : pp. 197, 357
DREYFUS Paul : pp. 215, 224, 232, 234, 243, 271
DROHOMIRECKI Marian : pp. 197, 210, 354
DUBAS : pp. 237, 241, 248
DUKAS Paul : p. 53
DUNAJ : p. 236
DUNIKOWSKI Xawery : p. 53

DUSZA Michał : pp. 124, 134, 220, 233, 237, 239, 249, 250, 251
DYGAT Zygmunt : pp. 98,107, 219
DZWONKOWSKI Roman : pp. 205, 254

E

ERHARDT Ludwik : pp. 52, 274

F

FABIERKIEWICZ Kazimierz : p. 89
FANJAS-CLARET Christophe : pp. 91, 137, 145, 149, 271
FARGE Yves : pp. 186, 205, 214, 235, 236, 281
FAURE M. : pp. 276, 331
FERGUSON M. : pp. 276, 331
FERRACHET : p. 94
FOCH : pp. 36, 38
FRANCFORT Didier : pp. 1, 9
FRAUDEL : p. 106
FRIER Ernest : p. 255
FYDA : p. 236

G

GABERT Michèle : pp. 198, 271
GABERLE Kazimierz : p. 154
GAJCY Tadeusz : p. 52
GAJEWSKI Roman : pp. 197, 210, 354
GAŁĄZKA J. : p. 233
GAŁĘZOWSKA Irène / Irena : p. 106
GAŁCZYŃSKI Ildéfons : p. 50
GARÇON Gabriel : pp. 83, 151, 271
GAULLE Charles (de) : pp. 38, 74, 147, 187, 209, 214, 245, 246, 271, 281
GEORGE VI : p. 152
GERHARDT Kazimierz : pp. 97, 123, 134, 141, 192, 193, 195, 197, 202, 204, 205, 206,
208, 210, 213, 237, 239, 250, 253, 255, 256, 348, 354
GIELEC Henri (Henryk) : pp. 1, 271, 339, 357, 391
GILOWSKA : p. 225
GŁĘBOCKI Jan : pp. 105, 219
GŁĘBOCKI Józef : p. 237

GODLEWSKI Waław Jan : pp. 6, 91, 92, 93, 95, 96, 97, 99, 117, 118, 120, 121, 122, 124, 126, 134, 135, 136, 139, 191, 196, 197, 202, 216, 218, 347, 351, 354, 356

GOGŁUSKA Stanisław : pp. 7, 135, 193, 202, 203, 204, 205, 209, 213, 254

GOGOLEWSKI Edmond : pp. 74, 88, 134, 146, 147, 271

GOJAWICZYŃSKA Pola : p. 59

GOLDONI : p. 58

GOLDBERG P. : p. 233

GOMBROWICZ Witold : pp. 50, 56

GOSTYŃSKA Jadwiga : pp. 134, 135, 150, 227, 228, 231, 236, 251, 252, 255, 350

GOZZI : p. 58

GRADVOHL Paul : pp. 9, 271, 339, 357

GRENADIER Stanisław : pp. 197, 354

GRINBERG J. : pp. 233, 254

GRUNBERG : p. 254

GRZYBOWSKI : p. 106

GUICHARD Joseph : pp. 117, 127

GUICHARD (Mme) : pp. 127

H

HALLER Joseph : pp. 27, 33, 36, 114

HALOTA Zofia : p. 262

HAMEL : p. 98

HANUSZKIEWICZ Adam : p. 58

HARDY : pp. 240, 244

HARWAS Jan : pp. 123, 134, 141, 192, 197, 202, 204, 205, 206, 208, 210, 213, 236, 237, 239, 250, 253, 255, 256, 348, 354

HENRY : p. 36

HERNIK Zdzisław : pp. 140, 141, 192, 197, 203, 204, 205, 206, 210, 220, 222, 232, 237, 240, 241, 247, 248, 250, 251, 254, 255, 258, 288, 354

HERVIEUX : pp. 242, 282

HITLER Adolf : pp. 61, 62, 63, 172, 173, 252

HLOND August : pp. 135, 151, 273, 274

HOFMANN Józef : p. 52

I

INDY Vincent : p. 53

IREDYŃSKI Ireneusz : p. 58

IŁŁAKOWICZÓWNA Kzimiera : p. 49

IRZYKOWSKI Karol : p. 59
ISNARD J. : p. 276
IWASZKIEWICZ Jarosław : pp. 49, 50, 51

J

JACKIEWICZ Kazimierz : p. 237
JAGELLON : pp. 29, 43, 78
JAKLICZ Józef : pp. 106, 154
JAKUBOWSKI Joseph / Józef : pp. 104, 153
JAROCKI Jerzy : p. 58
JASIEŃSKI Brunon : p. 58
JASNORZEWSKA-PAWLIKOWSKA Maria : p. 49
JASTRUN Mieczysław : pp. 50, 51
JASTRZĘBSKI M. : pp. 230, 255
JAWORCZAK Zdzisław : pp. 197, 210, 354
JEAN-PAUL II : p. 121
JEKIEL Tadeusz : p. 182
JOBERT Ambroise : pp. 98, 99, 103, 117, 126, 347
JOSEPH Gilbert : pp. 188, 218, 235, 243, 271
JUCHNIEWICZ Mieczysław : pp. 169, 193, 207, 208, 209, 213, 227, 254, 271

K

KADEN BANCROWSKI Juliusz : p. 49
KALINOWSKI Piotr : pp. 153, 169, 174, 176, 205, 213, 254, 271
KANIA Jan : pp. 197, 210, 354
KARWAT Zygmunt : pp. 197, 354
KASPRZYK Andrzej : pp. 191, 197, 210, 354
KASZLEJ Andrzej : p. 275
KAWAŁKOWSKI Aleksander : pp. 94, 116, 180, 181, 256, 275
KAWECKI W. : p. 230
KELLER (Mme) : p. 134
KIEPURA Jan : p. 52
KIRSCHBRAUN J. : p. 233
KIRSZ C. : p. 233
KLEEBERG Juliusz : p. 154
KOCHAŃSKI Paweł : p. 52
KOENIG Marie-Pierre : p. 233
KOMAR Julian : p. 134

KOMARNICKI Tytus : p. 155
KONDRACKI Michał : p. 53
KONOPNICKA Maria : p. 124
KOROLKO-BOBROWSKI Czesław : pp. 94, 98, 104, 105, 211
KORZENIOWSKI Bohdan : p. 57
KOSKO : p. 118
KOSTROWICKI : p. 24
KOWAL A. : p. 233
KOZIEROWSKA U. : pp. 204, 213, 218, 254
KOZŁOWSKA Krystyna : pp. 209, 213, 254
KOŻUCHOWSKI : p. 106
KRAKOWSKA Maria : p. 81
KRASIŃSKI Zygmunt : pp. 56, 57, 58, 84
KRASOWSKI Jerzy : p. 58
KRASUSKI : p. 237
KRECZMAR : p. 57
KRUCZKOWSKI Leon : p. 50
KRZYŻANOWSKI Julian : p. 51
KUNCEWICZOWA Maria : p. 50
KUŹMIŃSKA Anna : pp. 197, 354

L

LANDOWSKI Paul : p. 24
LANGLADE Jacques : p. 126
LASSUS SAINT-GENIÈS (de) : p. 269
LATTRE de TASSIGNY Jean (de) : p. 190
LAVAL Pierre : p. 219
LECHON Jan : p. 49
LEJTES Józef : p. 59
LEMOINE : pp. 218, 224, 233, 246
ŁEPKOWSKI Tadeusz : pp. 7, 14, 86, 91, 98, 122, 126, 135, 138, 139, 143, 146, 199,
200, 202, 203, 204, 212, 216, 222, 230, 232, 236, 238, 249,
259, 272, 344, 356
LESKI Kazimierz : p. 275
LEŚMIAN Bolesław : p. 48
LIBER Marian : pp. 209, 237, 238, 247, 249, 251, 252
LIEBICH A. : pp. 174, 175, 177, 182, 272
LIPSKA (épouse de l'ambassadeur) : pp. 87, 346
LIPSKI (ambassadeur) : p. 88

LISZT : p. 118
LLOYD George : pp. 31, 32, 34, 42, 173
LUBICZ-ZALESKI Zygmunt : pp. 6, 91, 92, 93, 94, 95, 96, 97, 98, 104, 113, 114, 115,
116, 118, 119, 120, 126, 131, 133, 134, 135, 136,
139, 147, 153, 191, 196, 197, 202, 216, 218, 267,
272, 346, 348, 350, 351, 353, 354, 355, 362, 368
ŁUCKI Stanisław : pp. 183, 275
ŁUKASIEWICZ Zofia : pp. 97, 134, 219, 220, 226, 228, 238, 251, 253, 255, 348, 357
ŁUKOMSKI Eugeniusz : pp. 140, 141, 192, 197, 204, 206, 210, 237, 247, 354
LUTAUD Laurent : p. 276

M

MAĀKOVSKY : p. 58
MAJKRZAK Bolesław : pp. 197, 354
MAKLAKIEWICZ Jan : p. 53
MAKOWSKI Tadeusz : p. 54
MALBOS Marcel : pp. 95, 97, 134, 136, 191, 195, 221, 255, 355, 356
MALCZEWSKI Jacek : p. 53
MARCZAK-OBORSKI Stanisław : pp. 55, 274
MARKIEWICZ Władysław : pp. 237, 239, 241, 249
MASŁOWSKI Michel : pp. 1, 9, 80, 86, 272
MASZADRO Zdzisław : pp. 197, 354
MATZANKE : pp. 220, 221, 222
MEYERHOLD : p. 57
MELANDRE Halina : p. 87
MICHAŁOWICZ : p. 115
MICHEL H. : p.272
MICHELET : p.80
MICKIEWICZ Adam : pp. 55, 56, 76, 78, 80, 81, 84, 86, 119, 261, 362
MIERZWIŃSKI Michał : pp. 208, 209, 210, 213, 215, 254
MISZTA J. : pp. 206, 254
MOLOTOV : pp. 68, 172, 173
MONFORT Henri (de) : pp. 64, 272
MONFORT Marc (de) : p. 274
MONTHERLANT : p. 57
MORCINEK Gustaw : pp. 123, 124
MOSCICKI : p. 68
MOULIN Jean : pp. 187, 281
MRÓZ Marian : pp. 135, 236

MROŻEK Sławomir : p. 58
MROZIŃSKI Józef : pp. 197, 354
MUL Józef : p. 134

N

NAŁMOWSKA Zofia : pp. 49, 50
NAPOLEON 1^{er}
NAPOLEON Bonaparte } : pp. 15, 16, 21, 22
NAPOLEON III : pp. 74, 78
NARUTOWICZ Gabriel : pp. 44, 47
NEGRI Pola : p. 59
NIESEL : p. 38
NOARO Jean : pp. 108, 109, 111, 272
NOËL Léon : p. 68
NOGUERES Henri : pp. 187, 272
NORWID Cyprian Kamil : pp. 1, 5, 15, 55, 83, 84, 85, 86, 95
NOWAK Janina : pp. 220, 221
NOWAK Witold : pp. 141, 192, 195, 197, 203, 204, 205, 206, 210, 237, 247, 255, 288,
354
NOWAK Bernard : pp. 355, 356

O

OBIDNIAK Karol : pp. 262, 389
OLECH B. : p. 233
OSEKA Andrzej : pp. 53, 274
OSUCHOWSKI : p. 135
OWCZAREK Jerzy : pp. 220, 221
OWCZAREK Lucien (Lucjan) : pp. 9, 263, 275, 356, 357, 380, 397

P

PACZKOWSKI Jerzy : pp. 107, 181
PACZKOWSKI Tadeusz : pp. 181, 182
PADEREWSKI Ignacy : pp. 25, 31, 107
PALASZ : p. 220
PALEWICZ Jarosław : pp. 197, 354
PALMBACH Marek : pp. 197, 354
PALYGA J. : p. 2721
PANKIEWICZ Józef : p. 54

PEIPER Tadeusz : p. 49
PAWŁOWSKI Leon : pp. 141, 192, 197, 203, 204, 205, 206, 210, 247, 255, 288, 354
PEQUIMAN B. : p. 233
PESENTI Louis : p. 195
PETAIN Philippe : pp. 69, 152
PETLOURA Simon : p. 34
PHILIPPE : pp. 244, 255
PICHON Stephen : p. 30
PICIRELLA Joseph (La) : pp. 214, 215, 218, 243
PIGOŃ St. : p. 81
PILECKI J.A. : p. 211
PIŁSUDSKI Józef (Joseph) : pp. 24, 25, 27, 28, 29, 30, 33, 34, 35, 36, 37, 38, 43, 44, 45,
46, 68, 173

PINARD A. : p. 76
PISCATOR : p. 57
PLUTA Józef : pp. 197, 354
POBÓG-MALINOWSKI Władysław : pp. 107, 201, 213, 254
POINCARÉ Raymond : p. 26
PONTY Jeannine : pp. 9, 76, 169, 182, 184, 272, 274
PREVOST Jean : p. 186
PREVOST (Mme) : p. 218
PRÓSZYŃSKI Kazimierz : p. 58
PRONASZKO Andrej : pp. 54, 56
PRONASZKO Zbigniew : p. 54
PRUSZYŃSKI Ksawery : p. 51
PRZYBOŚ Julian : p. 49
PUCHAŁA Marian : p. 237
PUECH J. : pp. 218, 246

Q

QUINET : p. 8

R

RACZKIEWICZ Władysław : pp. 68, 152
RAINCHAPÉL M. : p. 233
RAPOPORT D. : p. 233
REJ Mikołaj : p. 57
RENÉ Ludwik : p. 57
RENN Edward : pp. 206, 227, 237, 238, 241, 243, 247, 249, 250, 251

REYNAUD Paul : p. 70
RIBBENTROP : pp. 61, 68, 172, 173
ROHOZIŃSKI Janusz : pp. 48, 274
ROLLAND Léon : p. 249
ROSE Adam : p. 116
ROUVIÈRE (Mme) : p. 218
ROZWADOWSKI Jan : pp. 36, 273
RUDNICKI Adolf : p. 51
RUTKOWSKI : p. 210

S

SAPIEHA : p. 36
SARI Ada : p. 52
SARRAILH Jean : pp. 94, 98, 126
SARTRE : p. 57
SCAETZEL Tadeusz : p. 256
SCHAETZEL Włodzimierz : pp. 219, 237, 238, 240, 241, 248, 249, 251, 252, 256
SCHAETZELOWA : p. 252
SCHILLER Leon : pp. 56, 57, 58
SCHOMBERY A. : p. 233
SCHOTTENFELD I. : p. 233
SCHULZ Bruno : p. 50
SEKUTOWICZ Jean : pp. 23, 30, 42, 70, 273
SENLIS : p. 281
SHAKESPEARE : pp. 57, 58
SIEBENEICHEN Alfred : pp. 219, 227, 238, 240, 241, 243, 247, 248, 249, 251, 252,
255, 362
SIKORSKI Kazimierz : p. 53
SIKORSKI Władysław : pp. 36, 37, 68, 69, 70, 86, 88, 95, 103, 116, 152, 174, 177, 179
SKEPSKI Roman : p. 354
SKARBEK-GRANDVILLE Krystyna : p. 233
SKINDER Adam : pp. 197, 273, 354
SKOCZYLAS Władysław : p. 55
SKUSZANKA Krystyna : p. 57
SKWARCZYŃSKI Paweł : p. 89
ŚLADKOWSKI Wiesław : pp. 210, 213, 254, 273
ŚLIWIŃSKI Leon : p. 182
SŁONIMSKI Antoni : p. 49
SŁOWACKI Juliusz : pp. 52, 56, 57, 88, 114

SŁUPNICKA : p.135
SOKOŁOWSKI : p. 210
SOPOĆKO Janusz : pp. 197, 354
STAFF : p. 48
STAŃCZEK Ewa : pp. 273, 363, 375, 382, 383, 384, 385, 392
STALINE Joseph : p. 173
STAŃPOR Michał : pp. 197, 204, 206, 257, 354
STAREWICZ Władysław : p. 59
STEFANOWICZ Jadwiga : pp. 135, 220, 226, 228, 230, 256, 348
STEFFEN Tadeusz : pp. 123, 124, 135, 227, 231, 233, 237, 239, 243, 249, 251, 252
STROWSKI : p. 24
STRUG : p. 48
STRUMPH-WOJTKIEWICZ Stanisław : p. 209
STUPKIEWICZ : p.135
SUCHY Wiktor : pp. 197, 210, 354
STRZEMIŃSKI Władysław : p. 55
SZCZUKA Mieczysław : p. 55
SZELIGOWSKI Tadeusz : p. 53
ŚWINARSKI Konrad : p. 58
SZCZESNY Rémy : pp. 181, 182
SZEPIETOWSKI : p. 106
SZPECKIMAN B. : p. 233
SZPIEGA Bolesław : pp. 9, 92, 275
SZRIFIGISER M. : p. 233
SZULWIC Zygmunt : pp. 197, 357
SZUPERSKI : pp. 206, 225
SZURELC-WISTI Maria : p. 118
SZYBKA Marian : pp. 197, 210, 354
SZYMANOWSKI : p. 52
SZYMAŃSKI J. : p. 233

T

TALKO Leszek : p. 9
TANANT Pierre : pp. 214, 217, 218, 223, 231, 237, 238, 242, 246, 273
TANSMAN Aleksander : p. 53
TARCZYŃSKI Rudolf : p. 219
TARLO-MAZIŃSKI : p. 134
TEPPER J. : p. 233
TERREL Valérie : pp. 94, 100, 127, 129, 136, 137, 143, 148, 149, 173
THORIGNY Lambert (de) : p. 77

TOEPLITZ Jerzy : pp. 58, 274
TOLSTOÏ Lew : p. 242
TOUKHATCHEVSKI : pp. 35, 37
TRETIAKOV : p. 57
TRZEBIŃSKI Andrzej : p. 52
TSOLA E. : p. 233
TUWIM Julian : p.49

V

VALENTIN-STĄCZEK E. : pp. 273, 363, 392
VASSIEUX Paul : p. 195
VAU Louis (Le) : p. 77
VIAL Pierre : p. 273
VIDAL : pp. 187, 281
VIOLETT-le-DUC : p. 77

W

WALFISZ : p. 106
WANDYDZ Piotr : p. 261
WAŃKOWICZ Melchior : p. 51
WASIAK : p. 135
WASILEWSKI Antoni : p. 268
WAWAK Helena : p. 220
WAWAKÓWNA : p. 221
WEDRYCHOWSKI Józef : pp. 211, 254, 262
WEDZIOCH : p. 91
WEINGARTEN J. : p. 233
WEISS : p. 58
WELFLE Tadeusz : pp. 123, 141, 197, 202, 204, 206, 209, 210, 212, 236, 267, 239, 250,
253, 354
WEYGAND Maxime : pp. 5, 36, 37, 38, 42
WICIŃSKI Henryk : p. 55
WIECHOWICZ Stanisław : p. 53
WIERZYŃSKI Kazimierz : p. 49
WIEVIORKA Annette : p. 274
WILK Ludwik : pp. 140, 141, 192, 197, 202, 204, 205, 206, 208, 209, 210, 213, 222,
232, 237, 254, 255, 258, 288, 354
WILLAUME Małgorzata : pp. 113, 119, 272
WILSON : pp. 25, 31, 32

WIŁKOWIECKO (de) Mikołaj : p. 57
WITKIEWICZ Stanisław Ignacy : pp. 50, 54, 56, 58
WITKOWSKI : pp. 220, 221
WOŁOSZYN Mikołaj : p. 237
WOJTKIEWICZ Witold : p. 53
WUDRA H. : p. 233
WYRWA Tadeusz : pp. 25, 28, 41, 61, 273, 275
WYSPIAŃSKI Stanisław : pp. 53, 57, 58

Z

ZABIEŁŁO Stanisław : pp. 8, 94, 155, 160, 166, 314, 315
ZAHORSKI Witold : pp. 151, 273, 274
ZAKRZEWSKI Zdzisław : pp. 197, 354
ZALESKI Andrzej Jan : pp. 116, 119
ZALESKI Piotr (Pierre) : p. 116, 275
ZALESKI (Zygmunt LUBICZ-ZALESKI) : pp. 6, 91, 92, 93, 94, 95, 96, 97, 98, 104,
113, 114, 115, 116, 118, 119, 120, 126,
131, 133, 134, 135, 136, 139, 147, 153,
191, 196, 197, 202, 216, 218, 267, 272,
346, 348, 350, 351, 353, 354, 355, 362,
368

ZALEWSKI Witold : p. 52
ZAMKOW Lidia : p. 58
ZAMOJSKI Jan E. : pp. 169, 174, 193, 205, 206, 209, 217, 233, 254, 273
ZARZYCKA : p. 225
ZDROJEWSKI Antoni : p. 217
ZDROJEWSKI Daniel : p. 180
ZDZIARSKA ZALESKA Maria : p. 115
ŻEROMSKI Stefan : pp. 48, 49
ZGLINICKI Józef : pp. 141, 192, 197, 203, 204, 205, 206, 210, 237, 247, 255, 288, 354
ZIELIŃSKI Eugeniusz : pp. 237, 238, 241, 248, 250
ZILBERMAN G. : p. 233
ZWEIG D. : p. 233

Résumé :



L'amitié franco polonaise s'est manifestée dans diverses circonstances, et à de nombreuses occasions. Il est toutefois un cas très exceptionnel où elle a été particulièrement appréciée : c'est celui qui, durant toute la guerre, malgré la présence allemande, a permis l'existence du LYCÉE POLONAIS CYPRIEN NORWID de VILLARD-DE-LANS, faisant ainsi de cette école le seul établissement officiel d'enseignement secondaire polonais d'Europe occupée. En Pologne les écoles secondaires étaient interdites. C'est l'histoire de ce lycée, de ses professeurs, que nous vous présentons. C'est aussi celle de l'aide apportée par toute une population, du climat qu'elle a su créer, et de l'amitié qui en est résultée. Nous avons voulu que tout cela soit connu, ou rappelé, après la fermeture du lycée en 1946.

Mots-clés : Relations France-Pologne, Culture, Seconde Guerre mondiale, Villard-de-Lans, Etablissement scolaire secondaire, Vercors, Résistance.

Summary :



The friendship between France and Poland proved strong in many circumstances and on many occasions. However, it was particularly appreciated in the very exceptional case of the LYCÉE POLONAIS CYPRIEN NORWID de VILLARD-DE-LANS. The continued existence of that school, in spite of the German presence, makes it the only official Polish secondary school in occupied Europe. In Poland secondary schools were strictly forbidden. This work presents the story of that *lycée* (secondary school) and of its teachers. It tells of the help provided by the whole population, the atmosphere they managed to create and the friendship that developed from it. It was important for all this to be known or recollected, especially after the school closed down in 1946.

Key-words: Relationships between France and Poland, Culture, World War II, Villard-de-Lans, Secondary school, Vercors, the Resistance.